



**HAL**  
open science

# Un poète latin chrétien redécouvert : Latinius Pacatus Drepanius, panégyriste de Théodose

Anne-Marie Turcan-Verkerk

► **To cite this version:**

Anne-Marie Turcan-Verkerk. Un poète latin chrétien redécouvert : Latinius Pacatus Drepanius, panégyriste de Théodose. Peeters, 276, 2003, Latomus, 9782870312179. halshs-00008730

**HAL Id: halshs-00008730**

**<https://shs.hal.science/halshs-00008730>**

Submitted on 1 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne-Marie TURCAN-VERKERK

(CNRS, IRHT — Paris, Orléans)

Pour lire la version définitive du texte, avec sa pagination et ses planches, se reporter à la version imprimée, *Un poète latin chrétien redécouvert : Latinius Pacatus Drepanius, panégyriste de Théodose*, Bruxelles, 2003 (*Collection Latomus*, 276), 194 pages, 3 planches.

**UN POÈTE LATIN CHRÉTIEN REDÉCOUVERT :**

**LATINIUS PACATUS DREPANIUS,**

**PANÉGYRISTE DE THÉODOSE**

avril 2002

## SYMBOLES ET ABRÉVIATIONS

#	incipit
AB	<i>Analecta Bollandiana</i>
AH	G. M. DREVES puis G. M. DREVES - C. BLUME puis C. BLUME, <i>Analecta hymnica medii aevi</i> 1-55, Leipzig, 1886-1922
Archiv	<i>Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde</i>
ASE	<i>Anglo-Saxon England</i>
BAV	Biblioteca Apostolica Vaticana
BEC	<i>Bibliothèque de l'École des Chartes</i>
BÉFAR	Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome
BISM	Bibliothèque Inter-universitaire Section de Médecine ( <i>olim</i> Bibliothèque de l'École de Médecine)
BL	British Library
BM	Bibliothèque municipale
BMO	B. MUNK OLSEN, <i>L'Étude des auteurs classiques latins aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles</i> t. 1-3/2, Paris, 1982-1989 (Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes)
BNF	Bibliothèque Nationale de France
BPU	Bibliothèque Publique et Universitaire
BSB	Bayerische Staatsbibliothek
CBLMC	Corpus of British Medieval Library Catalogues
CCCM	Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis
CCSL	Corpus Christianorum Series Latina
CGM	<i>Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France</i>
CIMAGL	<i>Cahiers de l'Institut du Moyen Age Grec et Latin</i>
CLA	<i>Codices Latini Antiquiores</i>
CPL	<i>Clavis Patrum Latinorum</i> , troisième édition revue et augmentée, Steenbrugge, 1995 (Corpus Christianorum. Series latina)
CSEL	Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum
CSLMA	<i>Clavis scriptorum latinorum Medii Aevi. Auctores Galliae 735-987</i> t. I <i>Abbo Sangermanensis - Ermoldus Nigellus</i> , cur. M.-H. JULLIEN - F. PÉRELMAN (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes), Turnhout, 1994 (CCCM [non numéroté])
CUF	Collection des Universités de France
DACL	<i>Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie</i>
DBF	<i>Dictionnaire de biographie française</i>
DHGE	<i>Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques</i>
DÍAZ Y DÍAZ	M. C. DÍAZ Y DÍAZ, <i>Index scriptorum latinorum medii aevi hispanorum</i> , Madrid, 1959
DS	<i>Dictionnaire de Spiritualité</i>
GIF	<i>Giornale Italiano di Filologia</i>
GL	<i>Grammatici latini</i> (H. KEIL)
IMU	<i>Italia Medioevale e Umanistica</i>
LThK	<i>Lexikon für Theologie und Kirche</i>
MACHIELSEN	J. MACHIELSEN, <i>Clavis patristica pseudepigraphorum medii aevi</i> 1A/B <i>Opera homiletica</i> , Turnhout, 1990, 2A <i>Theologica. Exegetica</i> et 2B <i>Ascetica</i> .

	<i>Monastica</i> , Turnhout, 1994 (Corpus Christianorum Series latina [non numéroté])
MGH	Monumenta Germaniae Historica
<i>MSi</i>	<i>Mittelalterliche Studien</i> (B. BISCHOFF)
NA	<i>Neues Archiv</i>
nal	nouvelles acquisitions latines
ÖNB	Österreichische Nationalbibliothek
PL	<i>Patrologia Latina</i>
PLS	<i>Patrologia Latina. Supplementum</i>
RB	<i>Revue Bénédictine</i>
RÉA	<i>Revue des études anciennes</i>
RÉAug	<i>Revue des Études Augustiniennes</i>
Rech. Aug.	<i>Recherches Augustiniennes</i>
RFIC	<i>Rivista di filologia e di istruzione classica</i>
RH	U. CHEVALIER, <i>Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours</i> t. I-VI, Louvain, 1892 - Bruxelles, 1920
<i>Rhein. Mus.</i>	<i>Rheinisches Museum für Philologie</i>
RHT	<i>Revue d'Histoire des Textes</i>
RThAM	<i>Recherches de Théologie Ancienne et Médiévale</i>
SB	Stiftsbibliothek
SC	Sources chrétiennes
SCHALLER - KÖNSGEN	D. SCHALLER - E. KÖNSGEN, <i>Initia carminum Latinorum saeculo undecimo antiquiorum. Bibliographisches Repertorium für die Lateinische Dichtung der Antike und des früheren Mittelalters</i> , Göttingen, 1977
SCHANZ IV	M. SCHANZ, <i>Geschichte der römischen Literatur... IV. Die römische Literatur von Constantin bis zum Gesetzgebungswerk Justinians</i> 1. <i>Die Literatur des vierten Jahrhunderts</i> et 2. <i>Die Literatur des fünften und sechsten Jahrhunderts</i> , München, 1959 (Handbuch der Altertumswissenschaft 8, 4/1-2)
SM	<i>Studi medievali</i>
UB	Universitätsbibliothek, Bibliotheek der Rijksuniversiteit
WALTHER <i>Initia</i>	H. WALTHER, <i>Initia carminum ac versuum Medii Aevi posterioris latinorum. Verzeichnis der Versanfänge mittellateinischer Dichtungen</i> , Göttingen, 1959

## INTRODUCTION

### DE FLORUS DE LYON À L. PACATUS DREPANIUS

Le manuscrit *Paris BNF lat. 7558*, copié dans le second quart du IX<sup>e</sup> siècle, est le seul témoin connu d'un poème introduit par les mots *INCIPIT VERSUS DREPANI DE CEREO PASCHALI*, longtemps attribué à Florus de Lyon († vers 860)<sup>1</sup>. Cette attribution, qui n'a jamais reçu de justification, remonte à l'anthologie de la poésie latine chrétienne de Georg Fabricius, achevée à Bâle en 1562<sup>2</sup>. Reproduisant l'édition princeps, publiée deux ans plus tôt par les soins de Guillaume Morel<sup>3</sup>, d'un ensemble de poèmes provenant du *latin 7558*, G. Fabricius avait procédé à un amalgame entre le nom d'auteur donné par l'intitulé du *De cereo paschali*, Drepanius, et Florus, signature interne de l'un des poèmes anonymes édités par Morel : il avait ainsi créé artificiellement le nom de Drepanius Florus, reçu et accepté par toute la bibliographie ultérieure. Cela n'allait pas cependant sans difficulté, et cette bibliographie, après avoir vu en Drepanius Florus un mystérieux poète du V<sup>e</sup> puis du VII<sup>e</sup> siècle, s'accorda vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle à reconnaître en lui le diacre Florus de Lyon, dont Drepanius n'aurait été que le surnom — opinion encore imprimée de nos jours. En réalité, Drepanius Florus n'a jamais existé qu'en vertu d'un malentendu créé par G. Fabricius :

---

<sup>1</sup> FLORUS LUGDUNENSIS, *Carm.* 29, éd. E. DÜMMLER, *MGH Poetae*, II, 1884, p. 564-566; voir dans la seconde partie de cette étude le poème accompagné de ses parallèles textuels et d'un essai de traduction.

<sup>2</sup> *Poetarvm veterum Ecclesiasticorum Opera christiana, & operum reliquiae atque fragmenta : Thesaurus catholicae et orthodoxae ecclesiae, & Antiquitatis religiosae, ad utilitatem iuuentutis Scholasticae: Collectus, emendatus, digestus, & Commentario quoque expositus, diligentia et studio Georgii Fabricii Chemnicensis*, Basileae (épître dédicatoire datée p. 11 de 1562), col. 723 sqq, avec *In Poetarvm veterum Ecclesiasticorum Opera christiana, & operum reliquias atque fragmenta, Georgii Fabricii Chemnicensis commentarijs...*, Basileae (épître dédicatoire datée f. A3 de 1562), p. 45-46.

<sup>3</sup> *Cl. Marii Victoris oratoris Massiliensis, ΑΛΗΘΕΙΑΣ, seu commentationum in Genesim lib. III. Epigrammata Varia vetusti cuiusdam auctoris, inter quae sunt et aliquot psalmi versibus redditi. Hilarii Pictaviensis episc. Genesis. Cypriani, Genesis et Sodoma. Dracontii, De opere sex dierum. Omnia versibus, nunc primum è vetustis codicibus expressa*, Parisiis, 1560 (Apud Guil. Morelium, in Graecis typographum Regium).

le manuscrit transmettait des poèmes de Florus de Lyon, et, séparément, un *De cereo paschali* attribué à Drepanius. Il fallait donc distinguer les deux noms, mais aussi distinguer les deux oeuvres. S'il n'était pas Florus de Lyon, qui était ce Drepanius ? L'histoire littéraire et, plus largement, l'onomastique latine ne connaissent qu'un personnage de ce nom, Latinius Pacatus Drepanius<sup>4</sup>.

Ami d'Ausone, correspondant de Symmaque<sup>5</sup>, rhéteur cité par Sidoine Apollinaire<sup>6</sup>, Pacatus Drepanius est célèbre pour avoir prononcé en 389 un panégyrique de Théodose qui, selon toute apparence, lui valut le proconsulat d'Afrique l'année suivante et le "ministère des largesses privées" d'Orient en 393<sup>7</sup>. Ausone lui a dédié trois de ses oeuvres<sup>8</sup>. Dans deux de ces billets d'envoi, Ausone, avec insistance, fait

---

<sup>4</sup> Pour l'exposé détaillé des faits, cf. A.-M. TURCAN-VERKERK, *Un fantôme et un revenant : Drepanius Florus et Latinius Pacatus Drepanius*, dans *Chemins de la re-connaissance*. En hommage à Alain Michel, cur. J. PIGEAUD - Ph. HEUZÉ = *Helmántica*, 50, 1999, p. 711-742. À la bibliographie citée alors, il faut ajouter M. LATTKE, *Hymnus Materialen zu einer Geschichte der antiken Hymnologie*, Freiburg (Suisse) - Göttingen, 1991 (Novum Testamentum et orbis antiquus, 19), p. 317-318, qui, s'appuyant uniquement sur l'édition des poèmes de "Drepanius Florus" dans *PL* 61, col. 1081-1090 (c'est-à-dire en fait quelques poèmes de Florus de Lyon et le *De cereo paschali*), s'étonne qu'aucun des spécialistes de la littérature hymnique ne se soit intéressé à ce poète gaulois de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Le fait que ce poème puisse remonter à l'Antiquité tardive est évoqué par D. Weber, qui semble ne pas connaître l'article d'*Helmántica* (D. WEBER, *Augustinus poeta ? Zu Anth. 489 und Aug., civ. 15, 22*, dans *Wiener Studien*, 114, 2001, p. 543-557 [n. 33 p. 551]; je remercie F. Dolbeau pour cette indication bibliographique).

<sup>5</sup> SYMMAQUE, *Epist.* VIII, 12, IX, 61 et 64, 72 (?). O. Seeck pense que les deux lettres VIII, 11 et 12 sont de 397 (VIII, 11 n'a plus d'adresse, VIII, 12 *Ad Pacatum*; sur l'identification de ce Pacatus avec le panégyriste : O. SEECK, *MGH Auct. Ant.*, t. VI, p. CXCI, datation de VIII, 12 p. CXCI). Les lettres IX, 61-65 sont datées par Seeck de 390 à cause de la position de Pacatus au moment où Symmaque lui a envoyé les lettres IX, 61 et 64 (p. CCVI-CCVII). L'*Epist.* IX, 72, étant adressée à quelqu'un qui a fait un beau discours et à qui Symmaque souhaite d'heureuses retombées, pourrait être adressée aussi à Pacatus, mais rien ne le confirme (Seeck ne propose pas de datation).

<sup>6</sup> SIDOINE APOLL., *Epist.* VIII, 11, éd. P. MOHR, Leipzig, Teubner, 1895, p. 188-189 : *Quid agunt Nitiobrogas, quid Vesunnici tui... nunc Drepanium illis modo istis restituis Anthedum*.

<sup>7</sup> Cf. A. H. M. JONES - J. R. MARTINDALE & J. MORRIS, *The Prosopography of the Later Roman Empire* vol. 1, Cambridge, 1971, p. 272. Pour plus de détails, cf. SCHANZ, IV/1, n° 815, p. 117-119. Sur sa carrière et sur l'identification du panégyriste avec le proconsul et le *comes*, cf. C. E. V. NIXON - B. S. RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors. The Panegyrici Latini. Introduction, Translation and Historical Commentary with the Latin Text of R. A. B. Mynors*, Berkeley - Los Angeles - Oxford, University of California Press, 1994 (Transformation of the Classical Heritage, 21), p. 439, en particulier n. 8. Drepanius pourrait avoir été comte des largesses privées d'Orient dès 392 : cf. R. DELMAIRE, *Les responsables des finances impériales au Bas-Empire romain (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.)*. *Études prosopographiques*, Bruxelles, 1989 (Collection Latomus, 203), p. 125-128, avec bibliographie (en part. p. 127). Bibliographie aussi détaillée que possible par D. LASSANDRO - R. DIVICCARO, *Rassegna generale di studi sui XII Panegyrici latini*, dans *Bollettino di studi latini*, 28, 1998, p. 132-204. Je n'ai pas pu consulter A. ANGÉLY, *Un apologiste gaulois du V<sup>e</sup> siècle : Pacatus*, Agen, 1927.

<sup>8</sup> Cf. les lettres de dédicace du *Ludus septem sapientum*, de l'un des envois du *Technopaegnon*, ainsi que la *Praef.* 4 (dans l'éd. R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford, 1991 = éd. S. PRETE, Leipzig, Teubner, 1978, XIII, *praef.*). La *Praef.* GREEN 5 d'Ausone (*Epigr.* PRETE XXVI, 1), transmise par l'ensemble des familles de la tradition manuscrite, présente un problème textuel intéressant au v. 9 : une branche de la tradition (VPh) porte *irascor Proculo*, et l'autre (dite "Z") *agat irascor*, texte dénué de sens corrigé par Tollius en *Pacato irascor*. Si vraiment il était question de Pacatus dans la famille "Z", ce qui paraît quand même difficile à prouver (cf. GREEN, p. 244), cela serait du plus haut intérêt, car Ausone lui reproche d'écrire des poèmes et de ne pas les mettre en circulation : v. 10 ... *Scriptis plurima quae cohibet*, et v. 12 *qui sua non edit carmina, nostra legat*.

mine de se soumettre au jugement de Drepanius comme à celui d'un poète extrêmement exigeant et doué :

*Praef. 4*

AUSONIUS DREPANIO FILIO

'Cui dono lepidum novum libellum ?'

Veronensis ait poeta quondam

inventoque dedit statim Nepoti.

At nos inlepidum, rudem libellum,

burras, quisquilias ineptiasque,

credemus gremio cui fovendum ?

Inveni, trepidae silete nugae,

nec doctum minus et magis benignum,

quam quem Gallia praebuit Catullo.

*Hoc nullus mihi carior meorum,*

*quem pluris faciunt novem sorores,*

*quam cunctos alios Marone dempto.*

*'Pacatum haut dubie, poeta, dicis'.*

*Ipsa est. Intrepide volate, versus,*

*et nidum in gremio fovete tuto.*

*Hic vos diligere, hic volet tueri;*

*ignoscenda teget, probata tradet :*

*post hunc iudicium timete nullum.*

*Vale.*<sup>9</sup>

*Ludus*

AUSONIUS CONSUL DREPANIO PROCONSULI SAL.

*Ignoscenda istaec an cognoscenda rearis,*

*attento, Drepani, perlege iudicio.*

*Aequanimus fiam te iudice, sive legenda*

*sive tegenda putes carmina quae dedimus.*

*Nam primum est meruisse tuum, Pacate, favorem;*

*proxima defensi cura pudoris erit.*

*Possum ego censuram lectoris ferre severi*

*et possum modica laude placere mihi.*

*Novit equus plausae sonitum cervicis amare,*

*novit et intrepidus verbera lenta pati.*

*Maeonio qualem cultum quaesivit Homero*

*ensor Aristarchus normaue Zenodoti !*

*Pone obelos igitur, primorum stigmata vatum :*

*palmas non culpas esse putabo meas,*

*et correctam magis quam condemnata vocabo,*

*apponet docti quae mihi lima viri.*

*Interea arbitrii subiturus pondera tanti*

*optabo ut placeam; si minus, ut lateam.*<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Ed. GREEN *Praef. 4*, p. 5 (= PRETE XIII, *praef. des Ecl.*). Belle parfois infidèle de E.-F. CORPET, *Oeuvres complètes d'Ausone*, t. I, Paris, Panckoucke, 1842, p. 23-25 : *Pour qui ces vers joyeux et nouveaux dans leur genre ?* disait jadis le poète de Vérone; et, sans chercher longtemps, il dédia son livre à Nepos. Mais nous, ces vers sans grâce et sans art, ce fatras, ces rebuts, ces riens, à quelle bonne âme les confier, qui les adopte (*gremio cui fovendum*) ? Je l'ai trouvée : silence, bluettes peureuses ! C'est un homme qui, sans être moins docte, est plus indulgent que celui que la Gaule fit exprès pour Catulle; c'est le plus cher de mes amis : les neuf soeurs en font plus de prix que de tous les autres, Virgile à part. — C'est Pacatus que tu veux dire, sans aucun doute, ô poète. — Lui-même. Courage donc ! volez vers lui, mes vers; nichez-vous en son sein, c'est un abri pour votre couvée. Celui-là voudra vous chérir, voudra vous protéger. Il cachera vos faiblesses; vos mérites, il les publiera. Après lui, vous n'avez point de juge à craindre.

<sup>10</sup> Ed. GREEN, p. 184 (PRETE XVII, 1). E.-F. CORPET, *Oeuvres...*, t. I, p. 253 : Dois-je me faire pardonner ces vers, dois-je les publier ? C'est ce que tu décideras, Drepanius, après une lecture attentive. J'accepte également ton arrêt, soit que tu juges digne du jour ou digne d'oubli le poème que je t'envoie. Avant tout, Pacatus, je veux mériter ton suffrage; le soin de ménager mon amour-propre ne vient qu'après. Je puis supporter la censure du lecteur sévère, je puis me contenter du plus mince éloge. Le coursier qui se plaît au bruit de la main qui le caresse sait aussi endurer sans s'effrayer la verge flexible qui le fouette. Imite la critique d'Aristarque et la règle de Zénodote, qui mirent tant de recherche autrefois

La langue du panégyrique de Théodose manifeste d'ailleurs ce goût pour la poésie, son vocabulaire, ses cadences, et la tradition littéraire antique. Cependant, aucun poème de Pacatus Drepanius n'est connu à ce jour. Est-il abusif de lui restituer le *De cereo paschali* ? On peut répondre à cette question par une double démarche d'analyse externe et interne. La première cherche à expliquer l'origine de ce poème par l'étude de sa transmission manuscrite. La seconde tente de montrer par l'analyse du texte lui-même dans quel contexte littéraire, religieux et historique il donne la plénitude de son sens. Cette double enquête révèle, en ce poème égaré parmi les oeuvres de Florus de Lyon, une source précieuse pour l'histoire littéraire, liturgique et doctrinale de la fin du IV<sup>e</sup> siècle\* .

---

à châtier Homère le Méonien; marque mes vers de ces traits, stigmates des mauvais (*primorum*) poètes; je les regarderai comme des palmes, et non comme des reproches; j'appellerai des corrections, et non des condamnations, les traces que laissera sur mon oeuvre la lime du savant homme. Toutefois, puisque je dois subir l'épreuve d'une sentence d'un si grand poids, ce que je souhaite, c'est de te plaire; sinon, il faut me taire.

\* Je remercie F. Dolbeau et Y.-M. Duval, qui ont généreusement relu et critiqué ce travail, considérablement amendé depuis; j'assume cependant l'entière responsabilité de ce que j'ai maintenu malgré tel ou tel de leurs avis. Toute ma reconnaissance va à M. D. Reeve pour ses remarques sur la version finale, et tout particulièrement pour sa contribution à l'établissement du texte du *De cereo paschali* (Lille, février 2002).



## PREMIÈRE PARTIE

### L'ORIGINE ET LA COMPOSITION DU SEUL TÉMOIN CONNU DU *DE CEREO PASCHALI* (PARIS BNF LAT. 7558)

On a vu dans une précédente étude que G. Fabricius avait peut-être été abusé par les groupements apparents de l'édition de Guillaume Morel; en réalité, depuis l'anthologie trop commode de 1562, personne ne s'est défait de la vision des choses imposée par les éditeurs. L'analyse du manuscrit lui-même permet de mieux situer le *De cereo paschali* par rapport au reste des textes transmis par ce témoin exceptionnel. Utilisé par tous les éditeurs d'Ausone et de Paulin de Nole, le *Paris BNF lat. 7558* a été décrit à plusieurs reprises, ce qui me dispense de le faire ici<sup>11</sup>. Outre l'édition de Guillaume Morel, qui en reproduit une grande partie, les analyses partielles de R. Peiper dans la première édition Teubner d'Ausone<sup>12</sup>, de Ch. Thurot en 1869 pour certains traités de grammaire<sup>13</sup>, de W. von Hartel dans le CSEL en 1894<sup>14</sup>, on dispose de deux notices complètes parues presque en même temps : celle d'E. Dümmler, parue en 1879,

---

<sup>11</sup> Pour une bibliographie du manuscrit, cf. C. P. E. SPRINGER, *The Manuscripts of Sedulius. A provisional Handlist*, Philadelphia, 1995 (Transactions of the American Philosophical Society, 85.5), p. 171.

<sup>12</sup> R. PEIPER, *Decimi Magni Ausonii Burdigalensis opuscula*, Leipzig, Teubner, 1886, réimpr. Stuttgart, 1976 : analyse détaillée des f. 90-121 du *lat. 7558*, p. XXXIII-XXXV; p. XXXV : “a f. 121 secuntur Flori Lugdunensis diaconi carmina”. Il est à peine question du *lat. 7558* dans l'éd. de S. PRETE, p. XLIX-L, qui en revanche en traite assez longuement dans *The textual Tradition of the Correspondence between Ausonius and Paulinus*, dans *Collectanea Vaticana in honorem Anselmi M. Card. Albareda*, t. II, Città del Vaticano, 1962 (Studi e testi, 220), p. 309-330.

<sup>13</sup> Ch. THUROT, *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge*, Paris, 1869, réimpr. Frankfurt am Main, 1964, p. 6-7.

<sup>14</sup> W. von HARTEL, *Sancti Pontii Meropii Paulini Nolani Carmina*, Wien, 1894 (CSEL, 30), p. VIII-X, à consulter maintenant dans la seconde édition, revue et augmentée par M. KAMPTNER, Wien, 1999.

à laquelle renvoient souvent les éditeurs<sup>15</sup>, et une analyse plus détaillée publiée par É. Chatelain en 1880 qui, après confrontation avec le manuscrit, s'avère particulièrement exacte (à de menus détails près)<sup>16</sup>. Très homogène du point de vue des écritures et de la facture, ce manuscrit se décompose thématiquement ainsi :

- traités de grammaire (f. 1-44v)
- poèmes originaires de la Gaule des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, dont il est parfois le seul témoin connu (f. 44v-121 : Claudius Marius Victorius sur la Genèse, lettres d'Ausone et Paulin de Nole, diverses pièces anonymes et généralement inconnues par ailleurs)
- *Versus Drepani de cereo paschali* (f. 121-122)
- 2 poèmes attribués à Florus de Lyon (f. 122-124)
- traités de grammaire (f. 124v-162v)
- poèmes attribués à Florus de Lyon (f. 162v-166v)
- *Carm.* 1 de Sedulius (f. 166v-168v).

Le seul poème de ce manuscrit qui porte une attribution à "Drepanius" se trouve donc à la suite d'une série d'*unica* tous originaires de la Gaule des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles et précède immédiatement deux poèmes attribués à Florus. Il n'y a pas de raisons de l'assimiler à ce qui le suit plutôt qu'à ce qui le précède.

On sait que ce manuscrit est le témoin utilisé par l'éditeur Guillaume Morel pour son édition princeps du poème sur la Genèse de Claudius Marius Victorius (nom que l'on semble préférer aujourd'hui à Victor ou encore Victorinus<sup>17</sup>) et de certaines autres pièces poétiques dont il est encore aujourd'hui le seul témoin connu. Guillaume Morel a entièrement annoté ces textes qu'il préparait pour la publication<sup>18</sup>. Or, il dit avoir trouvé son manuscrit à Saint-Julien de Tours : (...) *E bibliotheca itaque S. Iuliani Turonensis, en tibi erutos Marii Victoris in Genesin libros tres, auctoris ut eruditissimi, ita et piissimi, nec minus antiquissimi. nam eum Tritthemius claruisse dicit anno Christi 430. Cuius autem, vel potius quorum (diversorum enim videntur) ea sint quae anonyma sequuntur, liber antiquus non indicat : nisi ea quoque ad Victorem referamus. quanquam non dubitem Pontii Paulini quaedam esse, et Drepanii vnum epigramma*

---

<sup>15</sup> E. DÜMMLER, *Die handschriftliche Ueberlieferung der lateinischen Dichtungen aus der Zeit der Karolinger II.*, dans *NA*, 4, 1879, p. 299-301 (Florus), p. 300 et 301. Cf. K. SCHENKL, *MGH Auct. Ant.*, 5/2, 1883, p. XLII.

<sup>16</sup> É. CHATELAIN, *Notice sur les manuscrits des poésies de s. Paulin de Nole suivie d'observations sur le texte*, Paris, 1880 (BÉFAR, 14), p. 36-39.

<sup>17</sup> Cf. *CPL* n° 1455. Pour ce texte, l'édition de Guillaume Morel n'est pas la première dans l'absolu, mais la première qui donne le texte de Claudius Marius Victorius lui-même : Jean de Gagny, en 1536, avait largement récrit le texte à sa guise (cf. *infra*).

<sup>18</sup> Voir la démonstration de P. LEJAY, *Marius Victor. L'éditeur Morel et le ms. latin 7558 de Paris*, dans *Revue de philologie*, 14, 1890, p. 71-78.

*dicatur, virorum magno Ausonio notissimorum et laudatissimorum*<sup>19</sup>. Cette localisation au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle nous renseigne peu sur la véritable origine du manuscrit. La provenance tourangelles est d'ailleurs incertaine : en effet, les éditeurs lyonnais de l'Ausone de 1558, édition fondée pour la première fois sur le manuscrit V (*Leiden UB Voss. lat. F. 111*) récemment retrouvé à l'abbaye de l'Île-Barbe près de Lyon, mentionnent en marge du v. 84 de l'*Oratio* d'Ausone (*Eph. 3*) une variante, *\*Mystica quem celebrant modulati carmina David*<sup>20</sup>, qui ne se trouve que dans un manuscrit, le *latin 7558* : à moins que cette variante n'ait été indiquée déjà dans une édition antérieure, ce qui ne semble pas être le cas<sup>21</sup>, on peut donc supposer que le *latin 7558* se trouvait à Lyon plutôt qu'à Tours en 1558<sup>22</sup>.

Certains éléments de son contenu et, plus accessoirement, son écriture et sa présentation permettent de le replacer plus précisément dans son contexte historique — Lyon dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle —, et donc, comme on le verra, d'évaluer la validité de l'attribution d'un poème à Drepanius. En effet, les textes avec lesquels a été transmis le *De cereo paschali* peuvent permettre de remonter non seulement jusqu'au milieu qui a assuré la transmission du poème, mais sans doute jusqu'au milieu qui en a vu la production.

---

<sup>19</sup> *Cl. Marii Victoris oratoris Massiliensis, ΑΛΗΘΕΙΑΣ...*, lettre de dédicace à Simon de Maillé de Brezé, archevêque de Tours, f. \*2-\*2v.

<sup>20</sup> *D. MAGNI AVSONII BVRDIGALENSIS POËTAE, AVGVSTORVM PRAECEPTORIS, virique Consularis Opera, tertiae fere partis complemento auctiora, & diligentiore quam hactenus, censura recognita...*, Lugduni (Apud Ioan. Tornaesium), 1558, p. 217.

<sup>21</sup> Cf. le commentaire de cette leçon par H. de LA VILLE DE MIRMONT, *Le manuscrit de l'Île-Barbe (Codex Leidensis Vossianus Latinus 111) et les travaux de la critique sur le texte d'Ausone. L'oeuvre de Vinet et l'oeuvre de Scaliger*, 3 fasc., Bordeaux-Paris, 1917-1919, fasc. III, p. 20.

<sup>22</sup> Si vraiment le manuscrit était conservé à Saint-Julien de Tours (les éditeurs lyonnais ayant pu avoir communication de ses variantes de façon indirecte), cela pourrait-il s'expliquer par des liens entre Cluny et Saint-Julien, qui avait été "rénové" par Odon ? (cf. J. WOLLASCH, *Cluny - "Licht der Welt". Aufstieg und Niedergang der klösterlichen Gemeinschaft*, Zürich - Düsseldorf, 1996, p. 37 et *passim*).

<sup>23</sup> *D. MAGNI AVSONII BVRDIGALENSIS POËTAE, AVGVSTORVM PRAECEPTORIS, virique Consularis Opera, tertiae fere partis complemento auctiora, & diligentiore quam hactenus, censura recognita...*, Lugduni (Apud Ioan. Tornaesium), 1558, p. 217.

<sup>24</sup> Cf. le commentaire de cette leçon par H. de LA VILLE DE MIRMONT, *Le manuscrit de l'Île-Barbe (Codex Leidensis Vossianus Latinus 111) et les travaux de la critique sur le texte d'Ausone. L'oeuvre de Vinet et l'oeuvre de Scaliger*, 3 fasc., Bordeaux-Paris, 1917-1919, fasc. III, p. 20.

<sup>25</sup> Si vraiment le manuscrit était conservé à Saint-Julien de Tours (les éditeurs lyonnais ayant pu avoir communication de ses variantes de façon indirecte), cela pourrait-il s'expliquer par des liens entre Cluny et Saint-Julien, qui avait été "rénové" par Odon ? (cf. J. WOLLASCH, *Cluny - "Licht der Welt". Aufstieg und Niedergang der klösterlichen Gemeinschaft*, Zürich - Düsseldorf, 1996, p. 37 et *passim*).

I — TEXTES TRAHISSANT L'ORIGINE DU *LATIN* 7558**Les poèmes de Florus de Lyon**

Les poèmes de Florus de Lyon n'ont pas connu une ample tradition manuscrite. D'après E. Dümmler, il en existe deux témoins essentiels, qui transmettent chacun un ensemble différent (seules trois pièces sont communes aux deux manuscrits) : le manuscrit *Paris BNF lat. 2832* (manuscrit B de Dümmler), recueil de poèmes copié de la main d'un collaborateur de Florus de Lyon, Mannon de Saint-Oyen, à partir de manuscrits qu'il avait trouvés à Lyon, en particulier le modèle du fameux ensemble *Paris BNF lat. 8093 + Leiden UB Voss. lat. F. 111*<sup>26</sup>, et notre manuscrit *Paris BNF lat. 7558* (manuscrit C de Dümmler)<sup>27</sup>. Dans le *latin 7558*, on peut distinguer deux groupes de poèmes attribués à Florus. Les deux premiers — *Carm.* 10, présent aussi dans B, et *Carm.* 25, poème donnant le nom de Florus et datable de l'épiscopat de Modoin à Autun, entre 815 et 840 — ont été copiés en même temps que la plus grande partie du manuscrit, en particulier les poèmes tardo-antiques. Les poèmes de la fin du manuscrit (*Carm.* 6, 7, 8, 9, 23, 24) sont en revanche copiés d'une main plus rapide, qui entre en scène au f. 161, premier feuillet du dernier quaternion du manuscrit. Ce dernier quaternion pourrait avoir été ajouté plus tard au premier ensemble, dont l'écriture, comme on le verra plus loin, est datable de l'époque d'Agobard (cette analyse codicologique pourrait d'ailleurs permettre de proposer une datation relative des deux groupes de poèmes). L'une des caractéristiques communes aux *lat.* 7558 et 2832 est qu'ils ne mentionnent pas une seule fois le nom de Florus dans les intitulés — ce qui, par contraste, rend encore plus singulière l'attribution formelle du *Carm.* 29 à "Drepanius". Deux poèmes supplémentaires ont été découverts en 1892 dans le manuscrit *Vaticano Reg. lat. 598 f. 61-61v*<sup>28</sup>, où ils sont copiés à la suite l'un de l'autre<sup>29</sup>. Deux compositions font l'objet d'une tradition indépendante<sup>30</sup>. Il reste sans

---

<sup>26</sup> Reconstitution dans S. TAFEL, *Die vordere, bisher verloren geglaubte Hälfte des Vossianischen Ausonius-Codex*, dans *Rhein. Mus.*, N. F. 69, 1914, p. 630-641.

<sup>27</sup> Dans la numérotation de DÜMMLER, *Paris BNF lat. 2832* contient les *Carm.* 1, 2 et 3 (paraphrase des évangiles), 4 (*Oratio cum commemoratione antiquorum miraculorum Christi dei nostri*), 5 (poème de présentation d'un homéiliaire patristique), 11 (hymne pour les SS. Jean et Paul), 12 (*titulus* d'un livre offert à Saint-Étienne de Lyon), 14 à 21 (*tituli* et épitaphes), 26 (au Christ), 27 (à Modoin), 28 (connu sous le titre de *Querela de divisione imperii*). *Paris BNF lat. 7558* transmet les *Carm.* 6, 7 et 8 (paraphrase des ps. 22, 26 et 27), 23 (à Vulfinus d'Orléans), 25 (à Modoin évêque d'Autun), 29 (*Versus Drepani*). Dans les deux manuscrits : les *Carm.* 9 (hymne des trois jeunes gens dans la fournaise), 10 (hymne pour la fête de l'archange Michel), 24 (remerciements à l'évêque Barnard de Vienne).

<sup>28</sup> Ed. princeps F. PATETTA, *Due poesie inedite di Floro, diacono di Lione*, dans *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, 27, 1892, p. 123-129 (p. 124-125), rééd. K. STRECKER, *MGH Poetae* 4, p. 930-931, sous les n° I et II (que je cite avec la mention Suppl. et des chiffres romains pour les distinguer de la première série).

<sup>29</sup> Dans le même fragment de manuscrit, aux f. 62-62v, est copié le *Carm.* 12 de Florus. Le texte du *Reg. lat. 598 f. 62-62v* correspond exactement à celui de B, sauf au v. 30, où ce manuscrit donne

doute des poèmes à découvrir : c'est ainsi que C. Charlier était tenté d'attribuer à Florus<sup>31</sup> un poème anonyme (Schaller - Könsgen n° 6630) transmis par le second élément du manuscrit *Paris BNF lat. 8093*<sup>32</sup>, paraphrase suivie du psautier, en hexamètres dactyliques, dont nous ne possédons que le début jusqu'au psaume 32<sup>33</sup>.

L'attribution de ces oeuvres à Florus semble remonter à la mention du nom de l'auteur dans certaines d'entre elles (au dernier vers du *Carm.* 4 [B], *Carm.* 12 v. 44 [B],

*maneant* pour *meant*, et au v. 31, où il porte *incommodas* pour *incommoda*. Le fragment de manuscrit s'interrompt après le v. 38.

<sup>30</sup> Le *Carm.* 13, anonyme, sur l'arrivée des reliques de Cyprien à Lyon, et le poème à Hildrade de Novalèse (*Carm.* 22; sur les témoins de ce poème, cf. *RHT*, 29, 1999, p. 223 n. 197). Cf. aussi à la fin de la "compilation des 12 Pères" de Florus ces deux vers, que C. Charlier, dans *DS* 5, 1964, col. 519, semble vouloir attribuer à Florus : *Ex dictis patrum diversis catholicorum. / Hec lugdunensis floribus collegit in unum.* (Lyon BM 5804 f. 200). Le premier volume de l'édition de cette compilation par P. I. FRANSEN et B. COPPIETERS 'T WALLANT est paru au CCCM, t. CXCVIII, en 2002.

<sup>31</sup> Cf. C. CHARLIER, *Paraphrase des Psaumes 3 et 7 de l'époque carolingienne*, dans *Esprit et vie*, 1950, p. 243-249 (éd. de la paraphrase des Ps. 3 et 7, avec traduction par A. de Brouwer), qui annonçait alors l'étude et l'édition du poème; le manuscrit lui semblait avoir été copié à Lyon. Dans *DS*, t. 5, 1964, col. 521, C. Charlier estimait que ce long poème (environ 1900 vers en l'état, la paraphrase complète étant estimée par C. Charlier à près de 12000 vers !) n'était "pas indigne" de Florus de Lyon.

<sup>32</sup> *Paris BNF lat. 8093* f. 39-47v. Contrairement à C. Charlier, D. Ganz juge le manuscrit "of characteristic Corbie elegance", et pense que le poème pourrait (*perhaps*) avoir été composé à Corbie : *Corbie in the Carolingian Renaissance*, Sigmaringen, 1990 (Beihefte der Francia, 20), p. 64-65 et p. 148. La provenance corbéienne de ce manuscrit était présentée comme une certitude, mais sans plus d'argumentation, dans D. GANZ, *Corbie and Neustrian Monastic Culture 661-849*, dans *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850. Colloque historique international*, éd. H. Atsma, Sigmaringen, 1989 (Beihefte der Francia, 16/2), t. 2, p. 345-345. On ne peut manquer de songer au n° 328 du grand catalogue de Cluny de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, décrivant un recueil hagiographique suivi de : "... et liber Festi Pompeii ad Arcorium Rufum, habens in capite Augustinus de [decem] cordis, et quandam collectionem versuum de psalmis, abbreviationem in Cantica canticorum" (éd. L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits...*, t. II, p. 471).

<sup>33</sup> Entre les f. 46 et 47 semble manquer la fin du Ps. 25; f. 47, on reprend au cours du Ps. 30, et ce fragment de manuscrit s'interrompt avant la fin du Ps. 32. Ce texte devrait être publié dans le prochain fascicule des *Poetae* VI aux MGH (je remercie G. Silagi des renseignements qu'il m'a communiqués à ce sujet; d'après le pré-programme diffusé par M. Gorman, Peter Stotz devrait parler de ce texte au colloque "Lo studio della Bibbia nell'Alto Medioevo", au Palazzo Feltrinelli sur le lac de Garde, du 24 au 27 juin 2001 : "Über zwei unbekannte metrische Psalmenparaphrasen aus der Karolingerzeit"). J'ai entrepris une recherche sur l'origine de cette paraphrase, qui, selon moi, pourrait être antérieure au IX<sup>e</sup> siècle. Le psautier n'a presque jamais été paraphrasé en vers : on peut citer quelques pièces de Paulin de Nole (Ps. 1, 2, 136; première paraphrase vétéro-testamentaire et seule *retractatio* du psautier en Occident selon A. V. NAZZARO, *La parafrasi salmica di Paolino di Nola*, dans *XXXI cinquantenario della morte di S. Paolino di Nola (431-1981), Nola, 20-21 marzo 1982, Atti del Convegno*, Roma, s. d., p. 93-115 [p. 98]), Bède le Vénérable (Ps. 41, 83, 112, et un fragment), Florus de Lyon (Ps. 22, 26, 27), et deux poèmes isolés, l'un de Théodulf (*Carm.* 8, paraphrasant entre autres une partie du Ps. 143), l'autre de Walahfrid Strabon (*Carm.* 48, Ps. 132) (cf. F. STELLA, *La poesia carolingia a tema biblico*, Spoleto, 1993 [Biblioteca di Medioevo latino 9], p. 229-244 *passim*). La longueur de cette paraphrase inédite, qui pourrait avoir compté quelque 12000 vers, l'apparente davantage aux grandes paraphrases bibliques de l'Antiquité tardive qu'à la poésie biblique de l'époque carolingienne : ce poème n'a d'ailleurs à ma connaissance qu'un équivalent, la *metaphrasis* en hexamètres éditée sous le nom d'Apollinaire de Laodicée (mais qui daterait du milieu du V<sup>e</sup> siècle; pour la bibliographie, voir G. AGOSTI, *L'epica biblica nella tarda Antichità greca. Autori e lettori nel IV e V secolo*, dans *La scrittura infinita. Bibbia e poesia in età medievale e umanistica. Atti del convegno di Firenze, 26-28 giugno 1997...*, cur. F. STELLA, Firenze, 2001 [Millennio Medievale, 28. Atti di Convegni, 8], p. 67-104 [p. 85-92]). On y trouve certaines *iuncturae* présentes chez Florus, mais remontant à l'Antiquité classique puis tardive (par exemple la "variation sédulienne puis dracontienne" sur le *sine fine manens* virgilien : cf. F. STELLA, *La poesia carolingia a tema biblico...*, p. 226, n. 76). D'après des sondages, la scansion semble classique. Si le texte est médiéval, je ne vois guère qu'un Bède le Vénérable pour en être l'auteur.

*Carm.* 22 v. 41 et intitulé, *Carm.* 25 v. 2 [C], *Carm.* 27 v. 156 [B] et *Carm.* Suppl. II v. 29), à la description que Mannon de Saint-Oyen donne du *lat.* 2832 dans son testament : ([LXXXVI]. [I]tem codex carmin[um] Eug[e]nii. Dracontii. Flori. et Vandalberti. sed et epitafia multa. habens etiam versus Sibille de Christo. et Teudulfi de ordine bibliotece. atque alios ad Modoinum episcopum)<sup>34</sup>... et aux éditions des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>35</sup>, car rien n'indique formellement que les poèmes de la fin du *latin* 7558 soient de Florus; le poème 25 adressé à Modoin d'Autun, transmis par le seul *lat.* 7558 (f. 123-124), est aussi le seul poème de ce manuscrit où l'on rencontre le nom de Florus.

L'autre manuscrit transmettant une série importante de poèmes de Florus est directement lié à sa personne, à son activité, et à son entourage : le *latin* 2832 a été copié par son disciple Mannon<sup>36</sup>. Aussi la présence dans le manuscrit *lat.* 7558 de l'une des deux séries importantes connues de poèmes de Florus, et, plus généralement, le fait que la tradition manuscrite de ces pièces soit extrêmement réduite et liée strictement à

---

<sup>34</sup> Localisation de l'inventaire à Saint-Oyen et édition dans L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. III, Paris, 1881, p. 385-387. Traditionnellement daté du XI<sup>e</sup> siècle, ce document (*Besançon, Arch. Dép. du Doubs, 7 H 9*) est en fait un fragment de la liste des livres légués par Mannon à l'abbaye de Saint-Oyen, à l'extrême fin du IX<sup>e</sup> siècle (cf. A.-M. TURCAN-VERKERK, *Mannon de Saint-Oyen dans l'histoire de la transmission des textes*, en particulier I. VOTO BONAE MEMORIAE MANNONIS. *Le legs du prévôt Mannon à l'abbaye de Saint-Oyen*, dans *RHT*, t. 29, 1999, p. 169-243).

<sup>35</sup> Les poèmes transmis par C ont été édités pour la première fois par Guillaume Morel en 1560, sans nom d'auteur, et réédités sous le nom factice de Drepanius Florus par Georg Fabricius en 1562. Le premier à avoir édité des poèmes extraits de B est Jean Mabillon : *VETERUM ANALECTORUM TOMUS I COMPLECTENS Varia fragmenta & epistolia Scriptorum ecclesiasticorum, tam prosâ, quàm metro, hactenus inedita. Cum Adnotationibus & aliquot Disquisitionibus Domni JOHANNIS MABILLONII...*, Luteciae Parisiorum, 1675 (Apud Ludovicum Billaine, in Palatio Regio), p. 388-413 : FLORI DIACONI LUGDUNENSIS Carmina varia (*Carm.* 28, 27, 11, 12, 14, 20 de l'éd. DÜMMLER).

<sup>36</sup> D'après J. BIGNAMI-ODIER, *Encore la main de Florus de Lyon dans un manuscrit de la Reine Christine à la Bibliothèque du Vatican ?*, dans *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 63, 1951, p. 191-194 et 1 pl., la partie du manuscrit *Vaticano Reg. lat.* 598 (ensemble formé par les f. 42-57 et 61-62) transmettant les deux poèmes de Florus est copiée par des mains lyonnaises, dont celle de "Florus" lui-même (florilège classique du f. 42) — ce qui ne me paraît pas assuré. La situation des deux autres textes est différente, car ils pouvaient servir d'accessus à autre chose, d'où leur circulation indépendante. Le *Carm.* 13 est transmis par les manuscrits *Paris BNF lat.* 1647A (IX) et *Oxford Laud. misc.* 451 (X). Le manuscrit d'Oxford, que je n'ai vu qu'en microfilm, ne semble pas lyonnais. B. Bischoff le datait du deuxième tiers du X<sup>e</sup> s. et le pensait originaire de l'est de la France; P. Petitmengin a montré qu'il provenait de Cluny, où il se trouvait au XVI<sup>e</sup> siècle, et qu'il avait sans doute des liens anciens avec cette collection (P. PETITMENGIN, *Notes sur des manuscrits patristiques latins II. Un "Cyprien" de Cluny et la lettre apocryphe du pape Corneille* (Cluis, n° 63), dans *RÉAug.* 20 [1974], p. 15-35 [en particulier p. 26-27]) : nous ne sommes pas loin de Lyon. Dans le manuscrit *Paris BNF lat.* 1647A, le poème de Florus se trouve dans un quaternion copié d'une autre main que les précédents et les suivants (f. 86-93v) (cf. P. PETITMENGIN, *Cinq manuscrits de saint Cyprien et leur ancêtre*, dans *RHT* 2, 1972, p. 197-230 et pl. XIII-XVI [p. 198-201]). L'écriture de ce manuscrit provenant de Saint-Denis comporte des *a* ouverts, des & et des points d'interrogation en forme de 3 retourné qui rappellent parfois Lyon. P. Petitmengin a attiré l'attention sur des *k* et des 7 marginaux, dont les premiers signalaient l'absence d'un alinéa dans le modèle en onciale (*ibid.*, p. 199 et 225). Le *Voss. lat.* F. 111, manuscrit lyonnais d'Ausone dont on parlera plus loin, comporte dans l'*Oratio* (Ausone *Eph.* 3) les mêmes *k* et des 7 marginaux : *k* au niveau de *Nate patris...* (v. 27) — *k r* au niveau de *Da pater...* (v. 31); les *k* sont ensuite remplacés par un système de *r* et 7 marquant le début et la fin des sections de ce poème : *rX* au niveau de *Pande viam...* (v. 37) — à la fin du v. 42 : 7 et au début du v. 43 : *r* au niveau de *Da pater...* — *r* devant *Da genitor...* (v. 49) — *r* devant *Da pater...* (v. 58) — à la suite du v. 65 : 7. Même système dans l'autre partie du même manuscrit, *Paris BNF lat.* 8093 f. 2 dans le *Carmen paschale* de Sedulius.

Florus et son entourage immédiat me semblent-ils les indices sûrs d'une origine lyonnaise, et peut-être plus précisément "florienne", de ce manuscrit<sup>37</sup>.

### Claudius Marius Victorius

Le *latin 7558* est le seul témoin manuscrit survivant du poème sur la Genèse de Claudius Marius Victorius, rhéteur de Marseille, mais apparemment il n'en a pas toujours été ainsi. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle en existait encore un témoin extrêmement délabré et corrompu à l'abbaye de l'Ile-Barbe, qui servit de base à l'édition de Jean de Gagny parue à Lyon en 1536<sup>38</sup>. Le *lat. 7558* offre lui aussi un texte très imparfait, dont quantité d'erreurs font penser à certains manuscrits du très haut moyen âge<sup>39</sup>. Gagny ayant, comme il l'avoue, beaucoup récrit son texte pour pallier les défauts de son manuscrit, il semble impossible de se servir de son édition, très imaginative, pour retrouver le texte du manuscrit de l'Ile-Barbe<sup>40</sup>. Mais, étant donné l'exiguïté de la tradition manuscrite de ce texte, les liens de Lyon avec le sillon rhodanien, la présence à l'abbaye de l'Ile-Barbe d'autres manuscrits ayant appartenu à Florus (comme l'ensemble *Paris BNF lat. 8093 + Leiden UB Voss. lat. F. 111*, ou *Paris BNF lat. 2859*<sup>41</sup>), le *latin 7558* est très vraisemblablement apparenté étroitement à cet exemplaire perdu. Et de fait, bien que le texte de Gagny soit presque méconnaissable, on s'aperçoit que son manuscrit s'arrêtait au même point du poème que le *lat. 7558* : or, si l'on en

---

<sup>37</sup> Cela ne faisait pas de doute pour R. PEIPER, *Die handschriftliche Ueberlieferung des Ausonius*, dans *Jahrbücher für classische Philologie*, 11. Supplementband, Leipzig, 1880, p. 191-353 (p. 325 : "Eben diese Gedichte beweisen, dass die Hds. aus Lyon stammt"). R. Peiper allait presque jusqu'à voir en Florus le responsable de la collection de textes relatifs à Paulin transmise par le *lat. 7558* ("Bei den ausgebreiteten Studien dieses Florus, von denen auch seine Commentare zu den Paulinischen Briefen, seine Schrift De missa u. A. zeugen, wird man ihn als Sammler obiger auf S. Paulinus bezüglichen Stücke annehmen dürfen"). R. PEIPER, aux p. XXXV-XXXVI de l'éd. Teubner de 1886, remarque encore que le *lat. 7558* semble utiliser deux traditions dans les lettres d'Ausone et Paulin, et soupçonne Florus d'être l'auteur de cette collection, dans la mesure où il disposait des deux familles de manuscrits, VP pour Ausone, SB pour Paulin. S. BONANNI, *Il contra poetas vanos carmen nel Par. lat. 7558*, dans *Rivista di Cultura Classica e Medioevale*, 39, 1997, p. 71-78 (p. 74), utilise cette hypothèse pour faire du *lat. 7558* le manuscrit découvert par le premier éditeur de C. Marius Victorius, Jean de Gagny (cf. *infra*).

<sup>38</sup> *Christiana et docta divi Alchimi Aviti viennensis archiepiscopi, & Claudii Marii Victoris Oratoris Massiliensis, poemata, aliaque non poenitenda. Per Ioannem Gaigneium Parisinum Theologum è vetustis. librariis in lucem asserta, suoque nitore restituta. quorum catalogum proxima pagella indicabit.*, Lugduni, 1536, p. 166-167. Cf. éd. P. F. HOVINGH, CCSL 128, Turnhout, 1960, p. 118. Hovingh n'en a tiré aucune hypothèse sur l'origine du *lat. 7558*. Voir la préface de Jean de Gagny reproduite par K. Schenkl, CSEL 16, p. 337-339 (p. 337).

<sup>39</sup> Erreurs que P. F. HOVINGH explique par le développement du latin vulgaire (*À propos de l'édition de l'Alethia de Claudius Marius Victorius, parue dans le Corpus Christianorum, dans Sacris erudiri*, 11, 1960, p. 193-211 et 6 pl. [p. 206]; catalogue des fautes du *lat. 7558* p. 204-210).

<sup>40</sup> Cf. à ce propos les remarques de K. SCHENKL, CSEL 16, Wien, 1888, p. 342 sqq. SCHENKL édite la version interpolée par Gagny dans le CSEL 16, p. 437-482.

<sup>41</sup> Cf. S. TAFEL †, *The Lyons Scriptorium*, dans *Palaeographia latina*, ed. W. M. LINDSAY, Oxford, 1923, part 2, p. 66-73 (p. 70-73).

croit Gennade, ce texte des deux témoins est incomplet<sup>42</sup>. En outre, le manuscrit trouvé par Gagny à l'Ile-Barbe faisait suivre ce poème du *S. Paulini epigramma* (inc. *Si domini templum supplex peccator adisti...*)<sup>43</sup>, édité par Gagny comme le livre IV de Claudius Marius Victorius “ad Salmonem”<sup>44</sup> : or cela semble procéder de l’interprétation d’un intitulé comme celui qu’offre le *latin 7558*, actuellement seul témoin connu du texte, *CLADI. MARI. VICTORIS EPISCOPI ALITIAS LIBER IIII. / SANCTI PAULINI EPIGRAMMI*<sup>45</sup>.

K. Schenkl estimait que le manuscrit de Gagny était “*simillimum... Turonensi*”<sup>46</sup>. Le *lat. 7558* présente des lacunes qui sont comblées dans l’édition de Gagny, mais Schenkl montre que ces suppléments sont dus à la plume de l’éditeur. Dans tous les passages que Gagny n’a pas récrits, l’accord des deux manuscrits est extrême, au point que Schenkl s’est demandé si Gagny n’avait pas tout simplement inventé l’histoire du manuscrit de l’Ile-Barbe<sup>47</sup>. Si vraiment les manuscrits de Jean de Gagny et de Guillaume Morel n’en faisaient qu’un, il n’y aurait pas lieu de soupçonner Gagny de mensonge, et il serait plus économique de penser qu’avant de rejoindre Tours le *latin 7558* faisait partie de la bibliothèque de l’Ile-Barbe<sup>48</sup>, comme semble l’indiquer la variante relevée dans l’Ausone lyonnais de 1558 (cf. *supra*); ses leçons fautives auraient troublé Gagny, qui aurait exagéré son état de délabrement pour justifier ses propres interpolations<sup>49</sup>. Mais quel besoin aurait-il eu de récrire le texte, si celui-ci avait été

---

<sup>42</sup> Selon Gennade (*De viris inlustribus* 61, éd. E. C. RICHARDSON, *Hieronymus, Liber de viris inlustribus. Gennadius, Liber de viris inlustribus*, Leipzig, 1896 [Texte und Untersuchungen zur Geschichte der althristlichen Literatur 14], p. 81-82), le poème de C. Marius Victorius allait *a principio libri usque ad obitum Abrahae patriarchae*, c’est-à-dire jusqu’au chapitre 25 de la Genèse : or le poème conservé s’arrête au chapitre 19 de la Genèse.

<sup>43</sup> Ed. K. SCHENKL, CSEL 16, p. 499-510 (éd. p. 503-508). Sur la date, la localisation et le sens de ce texte, voir l’étude approfondie d’A. FO, *Il cosiddetto Epigramma Paulini attribuito a Paolino di Béziers : testo criticamente riveduto, traduzione e studio introduttivo*, dans *Romanobarbarica*, 16, 1999, p. 97-167.

<sup>44</sup> *Christiana et docta divi Alchimi Aviti viennensis archiepiscopi, & Claudii Marii Victoris Oratoris Massiliensis, poemata...*, p. 250 *CLAVDI MARI VICTORIS Oratoris Massiliensis de perversis suae aetatis moribus, Liber quartus Ad Salmonem. Si Domini templum supplex orator...*

<sup>45</sup> *Paris BNF lat. 7558 f. 87v*, texte f. 87v-90. Sans doute s’agit-il d’une formule d’explicit erronée et incomplète, mal comprise par Gagny. Selon la majorité des témoins de Gennade (*De viris inlustribus* 61), excepté deux manuscrits du VIII<sup>e</sup> siècle qui donnent *tres*, le poème de Cl. Marius Victorius était divisé en quatre livres (éd. E. C. RICHARDSON, p. 82). On peut se demander si la leçon *quattuor* n’est pas liée au libellé d’un manuscrit comme le *latin 7558*; en tout cas, c’est elle que retient Richardson. K. SMOLAK, *Zur Textkritik des sog. Sancti Paulini epigramma*, dans *Wiener Studien*, 102, 1989, p. 205-212, s’occupe de l’établissement du texte, mais pas du problème de l’attribution.

<sup>46</sup> CSEL 16, p. 342.

<sup>47</sup> CSEL 16, p. 343-344.

<sup>48</sup> Il ne semble pas que Jean de Gagny ait été particulièrement en relations avec Saint-Julien de Tours : cf. Y. DESTIANGES, article *GAIGNY (Jean de)*, dans *DBF*, t. 15, Paris, 1982, col. 63-64, et A. JAMMES, *Un bibliophile à découvrir, Jean de Gagny*, dans *Bulletin du bibliophile*, 1996, p. 35-81 (en particulier p. 35-52; sur ses voyages et la difficulté d’une exacte reconstitution de ses itinéraires, cf. p. 50-52). Je remercie P. Petitmengin de m’avoir indiqué cette dernière référence.

<sup>49</sup> L. MONDIN croit que le *lat. 7558* est le manuscrit de Gagny, mais par un raccourci abusif ne tenant pas compte des données du problème (*Decimo Magno Ausonio. Epistole. Introduzione, testo critico e commento*, Venezia, 1995, p. XLVI). S. Bonanni s’appuie sur la pratique philologique, souvent décriée, des éditeurs du XVI<sup>e</sup> s. pour mettre en doute le témoignage de Gagny, et préfère considérer qu’il a bien utilisé le *latin 7558*, trouvé à l’Ile-Barbe; avec raison, elle juge improbable qu’il en ait eu une copie



aussi bien conservé que celui du *latin 7558* ? En effet, si le *lat. 7558* a un peu souffert de l'humidité, cela n'entrave jamais la lecture : or Gagny insiste sur le fait que le texte du manuscrit de l'Ile-Barbe était si peu lisible qu'il n'a trouvé personne pour en prendre copie à sa place, et qu'il était souvent incompréhensible, à cause certes de la négligence du copiste, mais aussi parce que l'écriture en était parfois indéchiffrable<sup>50</sup>. Comme les planches permettent de le constater, le *latin 7558* offre un texte souvent corrompu, mais copié dans une caroline parfaitement limpide; plutôt que de soupçonner Gagny de mensonge, et aussi à cause de ce que nous savons du patrimoine manuscrit de l'Église de Lyon, riche en manuscrits anciens aux écritures peu lisibles, comme la minuscule wisigothique, il est plus raisonnable de voir dans le *latin 7558* la copie d'un ancien manuscrit, difficile à déchiffrer, fautif et en mauvais état, conservé encore à l'Ile-Barbe avant 1536 — ce qui explique à la fois les difficultés de Gagny et l'état du texte transmis par le *latin 7558*. Nous verrons que la tradition manuscrite lyonnaise d'Ausone offre une configuration comparable.

En tout cas, que le *latin 7558* soit le manuscrit de Gagny ou sa copie fidèle, l'histoire de la transmission de Claudius Marius Victorius nous ramène de toutes façons à Lyon<sup>51</sup>.

### **Les *Cunabula artis grammaticae***

Le *latin 7558* transmet un ensemble de textes grammaticaux qui, notre manuscrit mis à part, semblent liés uniquement à Lyon, puisqu'on ne les retrouve que dans deux autres manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle, tous deux d'origine lyonnaise : *Leiden UB BPL 122*<sup>52</sup> et

---

(S. BONANNI, *Il contra poetas vanos carmen...*, en part. p. 72-74) : mais pourquoi n'aurait-il pas découvert son modèle (cf. *infra*) ? HOVINGH dans le CCSL n'est pas revenu sur la question, mais à la même époque tient dans *Sacris erudiri* un étrange raisonnement : "Puisque le manuscrit est originaire de Tours [ndlr : il se trouvait à Tours au XVI<sup>e</sup> s.] et qu'il a été écrit approximativement au IX<sup>e</sup> siècle où Tours traversait une époque de prospérité, il est probable que le manuscrit a été écrit à Tours" (*À propos de l'édition de l'Alethia de Claudius Marius Victorius...*, p. 206).

<sup>50</sup> Ce texte est facilement consultable car reproduit par Schenkl, CSEL 16, p. 337-339 (p. 338) : "(...) tot vero partim vetustatis iniuria, partim eius qui descripserat incuria mendis liber scatebat (...) necesse habui divinare plerisque in locis magis quam legere"; Gagny précise encore : "Nam quum vix locis non paucis literarum superessent vestigia, multa etiam sic descriptoris culpa immutata essent, ut ne sensum quidem ullum subodorari possemus nobis ex ipsis (...) quod quum ea neque intellegere quispiam posset sed ne legere quidem (...)".

<sup>51</sup> On ne sait rien des destinées ultérieures du manuscrit. On a récemment voulu voir chez Alain de Lille des réminiscences de l'*Alethia*, mais les parallèles invoqués me semblent très peu convaincants (Th. GÄRTNER, *Zum mittelalterlichen Nachleben der spätantiken Genesisversifikation 'Alethia' des Claudius Marius Victorius*, dans *Sacris erudiri*, 39, 2000, p. 99-104).

<sup>52</sup> Certains éditeurs ont daté ce manuscrit du X<sup>e</sup> siècle (parmi lesquels H. KEIL, *GL 4*, Leipzig, 1864, p. XXXI, et *GL 5*, Leipzig, 1868, p. 325 en note : cf. encore CCCM 123A, p. 63 ["s. IX-X"]). Selon B. Bischoff, ce manuscrit serait à rattacher "au cercle de Mannon" (communication privée, cf. L. HOLTZ, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup>)*

*Paris BNF lat. 7540*<sup>53</sup>, et qu'on peut en observer la trace dans un manuscrit de Saint-Oyen, *Saint-Claude BM 2*.

Ces textes ont été étudiés par L. Holtz dans la mesure où ils éclairaient l'histoire de la transmission de Donat<sup>54</sup>. D'après ces recherches, un auteur médiéval inconnu a trouvé un manuscrit antique de Donat ( $\lambda$ ). Il fait allusion à ce manuscrit antique dans la préface d'un exercice scolaire, les *Cunabula grammaticae artis Donati*, dont les lemmes sont empruntés à cet ancien manuscrit de Donat<sup>55</sup>. On trouve les *Cunabula* avec la préface dans *Leiden UB BPL 122 f. 97v-109 [L]*<sup>56</sup>, dans *Paris BNF lat. 7540* à partir du f. 9v et, sans la préface, dans le *lat. 7558* à partir du f. 129, immédiatement avant les derniers poèmes attribuables à Florus<sup>57</sup>; dans *Saint-Claude BM 2 [I]*, le texte de Donat dériverait du texte de  $\lambda$ , mais aurait reçu une autre influence<sup>58</sup>. L. Holtz hésitait d'abord à situer la genèse des *Cunabula* à Lyon, parce que l'origine du témoin le plus ancien du texte, le *latin 7558*, avait été fixée par B. Bischoff dans le centre ou le sud de la France, puis il revenait à cette solution<sup>59</sup>. En fait, on a souvent l'occasion de constater que B. Bischoff ne localisait strictement à Lyon que les manuscrits portant des écritures proches de celle de Florus<sup>60</sup>. D'autre part, Lyon semble très au sud quand on est à

---

*siècle) et édition critique*, Paris, 1981 [Documents, Études et Répertoires, publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes], p. 389).

<sup>53</sup> Cf. L. HOLTZ, *Donat...*, p. 451 "... issu du même milieu (Lyon-Vienne)".

<sup>54</sup> L. HOLTZ, *Donat...*, en particulier p. 449-453 et p. 514-517 (omissions du rameau  $\lambda$ ), description des manuscrits p. 389-390 (*Leiden UB BPL 122*) et 414-415 (*Saint-Claude BM 2*).

<sup>55</sup> Ed. dans *PL 90*, col. 613-632, et H. KEIL, *GL*, V, p. 325 (préface seule, éditée d'après *Leiden UB BPL 122*); trad. anglaise par V. LAW, *Memory and the Structure of Grammars in Antiquity and the Middle Ages*, dans *Manuscripts and Tradition of Grammatical Texts from Antiquity to the Renaissance*. Proceedings of a Conference held at Erice, 16-23 October 1997, as the 11<sup>th</sup> Course of International School for the Study of Written Records, cur. M. DE NONNO - P. DE PAOLIS - L. HOLTZ, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, 2000, t. I, p. 9-57 (p. 25-26). Préface : inc. *Artium Donati liber ita a plerisque vitiatu est...* expl. ... *fierent promptiores*. *Cunabula* : inc. *Partes orationis quot sunt ? Octo. quae ? ...* expl. ... *dimanare noscuntur*.

<sup>56</sup> Cf. description de L. HOLTZ, *Donat...*, p. 390.

<sup>57</sup> Cf. description de Ch. THUROT, *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir...*, p. 6, à propos du 7558 : "le commencement de ce traité manque; mais on le retrouve dans le manuscrit 7540 (Xe s.) f<sup>o</sup>. 9v<sup>o</sup>. 'Artium Donati liber a plerisque (etc)'" ; p. 7 : "La copie du manuscrit 7558 commence à ce qu'on lit dans le manuscrit 7540, f<sup>o</sup> 24v<sup>o</sup>. L'ouvrage est interrompu dans le manuscrit 7540 par un traité des conjugaisons... et par un traité du verbe et de l'adverbe et finit f<sup>o</sup> 68v<sup>o</sup> comme dans le manuscrit 7558". Analyse des f. 33v-58v du *lat. 7540* p. 12.

<sup>58</sup> Cf. L. HOLTZ, *Donat...*, p. 453 en particulier. Ce manuscrit, traditionnellement daté du XI<sup>e</sup> siècle, est sans doute plutôt de la deuxième moitié ou de la fin du IX<sup>e</sup> siècle (pour plus de détails, cf. A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen...*, n. 227). Ses abondantes notes marginales, qui ne semblent pas de la main de Florus, sont introduites par un *NOTA* et entourées d'un trait tremblé (orangé, parfois rouge et vert), une habitude florienne remarquée par L. Holtz : cf. les planches de L. HOLTZ, *La minuscule marginale et interlinéaire de Florus de Lyon*, dans *Gli autografi medievali. Problemi paleografici e filologici. Atti del convegno di studio della Fondazione Ezio Franceschini, Erice 25 settembre - 2 ottobre 1990*, cur. P. CHIESA - L. PINELLI, Spoleto, 1994 [Quaderni di cultura mediolatina, 5], p. 149-166 et VIII pl.).

<sup>59</sup> Cf. L. HOLTZ, *Donat...*, p. 451 et n. 13 — "C'est à Lyon, au début du IX<sup>e</sup> siècle, dans un centre très vivant, qu'a pu être élaboré *Cun.* au contact d'un vieil exemplaire de Donat (...)"

<sup>60</sup> Dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle, on peut distinguer en gros deux types d'écritures lyonnaises, qui ont des traits communs (par ex. le *g* en forme de 8 avec un trait vigoureux partant de la gauche de la boucle supérieure pour former la boucle inférieure, le *a* ouvert aux traits parallèles et non bouclés, le petit *N* étroit en cours de mot presque en forme de *H*, le  $\xi$  très fréquent, dont la *cauda* est

Munich, puisque L. Traube, en 1893, situait Saint-Claude du Jura “im Süden Frankreichs”<sup>61</sup> !

En fait, il existe un lien entre le *lat.* 7540, *Leiden UB BPL 122* et *Saint-Claude BM 2* : sans aucun doute le disciple de Florus Mannon de Saint-Oyen. Mannon s’est occupé, pour certains textes, de la copie et de la correction du *lat.* 7540, qui est en partie le fruit de son travail de collation et de correction des textes du manuscrit *Vaticano Reg. lat.* 2078<sup>62</sup>; Mannon est en réalité le copiste du *BPL 122*<sup>63</sup>, qu’il devait avoir légué à Saint-Oyen avec les manuscrits copiés de sa main que nous connaissons déjà<sup>64</sup>; les traces du texte antique de Donat dans le manuscrit *Saint-Claude BM 2* découlent probablement directement de ce travail sur Donat et les *Cunabula*. Mannon enfin est le copiste de l’autre recueil important des *Carmina* de Florus, *Paris BNF lat.* 2832. Le *lat.* 7558 appartient à une génération de manuscrits lyonnais apparemment antérieure à celle de Mannon, mais seul le *BPL 122* transmet à la fois le texte antique de Donat, dont il est le seul témoin direct connu, et les *Cunabula* au complet et dans l’ordre : comme il l’a fait dans d’autres cas, Mannon aura sans doute eu recours au manuscrit-source des deux autres témoins (λ lui-même ?<sup>65</sup>).

---

formée d’une petite boucle et d’un dard long et fin etc.), mais des physionomies différentes : des écritures assez trapues et posées comme celle du *lat.* 7558, que l’on retrouve dans de nombreux manuscrits (cf. par exemple *Montpellier BISM 406*, *Lyon BM 601*, 603, 608 [cf. les planches de L. HOLTZ, *La minuscule...*], *Vaticano Reg. lat.* 331), et des écritures que j’appellerai “floriennes”. Florus a certaines caractéristiques des premières écritures lyonnaises, dont certaines sont accentuées chez lui, comme le *a* ouvert aux longs traits effilés et très parallèles, mais il a développé des caractères plus personnels, en particulier le module et l’allure; on retrouve ces traits distinctifs chez ses disciples, en particulier Mannon. On les rencontre dans plusieurs manuscrits, que la parenté avec Mannon pousse en général à dater de la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Ce sont ces manuscrits aux écritures floriennes que B. Bischoff (qui laissait à Lowe l’exclusivité de la paléographie lyonnaise) situe en général à Lyon, en les datant le plus souvent de la fin du IX<sup>e</sup> siècle. La présence de poèmes de Florus dans un manuscrit appartenant à la première catégorie montre que ces deux variétés d’écritures lyonnaises ont coexisté au moins pendant un moment, et qu’on ne peut en faire un critère de datation. L’*Agobardinus* de Tertullien, *Paris BNF lat.* 1622, offert par Agobard († 840) à Saint-Étienne, en donne une belle illustration : on y trouve les types d’écritures les plus variés, de l’écriture lyonnaise plutôt ronde et posée à une écriture très floriennne, y compris dans une même page (par ex. f. 176v).

<sup>61</sup> L. TRAUBE, *Zur Überlieferung der Elegien des Maximianus* (*Rheinisches Museum* 48, 1893, p. 284-89), réimpr. dans *Kleine Schriften*, herausgegeben von S. BRANDT = *Vorlesungen und Abhandlungen*, t. III, München, 1920 et 1965<sup>2</sup>, p. 38-42 (p. 39).

<sup>62</sup> *Paris BNF lat.* 2772 et 7540 ne formaient au IX<sup>e</sup> siècle qu’un seul volume; sur cette unité codicologique et sur le travail accompli dans ce manuscrit à Lyon, en liaison avec l’annotation du *Reg. lat.* 2078, cf. A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen... II. Biographie de Mannon de Saint-Oyen...*, p. 229-236, en particulier n. 215.

<sup>63</sup> Plus ou moins nerveuse et de module variable selon les textes, une seule main semble avoir copié ce manuscrit (pour autant que l’on puisse en juger sur microfilm).

<sup>64</sup> Pour l’argumentation, cf. A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen... I. VOTO BONAE MEMORIAE MANNONIS...*, p. 169-203.

<sup>65</sup> L. HOLTZ parle (*Donat...*, p. 449) du “témoin perdu sur lequel est fondée l’édition Heerwagen” des *Cunabula*. Il semble que “l’exemplaire de Herwagen” (L. HOLTZ, *Donat...*, p. 452) ait été le seul manuscrit avec *BPL 122* à transmettre ensemble l’*Ars* de Donat (si je comprends bien, il s’agit de l’édition du *De octo partibus libellus*, *PL* 90, col. 631-642 = *Ars Mai.* ed. secunda 1-17) et les *Cunabula*. Il faudrait être certain que Herwagen tenait tous ces textes d’un même manuscrit : je n’en ai pas vu la preuve dans l’édition originale (*OPERA BEDAE VENERABILIS PRESBYTERI, ANGLOSAXONIS : VIRI IN DIVINIS ATQVE HVmanis literis exercitatissimi : omnia in octo tomos distincta, prout statim post Praefationem suo Elencho enumerantur. Addito Rerum et Verborum Indice copiosissimo...*, Basileae, PER

L'étude des trois manuscrits montre que, malgré leurs différences, ils entretiennent des rapports étroits, et se sont trouvés entre les mêmes mains dès le IX<sup>e</sup> siècle : si deux d'entre eux étaient à Lyon, le troisième y était donc aussi.

Dans les *lat.* 7540 et 7558, on ne trouve pas le texte des *Cunabula* tel qu'il est imprimé dans la *Patrologie latine*, mais en "pièces détachées", entre lesquelles sont parfois intercalés d'autres textes :

---

IOANNEM Hervagium, 1563. Les *Cunabula grammaticae artis Donati* sont la première des oeuvres, éditée au t. I, col. 1-19, suivie de : *De octo partibus orationis, lib.* — *De arte metrica, liber* — *De schematibus Scripturae, liber* — *De tropis sacrae scripturae, liber* — *De orthographia, liber* etc.). L'édition des *Cunabula* de Herwagen telle qu'elle est reproduite dans la *PL* ne semble pas donner rigoureusement le même texte que les manuscrits subsistants (pour autant que je puisse en juger avec le microfilm défectueux du *BPL* 122, dont le texte concorde avec celui du *lat.* 7540, voici les variantes de la préface : *PL* 90, col. 613-614 l. 8 Herw. a *in eliminari* pour *in eius liminari* — l. 15 *obtusi* pour *obtunsi* — l. 17 *possit* pour *possimus* — l. 22 *in rogando* pour *in interrogando*); l'éd. Herwagen elle-même porte *obtunsi*; pour le texte du *De octo partibus libellus*, L. Holtz pense que le modèle de Herwagen était assez interpolé (L. HOLTZ, *Donat.*, p. 452). Il ne faut peut-être pas négliger la capacité d'erreur (Ioannes Herwagen publiait les papiers de son père après sa mort, avec quelques difficultés : cf. *Ad lectorem...* f. a4) ou de correction d'un éditeur du XVI<sup>e</sup> siècle ou de ses correspondants (cf. f. a3 de l'*Epist. nuncupatoria* de l'éd. Herwagen : "... fateor tamen... meipsum debere quamplurimum multis et magnis viris, qui... sive in emendandis vetustissimis exemplaribus diligentissimam operam navarunt..."). D'autre part, pour éditer les *Cunabula* parmi les oeuvres de Bède, Herwagen n'a-t-il pas trouvé un manuscrit où les *Cunabula* voisinaient immédiatement avec des oeuvres de Bède ? c'est actuellement le cas du seul *BPL* 122 (le *lat.* 7558 n'a pu être utilisé parce qu'il ne possède pas la préface), où les *Cunabula* suivent Bède, *De arte metrica, De schematibus et tropis, De orthographia* (descr. L. HOLTZ, *Donat.*, p. 390). Au moins pour les *Cunabula*, Herwagen, s'il n'avait pas *BPL* 122, avait son modèle ou son frère-jumeau. Dans ce cas, et en postulant que Herwagen n'avait pas retouché le texte de son modèle, il faudrait supposer un intermédiaire supplémentaire dans la transmission du texte, un peu moins bon que les autres pour la préface.

**Paris BNF lat. 7540**

- f. 9v préface des *Cunabula*
- f. 15v ... ut Micenae. (= *Cunabula*, PL 90 col. 619 C)  
deux lignes blanches puis :
- Fuga. aestas. parens. moeta. macula. aeneas...* (= lat. 7558 f. 131)
- f. 24v *Prime declinationis...* (= lat. 7558 f. 128-129)
- 1 ligne blanche à la fin du f. 25v et au début du f. 26
- f. 26 Ego quae pars orationis est ?... (= *Cunabula*, PL 90 col. 619 C)
- f. 28v trois lignes blanches à la suite des pronoms
- f. 29 une ligne blanche puis : Doceo quae pars... (= *Cunabula*, PL 90 col. 622 A).
- f. 33 ... quam responsio est. (sic) (fin de la section sur le verbe) puis six lignes blanches.
- f. 33v INCIPIUNT CONIUGATIONES VERBORUM  
*Amo verbum activum indicativo modo dictum...* (= lat. 7558 f. 145v)  
[Traité des conjugaisons, avec addition f. 49 (de la main de l'auteur des additions également dans le lat. 2772) : DE ADVERBIO  
*Δ Quid est adverbium .M. Pars loquutionis...*  
suivis de :
- f. 58v CONFLICTUS VERIS ET HIEMIS  
*Conveniunt subito cuncti de montibus altis...*
- f. 59v ... *Salve dulce decus cuculus per secula salvae.*  
NOMINA NOVEN MUSARUM  
*Clio. historias; Euterpe tibias...*
- f. 60 ... *maris vero nereides.*  
Add. (dialogue entre le maître et l'élève, Δ et M commençant f. 49) : *Sed sine preposit'. intus venio. foris venio. hinc inde...*
- f. 60v ... *M. toleto proficiscor barcinona pergo.* = Julien de Tolède, *Ars grammatica IV De adverbio*)
- Les *Cunabula* reprennent au début du f. 61 PRUDENTER quae pars orationis est. adverbium... (= *Cunabula*, PL 90 col. 625 B)
- f. 63v une ligne blanche puis : Docens quae pars... (= *Cunabula*, PL 90 col. 627 C)
- f. 65 une ligne blanche puis : Ast quae pars... (= *Cunabula*, PL 90 col. 628 D)
- f. 66 une ligne presque entièrement blanche puis : Ad quae pars... (= *Cunabula*, PL 90 col. 629 C)
- f. 68 une ligne blanche puis : Evax quae pars... (= *Cunabula*, PL 90 col. 632 A).
- f. 68v ... dimanare noscuntur. EXPLICIT.

**Paris BNF lat. 7558**

- f. 128-129 à la suite d'Honoratus : *Prime declinationis genitivus et dativus ... [expl.] ... dativus et ablativus in bus ut his et ab his rebus.*  
(= lat. 7540 f. 24v-25v)
- f. 129 INCIPIUNT DECLINATIONIS (sic) NOMINUM. Declinabilia nomina quod declinationibus flectuntur V. quibus ? prima secunda... (= *Cunabula*, PL 90 col. 617 A, à peu près au milieu de la première partie).
- f. 131 : fin de la première partie des *Cunabula*; dont il manque les 3 derniers mots (*Quomodo ? ut micenae*)  
INCIPIUNT TERMINATIONES NOMINVM *Fuga. estas. parens. moeta...* (= lat. 7540 f. 15v)
- f. 139 DE PRONOMINE. EGO QUAE PARS ORATIONIS est ? pronomem PRONOMEN QUID EST ? pars orationis... (= *Cunabula*, PL 90 col. 619 C)
- f. 141v DE VERBO. Doceo... (= *Cunabula*, PL 90 col. 622 A)
- f. 145v à la fin de la section sur le verbe : ... quam responsio est. Da declinationem verbi huius. indicativo modo tempore presenti. doceo doces. docet. et reliqua.  
[sans titre]  
*Amo verbum activum...* (= lat. 7540 f. 33v)
- f. 155 : EXPLICIT. / DE ADVERBIO. / PRUDENTER QUAE PARS ORATIONIS EST adverbium. Adverbium quid est... (= *Cunabula*, PL 90 col. 625 B)
- f. 157v DE PARTICIPIO / DOCENS QUAE PARS ORATIONIS EST ? participium... (= *Cunabula*, PL 90 col. 627 C)
- f. 159 DE CONIUNCTIONE / AST QUAE PARS ORATIONIS EST ? CONIUNCTIO CONIUNCTIO QUID EST ? pars orationis... (= *Cunabula*, PL 90 col. 628 D)
- f. 160 DE PRAEPOSITIONE / Ad. quae pars... (= *Cunabula*, PL 90 col. 629 C)
- f. 162 DE INTERIECTIONE / Evax quae pars... (= *Cunabula*, PL 90 col. 632 A)
- f. 162v ... dimanare noscuntur. EXPLICIT.

On observe dans certains des traités de grammaire du *latin 7558* de nombreux grattages, que l'on retrouve pour la plupart, aux mêmes endroits, dans le *latin 7540*. Les

relations entre les deux manuscrits sont délicates à clarifier : la convergence des grattages est presque systématique, mais certains passages grattés dans le *lat.* 7558 ne le sont pas dans le *lat.* 7540 et vice-versa (ainsi sous la rubrique *DE TERTIA CONIUG[ATIONE] PRODUCTA* qui commence au f. 149v du *lat.* 7558 : il y a dans le *lat.* 7540 f. 37v sqq des grattages qui ne figurent pas dans le *lat.* 7558, qui a son texte complet). Il semble que les deux manuscrits aient été corrigés en même temps. Dans le *lat.* 7558 (dans le chapitre *DE TERTIA CONIUGATIONE PRODUCTA*), on trouve un grattage important à la fin du f. 150, sur lequel sont réécrites 4 lignes d'une main très proche de celle du *lat.* 7540, une main lyonnaise, mais qui n'est ni celle de Florus ni celle de Mannon<sup>66</sup>: (à la suite de ... *preterito plus quam perfecto*) *auditum erat vel auditum fuerat. futuro audiatur vel audibitur. Imperativo modo tempore presenti. audiatur. futuro audiatur. Optativo modo tempore presenti et preterito imperfecto. utinam audiretur preterito perfecto et plus quam perfecto. Utinam auditum esset vel auditum fuisset. futuro. utinam audiatur. coniuntivo modo tempore presenti. Cum audiatur. preterito imperfecto. Cum audiretur. preterito perfecto Cum auditum / f. 150v/ sit vel audi, qui fait la jonction avec //tum fuerit, copié de première main. Dans le *lat.* 7540 f. 38, pour le même passage, il y a après *vel auditum fuerat.* un signe de renvoi, ∴, que l'on retrouve en marge avec ce texte : *futuro audiatur. Imperativo modo tempore presenti audiatur, écrit d'une main presque identique à celle du texte. Puis on reprend le texte : futuro audiatur; optativo modo tempore presenti et preterito imperfecto. utinam audiretur; preterito perfecto et plus quam perfecto. utinam auditum esset. vel auditum fuisset; Futuro. utinam audiatur; Coniunctivo modo. tempore presenti cum audiatur; preterito imperfecto cum audiretur; preterito perfecto. cum / f. 38v / auditum sit. vel auditum fuerit... (etc.). Il y a donc eu un saut du même au même lors de la copie du *lat.* 7540 ou lors de la copie du *lat.* 7558. L'un est-il copié sur l'autre, ou copiaient-ils tous deux un même modèle dans lequel ce saut du même au même avait déjà eu lieu — ou copiaient-ils ensemble un texte qui leur était dicté ? L'addition du *lat.* 7558 propose la forme *audibitur*, que ne propose pas le *lat.* 7540. Le *lat.* 7540 peut-il être une copie du *lat.* 7558 avant correction ? Il est très difficile de le dire. En effet, à la fin de la première partie des *Cunabula*, il manque dans le *lat.* 7558 trois mots qui figurent dans le *lat.* 7540, ce qui exclut que le *lat.* 7540 ne soit qu'une copie du *lat.* 7558. Au f. 145v à la fin de la section sur le verbe, *lat.* 7558 a en revanche plus de texte que *lat.* 7540, texte qui ne figure pas dans l'édition des *Cunabula* (PL 90 col. 625 B), pas plus que dans le *BPL* 122 : ... *quam responsio est.* [fin du texte dans le *lat.* 7540] *Da declinationem verbi huius. indicativo modo tempore presenti. doceo doces. docet. et reliqua.* Cette addition rappelle le traité sur les verbes par questions et**

<sup>66</sup> Descr. dans le *Catalogue général des manuscrits latins* de la BNF de Paris, t. III, Paris, 1952, p. 71. Une mention curieuse au feuillet de garde du *latin* 7540 laisse rêveur (f. 75v) : une main de très petit module difficile à dater a copié un petit texte, en partie rogné, que je n'ai pas identifié, suivi de ces mots : *In quodam rotulo versus os reperi* et, à la ligne suivante, ces chiffres : IIII.V.II.I.III.I.I.II.III.II.II.II/.

réponses qui figure au-début du *lat.* 7558. Plusieurs fois, on constate que l'on a gratté des formes de substitution que peut-être un enseignant jugeait moins correctes : par exemple au f. 38 du *lat.* 7540, la collation des deux manuscrits montre qu'on a gratté les formes de substitution *vel audisse, vel audibatur* etc. De même, dans l'exemple donné plus haut, la forme *audibitur* ne figure pas dans le *lat.* 7540. Malgré les liens évidents des deux témoins, il n'est pas possible non plus d'établir une filiation pour d'autres textes qui leur sont communs : ainsi, je n'ai pas l'impression que le texte du traité de Servius sur les syllabes finales soit identique dans les deux manuscrits (par exemple *lat.* 7558 f. 124v ... *Nam opus opus [sic] dei velut facere...*, *lat.* 7540 f. 1 ... *Nam et hoc opus dum velut facile...* [= *BPL* 122 f. 59v]). Pour les *Terminationes nominum*, le *lat.* 7558 et le *lat.* 7540 ont, selon V. Law, un ancêtre commun, mais ils traitent le texte différemment (omissions, corrections etc.)<sup>67</sup>.

La solution de l'énigme semble se trouver dans le troisième témoin, *Leiden UB BPL* 122. Le manuscrit de Leiden est le seul des trois témoins où les *Cunabula* soient transmis d'un seul tenant, sans intercalations. C'est le seul de nos trois témoins des *Cunabula* qui transmette aussi le texte antique qui a fourni les citations de Donat dans les *Cunabula*; il en est la seule copie connue. *Leiden UB BPL* 122 transmet également, mais l'un à la suite de l'autre, les *TERMINATIONES NOMINUM* (inc. *Fuga. aestas. parens...*) et les *CONIUGATIONES VERBORUM* (inc. *Amo verbum activum...*), avec les titres que l'on trouve pour le premier dans le *lat.* 7558 et pour le second dans le *lat.* 7540 : là aussi, on observe une espèce de remise en ordre d'un corpus<sup>68</sup>. On ne trouve pas de grattages dans ce dernier texte, mais les formes de substitution y sont très souvent surmontées d'un trait continu : je pense qu'il s'agit de la phase préliminaire aux grattages des deux autres témoins. Il me semble donc hors de doute que le *lat.* 7558, le *lat.* 7540 et le *BPL* 122 ont été retravaillés ensemble dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle par un enseignant qui a parfois récrit des passages sur grattage dans le *lat.* 7558; si ce n'est Mannon lui-même, Mannon apparaît cependant comme le dénominateur commun aux trois manuscrits.

La lecture de ces passages grattés, la comparaison approfondie et la collation complète de ces manuscrits permettrait sans doute à un historien de la grammaire de cerner leurs relations exactes, comme d'observer certaines méthodes d'enseignement. On rencontre dans les deux manuscrits des traces de "préparation de cours" identiques. On trouve dans le *lat.* 7558 f. 41 des lettres suscrites (*a b c d e f...*) pour indiquer dans quel ordre lire les mots d'une phrase; on observe la même chose dans le *Paris BNF lat.* 2772 (Caton), première partie du *lat.* 7540, où c'est le fait d'une main qui a des *NOTA* de

<sup>67</sup> Les *Terminationes nominum* ont été étudiées et éditées par V. LAW, *A French metamorphosis of an english grammatical genre : declinationes into terminationes*, dans *France and the British Isles in the Middle Ages and Renaissance. Essays by Members of Girton College, Cambridge, in memory of Ruth Morgan*, Woodbridge, 1991, p. 17-42 (texte p. 24-33, considérations sur les trois manuscrits et leurs rapports p. 34).

<sup>68</sup> V. LAW, *A French metamorphosis...*, p. 34, note l'indépendance de L.

type florien, comme du reste l'annotateur de *Saint-Claude BM 2*. Dans ces deux manuscrits, *lat. 7558* et *lat. 2772+7540*, c'est donc une même méthode que l'on voit à l'oeuvre, de combinaison, correction et préparation des textes de manuels destinés à de jeunes élèves<sup>69</sup>. Il ne fait aucun doute que tout cela se passait à Lyon dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. La source des textes séparés et recombinaés dans les deux manuscrits parisiens est vraisemblablement l'antigraphe du témoin de Leiden, à moins que la copie de Mannon ne soit la forme achevée résultant des essais précédents; cependant, le fait que seul le manuscrit de Leiden transmette également le texte original de Donat, copié sur un manuscrit ancien qui a servi de base à la confection des *Cunabula*, ferait a priori pencher pour la première solution. Florus est-il l'auteur de ces *Cunabula* ? Il peut avoir eu un manuscrit antique de Donat comme il a eu des manuscrits antiques d'Augustin, avoir reconnu la qualité de son texte<sup>70</sup>, avoir conçu une série de manuels autour de ce traité, mais cette paternité est un autre problème<sup>71</sup>.

Ce qui importe pour mon propos, c'est qu'autour de Florus et Mannon les pièces du puzzle retrouvent leur place : il n'y a plus de raison de séparer le *latin 7558* des deux autres témoins des *Cunabula*, tous lyonnais et liés à l'activité de Florus et Mannon.

### Ausone et Paulin

La tradition manuscrite d'Ausone et Paulin de Nole nous conduit elle aussi directement à Lyon. L'un des témoins principaux de leurs oeuvres est un célèbre manuscrit en écriture wisigothique posée, présent à Lyon du temps de Florus<sup>72</sup>, et

---

<sup>69</sup> Peut-on expliquer par les nécessités de l'enseignement la multiplication d'exemplaires de contenu voisin et leur correction simultanée ?

<sup>70</sup> L'auteur de la préface des *Cunabula* se plaint de la corruption et de l'interpolation des manuscrits de Donat (voir en particulier le passage traduit et cité par L. HOLTZ, *Donat...*, p. 450 et n. 9). Cf. Florus, *Carm.* 22 (dédicace d'une édition du psautier) v. 38 : *Erasis viciis qui bona subdidimus* et v. 40 *Conseruet scriptor que modo recta manent*; et surtout la lettre dans laquelle Florus explique à Hiltrade sa méthode de correction du psautier, où l'on retrouve comme dans la préface des *Cunabula* les thèmes de la corruption et de la pureté retrouvée à l'issue d'un travail critique (éd. E. DÜMMLER, *MGH Epistolae*, t. V, 1898-1899 et 1978<sup>2</sup>, p. 340-343).

<sup>71</sup> Le texte des *Cunabula* concorde souvent avec les leçons de *Leiden UB BPL 122* [L] après correction (L. HOLTZ, *Donat...*, p. 450). Un témoin lyonnais du *Technopaegnon* d'Ausone, particulièrement lié au *Vossianus* d'Ausone et au *lat. 2772* (cf. *infra*), *Leiden UB Voss. lat. Q. 33*, contient une série de manuels de grammaire étroitement liés à la personne de Dicuil (cf. *CSLMA*, I, en part. l'article DIC 7) : il se pourrait donc que l'origine de ces manuels par questions et réponses transmis par les trois manuscrits lyonnais, dont font partie les *Cunabula*, fût à chercher du côté de Dicuil. Mais d'autre part, Mannon de Saint-Oyen, qui enseigna probablement à l'école du palais entre 870 et 877 et s'intéressait de près à la grammaire (voir les arguments d'A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen... II. Biographie de Mannon...*, p. 204-243), pourrait avoir une part de responsabilité dans la mise au point de ce corpus.

<sup>72</sup> Pour l'abondante bibliographie concernant ce manuscrit, cf. dernièrement F. STELLA, *Variationi stemmatiche e note testuali alle Laudes Dei di Draconzio, con edizione del florilegio Paris, B.N., lat. 8093, f. 15v (sec. VIII-IX)*, dans *Filologia mediolatina*, 3, 1996, p. 1-34 (n. 36, 37, 38) et P. FARMHOUSE ALBERTO, *The text of the Hexameron and the Libellus of Eugenius of Toledo in the time of Charlemagne (Leipzig 48 and Silos fragm. visig. 18)*, dans *Euphrosyne*, n. s. 26, 1998, p. 177-189 (en particulier n. 4 et 8).



retrouvé — au moins pour la partie ausonienne — à l’Ile-Barbe au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle : *Paris BNF lat.* 8093 f. 1-38v [ms. P des éditeurs de Paulin de Nole, F des éditeurs d’Eugène de Tolède; nous l’appellerons désormais P] + *Leiden UB Voss. lat.* F. 111 [ms. V des éditeurs d’Ausone]<sup>73</sup>. Or, le *latin* 7558 [II dans la tradition d’Ausone, N dans celle de Paulin; nous l’appellerons II], qui transmet certains textes présents dans P+V, se rattache à la même branche de la tradition manuscrite, de même que le *latin* 2772 dont il vient d’être question<sup>74</sup>. Je reviendrai plus loin sur les relations entre le *latin* 7558 et P+V.

La question de la tradition manuscrite d’Ausone a été beaucoup discutée, et il n’est pas possible de la reprendre ici en détail. Voici, dans ses très grandes lignes, ce qui semble aujourd’hui assuré<sup>75</sup> : on distingue, pour l’essentiel (la *Mosella* constituant un cas apparemment isolé), deux collections, auxquelles on a déjà fait allusion<sup>76</sup>. L’une d’elle, représentée par la famille “Z” (parfois appelée z), ne transmet apparemment pas de texte postérieur à 383<sup>77</sup>; on retient, comme l’une de ses caractéristiques, le fait que les *Fasti* y soient dédiés à Proculus Gregorius et le *Technopaegnon* à Paulin de Nole<sup>78</sup>;

---

<sup>73</sup> Cf. S. TAFEL, *Die vordere, bisher verloren geglaubte Hälfte...* : reconstitution p. 635 sqq. J’ai collationné V d’après le facsimilé : *Codex, ex perantiqui Insulae Barbarae coenobii bibliotheca anno post Christum natum circiter MDLVI erutus, qui, nostra aetate Lugduni Batavorum in bibliotheca Universitatis servatus, nuncupatur : Codex Vossianus latinus 111* = annexe de H. de LA VILLE DE MIRMONT, *Le manuscrit de l’Ile-Barbe...*

<sup>74</sup> Cf. dernièrement R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. XLI. Il n’est pas possible ici de reprendre toute la bibliographie ausonienne. Je prépare actuellement une étude historique sur ce secteur de la transmission manuscrite d’Ausone, qui tentera de réévaluer la nature exacte du manuscrit V, et des rapports qu’entretiennent avec lui les manuscrits lyonnais apparentés. L’étude de la transmission d’Eugène de Tolède menée actuellement par P. Farnhouse Alberto (Univ. de Lisbonne) semble aller exactement dans le même sens.

<sup>75</sup> La discussion sur la tradition manuscrite d’Ausone, longtemps dominée par le problème des “variantes d’auteur”, a été parfois passionnée. Malgré les justes critiques qu’elle a encourues (cf. M. D. REEVE, compte-rendu dans *Gnomon*, 52, 1980, p. 444-451), j’utilise l’éd. de S. PRETE (Teubner, 1978), accessible à tous. La présentation extrêmement claire de la tradition manuscrite d’Ausone dans le “nouveau Schanz” (§ 554 A. *Histoire du texte et de sa transmission*, par P. L. SCHMIDT, dans *Nouvelle Histoire de la littérature latine*, éd. R. Herzog - P. L. Schmidt t. 5, éd. fr. sous la dir. de G. Nauroy, Turnhout, 1993, p. 308-316) porte la marque de ces querelles tout en “lissant” certains problèmes, ce qui ne permet peut-être pas l’identification des points les plus problématiques de cette tradition complexe. Or c’est des points les plus obscurs de cette forêt que peuvent émerger de nouveaux matériaux pour l’histoire du texte. Voir, malgré certaines approximations, l’exposé nuancé de l’état de la question proposé par F. DELLA CORTE, *Storia (e preistoria) del testo ausoniano*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1991 (Supplemento al “Bollettino dei Classici”, 10) — même si P. L. Schmidt affirme qu’il “représente aujourd’hui un pas en arrière dans la recherche” (*op. cit. supra*, p. 308; la raison semble en être, plus que certaines erreurs ou affirmations trop rapides, que F. Della Corte reconnaît l’existence de certaines variantes d’auteur). Pour un historique des interprétations qui se sont ajoutées à la complexité des données, voir L. DI SALVO, *Decimo Magno Ausonio. Ordo urbium nobilium. Introduzione, testo critico, traduzione e note di commento*, Napoli, 2000 (Studi latini 37), p. 43-47.

<sup>76</sup> On présente en général comme une troisième collection la famille dite “des *excerpta*”, qui transmet en particulier la *Mosella*, absente des deux autres familles de témoins. Mais son indépendance à l’égard en particulier de Lyon et Bobbio n’est pas prouvée. Cf. la présentation du problème par M. D. REEVE, art. *Ausonius*, dans *Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, cur. L. D. REYNOLDS, Oxford, 1983, p. 26-28.

<sup>77</sup> Cela ne signifie pas pour autant que la collection elle-même remonte à 383 : cf. P. L. SCHMIDT, dans *Nouvelle Histoire de la littérature latine...*, p. 312 en particulier.

<sup>78</sup> R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. XLIII-XLIV.

elle semble désordonnée. Elle seule transmet les pièces érotiques et les épigrammes grecques. Dans la seconde, représentée par la famille du manuscrit V (famille parfois appelée *x*), les *Fasti* seraient dédiés à Hesperius<sup>79</sup> et le *Technopaegnon* à Drepanius. Cette collection, dont toute pièce non édifiante a été écartée, a fait l'objet d'un classement par genres. Une troisième famille, sans doute très apparentée à la collection de type "V" par une partie de son contenu comme par les critères de sélection des pièces et les variantes — ce qui dans une certaine mesure pourrait réduire à deux les branches principales de la tradition<sup>80</sup> — remonte à un manuscrit ancien de Vérone qui pourrait être identifiable avec un manuscrit signalé dans le catalogue médiéval de la bibliothèque de Bobbio (famille "B" chez Prete, parfois appelée *y*, famille des "veronenses")<sup>81</sup>. La famille "Z" n'est représentée que par des manuscrits tardifs, excepté, pour quelques pièces, *Cambridge UL Kk. V. 34* ( $\Delta$ ), habituellement daté du X<sup>e</sup> s. (nous reviendrons plus loin sur ce manuscrit), et *Paris BNF lat. 18275* (XIII). Des leçons différentes, qui semblent parfois des versions différentes, séparent le texte des collections "V" et "Z" pour des poèmes communs; pour ceux-ci, "V" transmet généralement des vers ignorés de la tradition "Z". Chacune des collections ne représente qu'une partie de l'oeuvre d'Ausone. La tradition de type "Z" ne connaît pas la correspondance d'Ausone et Paulin entre 389 et 393/394<sup>82</sup> : la dernière des lettres datant sans doute de 393-394, la constitution de la collection dont V est le témoin, qui les contient, ne pourrait être antérieure à cette date. C'est cette seconde collection, vraisemblablement constituée après la mort d'Ausone<sup>83</sup>, que nous transmet la tradition manuscrite lyonnaise.

Il se trouve que seul le milieu intellectuel lyonnais, au sein duquel a été copié ou du moins lu le recueil P+V, a connu l'ensemble des dédicaces d'Ausone à son ami Latinus Pacatus Drepanius, totalement ignorées des manuscrits de la famille dite "Z". La *Praef. GREEN 4* (PRETE XIII, *praef. des Ecl.*) ne figure que dans le manuscrit V : on ignore à quel livre elle se rapportait, mais elle précède dans V une série d'épigrammes (f. 15-15v). Le *Ludus septem sapientum*, dédié au proconsul Drepanius, est transmis par les manuscrits de type "V", et les manuscrits "véronais" (famille "B" de Prete) *Paris BNF lat. 8500* [ms. P des éditeurs d'Ausone, XIV<sup>e</sup> s.] et *London BL Harley 2613* [h, XV<sup>e</sup>

<sup>79</sup> P. LANGLOIS, *Le texte d'Ausone en face de la théorie des "variantes d'auteur"*, dans *Latomus*, 56, 1997, p. 142-153, considère que les *Fasti* n'ont jamais été dédiés qu'à Proculus Gregorius, et que l'intitulé en capitales qui, après une ligne blanche, semble introduire les *Fasti* dans V f. 24v (*CONCLUSIO. AUSONUS [sic] ESPERIO. FILIO. SAL*) n'est en fait qu'une formule de conclusion des *Tetrasticha* (p. 147-148); il pense également que le *Technopaegnon* n'a jamais été dédié qu'à Pacatus Drepanius.

<sup>80</sup> Cf. M. D. REEVE, compte-rendu de l'éd. Prete..., p. 444-451 (p. 444).

<sup>81</sup> J'utilise de préférence les dénominations de S. Prete, qui me semblent plus transparentes : "V" pour la famille du Vossianus, "B" pour celle qui remonte en partie à Bobbio, "Z" pour celle qui est d'origine indéterminée à ce jour. Les autres (*x*, *y*, *z*) sont adoptées en particulier dans la synthèse du "nouveau Schanz".

<sup>82</sup> R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 648.

<sup>83</sup> Comme en témoignent les introductions au *De Herediolo* (PRETE XII), transmis par @ et V, et à l'*Epist.* PRETE XXV, XVIII, transmise uniquement par V. À ce propos, cf. par exemple Sister M.-J. BYRNE, *Prolegomena to an Edition of the Works of Decimus Magnus Ausonius*, New York, 1916, p. 76, et GREEN, éd., 1991, p. 281 et 285.

s.]<sup>84</sup>. Le *Technopaegnion*, dans la version dédiée à Drepanius également alors qu'il était proconsul, se trouve dans les manuscrits V et *Leiden UB Voss. lat. Q. 33* [Q33, IX<sup>e</sup> s. pour cette troisième partie<sup>85</sup>]. Les extraits de ce texte transmis par le manuscrit lyonnais *Paris BNF lat. 2772* appartiennent à la même branche de la tradition et ont la même ascendance que Q33<sup>86</sup>, peut-être l'antigraphe de V. Cette version figurait également dans un ancien manuscrit d'Ausone dont G. Aleandro, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, possédait des fragments, utilisés par Mariangelo Accursio dans ses *Diatribae* parues à Rome en 1524<sup>87</sup>. Ces fragments provenaient d'un manuscrit trouvé par Iacopo Sannazaro à l'abbaye de l'Ile-Barbe, et emporté par lui à Naples [j'appelle provisoirement ce manuscrit @, la collation d'Accursio "Acc", celle d'Aleandro "Al" et celle de Sannazaro "San"]<sup>88</sup>. Ainsi, à l'intérieur de ce groupe assez restreint, le

---

<sup>84</sup> M. D. REEVE, compte-rendu de l'éd. Prete..., p. 446, signale un autre descendant du "Veronensis", *Padova Univ.* 201 (XV<sup>1</sup>), qui transmet le *Ludus*. Je ne l'ai pas encore collationné.

<sup>85</sup> Quoique souvent daté du X<sup>e</sup> s. (par ex. dans la descr. de K. A. DE MEYER, *Codices Vossiani latini*, II. *Codices in quarto*, Leiden, 1975, pp. 88-94), ce manuscrit date sans doute du milieu ou de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> s. (cf. B. BISCHOFF, *Die Überlieferung der technischen Literatur*, 1971, réimpr. dans ID., *MSt*, t. III, Stuttgart, 1981, pp. 277-97 : p. 291 [milieu IX<sup>e</sup>], et ID., *Anecdota novissima. Texte des vierten bis sechzehnten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1984, n<sup>o</sup> XXIX, pp. 219-222 : p. 219 [seconde moitié du IX<sup>e</sup>], et C. JEUDY, *La tradition manuscrite des Partitiones de Priscien et la version longue du commentaire de Rémi d'Auxerre*, dans *RHT*, 1, 1971, pp. 123-43 : p. 125 n. 3 "dans le deuxième tiers du IX<sup>e</sup> s."; tous deux le situent dans l'ouest de la France); voir la bibliographie indiquée par D. K. RAIOS, *Recherches sur le Carmen de ponderibus et mensuris*, Jannina (Grèce), 1983, pp. 80-2. Son écriture me semble typiquement lyonnaise, en particulier par ses *a* ouverts, ses ligatures *re* etc. (ses *g* en revanche ne sont pas particulièrement lyonnais). V. VON BÜREN, *Sedulius Scottus et le manuscrit Bibliotheca Apostolica Vaticana Vat. lat. 4493*, première partie de V. VON BÜREN - J. MEYERS, *Quelques poèmes inédits de Sedulius Scottus dans le codex Vaticanus latinus 4493 ?*, dans *ALMA*, 57, 1999, p. 53-110 (p. 61), estime qu'il "montre les caractéristiques du scriptorium de Lyon du temps de Mannon".

<sup>86</sup> Selon R. PEIPER, éd., 1886, p. XXXI, ni le *Voss. lat. Q. 33* ni le *Paris BNF lat. 2772* ne sont la copie de V, et ils n'ont pas été copiés l'un sur l'autre; tous deux appartiennent clairement à la famille de V (cf. aussi K. SCHENKL, éd., 1883, p. XLI). Cf. C. DI GIOVINE, *Technopaegnion. Introduzione, testo critico e commento*, Bologna, 1996 (Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino, 46), p. 40 : Q33, *lat. 2772* et V descendraient indépendamment de l'ancêtre de la famille, nommé x.

<sup>87</sup> Les *Diatribae* ont été exploitées dès l'édition d'É. Vinet en 1551 (liste de ces emprunts dans H. de LA VILLE DE MIRMONT, *Le manuscrit de l'Ile-Barbe...*, fasc. I, p. 24-38). C'est Accursio qui a donné l'édition princeps de la dédicace du *Technopaegnion* à Drepanius (*Diatribae*, f. Fv), que l'on ne redécouvrira qu'avec l'apparition de V, utilisé pour la première fois dans l'Ausone lyonnais de 1558.

<sup>88</sup> On croit, traditionnellement, que Sannazaro a pris une copie partielle et fautive du manuscrit V lors de son passage à l'Ile-Barbe, vraisemblablement à la fin de l'année 1502; en réalité, sa copie n'était pas une mauvaise copie fragmentaire de V, comme on l'a toujours supposé puis affirmé, mais la copie fidèle d'un ancien manuscrit apparenté à V, emporté par Sannazaro en Italie, et dont une partie est passée ensuite entre les mains de Girolamo Aleandro (le *Fragmentum Aleandri* utilisé par Mariangelo Accursio), qui nous en a laissé une collation (l'*Apographum Schenkelianum*, aujourd'hui conservé à Leyde) : ne pouvant désigner par une lettre de l'alphabet romain ce manuscrit perdu, n'osant pas le nommer  $\alpha$ , ce qui lui donnerait une importance démesurée, je l'appelle @ (A.-M. TURCAN-VERKERK, *L'Ausone de Iacopo Sannazaro : un ancien témoin passé inaperçu*, dans *IMU*, 43, 2002, sous presse). Cette découverte redonne un sens à l'hypothèse de S. Prete, qui croyait à l'existence du manuscrit en "écriture lombarde" collationné par Accursio, mais n'avait pas utilisé le témoignage de Sannazaro et commis certaines maladresses (S. PRETE, *Notes on a lost manuscript of Ausonius*, dans *Miscellanea critica. Teil II. Aus Anlass des 150jährigen Bestehens der Verlagsgesellschaft und des Graphischen Betriebes B. G. Teubner, Leipzig*, cur. J. HIRMSCHER - B. DOER - R. MÜLLER - U. PETERS, Leipzig, 1965, p. 287-294); quelques vertes critiques ont enseveli dans un prudent oubli son hypothèse, mais stoppé d'une certaine façon les recherches sur le *Fragmentum Aleandri* (hypothèse considérée néanmoins comme "a less important

manuscrit V est-il le seul témoin d'Ausone qui transmette tous les billets de dédicace adressés à Drepanius. Quant à la version du *Technopaegnion* dédiée au proconsul, elle semble avoir connu une diffusion exclusivement lyonnaise au IX<sup>e</sup> siècle.

S'il est un endroit et une époque où l'on avait des chances de récupérer une oeuvre d'un ami d'Ausone présent au total dans très peu de manuscrits de cet auteur, mais particulièrement présent dans les témoins apparentés au manuscrit V, Latinius Pacatus Drepanius, c'est donc à Lyon dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle.

\*

Le *latin 7558* ne semble pas annoté par Florus de Lyon, mais il porte des traces de lecture présentes dans des manuscrits passés par Saint-Oyen, comme le p dont la haste est traversée d'un cercle<sup>89</sup>, observable par exemple dans *Montpellier BISM 160, 218, Paris BNF lat. 17159*. Paléographiquement, ce manuscrit se place dans un ensemble de manuscrits très typiques, à l'écriture assez trapue et posée, qui compte par exemple *Montpellier BISM 406*, recueil de Jérôme - Gennade - Isidore d'origine lyonnaise passé à Saint-Oyen, sans doute grâce à Mannon<sup>90</sup>, et plus particulièrement les mains de ce type apparaissant dans le *codex Agobardinus* de Tertullien, *Paris BNF lat. 1622* (comparer par exemple les f. 111v-112 du *lat. 7558* avec les f. 87, 92, 96v-97 du *lat. 1622*). On y trouve parfois la confusion *b/v*, fréquente dans le milieu lyonnais influencé par les habitudes wisigothiques (par exemple chez Mannon de Saint-Oyen). La paléographie ne fait que confirmer ce que démontre l'histoire de la transmission des textes, et tout porte vers une même conclusion : le manuscrit *Paris BNF lat. 7558* est un pur produit de l'activité de copie lyonnaise vers le second quart ou le milieu du IX<sup>e</sup> siècle.

Aussi, quand on voit reparaître justement à Lyon, dans un ensemble de poèmes tardo-antiques comprenant des textes d'Ausone et Paulin, et particulièrement lié au *Vossianus* d'Ausone, un poème attribué à un Drepanius, on ne peut guère avoir de doute : il s'agit de Pacatus Drepanius, ami d'Ausone et dédicataire de trois de ses oeuvres, poète étrangement lié à la collection dont témoigne le manuscrit V. Les lettrés de l'ancienne capitale des Gaules, du grand carrefour d'échanges au confluent du Rhône et de la Saône, ont connu toute une part de la littérature tardo-antique (en particulier la

---

obfuscation of Prete's" par M. D. REEVE, *The Tilianus of Ausonius*, dans *Rhein. Mus.*, 121, 1978, p. 350-366 [p. 364-365 en particulier]).

<sup>89</sup> Voir l'une de ces notes au f. 113 de *Paris BNF lat. 7558*, reproduit dans P. VAN DER WEIJDEN, *Laudes Domini. Tekst, vertaling en commentaar...*, Amsterdam, 1967. Ce signe est décrit ainsi par Isidore, *Orig.* I, XXI (*De notis sententiarum*), 23 (éd. LINDSAY, Oxford, 1911 et 1957<sup>2</sup>) : "*Phi et Ro, id est fronti. Haec, ubi aliquid obscuritatis est, ad sollicitudinem ponitur*".

<sup>90</sup> Cf. A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen... I. VOTO BONAE MEMORIAE MANNONIS...*, p. 180.

poésie) aquitaine et hispanique ignorée partout ailleurs ou presque<sup>91</sup>, et l'oeuvre de Drepanius fait précisément partie de cet ensemble.

## II — DREPANIUS ET LA PLACE DU *LATIN* 7558 DANS L'HISTOIRE DE LA TRANSMISSION D'AUSONE ET PAULIN DE NOLE

Pour comprendre les voies de la transmission d'une oeuvre aussi peu diffusée que celle de Drepanius, il faut analyser la nature exacte de la collection poétique copiée dans le *lat.* 7558, ses sources et son but. Ses liens particuliers avec le manuscrit V d'Ausone, ainsi que le curieux rapport de la collection "V" avec Drepanius, nous obligent à reprendre ici une question très débattue et malgré tout laissée en suspens : quelles sont les places respectives du *lat.* 7558 et de P+V — qui est actuellement le témoin le plus ancien que nous ayons conservé — dans l'histoire de la transmission d'Ausone et Paulin ? Cette *vexata quaestio*, qui pour sa seconde partie a fait couler des flots d'encre, nécessite une étude à part entière (qui n'a pas sa place ici), analysant *ensemble*, et non pas séparément comme on a eu tendance à le faire jusqu'ici, les traditions manuscrites des oeuvres de Paulin et d'Ausone.

Le point crucial, en ce qui concerne le *latin* 7558, est l'ensemble des lettres échangées entre Paulin et Ausone entre 389 et 393. Le texte du *latin* 7558 a été généralement considéré comme un mixte des deux branches de la tradition manuscrite des lettres, la branche ausonienne et la branche paulinienne (cette idée, colportée par la vulgate bibliographique, reste à vérifier; S. Prete s'est attaché à montrer que le *lat.* 7558

---

<sup>91</sup> L'exemple le plus frappant est celui de la collection "V" d'Ausone, mais on peut donner d'autres exemples. Mannon avait légué à Saint-Oyen le *De mortibus boum* d'Endelechius, ami de Paulin de Nole, ainsi que deux poèmes attribués à Prosper d'Aquitaine extrêmement rares, le *De providentia divina* et le *De ingratis*. Quand Mannon annotait le manuscrit *Vaticano Reg. lat.* 2078, il collationnait probablement l'ancêtre des manuscrits lyonnais d'Eugène de Tolède, et des témoins anciens de Symphosius et surtout d'Aldhelm, dont les leçons ne sont actuellement connues que par lui (cf. A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen... II. Biographie de Mannon...*). Le manuscrit *Vaticano Reg. lat.* 331, annoté entièrement par Florus, est l'ancêtre de tous les manuscrits connus de Pacien de Barcelone (Cf. C. GRANADO dans l'introduction à *Pacien de Barcelone. Écrits*, Paris, 1995 [SC, 410], p. 100 et 102).

<sup>92</sup> L'exemple le plus frappant est celui de la collection "V" d'Ausone, mais on peut donner d'autres exemples. Mannon avait légué à Saint-Oyen le *De mortibus boum* d'Endelechius, ami de Paulin de Nole, ainsi que deux poèmes attribués à Prosper d'Aquitaine extrêmement rares, le *De providentia divina* et le *De ingratis*. Quand Mannon annotait le manuscrit *Vaticano Reg. lat.* 2078, il collationnait probablement l'ancêtre des manuscrits lyonnais d'Eugène de Tolède, et des témoins anciens de Symphosius et surtout d'Aldhelm, dont les leçons ne sont actuellement connues que par lui (cf. A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen... II. Biographie de Mannon...*). Le manuscrit *Vaticano Reg. lat.* 331, annoté entièrement par Florus, est l'ancêtre de tous les manuscrits connus de Pacien de Barcelone (Cf. C. GRANADO dans l'introduction à *Pacien de Barcelone. Écrits*, Paris, 1995 [SC, 410], p. 100 et 102).

était un représentant à part entière de la famille "V" des manuscrits d'Ausone<sup>93</sup>). Peiper voyait en Florus de Lyon le responsable de cette "édition" médiévale<sup>94</sup> : en effet, mes propres recherches sur un sermon d'Eraclius transmis par une forme particulière de la collection de sermons d'Augustin *De verbis Domini et Apostoli*, m'ont permis de voir en Florus l'auteur d'une édition de ce type, faisant confluer dans un texte unique des éléments caractéristiques des deux versions connues du sermon<sup>95</sup>. Du fait que le *latin 7558* transmet des poèmes de Florus, celui-ci aura très probablement été à l'origine de la confection du manuscrit, dont le contenu, comme on le verra plus loin, devait l'intéresser particulièrement. L'existence de cet intermédiaire dont il faudrait déterminer les motivations et les modes d'intervention complique encore une situation déjà complexe. En un premier temps, on peut se concentrer sur des textes transmis exclusivement par le *latin 7558* et par P+V dans la même version, afin de répondre à cette seule question : quelles sont les relations entre le *latin 7558* [II] et l'ensemble P+V ?<sup>96</sup>.

### Les relations entre II et l'ensemble P+V

Deux pièces éditées dans les oeuvres de Paulin de Nole ne nous étant connues que par P+V et le *latin 7558*, elles constituent sans doute un bon observatoire : il s'agit du *Carm. 4 (Oratio sancti Paulini)*, qui pourrait être en réalité de Paulin de Pella<sup>97</sup>, et du

---

<sup>93</sup> Sur le *lat. 7558* en particulier et son appartenance à la famille de V, cf. S. PRETE, *The textual Tradition of the Correspondence between Ausonius and Paulinus*, dans *Collectanea Vaticana in honorem Anselmi M. Card. Albareda*, Città del Vaticano, 1962 (Studi e testi, 220), p. 309-330, avec la bibliographie antérieure, particulièrement abondante pour la correspondance entre Ausone et Paulin. L'article de S. Prete concerne avant tout le *lat. 7558*, dont est reproduit le f. 92 (pl. I); son but est de montrer que II ne fait pas partie d'une tradition séparée de Paulin de Nole, mais est un membre de la famille de V, extrêmement lié à V.

<sup>94</sup> Cf. *supra*, n. 34.

<sup>95</sup> Étude en cours, résumée dans A.-M. TURCAN-V., *Mannon de Saint-Oyen... I. VOTO BONAE MEMORIAE MANNONIS...*, n. 66. Cf., pour l'établissement du texte du psautier, la méthode exposée dans la lettre à Hildrade de Novalèse mentionnée *supra* (n. 64). Sur la façon analogue dont Florus constitue son texte des *Epist. Pauli*, mixte de Vulgate et de traditions vieilles latines, parfois reçues des Pères de l'Église, cf. K. ZECHIEL-ECKES, *Florus von Lyon als Kirchenpolitiker und Publizist. Studien zur Persönlichkeit eines karolingischen "Intellektuellen" am Beispiel der Auseinandersetzung mit Amalarius (835-838) und des Prädestinationsstreits (851-855)*, Stuttgart, 1999 (Quellen und Forschungen zum Recht im Mittelalter 8), en particulier p. 193-194.

<sup>96</sup> M. D. REEVE, art. *Ausonius*, dans *Texts and Transmission...*, p. 28 : le *latin 7558* utilise les deux traditions, de Paulin et d'Ausone, "that of Ausonius in a manuscript like V (works by Florus of Lyon point once more to Lyon)".

<sup>97</sup> D'après P. COURCELLE, *Un nouveau poème de Paulin de Pella* (dans *Vigiliae christianae*, 1947), réimpr. dans *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, 1964, app. IV *Une prière de jeunesse de Paulin de Pella*, p. 293-302, attribution jugée convaincante par J. FONTAINE, *Valeurs antiques et valeurs chrétiennes dans la spiritualité des grands propriétaires terriens à la fin du IV<sup>e</sup> siècle occidental (Mélanges J. Daniélou, 1972)*, réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive d'Ausone à Prudence. Recueil de travaux de Jacques Fontaine*, Paris, 1980, p. 241-265 (p. 247 et n. 25). Dans son édition de l'*Oratio*, C. MOUSSY n'explique pas de quelle nature sont les rapports entre les deux témoins (*Paulin de Pella. Poème d'action de grâces et prière. Introduction, texte critique, traduction, notes et index*, Paris, 1974 [SC, 209], p. 212-213).

*Carm.* 6 (*Laus sancti Iohannis*). L’*Oratio* d’Ausone (éditée comme *Carm.* 5 de Paulin et comme *Eph.* 3 d’Ausone) nous est connue dans deux “versions” (# *Omnipotens solo mentis mihi cognite cultu...* et # *Omnipotens quem mente colo Pater unice rerum...*) : l’une d’elles nous étant transmise uniquement par V, Π, et en partie par un manuscrit de Cambridge (*Cambridge UL Kk. V. 34 = Δ*) offrant des leçons doubles apparaissant dans les deux familles de la tradition manuscrite<sup>98</sup>, enfin par les extraits donnés par Accursio en 1524 [= Acc] et la copie de Iacopo Sannazaro [= San], remontant tous deux à @<sup>99</sup>, elle peut également être prise en compte et permettre d’entrevoir autrement les relations entre les deux manuscrits.

#### *Le Carm. 4 “de Paulin”*

La collation des deux manuscrits indique peu de divergences significatives pour le *Carm.* 4. V écrit systématiquement *mici* pour *mihi*, mais les seules vraies variantes sont : v. 6 *mici* V *nihil* Π — v. 7 *hac* V *ac* Π — v. 9 *vinceat* V1 *vincat* V2 (*e* barré légèrement) *vincat* Π — v. 10 *turpesque* V *turpisque* Π. Les deux manuscrits donnent le même titre au poème (Π f. 90 *INCIPIT ORATIO SCI PAULINI*, V f. 35 bis). On voit mal comment Π, s’il avait copié V, aurait pu confondre le *mici* de V au v. 6 avec *nihil*. On imagine encore plus difficilement Π, copie souvent médiocre, corrigeant par conjecture la leçon de V : ce sera donc plutôt dans le modèle de V que Π aura trouvé le *nihil* que retiennent Hartel et Moussy.

#### *Le Carm. 6 “de Paulin”*

Le *Carm.* 6 n’était connu de Hartel que par le *latin* 7558<sup>102</sup>, mais les vers 256-330 ont été identifiés depuis par B. Bischoff<sup>103</sup> aux f. 38-38v du manuscrit *Paris BNF lat.* 8093 [P]. Selon J. T. Lienhard, “A comparison of P (8093) with the readings of N

---

<sup>98</sup> Je n’ai vu ce manuscrit qu’en microfilm. Il est daté du X<sup>e</sup> s. par M. LAPIDGE, *Three Latin Poems from Aethelwold’s school at Winchester*, dans *Anglo-Saxon England*, 1, 1972, p. 85-137 (p. 94-95). Sur les liens éventuels de ce manuscrit avec Lyon, cf. A.-M. TURCAN-V., *L’Ausone de Iacopo Sannazaro...*, p. § et n. 133-137, avec la bibliographie citée.

<sup>99</sup> L’exemplaire de la *Iuntina* (Florence, 1517) annoté par Girolamo Aleandro a malheureusement perdu les f. 67-70, dans lesquels figurait l’*Oratio* (f. 69-70v d’après l’exemplaire conservé à la Réserve de la BNF de Paris).

<sup>100</sup> Je n’ai vu ce manuscrit qu’en microfilm. Il est daté du X<sup>e</sup> s. par M. LAPIDGE, *Three Latin Poems from Aethelwold’s school at Winchester*, dans *Anglo-Saxon England*, 1, 1972, p. 85-137 (p. 94-95). Sur les liens éventuels de ce manuscrit avec Lyon, cf. A.-M. TURCAN-V., *L’Ausone de Iacopo Sannazaro...*, p. § et n. 133-137, avec la bibliographie citée.

<sup>101</sup> L’exemplaire de la *Iuntina* (Florence, 1517) annoté par Girolamo Aleandro a malheureusement perdu les f. 67-70, dans lesquels figurait l’*Oratio* (f. 69-70v d’après l’exemplaire conservé à la Réserve de la BNF de Paris).

<sup>102</sup> CSEL 30, 1894, p. 7-18.

<sup>103</sup> B. BISCHOFF, *Ein Brief Julians von Toledo über Rhythmen, metrische Dichtung und Prosa* (*Hermes*, 1959), réimpr. dans *MSt*, t. 1, p. 288-298 (p. 292 n. 10).

(7558 [que je préfère appeler Π avec la dernière édition Teubner d'Ausone]) shows that it is an independent witness to the text, and therefore quite valuable<sup>104</sup>.

Quantité de divergences entre les deux manuscrits s'expliquent par des confusions de voyelles (*u-o*, *e-i*) ou de consonnes (*v-b*), ou des problèmes de prononciation plus importants (v. 302 *dicenda* Π, *discenda* P — v. 34 *coget* Π, *quoiet* P), qui n'autorisent aucune conclusion. Certaines erreurs de Π pourraient s'expliquer par la lecture d'un manuscrit en écriture wisigothique comme P (par exemple v. 306 *clarum* Π, *claram* avec *a* en forme de *u* P, v. 297 *amana propago* Π, *umana propago* P avec *u* et *a* très semblables).

Π a parfois oublié par haplographie des mots figurant dans P (par exemple v. 314 *Molliet totum* Π, *molliet et totum* P), mais donne parfois un vers correct dans lequel P a oublié un mot (par exemple v. 317 *o predicte* Π, *predicte* P) : on pourrait à la rigueur penser que Π, certes distrait parfois, a pu de temps en temps corriger un vers bancal. Mais si l'on veut que P ait été le modèle de Π, il faut supposer au copiste la même acribie dans des cas plus difficiles. À deux reprises, P n'a pas su départager deux hexamètres :

— v. 274 *aquis oblivia suadet* (et début du vers suivant : *Errorum prestat...*) Π, *aquis oblibia sua* (et début du vers suivant : *Det errorum...*) P. C'est Π qui ne se trompe pas.

— v. 277-278 dans P : *quis pater / Hunc quam sustinet*. Plus tard, une main barre une à une les lettres *unc quam* au-début du second vers, et récrit en rejet à la suite du vers précédent *umquam* : cette main n'est pas celle de Π, elle est plus récente que la main de P, mais elle est wisigothique (ou sous influence wisigothique) car elle écrit *qu* avec le *v* suscrit à la manière wisigothique. Π ne se trompe pas. On dirait que dans ces deux cas, P a disposé d'un modèle qui n'était pas copié à raison d'un vers par ligne, et n'a pas su déterminer l'endroit où se terminait un vers et où commençait le suivant. Π a-t-il décelé les erreurs de P, en particulier la première, ou a-t-il mieux interprété son modèle ? Il se peut aussi que P ait été copié sous la dictée (cf. *supra* la leçon *quoiet*), mais qu'en revanche Π ait été copié sur l'original, écrit à raison d'un vers par ligne, et n'ait donc pas éprouvé de difficulté. Les deux solutions semblent en théorie possibles.

Certaines erreurs de Π ne peuvent absolument pas s'expliquer par la lecture de P, comme au v. 310 *purum concreta* Π, *purget concreta* P, leçon meilleure acceptée par Lienhard. Π, en revanche, a de bonnes leçons inconnues de P (par exemple v. 278 *ignoscere nato* Π, *ignoscere* P — v. 319 *clementia profert* Π, *clementia probet* P).

Π et P peuvent donner tous deux un texte insatisfaisant (par exemple v. 322 *prophetis visere talem* Π, *potistis visre talem* P; Lienhard propose la conjecture *prodistis*).

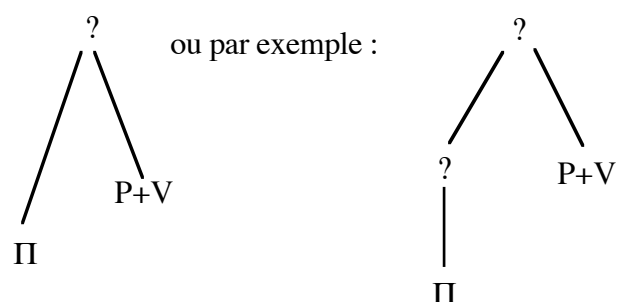
---

<sup>104</sup> J. T. LIENHARD, *Textual Notes on Paulinus of Nola, Carm. 6, 256-330*, dans *Vigiliae christianae*, 31, 1977, p. 53-54.



Il semble donc évident que  $\Pi$  n'est pas une simple copie de P. L'extrême parenté cependant des deux témoins et certaines de leurs difficultés communes suggèrent que P et  $\Pi$  pourraient être deux copies séparées d'un même modèle ancien, P ayant peut-être été copié sous la dictée de quelqu'un qui savait bien lire le modèle, et  $\Pi$  ayant été copié sur ce modèle par quelqu'un qui avait parfois des difficultés de lecture (d'où certaines confusions). Une autre solution consisterait à supposer deux modèles anciens extrêmement proches l'un de l'autre mais avec quelques variantes significatives.

La collation de  $\Pi$  et P+V pour les *Carm.* 4 et 6 pourrait justifier une représentation de leur relation du type :



#### *Le Carm. 5 "de Paulin" (Ausone Eph. 3)*

*Le Carm. 5* de Paulin (Ausone *Eph. 3*) est transmis par V,  $\Pi$  et, avec un autre incipit, 9 vers de moins (les v. 8-16 des éditions modernes) et diverses variantes, par des manuscrits de la famille dite "Z" (cf. éd. PRETE II, III); *Cambridge UL Kk.V.34* (=  $\Delta$ ) présente l'incipit de type "Z", mais possède les v. 8-16 et certaines leçons doubles, de première ou de seconde main. Accursio (= Acc) tire de son modèle écrit "en caractères lombards" (= @) les v. 8-16, absents de la famille "Z", et connaît certaines variantes d'@ par l'*Apographum Schenkelianum*, collation de ce manuscrit par Girolamo Aleandro<sup>105</sup>. Sannazaro copie le texte intégralement (= San) dans @ (cf. *supra*, n. 85). San transmet un texte analogue à celui de V, dont il possède les principales caractéristiques, en particulier l'incipit et les 9 vers supplémentaires.

Pour toutes les variantes importantes, comme les vers supplémentaires, et moins importantes (par ex. v. 84), il apparaît que V  $\Pi$  San et Acc ont un texte appartenant à la même branche de la tradition manuscrite. Le cas épineux du manuscrit  $\Delta$  ne peut être examiné ici<sup>106</sup>. L'attribution à Ausone ( $\Pi$  f. 90v *INCIPIT ORATIO SCI AUSONI*) semble placer  $\Pi$  dans la filiation du manuscrit V, qui ne donne pas d'attribution particulière au

<sup>105</sup> A.-M. TURCAN-V., *L'Ausone de Iacopo Sannazaro...*, p. \$ et n. 64.

<sup>106</sup> Cf. M. D. REEVE, *The Tilianus of Ausonius...*, p. 357, et dernièrement (avec la bibliographie antérieure) C. DI GIOVINE, *Technopaegnon...*, p. 34 et surtout p. 40-45 (manuscrit D).

poème, mais l'inclut dans la collection des poèmes d'Ausone (V f. 1v-2v). Δ porte le titre *Oratio matutina Ausonii ad Deum omnipotentem*<sup>107</sup>; d'après l'apparat de Prete, les manuscrits de type "Z" portent ce titre, mais sans la mention du nom d'Ausone, qui semble propre à la tradition lyonnaise. En revanche, San et Acc attribuent le texte à Paulin. On pourrait donc penser spontanément que Π s'inscrit dans la filiation de V, San et Acc ayant une ascendance commune, voisine mais différente. En fait, la situation est plus complexe que cela, en particulier parce que le *sancti* de Π pourrait conserver la trace d'une attribution au saint évêque de Nole antérieure à la mise au point du manuscrit V<sup>108</sup>. Il est impossible d'entrer dans le détail de collations longues et fastidieuses, mais on peut d'ores et déjà indiquer des pistes et quelques hypothèses sur les relations entre ces manuscrits.

Toutes les variantes de Π ne peuvent pas être mises sur le même plan. La plupart sont des fautes de lecture, qui isolent Π de tout le reste de la tradition, et peuvent s'expliquer par l'inattention (c'est souvent le cas chez ce copiste, assez dyslexique : cf. v. 45, 59), par la prononciation, ou par un modèle permettant la confusion de certaines lettres, datant d'une époque où la prononciation entraînait souvent la confusion de *e / i*, *o / u* ...; on trouve dans Π les confusions *a / e*, *o / a*, *o / e*, *e / c*, *r / s* et *a / u* (cf. v. 71 *fruar / fraias*), *n / u* (cf. v. 44, 81). La plupart du temps, l'écriture de V ne justifie pas ces confusions de Π, qui en revanche s'expliqueraient bien par un modèle en cursive (de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ?), en particulier en cursive wisigothique telle qu'on la trouve dans le manuscrit *Autun BM 27*<sup>109</sup>, manuscrit peut-être passé de Lyon à Autun par l'intermédiaire de Modoin, correspondant de Florus<sup>110</sup> (cf. en particulier v. 36 *leofer* Π *letifer* cett [*lethifer* San] — la confusion *e / a* au v. 41 *aerae* Π *aira* V San — v. 71 *fraias* Π *fruar* cett). Π possède quelques variantes qui l'opposent à V et San, mais le rattachent au reste des témoins, en particulier v. 33 *perdidit* V San *prodidit* Π cett. Or c'est précisément dans la wisigothique que l'abréviation de *per-* est tracée exactement comme le *pro-* de la caroline : on peut se demander si Π et les mss. de type "Z" ne doivent pas leur leçon du v. 33 à la mélecture de ce *per-* typique de la wisigothique; de même, la confusion *male / mala* (v. 64) pourrait s'expliquer par un antécédent en wisigothique cursive où, comme dans *Autun BM 27*, *a* s'écrit *ε*.

---

<sup>107</sup> Je remercie M. Reeve d'avoir vérifié sur le manuscrit ce titre, donné par le catalogue de la bibliothèque, mais illisible sur microfilm.

<sup>108</sup> A.-M. TURCAN-V., *L'Ausone de Iacopo Sannazaro...*, p. \$.

<sup>109</sup> A. C. MILLARES CARLO, *Tratado de paleografía española*, coll. J. M. RUIZ ASENCIO, t. II *Láminas \**, Madrid, 1983 (3<sup>e</sup> éd.), láminas 48A et 48B, et plus généralement pour la cursive wisigothique láminas 53A à 54D.

<sup>110</sup> Hypothèse avancée par J. VEZIN, *Le commentaire sur la Genèse de Claude de Turin, un cas singulier de transmission des textes wisigothiques dans la Gaule carolingienne*, dans *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique...*, cur. J. FONTAINE - Ch. PELLISTRANDI, Madrid, 1992 (Collection de la Casa de Velázquez 35), p. 223-229 (p. 227 en particulier); voir cependant les réserves de M. GORMAN, *The Visigothic Commentary on Genesis in Autun 27* (S. 29), dans *Rech. Aug.*, 30, 1997, p. 167-269, avec la bibliographie concernant ce manuscrit (spécialement p. 226; pour la cursive wisigothique, cf. f. 63 reprod. pl. 4).

Dans trois cas, Π a une leçon unique, qui ne peut être due à une mélecture : v. 82 *verbo* Π *vero* cett. (possible lapsus), v. 39 *ventos lumina* Π *nubila* V San cett., et v. 84 *mistica* Π *consona* cett. Seul Π propose *mistica* : plutôt qu'à une variante, je songerais volontiers à un lapsus ou une initiative, de même qu'au v. 39 *lumina* pour *nubila*; dans ce même vers, la leçon de Π *ventos* est une simple erreur qui empêche de scander le vers, due peut-être au *ventose* précédent.

Certaines caractéristiques semblent établir une ligne de démarcation entre d'une part Π, @ et ses deux copies humanistiques San et Acc, et d'autre part V. La plus importante concerne la transmission du v. 9 : *verbum* Π Δ 1 San Acc *vervum* *vervum* V *verbum* 2 add. Δ 2. Ce que nous pouvons comprendre des pratiques de Sannazaro et Accursio permet d'être sûr qu'@ ne portait effectivement qu'un vers incomplet<sup>111</sup>. Le texte de l'*Oratio* fait bien apparaître l'isolement de V à l'égard du reste de sa famille textuelle. On sait par Accursio qu'@ était lui aussi écrit dans une cursive pré-caroline, qui, d'après certaines leçons de San, pourrait avoir été identique à celle du modèle de Π. L'arrangement des textes dans @ et Π était assez proche, sinon identique : en particulier, seuls ces deux manuscrits plaçaient l'*Oratio* juste avant les lettres de Paulin et Ausone, qu'ils offraient dans le même ordre. On l'a dit plus haut, on peut se demander si le *sancti Ausonii* de Π ne garde pas la trace d'une ancienne attribution à saint Paulin de Nole, encore présente dans @, qui contribue encore à apparenter plus étroitement les deux manuscrits.

Tant que l'on ne connaissait pas l'existence de @ et que l'on méprisait Π, l'isolement de V, pris comme critère d'analyse, a renforcé la confiance dans l'antiquité des leçons de ce manuscrit. Mais on pourrait aussi penser que si V a un texte parfois plus correct, c'est peut-être parce qu'il a un texte plus corrigé : n'a-t-on pas toujours vu en V une véritable édition d'Ausone ? Au v. 9, V pourrait avoir corrigé par conjecture une tradition fautive en rajoutant un *verbum* (mais là se pose le problème de Δ 2 : copie-t-il un modèle autre que V comportant déjà la correction, ou collationne-t-il son texte avec celui de V, ou encore avec le modèle de V ?); V comportait aussi, seul contre tous, *olim* pour *aetas*, *admissum* (V2) pour *amissum* etc., qui n'étaient pas des leçons de meilleure qualité, et qui pourraient n'être que des corrections ou des adaptations. Ce qui d'ailleurs confirme le superbe isolement de V, c'est son absence de descendance : comme je le montre ailleurs, et comme P. Farmhouse Alberto le montrera pour Eugène de Tolède — comme on l'a vu plus haut pour les *Carm.* 4 et 6 “de” Paulin —, ce n'est pas V que les lyonnais ont recopié au IX<sup>e</sup> siècle, mais un manuscrit antérieur à V, toujours présent sur les lieux. Encore au début du XVI<sup>e</sup> siècle, pour une raison qui reste à déterminer, ce n'est pas V que copie Iacopo Sannazaro, mais @, et peut-être les

---

<sup>111</sup> Voir l'argumentation d'A.-M. TURCAN-V., *L'Ausone de Iacopo Sannazaro...*, p. §.

vestiges du modèle de V<sup>112</sup>. Ainsi, nous apprécions particulièrement V parce qu'il est de bonne qualité et que nous avons la chance de le posséder, mais, historiquement, on lui a toujours préféré un ou d'autres manuscrits.

Il se peut donc que Π et @ offrent un texte souvent moins satisfaisant, mais ils témoignent d'un état du texte plus ancien, ce qui expliquerait qu'historiquement on ait préféré recopier ce rameau de la famille, plutôt que le manuscrit V. Considérer V sous l'angle de l'isolement pourrait donc aider à mieux comprendre le travail accompli dans ce manuscrit sur le texte d'Ausone, peut-être à mieux le dater, et à réévaluer deux témoins négligés, Π et San. Schenkl a déjà tenté de montrer que V était un remaniement tardif, sans doute médiéval selon lui, fait à partir d'une bonne collection que peut-être un proche d'Ausone avait constituée<sup>113</sup> : une telle hypothèse expliquerait bien le recours des lyonnais du IX<sup>e</sup> siècle à un ou des manuscrits plus anciens, tradition que je crois représentée par les descendants d'@ et par Π, qui donnent un visage à cette conjecture.

L'examen de l'*Oratio* n'a guère simplifié le problème des rapports entre Π et V, qui s'avère encore plus complexe dès lors que l'on aborde les *Epistulae*, transmises également par les descendants tardifs d'une tradition présente en Italie du nord (Vérone et Bobbio, famille "B" de Prete). Cela dit, il apparaît néanmoins clairement que, si Π n'est pas la copie de V, il fait partie de la même famille, assez réduite, de la tradition manuscrite. Il appartient à un ensemble de manuscrits présents ou copiés à Lyon au IX<sup>e</sup> siècle, sans doute à l'aide d'un manuscrit plus ancien que V, ou dont on savait qu'il représentait une tradition plus ancienne. En effet, exempt de certaines altérations communes à V et Q33, @ ne copiait certainement pas le manuscrit ayant servi pour la confection de V, mais un témoin remontant à une étape antérieure de la transmission de la collection "V". Ce manuscrit plus ancien était vraisemblablement copié en cursive wisigothique, ou dans une cursive très proche de la wisigothique<sup>114</sup>. La mise en évidence d'@ et de son lien avec Π permet donc maintenant de deviner l'ancienneté de la tradition représentée par ce dernier manuscrit : or c'est à cette strate de la tradition d'Ausone qu'était associé le poème de Drepanius.

Cette relation indéniable mais en quelque sorte "décalée" entre Π et @ d'une part et d'autre part V peut donc apporter un certain éclairage sur l'origine de la collection d'*unica* transmise par Π, et sur la nature du lien existant entre Drepanius et la collection "V" des oeuvres d'Ausone.

---

<sup>112</sup> Sur l'utilisation par Sannazaro au moins d'un autre témoin d'Ausone — mais qui n'est pas présenté comme le modèle de V —, cf. C. VECCE, *Iacopo Sannazaro in Francia. Scoperte di codici all'inizio del XVI secolo*, Padova, 1988 (Medioevo e umanesimo, 69), p. 74-75, avec la bibliographie antérieure. Voir A.-M. TURCAN-V., *L'Ausone de Iacopo Sannazaro...*, p. \$.

<sup>113</sup> K. SCHENKL, *MGH Auct. Ant.*, V/2, 1883, p. XXXVIII-XXXIX.

<sup>114</sup> Pour tout ceci, je renvoie aux arguments exposés dans *L'Ausone de Iacopo Sannazaro...*, p. \$.

L'ensemble *Paris BNF lat.* 8093 (P) + *Leiden UB Voss. lat.* F. 111 (V) se composait de 10 quaternions signés de I à X (P f. 1-32v = cahiers I-IV — V f. 1-40v = cahiers V-IX — P f. 37-38v porte la signature X), et de 4 feuillets sans signature (P f. 33-36v)<sup>115</sup>. P présente une lacune entre ses f. 37 et 38, qui forment le bifeuillet extérieur d'un quaternion signé X au f. 38v. Il manque donc toute la partie intérieure de ce quaternion, soit 6 feuillets recto-verso (3 bifeuillets). Le f. 37v se termine avec la vie de Virgile par Phocas — P en est le seul témoin connu<sup>116</sup> —, sans doute mutilée de peu de vers; le f. 38 commence avec le v. 256 du *Carm.* 6 des oeuvres de Paulin de Nole<sup>117</sup> : il manque donc les 255 premiers vers de ce texte. P est copié en règle générale à raison de deux colonnes de 32 lignes par page : un feuillet recto-verso contenait donc 128 lignes de texte, ce qui signifie qu'il nous manque, entre les f. 37 et 38 actuels, 768 lignes de texte (128 x 6 feuillets). La curiosité m'a poussée à compter le nombre de lignes occupées dans  $\Pi$  par les textes qui ne sont transmis par aucun autre manuscrit (ou dans une version que ce manuscrit est seul à transmettre), en incluant les lignes occupées par les titres ou intitulés et formules d'explicit. Le *Carm.* 6 édité dans les oeuvres de Paulin (*LAUS SANCTI IOHANNI* [sic]) compte ainsi, si l'on excepte les 75 derniers vers donnés par P, 257 lignes; les *LAVDES DOMINI CUM MIRACVLO QUOD ACCEDIT IN AEDUICO*, 153 lignes; l'*HEROO. AD QVEM SVpra*, 167 lignes; le *BEBIANI DIVERSO MODO ET METRO DICTIS*, 134 lignes; le poème de Drepanius, 53 lignes. L'ensemble, additionné, fait 764. Si l'on compte 4 lignes pour la fin de la vie de Virgile par Phocas<sup>118</sup> ou éventuellement une petite marge de manoeuvre pour les intitulés (les colonnes de P étant plus étroites que les lignes de  $\Pi$ ), ces textes correspondent exactement à la lacune de P. Est-ce un hasard ? Peut-être. Mais l'on peut se demander si la copie de  $\Pi$  sur un manuscrit plus ancien que P+V ne s'explique pas par cette lacune, qui dans ce cas serait fort ancienne<sup>119</sup>, — ou simplement si la relation de cousinage entre  $\Pi$  et P+V n'autorise pas à reconstituer le contenu originel de P<sup>120</sup>.

<sup>115</sup> Voir la récapitulation de S. TAFEL, *Die vordere, bisher verloren geglaubte Hälfte...*, p. 635-637.

<sup>116</sup> Reprod. des f. 37-37v dans G. BRUGNOLI, *Foca : Vita di Virgilio. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Pisa, 1984 (Testi e studi di cultura classica, 1), p. 35-36.

<sup>117</sup> Cf. S. TAFEL, *Die vordere, bisher verloren geglaubte Hälfte...*, p. 633 et p. 636-637.

<sup>118</sup> Le texte se termine actuellement sur la maladie de Virgile en Calabre et l'annonce de sa mort. G. Brugnoli (*Foca : Vita di Virgilio...*, p. X en particulier) ne se prononce pas sur le nombre de vers manquants : notre petit calcul pourrait en donner une idée précise.

<sup>119</sup> Dans la mesure où il nous manque 80 entrées du testament de Mannon de Saint-Oyen, on ne peut tirer argument des silences du fragment subsistant. Cela dit, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'entrée [L]XXXVIII, qui décrit des textes qui ne sont connus que par *Paris BNF lat.* 8093 (cf. *Mannon de Saint-Oyen...*, p. 199-200; commentaire de cette entrée de l'inventaire par C. VECCE, *Iacopo Sannazaro...*, p. 76-78), ne mentionne aucun des poèmes transmis par le *lat.* 7558. P et V étaient-ils déjà séparés au IX<sup>e</sup> siècle ? Contrairement à C. Vecce (*Iacopo Sannazaro...*, p. 81 n. 41), je ne suis pas sûre que la petite addition au f. 33 de P soit de la main de Florus, ni que l'addition d'*enigmata* par une main lyonnaise du IX<sup>e</sup> s. au f. 40v de V prouve que P et V ont été séparés après la formation du n<sup>o</sup> [L]XXXVIII de Mannon; en revanche, on peut remarquer que, dans la donation de Mannon, les oeuvres d'Ausone (n<sup>o</sup> [LXXXV]),

Le texte de Claudius Marius Victorius occupe quant à lui 2127 lignes en tout dans  $\Pi$ ; si l'on fait le rapport avec les feuillets de P, ce texte aurait occupé dans P 16 feuillets complets ( $16 \times 128 = 2048$ ), soit deux quaternions, et un demi-feuillet environ (les 79 vers restants). On sait que P contient 4 feuillets erratiques (f. 33-36) ne présentant pas de signature, donc des feuillets intérieurs d'un quaternion dont le début et la fin sont perdus<sup>121</sup>. Si le rapport entre  $\Pi$  et les lacunes de P a vraiment un sens, on pourrait même supposer que P comptait deux cahiers de plus qu'on ne le croyait jusqu'à présent, contenant l'*Alethia* de Claudius Marius Victorius, et que le demi-feuillet transmettant les 79 vers restants de l'*Alethia* appartenait au même cahier que ces f. 33-36 (au début ou à la fin). En tout, P+V aurait donc possédé non pas 11 cahiers, mais 13 (au moins). Une relative autonomie codicologique de l'*Alethia* pourrait expliquer qu'elle ait été détachée du manuscrit, comme cela s'est produit pour Ausone. C'est peut-être ce manuscrit, ou son ancêtre copié par ailleurs dans  $\Pi$ , qui a été découvert — et lu avec tant de difficultés — par Jean de Gagny.

### Drepanius, un disciple d'Ausone

Le poème de Drepanius s'est trouvé copié au IX<sup>e</sup> siècle dans le manuscrit  $\Pi$  sans doute à partir d'un manuscrit antérieur au *Vossianus* d'Ausone, mais qui, du point de vue textuel, entretenait les relations les plus étroites avec lui, ainsi qu'avec un manuscrit partiel des oeuvres d'Ausone que nous ne connaissons plus que par des copies et collations d'humanistes, @. Sa transmission est donc étroitement liée à l'histoire la plus ancienne de la collection "V" des oeuvres d'Ausone et de l'Anthologie hispanique dont Lyon a été, sinon le seul, du moins le principal milieu de transmission<sup>122</sup>. Le choix des textes transmis par  $\Pi$  pourrait s'expliquer par une lacune précoce de P+V, mais aussi sans doute par d'autres raisons. La transmission de ces textes en compagnie de poèmes de Florus qui ne sont pas transmis par ailleurs pose la question, déjà évoquée par Peiper<sup>123</sup>, du rôle de Florus dans la constitution de ce recueil. Il faut donc distinguer la part prise par Florus dans l'élaboration de cet ensemble, afin de savoir si le poème de Drepanius accompagnait dès l'origine les oeuvres tardo-antiques ou s'il leur a été ajouté tardivement. On peut utiliser pour cela l'état de corruption des textes transmis.

On trouve, dans les textes tardo-antiques tels qu'ils sont transmis par  $\Pi$ , deux types de fautes qui peuvent difficilement remonter à un seul type d'écriture : par

---

correspondant à l'autre partie du *lat.* 8093, *Leiden UB Voss. lat.* F 111, étaient distinctes des collections apparentées à P.

<sup>120</sup> Suggestions toutes différentes sur le contenu originel de P par F. STOK, *Un' antologia poetica fra corte visigotica e cultura carolingia*, dans *Critica del testo*, 2/1, 1999, p. 57-73 (p. 66-67).

<sup>121</sup> Cf. S. TAFEL, *Die vordere, bisher verloren geglaubte Hälfte...*, p. 633 et p. 637.

<sup>122</sup> Cf. P. FARMHOUSE ALBERTO, *The text of the Hexameron and the Libellus...*, p. 177-189.

<sup>123</sup> Cf. *supra*, n. 34.

exemple, la confusion de *a* avec *e* mais aussi avec *u*. Il pourrait s'agir de deux "couches" de fautes correspondant à deux étapes dans la transmission de ces textes. Du fait que Π est le seul témoin de certains poèmes de Florus, il pourrait y avoir immédiatement en amont de Π un modèle en écriture florienne : aussi pourrait-on songer à un travail de mise en recueil remontant à l'époque de Florus, copié ensuite dans Π par un incompetent. En effet, on retrouve dans les poèmes de Florus transmis par Π une seule de ces strates de fautes, caractérisée par la confusion *u / a* ou la confusion encore plus caractéristique *-is / -us*, auxquelles prête particulièrement la main de Florus. On peut ainsi, comme dans le cas des palimpsestes on procède à une soustraction de l'écriture supérieure, procéder à une soustraction de fautes "floriennes" pour voir si les fautes restantes s'expliquent toutes par un autre type d'écriture : or c'est le cas, et il s'agit apparemment de la wisigothique cursive.

Florus n'est donc certainement pas étranger à la composition de ce petit recueil de textes rares — on verra plus loin qu'il a bien lu le *De cereo paschali*, et une étude plus poussée de sa poésie ferait peut-être apparaître des liens supplémentaires avec la collection transmise par Π —, mais l'ensemble tarso-antique comprenant une oeuvre de Drepanius formait certainement un bloc issu de la collection poétique parvenue à Lyon en provenance d'Espagne. Ce n'est donc sans doute pas Florus qui a eu l'idée de joindre le poème de Drepanius aux oeuvres de Paulin et d'Ausone qu'avait lues Eugène et Julien de Tolède : il existe bien un lien significatif, antérieur à cette copie lyonnaise, entre Pacatus Drepanius et la collection particulière d'oeuvres d'Ausone reçue et copiée à Lyon. Cela repose la question de l'époque et du statut de cette collection dont @ et Π sont les témoins partiels, V un témoin plus achevé. On ne peut entrer ici dans trop de détails, mais seulement indiquer quelques pistes, que je souhaite explorer ultérieurement. D'abord, il faut préciser plus que cela n'a été fait par le passé les relations entre Ausone et Pacatus Drepanius.

#### *Ausonius Drepanio filio*

On a souvent remarqué que Drepanius ne faisait pas partie des professeurs de Bordeaux loués par Ausone, sans doute, disait-on, parce qu'il n'était pas mort en 393<sup>124</sup>. On estime généralement qu'il s'agissait d'un collègue d'Ausone. Pourtant, la préface 4 d'Ausone (éd. GREEN), considérée traditionnellement comme la préface des Églogues (PRETE XIII)<sup>125</sup>, est précédée de cette adresse : *AVSONIVS DREPANIO FILIO*. Quelle valeur donner à ce *filius* ? La lecture des oeuvres d'Ausone<sup>126</sup> montre qu'il n'emploie ce terme

<sup>124</sup> Cf. É. GALLETIER, t. III, p. 49.

<sup>125</sup> À ce sujet, cf. R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 242.

<sup>126</sup> J'ai utilisé l'édition de R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...* (des erreurs ont été rectifiées dans son *ed. minor*, *Decimi Magni Ausonii Opera*, Oxford, Clarendon, 1999 [OCT]), ainsi que celle de S. PRETE (Teubner, 1978), commode et plus répandue.

que pour son propre fils<sup>127</sup>, pour le jeune rhéteur Alethius Minervius<sup>128</sup>, pour Proculus Gregorius dont il se dit le “père” à la fin de la préface du *Cupido cruciatus*<sup>129</sup>, pour Symmaque (et Ausone insiste sur leur différence d’âge<sup>130</sup>) et surtout Paulin de Nole<sup>131</sup>. Ausone serait né vers le début du IV<sup>e</sup> siècle, Symmaque vers 340, Paulin vers 352 ou 353<sup>132</sup>. Il semble clair que sous la plume d’Ausone, étant donné l’importance qu’il donne, en particulier dans ses lettres à Paulin, à la métaphore de la filiation intellectuelle, ainsi qu’à sa vieillesse opposée à la jeunesse de son correspondant, *filius* qualifie spécifiquement un homme plus jeune que lui, appartenant au moins à la génération suivant la sienne<sup>133</sup>. Loin d’avoir été un collègue d’Ausone, Drepanius a donc plutôt été son disciple, aux côtés de Paulin de Nole, ce qui explique qu’il n’ait pas été compté parmi les *Professores*. Tous deux dédicataires de l’acrobatique *Technopaegnon* (on y reviendra dans un instant), Drepanius et Paulin sont liés par d’autres affinités : style de leur poésie (cf. *infra*), mais aussi exercice de panégyristes<sup>134</sup>... et jusqu’aux choix religieux, comme on le verra plus loin<sup>135</sup>. Il ne me

<sup>127</sup> GREEN *Carm.* VII = PRETE XXV, XVIII, GREEN VIII = PRETE VII lettre à Hesperius, GREEN XXII = PRETE XXIII, I, GREEN XXIII = PRETE XII, I.

<sup>128</sup> GREEN *Carm.* XI, 6 = *Prof.* PRETE IV, VI.

<sup>129</sup> GREEN *Carm.* XIX = dédicace du *Cupido Cruciatius* PRETE XIV. Ausone salue Proculus Gregorius par ces mots : *vale ac dilige parentem*, qui indiquent clairement une différence d’âge.

<sup>130</sup> GREEN *Epist.* XXVII, 12 = PRETE XXV, I : ... *dum in comitatu degimus ambo aevo dispari, ubi tu veteris militiae praemia tiro meruisti, ego tirocinium iam veteranus exercui* (éd. GREEN, p. 208, PRETE, p. 234 l. 22-24).

<sup>131</sup> Ed. GREEN XXVII, 17 *AUSONIUS PONTIO PAULINO... si erro, pater sum, fer me et noli exigere iudicium obstante pietate. verum ego cum pie diligam, sincere ac severe iudico. ... me vero et consultum et quem filius debeat imitari... senectus mea satis habet si consistat.* (*Epist.* PRETE XXV, XIX l. 31-33 et l. 39-41) — GREEN XXVII, 19 *AUSONIUS PAULINO... Pauline fili ! ...* (*Epist.* PRETE XXV, XXI, l. 2) *dic ‘parens’... (Epist.* PRETE XXV, XXI, v. 26) — GREEN XXVII, 20 *AUSONIUS PAULINO... Pauline fili... (Epist.* PRETE XXV, XXII, l. 2) — GREEN XXVII, 22 v. 32 *Tu contemne alios nec dedignare parentem / affari verbis. ego sum tuus altor et ille / praeceptor primus, primus [primusque tibi PRETE] largitor honorum, / primus in Aonidum qui te collegia duxi.* (*Epist.* PRETE XXV, XXV, v. 32-35) — GREEN XXVII, 23 v. 39 *appropera, dum tu iuvenis, dum nostra senectus... = GREEN XXVII, 24 v. 113 (Epist.* PRETE XXV, XXIV, v. 19). On notera par exemple la différence avec Paulus, appelé dans l’*Epist.* PRETE XXV, III, v. 9 *vetus o mihi Paule sodalis...*

<sup>132</sup> Selon les analyses de D. E. TROUT, *Paulinus of Nola. Life, Letters, and Poems*, University of California Press, Berkeley - Los Angeles - London, 1999 (The Transformation of the Classical Heritage, 27), appendix B, p. 275; sur la date de 355 préférée par P. Fabre, cf. *ibidem*, p. 285.

<sup>133</sup> C’est ce qu’ont déjà pensé É. Vinet en 1580 et les Bénédictins de Saint-Maur en 1733 : “In titulo autem, AVSONIVS DREPANIO FILIO, filium appellaverit Ausonius, siquidem talem ipse potius, quam librariorum quispiam, titulum fecerit, Drepanium, quem non minus diligeret, quam proprium filium parens, sicut Symmachum in epistola quarta, & Paulinum in vicesima prima, ac alibi, filios vocat” (*Avsonii Bvrdigalensis, viri consvlaris, omnia, quae adhuc in veteribvs bibliothecis inveniri potvervnt, opera... Cuncta ad varia, vetera, novaque exemplaria, emendata, commentariisque illustrata per Eliam Vinetvm Santonem...*, Burdigalae, chez Simon Millange, [1575], et commentaire formant une nouvelle série de cahiers signés A etc., imprimé chez Simon Millange en 1580, ici en 301) — “Il étoit beaucoup plus jeune qu’Ausone, qui le qualifie son fils. Il ne laissa pas toutefois de contracter d’étroites relations avec ce Poëte, comme étant Poëte lui-même” (*Histoire littéraire de la France... Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Tome I partie II...*, Paris, 1733, p. 420) — cf. C. E. V. NIXON, *Pacatus. Panegyric to the Emperor Theodosius. Translated with an Introduction*, Liverpool, 1987 (Translated Texts for Historians. Latin Series, 2), p. 4.

<sup>134</sup> À la demande d’Endelechius (à ce qu’il dit), Paulin avait écrit un panégyrique de Théodose qu’il présente non pas comme l’élève du prince séculier, mais du serviteur du Christ. Autour des trois



semble pas abusif de voir en eux des compagnons d'études appartenant à la même génération, les *fili* spirituels préférés d'Ausone<sup>136</sup>.

---

témoignages dont nous disposons (Jérôme, Paulin et Gennade), les études se sont récemment multipliées, ne se distinguant vraiment que sur le point de la datation. Selon D. E. TROUT, *Paulinus of Nola...*, p. 110-113 (avec la bibliographie antérieure à 1999), ce panégyrique aurait été écrit à la fin de 394 ou au début de 395, à la suite de la victoire de Théodose sur les usurpateurs Arbogast et Eugène à la bataille de la Rivière Froide, et non en 389 comme le croit H. SIVAN, *The Last Gallic Prose Panegyric : Paulinus of Nola on Theodosius I*, dans *Studies in Latin Literature and Roman History VII*, cur. C. DEROUX, Bruxelles, 1994 (Collection Latomus, 227), p. 577-594. Une datation entre la bataille de la Rivière Froide et la mort de Théodose a été défendue en particulier par G. GUTTILLA, *Il Panegyricus Theodosii di s. Paolino di Nola*, dans *Koivovica*, 14, 1990, p. 139-154 : après la mort de Théodose, Paulin aurait renoncé à publier son opuscule, et par Y.-M. DUVAL, *Le panégyrique de Théodose par Paulin de Nole. Sa date, son sens, son influence*, dans "Anchora vitae". *Atti del II Convegno Paoliniano nel XVI Centenario del Ritiro di Paolino a Nola (Nola - Cimitile, 18-20 maggio 1995)*, cur. G. LUONGO, Napoli, 1998, p. 137-158 : rien ne permet de penser que cet éloge, dont nous pouvons sans doute retrouver des échos chez Rufin, est postérieur à la mort de Théodose. Comme l'a dit J. Fontaine, on ne peut aller jusqu'à voir là une réplique au panégyrique "païen" de Drepanius (J. FONTAINE, *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne au siècle de Théodose* [Bull. de litt. eccl. de Toulouse, 1974], réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive...*, p. 272 et n. 11); en revanche, les liens biographiques et religieux de Drepanius et Paulin permettent peut-être de voir maintenant dans ce panégyrique de Théodose, consécutif à la victoire sur Eugène et insistant sur les aspects spirituel et juridique de l'oeuvre de Théodose, une entreprise volontairement complémentaire de celle de Drepanius — qui elle aussi célébrait la victoire de Théodose sur un usurpateur, Maxime.

<sup>135</sup> Paulin a lui aussi écrit un traité contre le paganisme platonicien : sur ce lien supplémentaire avec Pacatus, cf. A. von HARNACK, *Nachträge zur Abhandlung "Neue Fragmente des Werks des Porphyrius gegen die Christen"*, dans *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1921, p. 834-835.

<sup>136</sup> Cf. AUSONE, GREEN *Praef.* 4 = *Ecl.* PRETE XIII, *praef.*, v. 10 sqq : *hoc nullus mihi carior meorum, / quem pluris faciunt novem sorores / quam cunctos alios Marone dempto. / 'Pacatum haud dubie, poeta dicis ?' / ipse est... Filius* ne traduit pas seulement une différence d'âge, mais également l'affection d'Ausone pour des gens qui lui sont particulièrement proches : ainsi, ce terme n'est pas employé pour Tetradius, bien qu'il s'agisse d'un ancien élève d'Ausone (*Epist.* GREEN XXVII, 11 = PRETE XXV, IX, v. 17 *videre alumni gestio vultus mei...*).

<sup>137</sup> À ce sujet, cf. R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 242.

<sup>138</sup> J'ai utilisé l'édition de R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...* (des erreurs ont été rectifiées dans son *ed. minor*, *Decimi Magni Ausonii Opera*, Oxford, Clarendon, 1999 [OCT]), ainsi que celle de S. PRETE (Teubner, 1978), commode et plus répandue.

<sup>139</sup> GREEN *Carm.* VII = PRETE XXV, XVIII, GREEN VIII = PRETE VII lettre à Hesperius, GREEN XXII = PRETE XXIII, I, GREEN XXIII = PRETE XII, I.

<sup>140</sup> GREEN *Carm.* XI, 6 = *Prof.* PRETE IV, VI.

<sup>141</sup> GREEN *Carm.* XIX = dédicace du *Cupido Cruciatu*s PRETE XIV. Ausone salue Proculus Gregorius par ces mots : *vale ac dilige parentem*, qui indiquent clairement une différence d'âge.

<sup>142</sup> GREEN *Epist.* XXVII, 12 = PRETE XXV, I : ... *dum in comitatu degimus ambo aevo dispari, ubi tu veteris militiae praemia tiro meruisti, ego tirocinium iam veteranus exercui* (éd. GREEN, p. 208, PRETE, p. 234 l. 22-24).

<sup>143</sup> Ed. GREEN XXVII, 17 *AUSONIUS PONTIO PAULINO... si erro, pater sum, fer me et noni exigere iudicium obstante pietate. verum ego cum pie diligam, sincere ac severe iudico. ... me vero et consultum et quem filius debeat imitari... senectus mea satis habet si consistat.* (*Epist.* PRETE XXV, XIX l. 31-33 et l. 39-41) — GREEN XXVII, 19 *AUSONIUS PAULINO... Pauline fili ! ...* (*Epist.* PRETE XXV, XXI, l. 2) *dic 'parens'...* (*Epist.* PRETE XXV, XXI, v. 26) — GREEN XXVII, 20 *AUSONIUS PAULINO... Pauline fili...* (*Epist.* PRETE XXV, XXII, l. 2) — GREEN XXVII, 22 v. 32 *Tu contemne alios nec dedignare parentem / affari verbis. ego sum tuus altor et ille / praeceptor primus, primus [primusque tibi PRETE] largitor honorum, / primus in Aonidum qui te collegia duxi.* (*Epist.* PRETE XXV, XXV, v. 32-35) — GREEN XXVII, 23 v. 39 *appropera, dum tu iuvenis, dum nostra senectus...* = GREEN XXVII, 24 v. 113 (*Epist.* PRETE XXV, XXIV, v. 19). On notera par exemple la différence avec Paulus, appelé dans l'*Epist.* PRETE XXV, III, v. 9 *vetus o mihi Paule sodalis...*

Si l'on suppose une date de naissance vers 350-355, Pacatus Drepanius aurait donc eu entre 34 et 39 ans en 389.

*La valeur n'attend point le nombre des années*

Cet argument, bien que décisif, n'a jamais été évoqué dans le court débat qu'a suscité l'identification par A. von Harnack du panégyriste de Théodose avec deux autres

<sup>144</sup> Selon les analyses de D. E. TROUT, *Paulinus of Nola. Life, Letters, and Poems*, University of California Press, Berkeley - Los Angeles - London, 1999 (The Transformation of the Classical Heritage, 27), appendix B, p. 275; sur la date de 355 préférée par P. Fabre, cf. *ibidem*, p. 285.

<sup>145</sup> C'est ce qu'ont déjà pensé É. Vinet en 1580 et les Bénédictins de Saint-Maur en 1733 : "In titulo autem, AVSONIVS DREPANIO FILIO, filium appellaverit Ausonius, siquidem talem ipse potius, quam librariorum quispiam, titulum fecerit, Drepanium, quem non minus diligeret, quam proprium filium parens, sicut Symmachum in epistola quarta, & Paulinum in vicesima prima, ac alibi, filios vocat" (*Avsonii Bvrdigalensis, viri consvlaris, omnia, qvae adhuc in veteribvs bibliothecis inveniri potvervnt, opera... Cuncta ad varia, vetera, novaque exemplaria, emendata, commentariisque illustrata per Eliam Vinetvm Santonem...*, Burdigalae, chez Simon Millange, [1575], et commentaire formant une nouvelle série de cahiers signés A etc., imprimé chez Simon Millange en 1580, ici en 301) — "Il étoit beaucoup plus jeune qu'Ausone, qui le qualifie son fils. Il ne laissa pas toutefois de contracter d'étroites relations avec ce Poëte, comme étant Poëte lui-même" (*Histoire littéraire de la France... Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Tome I partie II...*, Paris, 1733, p. 420) — cf. C. E. V. NIXON, *Pacatus. Panegyric to the Emperor Theodosius. Translated with an Introduction*, Liverpool, 1987 (Translated Texts for Historians. Latin Series, 2), p. 4.

<sup>146</sup> À la demande d'Endelechius (à ce qu'il dit), Paulin avait écrit un panégyrique de Théodose qu'il présente non pas comme l'éloge du prince séculier, mais du serviteur du Christ. Autour des trois témoignages dont nous disposons (Jérôme, Paulin et Gennade), les études se sont récemment multipliées, ne se distinguant vraiment que sur le point de la datation. Selon D. E. TROUT, *Paulinus of Nola...*, p. 110-113 (avec la bibliographie antérieure à 1999), ce panégyrique aurait été écrit à la fin de 394 ou au début de 395, à la suite de la victoire de Théodose sur les usurpateurs Arbogast et Eugène à la bataille de la Rivière Froide, et non en 389 comme le croit H. SIVAN, *The Last Gallic Prose Panegyric : Paulinus of Nola on Theodosius I*, dans *Studies in Latin Literature and Roman History VII*, cur. C. DEROUX, Bruxelles, 1994 (Collection Latomus, 227), p. 577-594. Une datation entre la bataille de la Rivière Froide et la mort de Théodose a été défendue en particulier par G. GUTTILLA, *Il Panegyricus Theodosii di s. Paolino di Nola*, dans *Κοινωνία*, 14, 1990, p. 139-154 : après la mort de Théodose, Paulin aurait renoncé à publier son opuscule, et par Y.-M. DUVAL, *Le panégyrique de Théodose par Paulin de Nole. Sa date, son sens, son influence*, dans "Anchora vitae". *Atti del II Convegno Paoliniano nel XVI Centenario del Ritiro di Paolino a Nola (Nola - Cimitile, 18-20 maggio 1995)*, cur. G. LUONGO, Napoli, 1998, p. 137-158 : rien ne permet de penser que cet éloge, dont nous pouvons sans doute retrouver des échos chez Rufin, est postérieur à la mort de Théodose. Comme l'a dit J. Fontaine, on ne peut aller jusqu'à voir là une réplique au panégyrique "païen" de Drepanius (J. FONTAINE, *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne au siècle de Théodose* [Bull. de litt. eccl. de Toulouse, 1974], réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive...*, p. 272 et n. 11); en revanche, les liens biographiques et religieux de Drepanius et Paulin permettent peut-être de voir maintenant dans ce panégyrique de Théodose, consécutif à la victoire sur Eugène et insistant sur les aspects spirituel et juridique de l'oeuvre de Théodose, une entreprise volontairement complémentaire de celle de Drepanius — qui elle aussi célébrait la victoire de Théodose sur un usurpateur, Maxime.

<sup>147</sup> Paulin a lui aussi écrit un traité contre le paganisme platonicien : sur ce lien supplémentaire avec Pacatus, cf. A. von HARNACK, *Nachträge zur Abhandlung "Neue Fragmente des Werks des Porphyrius gegen die Christen"*, dans *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1921, p. 834-835.

<sup>148</sup> Cf. AUSONE, GREEN *Praef.* 4 = *Ecl.* PRETE XIII, *praef.*, v. 10 sqq : *hoc nullus mihi carior meorum, / quem pluris faciunt novem sorores / quam cunctos alios Marone dempto. / Pacatum haud dubie, poeta dicis ? / ipse est...* *Filius* ne traduit pas seulement une différence d'âge, mais également l'affection d'Ausone pour des gens qui lui sont particulièrement proches : ainsi, ce terme n'est pas employé pour Tetradius, bien qu'il s'agisse d'un ancien élève d'Ausone (*Epist.* GREEN XXVII, 11 = PRETE XXV, IX, v. 17 *videre alumni gestio vultus mei...*).

Pacatus, l'auteur d'un traité contre Porphyre dont on ne possède que de rares citations, et un Pacatus qui, en 431, demande à Uranius le récit de la mort de Paulin de Nole<sup>149</sup>. Cette hypothèse obligeait entre autres à rajeunir le panégyriste, ce qui suscita une vive opposition de la part de W. A. Baehrens, suivi sans réserve par le reste de la critique, excepté P. Courcelle (on revient sur ce point plus en détails dans la seconde partie de cette étude). Pour Baehrens, la chronologie s'oppose absolument à l'identification des deux personnages : il n'est pas vraisemblable que Pacatus ait été proconsul d'Afrique aussi jeune, et que les Gaulois aient envoyé à Rome pour les représenter un aussi jeune homme. Au cours de son panégyrique<sup>150</sup>, Pacatus parle des dangers de la jeunesse et de l'opportunité d'avoir attendu l'âge qu'avait Théodose lors de son accession à l'Empire : propos inimaginables de la part d'un jeune homme. Si l'on n'entend plus parler de Pacatus après 393, c'est sans doute parce qu'il est mort peu après<sup>151</sup>.

La façon dont Ausone s'est adressé à Pacatus Drepanius indique pourtant que celui-ci avait plutôt l'âge d'être son fils. Les arguments de Baehrens sont-ils décisifs ? Pacatus Drepanius pouvait-il, dès 34 ans, prononcer le panégyrique de Théodose à Rome devant le sénat ? La carrière de Symmaque nous donne une réponse : né vers 340, Symmaque a commencé sa carrière vers 24-25 ans, prononcé son premier panégyrique vers 29 ans (369), le second vers 30 ans (370), et obtenu le proconsulat d'Afrique vers 33 ans (fin 373)<sup>152</sup>. Drepanius pouvait-il, dès 35 ans, recevoir le proconsulat d'Afrique ? Les rares carrières contemporaines dont les étapes sont à peu près datables montrent que c'est le cas, à commencer par celle de Symmaque. Selon Rutilius Namatianus, Rufius Antonius Agrypnus Volusianus "*Rexerat ante puer populos pro consule Poenos*"; A. Chastagnol pense qu'il devait avoir une trentaine d'années au moment de ce proconsulat, ce qui était, il est vrai, précoce<sup>153</sup>. On a aussi l'exemple de Marcianus, père d'un fils né vers 381 et consulaire du Picenum à 19 ans; Marcianus devint proconsul d'Afrique en 394<sup>154</sup> : il pouvait avoir environ 35 ans. Selon A. Chastagnol, "au-dessus des gouvernements provinciaux ordinaires, le proconsulat d'Afrique est resté la première des hautes fonctions recherchées par un clarissime avant l'accès aux préfetures et au consulat. Traditionnellement, le proconsulat africain était réservé à

---

<sup>149</sup> A. von HARNACK, *Neue Fragmente des Werks des Porphyrius gegen die Christen. Die Pseudo-Polycarpiana und die Schrift des Rhetors Pacatus gegen Porphyrius*, dans *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1921, p. 266-284 (réimpr. dans *Kleine Schriften zur alten Kirche. Berliner Akademieschriften 1908-1930*, t. II, Leipzig, 1980 [Opuscula, 9.2], p. 475-493).

<sup>150</sup> Au § VII de l'édition GALLETIER.

<sup>151</sup> W. A. BAEHRENS, *Pacatus*, dans *Hermes*, 56, 1921, p. 443-445.

<sup>152</sup> Cf. l'introduction de J.-P. CALLU aux lettres de Symmaque, Paris, 1972 (CUF), p. 8-9, et pour plus de détails A. CHASTAGNOL, *Les fastes de la préfecture de Rome au Bas-Empire*, Paris, 1962 (Études prosopographiques, 2), p. 218-229.

<sup>153</sup> A. CHASTAGNOL, *Le sénateur Volusien et la conversion d'une famille de l'aristocratie romaine au Bas-Empire*, dans *RÉA*, 58, 1956, p. 241-253 (p. 246), et ID., *Les fastes...*, p. 276-279.

<sup>154</sup> A. CHASTAGNOL, *Les fastes...*, p. 268.

l'aristocratie romaine"<sup>155</sup>; mais A. Chastagnol souligne par ailleurs qu'après 375 ce type de cursus n'était plus réservé aux jeunes loups de l'aristocratie romaine, mais également suivi par les provinciaux<sup>156</sup>. L'aquitain Latinius Pacatus Drepanius pourrait donc sans difficulté avoir prononcé le panégyrique de Théodose dès l'âge de 34 ans et reçu le proconsulat d'Afrique dès l'année suivante.

Reste l'une des objections de Baehrens, fondée sur le texte du chapitre VII (dans l'éd. Galletier) du panégyrique :

*An vero quicquam putamus in imperii tui declaratione praeteritum, cum ductam esse rationem ipsorum etiam videamus annorum ? (...) Bene igitur cuncta quadrarunt et ceteris quae innumera congruebant anni quoque suum iunxere suffragium, qui soli in homine perfecti bono duarum potiuntur aetatum, virtute iuvenum et maturitate seniorum. Prius fortasse imperium inire debueras ut diutius imperares (...).*

Pacatus Drepanius fait l'éloge de la maturité de Théodose, que n'aura pas ainsi desservi une trop grande jeunesse : il a attendu le bon moment et l'âge idéal. Or, c'est en 379 que Théodose a accédé à l'Empire, c'est-à-dire à l'âge de 33 ans<sup>157</sup>. Contrairement à ce que prétendait Baehrens, Pacatus ne fait pas un éloge de l'âge mûr inimaginable dans la bouche d'un jeune homme, mais l'éloge de la maturité d'un homme de 33 ans. Plus sérieusement que ne le faisait Baehrens, on a pu voir dans ce développement une mise en garde contre l'arrivée au pouvoir de princes adolescents; les souhaits de longue vie adressés à Théodose ne seraient pas seulement un cliché de la littérature panégyrique, mais une façon de dire que ses fils n'avaient pas encore atteint l'âge de régner<sup>158</sup>. Il me semble que Pacatus souligne avec insistance que l'homme de 33 ans a atteint l'âge idéal pour les magistratures élevées (le *iuvenis* n'est d'ailleurs pas un adolescent, mais bien l'homme dans la force de l'âge) : on pourrait voir là l'auto-promotion d'un Pacatus d'environ 35 ans briguant le proconsulat d'Afrique — auto-promotion réussie, puisqu'il est proconsul d'Afrique quelques mois plus tard et *comes rerum privatarum* d'Orient en 393<sup>159</sup>.

---

<sup>155</sup> A. CHASTAGNOL, *La Préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris, 1960 (Université de Paris. Faculté des Lettres et Sciences humaines), p. 410.

<sup>156</sup> A. CHASTAGNOL, *La Préfecture urbaine...*, p. 457.

<sup>157</sup> Le fait est relevé par C. E. V. NIXON - B. S. RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors...*, p. 457 n. 28.

<sup>158</sup> Se reporter aux analyses et à la bibliographie données par A. LIPPOLD, *Herrscherideal und Traditionsverbundenheit im Panegyricus des Pacatus*, dans *Historia*, 17, 1968, p. 228-250 (p. 232-234).

<sup>159</sup> Et non pas *Comes rei publicae* comme le dit NIXON, *Pacatus...*, p. 5, qui corrige cette coquille en 1994. Cf. *Cod. Theod.* VIII, 2, 4 (4 févr. 390) ... *Drepanio proconsuli Africae*, *Cod. Theod.* VIII, 42, 13 (12 juin 393) ... *Drepanio comiti rerum privatarum*. Cf. HANSLIK, *Pacatus*, col. 2058, K. F. STROHEKER, *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien* (1948), réimpr. Darmstadt, 1970, notices n° 271 et 272, p. 197, et A. H. M. JONES - J. R. MARTINDALE & J. MORRIS, *The Prosopography...*, p. 272, et surtout R. DELMAIRE, *Les responsables des finances...*, p. 127. A. LIPPOLD, *Herrscherideal und Traditionsverbundenheit...*, p. 228, n. 6, estime que l'identification du *comes rerum privatarum* avec le panégyriste Drepanius n'est qu'une simple supposition. Mais pourquoi vouloir multiplier les personnages ayant porté un nom aussi rare, exactement à la même époque ? J. F. MATTHEWS, *Galic Supporters of Theodosius*, dans *Latomus*, 30, 1971, p. 1073-1099, tout en se faisant l'écho de tels doutes, ne semble nullement les partager.

*Les deux destinataires du Technopaegnon d'Ausone*

À la lumière de cette nouvelle chronologie, sachant que Drepanius appartenait vraisemblablement à la même génération que Paulin de Nole, on peut se demander si Paulin et lui n'ont pas été tous deux des disciples d'Ausone, et réinterpréter dans cette perspective la question des deux dédicaces du *Technopaegnon*, liée à la répartition en familles de la tradition manuscrite d'Ausone.

Le *Technopaegnon*, tel qu'il est imprimé aujourd'hui, commence par cinq pièces dont quatre sont des pièces liminaires :

PRETE	XVI, I <i>Praefatio</i> = dédicace à Pacatus ( <i>Ausonius Pacato proconsuli</i> )	XVI, II lettre de dédicace, destinataire anonyme identifié avec Paulin	XVI, III <i>Versus monosyllabis et coepti et finiti ita ut a fine versus ad principium recurrant</i>	XVI, IV <i>Praefatio monosyllabarum tantum in fine positarum</i>	XVI, V <i>Praefatio Inc. Aemula dis, naturae imitatrix, omniparens ars, / Pacato ut studeat ludus meus, esto operi dux (...)</i>
GREEN	XXV, 1	XXV, 2	XXV, 3	XXV, 4	XXV, 5
DI GIOVINE <sup>160</sup>	II	I	III	IV (prose)	IV (vers)
famille mss.	"V"	"Z"	"V" et "Z"	"V" et "Z"	"V" et "Z"

Il ne fait aucun doute que le *Technopaegnon*, tel qu'il est transmis par les manuscrits lyonnais (famille "V"), était accompagné d'une dédicace à Pacatus Drepanius datable de 390 au plus tôt, puisque celle-ci s'adresse au proconsul. Cet état du texte comprenait toutes les pièces initiales, sauf une lettre d'accompagnement dont le destinataire n'est pas nommé (PRETE XVI, II). Cette lettre, en revanche, n'est transmise que par les manuscrits de la famille "Z" (mais pas par Δ); il se trouve que Δ et les manuscrits "Z", à l'avant-dernier vers du *Technopaegnon*, portent le vocatif *Pauline*, où V et San donnent *Pacate* : on a donc généralement admis que cette lettre s'adressait à Paulin de Nole. Cet état du *Technopaegnon*, qui ne comprend ni la lettre de dédicace à Pacatus ni le *De litteris monosyllabis graecis et latinis* et se sépare de l'état "V" par de nombreuses variantes, étant transmis par la collection "Z" des oeuvres d'Ausone, ne serait pas postérieur à 383, et en tout cas serait antérieur à celui reçu par Pacatus<sup>161</sup>. Néanmoins, il comporte, comme l'état transmis par la collection "V", la *Praef.* PRETE XVI, V adressée à Pacatus.

R. P. H. Green, attaché à l'idée qu'il n'y a eu qu'un seul archétype du *Technopaegnon*, pense que la lettre PRETE XVI, II pourrait avoir été envoyée à Drepanius plutôt qu'à Paulin : dans cette hypothèse, récemment développée par L.

<sup>160</sup> C. DI GIOVINE, *Technopaegnon...* Il s'agit de l'édition la plus récente, très favorablement accueillie par la critique (cf. par ex. S. TIMPANARO, dans *RFIC*, 125/2, 1997, p. 228-234).

<sup>161</sup> Cf. R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. XLIII-XLIV.

Mondin, Pacatus Drepanius aurait reçu à plusieurs années de distance deux états du texte — mais on ne s'explique plus la variante *Pauline* de l'avant-dernier vers dans la collection "Z"<sup>162</sup>... Aussi, plus récemment, C. Di Giovine juge-t-il plus probable que ce premier envoi du *Technopaegnion* ait eu pour destinataire Paulin de Nole. Il demeure néanmoins une difficulté : si, comme le pense apparemment raisonnablement Di Giovine, PRETE XVI, IV n'est que l'introduction en prose de PRETE XVI, V, pourquoi trouve-t-on *Pacato* dans les deux états du texte ? C. Di Giovine tente péniblement d'expliquer cette difficulté par une interpolation tardive dans un exemplaire de type "Z"<sup>163</sup>. Il existe peut-être une autre explication conciliant simplement la vraisemblance historique et l'état de la tradition manuscrite.

Première remarque : il peut y avoir eu deux envois du même texte, à deux personnes, avec un billet d'accompagnement différent : on peut, comme Green, soutenir l'hypothèse d'un seul archétype, sans nier pour autant l'existence de deux destinataires. Deuxième remarque : PRETE XVI, II n'est pas la seule dédicace anonyme du *Technopaegnion*; PRETE XVI, IV s'adresse également à un lecteur qui n'est pas nommé<sup>164</sup>. Mais cette préface, présentée comme telle par les deux familles de la tradition, annonce les vers qui la suivent; or ces vers, eux aussi présentés par les manuscrits des deux familles comme une préface — ce que gommant les éditions les plus récentes —, donnent dans tous les manuscrits le nom de leur destinataire : Pacatus<sup>165</sup>. Enfin, si tous les manuscrits nomment *praefationes* les pièces PRETE XVI, I et IV-V, le fait est exceptionnel pour la lettre PRETE XVI, II, qui accompagne un exemplaire du texte ou en suit de près l'envoi (*Misi ad te Technopaegnion...*), mais n'est pas présentée comme une partie intégrante de l'oeuvre — qui n'est donc pas une préface. Il faut donc trouver un scénario qui explique l'ensemble de ces faits en tenant compte de l'antériorité probable de l'état "Z" par rapport à l'état "V".

Si Pacatus Drepanius était l'exact contemporain de Paulin de Nole, et non un homme de la génération d'Ausone, tout peut s'expliquer simplement. On peut en effet considérer que le texte d'origine possédait seulement la préface en prose et en vers PRETE XVI, IV-V présente dans l'ensemble de la tradition, et qu'il avait été écrit au

---

<sup>162</sup> GREEN, *The Works of Ausonius...*, voir en particulier p. 584 et 596 sur le fait qu'il n'y a pas eu, selon lui, deux éditions différentes du *Technopaegnion*, mais un seul archétype. Voir le point sur la question, avec la bibliographie récente, proposé dernièrement par C. DI GIOVINE, *Technopaegnion...*, p. 48-51.

<sup>163</sup> C. DI GIOVINE, *Technopaegnion...*, p. 54.

<sup>164</sup> Cf. C. DI GIOVINE, *Technopaegnion...*, p. 109-110.

<sup>165</sup> D'après le témoignage de Girolamo Aleandro collationnant @ dans l'*Apographum Schenkelianum* (Leiden UB 754 F 9 f. 58v), ce manuscrit ne faisait qu'une seule pièce des *Praef.* PRETE XVI, IV et V : en effet, Aleandro supprime dans son édition le titre de la pièce # *Aemula diis...* (par soulignement), ce qui, d'après ses habitudes, signifie qu'il n'y avait pas de titre dans @; ce témoin ancien soulignait ainsi l'unité de sens de ces deux préfaces en prose puis en vers. Sannazaro reprenant, mais seulement dans sa collation au f. 22 de *Wien ÖNB 3261*, le titre des éditions (*Exordio libero*), nous en apporte indirectement la confirmation. L'intertitre pourrait donc être une innovation de la tradition lyonnaise ultérieure : *Item praefatio monosyllabarum versus V*, *Item praefatio uersibus* Q33. Sur cet ensemble de témoins, cf. A.-M. TURCAN-V., *L'Ausone de Iacopo Sannazaro...*

départ pour Pacatus Drepanius : on retrouve dans les deux éléments de cette préface les thèmes développés dans les autres dédicaces à Drepanius — appel à la bienveillance, sévérité du juge —, mais sans le cachet de technicité et de professionnalisme qui caractérise les dédicaces ultérieures au nouvel Aristarque (cf. *infra*). Un exemplaire de cet état du texte aurait été envoyé à l'autre disciple, moins féru d'acrobaties poétiques et moins attiré par la technicité<sup>166</sup> (voir le ton différent, souvent commenté, de la lettre d'accompagnement PRETE XVI, II), Paulin, avec une modification à l'avant-dernier vers en guise de postface : *indulge, Pauline, bonus, doctus, facilis vir / totum opus hoc sparsum, crinis velut Antiphilae : pax*<sup>167</sup>; le texte, muni de sa préface d'origine, était accompagné d'une lettre de dédicace (PRETE XVI, II). Tout cela avant les années 380. Le *Technopaegnion*, revu et augmenté du *De litteris monosyllabis graecis ac latinis*<sup>168</sup>, aurait été adressé une seconde fois avec une nouvelle préface au proconsul Pacatus, plus mûr et de plus en plus attiré par les acrobaties philologiques (cf. n. 148), à une époque où Paulin de Nole avait disparu en Espagne (entre 390 et 393). Une telle interprétation des faits a le mérite de concilier les données de la tradition manuscrite, le sens et les caractéristiques des préfaces, de la lettre PRETE XVI, II et des deux rédactions du texte (cf. n. 148), la cohérence des relations entre Ausone et ses deux correspondants, la chronologie enfin.

Ancien condisciple de Paulin, peut-être plus âgé de quelques années, Drepanius est dans la force de l'âge (vraisemblablement entre 35 et 40 ans) quand il reçoit ce nouveau *Technopaegnion* offert par Ausone à son ancien élève. C'est cette version finale, plus ample et plus corsée, que retient l'éditeur de la collection "V" constituée après la mort d'Ausone, à l'époque même où Pacatus Drepanius revient en Aquitaine, quittant apparemment la carrière politique<sup>169</sup>.

---

<sup>166</sup> Le *Grammaticomastix* (*Techno*. PRETE XVI, XIV), qui offre non sans provocation au destinataire des énigmes philologiques — corsées davantage encore dans la version destinée au proconsul Pacatus —, s'adressait, comme l'a bien souligné G. Polara, à "tutta la categoria dei pignoli ricercatori di cruces di ogni genere", et d'abord à Pacatus (G. POLARA, *Il Technopaegnion di Ausonio : "ludus laboranti"*, dans *GIF*, 49, 1997, p. 277-284 [p. 283]; il s'agit d'une recension-article de l'édition de C. Di Giovine). Cette remarque rejoint ce qui a été dit plus haut du rôle de Pacatus Drepanius comme éditeur de texte, lui en qui Ausone voyait un nouvel Aristarque et un nouveau Zénodote.

<sup>167</sup> Le choix du dernier monosyllabe n'est-il pas un jeu sur le nom du destinataire, *Pacatus*, comme la signature interne de la première destination du texte ? (hypothèse résolument écartée par DI GIOVINE, *Technopaegnion...*, p. 253).

<sup>168</sup> La version "Z" du texte ne contient pas cette pièce, que V est seul à transmettre : cf. R. P. H. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 584. Elle se trouvait également dans le modèle de San, Al et Acc, @.

<sup>169</sup> *Comes rerum privatarum* d'Orient en 393 (cf. *supra*, n. 141), Pacatus Drepanius pourrait n'être revenu en Occident, selon R. DELMAIRE (*Les responsables des finances...*, p. 127), qu'en 395. Cela dit, Drepanius n'est pas attesté dans cette charge après 393. Comme d'autres aristocrates gaulois, il est sans doute revenu vivre dans son pays d'origine : comme l'a fait remarquer J. F. Matthews, très occupé par ses hautes charges entre 389 et 393, il n'a pu rassembler la collection des 12 panégyriques — Matthews ne met pas en doute cette hypothèse de R. Pichon (cf. *infra*) — qu'après son retour, et ce sans aucun doute en Aquitaine (J. F. MATTHEWS, *Galic Supporters...*, p. 1088).

## Drepanius et la collection “V” d'Ausone

### *Les hypothèses antérieures : Hesperius et Paulin de Pella*

On a pensé que le fils d'Ausone, Hesperius, pouvait être responsable de l'édition posthume (rassemblement des brouillons et des textes définitifs, choix de textes et travail éditorial, en particulier en ce qui concerne le classement des oeuvres par genres) dont dérivent les manuscrits de la famille de V, mais cela reposait plus sur une “logique familiale” que sur des données d'histoire littéraire<sup>170</sup>. L'hypothèse actuellement retenue comme la plus vraisemblable est celle de Francesco Della Corte, exposée pour la première fois en 1960 et dans sa forme définitive en 1991 : l'éditeur anonyme serait Paulin de Pella<sup>171</sup>. Cette hypothèse repose sur trois arguments principaux :

— seul un héritier d'Ausone a pu se retrouver en possession de son héritage littéraire. Y a-t-il parmi les descendants d'Ausone un personnage doué pour la littérature, poète ? Oui, Paulin de Pella, petit-fils d'Ausone, probablement fruit du second mariage de la fille d'Ausone avec Thalassius (*Storia...*, p. 52-54).

— toutes les réminiscences ausoniennes apparaissant dans l'oeuvre de Paulin de Pella proviennent exclusivement d'oeuvres transmises par la collection "V", et, quand on peut le préciser, avec des variantes propres à cette branche de la tradition manuscrite (*Storia...*, p. 54 et surtout p. 55).

— le manuscrit V, sans raison apparente et contre toute attente, transmet en tête de la série des *Epist.*, à la suite de la lettre I, 31 de Symmaque accompagnée de la réponse d'Ausone (*Epist.* PRETE XXV, 1), qui ouvrent la série des lettres, une lettre de Symmaque à Ausone (I, 25; V f. 26v); or cette lettre fait l'éloge de Thalassius. Conclusion : "Soltanto il figlio di Talassio poteva aggiungere, dopo la lettera di Simmaco e la risposta di Ausonio, una seconda lettera di Simmaco che non aveva nulla a che fare con le prime due" (*Storia...*, p. 56).

---

<sup>170</sup> Cf. par exemple Sister M.-J. BYRNE, *Prolegomena...*, p. 80 n. 1. Hesperius avait manifestement peu de goût pour les lettres : cf. F. DELLA CORTE, *Storia...*, p. 51-52 en particulier. L'hypothèse paraît également difficile à soutenir en raison de la formulation dans l'introduction de l'*Epist.* PRETE XXV, XVIII : *Pater ad filium, cum temporibus tyrannicis ipse Treveris remansisset et filius ad patriam profectus esset. hoc incohatum neque impletum sic de liturariis [litterariis V] scriptum.* Hesperius parlerait-il ainsi du fils d'Ausone ? D'autre part, le titre *Poeta* qui précède la dernière pièce des *Professores* dans V (GREEN XI, 26 = PRETE IV, XXVI), que R. P. H. Green (éd. 1991, p. 363) attribue à l'incompétence d'un scribe, pourrait être une intervention de l'éditeur, dans ce cas difficilement identifiable avec Hesperius. A supposer que le reste des *Fasti* porte bien dans V une dédicace à Hesperius (cela a été contesté récemment avec des arguments apparemment raisonnables par P. LANGLOIS, *Le texte d'Ausone...*, p. 147-148), cela ne prouve pas, en l'absence de tout autre indice sur une activité éditoriale du fils d'Ausone, qu'Hesperius soit l'auteur de la collection; cela peut simplement indiquer que celui qui a sélectionné les textes de la collection V, soucieux du caractère familial de ce recueil (cf. *infra*), a choisi cette adresse de préférence à la dédicace à Proculus Gregorius. Les introductions aux pièces transmises par V sont commodément regroupées et analysées par F. DELLA CORTE, *Storia...*, p. 57-59.

<sup>171</sup> F. DELLA CORTE, *Storia...*, p. 51-66, avec la bibliographie antérieure.



Chacun de ces arguments est en réalité fragile.

— Il n'est pas prouvé que seul un héritier des biens matériels d'Ausone ait pu avoir à trier, classer, éditer son héritage littéraire. À la mort d'Ausone, le jeune Paulin, né en 376 ou 377<sup>172</sup> (il avait alors 16 ou 17 ans), manquait sans doute d'expérience en ce domaine. Mais il est vrai que la collection "V" a été constituée à une date incertaine (cf. *Storia...*, p. 57).

— L'éditeur responsable de la collection "V" ne s'est pas contenté de livrer pêle-mêle les textes qu'il a trouvés dans l'héritage d'Ausone. Il a classé, et surtout sélectionné : l'auteur d'une telle édition a donc nécessairement connu des textes qu'il a laissés ensuite de côté. Si un auteur n'a utilisé que les textes de V, tels que les transmet V, cela signifie seulement qu'il a lu Ausone dans un exemplaire de la collection "V" et n'en a probablement rien connu d'autre. Ausone n'a pas dédié d'oeuvre à Paulin de Pella, qu'il n'évoque jamais.

— Il n'est pas absolument prouvé que Thalassius ait été le père de Paulin de Pella<sup>173</sup>, mais indépendamment même de ce point, dont je ne puis juger, il faut remarquer que le copiste du manuscrit V, au f. 26v, commet une erreur digne d'intérêt : il se trompe dans le *titulus* de la lettre I, 25, écrivant AUSONIUS.AXIO SIMACUS.AUSONIO, copiant donc trop tôt l'intitulé de la lettre suivante (f. 27), AUSONIUS.AXIO.PAULO. RETORI. SAL[UTEM]. Une telle erreur pourrait conserver la trace d'un ajout tardif : sans vouloir affirmer quoi que ce soit, je souhaite seulement attirer ainsi l'attention sur la fragilité d'un argument reposant sur l'insertion de cette lettre.

En toute rigueur, l'argumentation de F. Della Corte prouve seulement qu'il peut exister un lien entre Paulin de Pella et la collection "V", et que Paulin, lorsqu'il rédigeait ses propres oeuvres poétiques — à 83 ans —, lisait Ausone dans un exemplaire de cette collection, ignorant totalement les textes transmis par "Z", ainsi que la *Moselle*.

F. Della Corte insiste à plusieurs reprises sur le contenu familial et édifiant de la collection "V", dont l'éditeur se serait attaché à "valoriser la famille" d'Ausone (cf. *Storia...*, p. 61-62; cf. aussi p. 59). C'est en effet l'un des traits frappants de cette collection que l'éloge des grands ancêtres, des grands modèles. Et si le recueil, au lieu d'avoir été fait par Paulin de Pella, avait été fait pour Paulin de Pella ? Une telle hypothèse — impossible elle aussi à prouver — aurait le mérite de concilier toutes les données du problème, et même les plus fragiles : un éditeur professionnel, à la mort d'Ausone, et peut-être poursuivant un projet d'Ausone lui-même, aurait constitué pour le petit-fils qui manifestait des dispositions poétiques une collection *ad usum delphini*<sup>174</sup>,

<sup>172</sup> Cf. C. MOUSSY, SC 209, p. 12 et p. 17-18.

<sup>173</sup> C. MOUSSY, SC 209, p. 13, tombe dans un raisonnement circulaire quand il voit dans l'insertion de la lettre I, 25 de Symmaque dans la collection transmise par V "l'un des arguments déterminants qui confirment que Thalassius était le père de Paulin".

<sup>174</sup> Cf. K. SCHENKL, MGH *Auct. Ant.*, V/2, 1883, p. XXXIX, qui voit dans V une collection lisible par des enfants, pour en déduire que V a été fait à l'usage d'une école.

valorisant en effet la famille — à commencer par le père de l'intéressé — et les professeurs de Bordeaux, et gommant tout ce que l'oeuvre d'Ausone pouvait comporter d'un peu leste<sup>175</sup>. Cela expliquerait que Paulin de Pella n'ait rien cité d'autre des oeuvres de son grand-père.

D'après les analyses de F. Della Corte lui-même, la collection "V" trahit d'autres centres d'intérêt que la famille et le milieu bordelais, et des centres d'intérêt qui me semblent bien éloignés de Paulin de Pella. Ainsi en est-il de l'Espagne : F. Della Corte relève dans l'intitulé de *Prof. PRETE IV, XXIII* la précision *qui in Hispania docuit et obiit*, qu'il n'attribue pas à Ausone lui-même; on est surtout frappé de l'importance prise par les villes de la péninsule ibérique dans les *Urbes* par rapport à "Z" : Séville, Cordoue, Tarragone, Braga, auxquelles on peut ajouter, pour l'"aire circumpyrénéenne", Toulouse... À l'intérêt pour l'Espagne et l'Aquitaine s'ajoute l'intérêt politique : dans les *Urbes*, ont été ajoutées Rome, Antioche, Alexandrie, Aquilée. Cette dernière, comme le fait d'ailleurs remarquer F. Della Corte (*Storia....*, p. 111), n'est devenue célèbre qu'après la victoire remportée par Théodose sur l'usurpateur Maxime. Les additions ont bien sûr été le fait d'Ausone. Mais l'éditeur anonyme se manifeste dans un commentaire sur Maxime, en tête de l'*Epist. PRETE XXV, XVIII* : *Pater ad filium cum temporibus tyrannicis ipse Treveris remansisset...* (sur le fait que cette remarque ne puisse venir d'Ausone, cf. *Storia....*, p. 60). Enfin, on relève, comme F. Della Corte, l'importance accordée à Symmaque : la collection "V" ouvre la série des lettres par une épître de Symmaque, et conserve la dédicace à Symmaque, transmise aussi par "Z", du *Griphus* (*Storia....*, p. 63). Paulin de Pella n'avait aucun lien avec l'Espagne, aucune raison personnelle de critiquer Maxime, pas de rapport particulier avec Symmaque, de 37 ans son aîné. En revanche, éloge de l'Espagne et défaite du tyran Maxime à Aquilée (régulièrement appelé *tyrannus* au cours du texte) sont deux des grands morceaux de bravoure du panégyrique célébrant la victoire de Théodose sur l'usurpateur, prononcé par Pacatus, correspondant occasionnel et collègue de Symmaque. Puisque l'on trouve dans la collection posthume des oeuvres d'Ausone des liens très particuliers avec Pacatus Drepanius, il vaudrait donc la peine de se demander si le corpus connu à Lyon au début du IX<sup>e</sup> siècle peut correspondre à un ensemble d'oeuvres reçues (*Ludus*, *Technopaegnon*, *Praef.* 4) ou / et d'oeuvres recueillies après la mort d'Ausone par l'un de ses plus chers disciples, Drepanius, alors que Paulin de Nole n'était plus là pour le faire, et que Paulin de Pella ne pouvait guère être que le jeune destinataire d'un recueil expurgé, exaltant sa famille et proposant des modèles de vie et de poésie.

---

<sup>175</sup> Cf. par exemple l'absence, dans le manuscrit V, des v. 35-36 de l'*Epicedion* (PRETE XI) : *irasci promptus properavi condere motum / atque mihi poenas pro leuitate dedi*. R. P. H. GREEN, éd., 1999, p. XIX, suggère que V pourrait donner "une version créée pour la postérité". Je me demande si la collection "Z" ne correspond pas tout simplement au reliquat des oeuvres d'Ausone une fois sélectionnées les oeuvres et les versions destinées à l'édification du destinataire de la collection "V".

Comme nous allons le voir, Pacatus Drepanius a sans doute été un éditeur de textes au sens alexandrin du terme (l'alexandrinisme de la collection "V", terminée par les épigrammes, a d'ailleurs été plus d'une fois relevé). Comme Paulin de Pella, il a connu des textes qui ne sont transmis que par la collection "V", mais son poème offre aussi des parallèles avec le reste de l'oeuvre d'Ausone, aussi bien des textes transmis par la collection "Z" que la *Moselle*, dont le *De cereo paschali* rappelle invinciblement les derniers vers (cf. *infra*, n. 197)<sup>176</sup>.

### *La collection des XII panégyriques*

En effet, Drepanius a peut-être été un "éditeur" de textes<sup>177</sup>. R. Pichon n'a guère été suivi quand il a proposé de voir en Pacatus Drepanius le responsable de la collection des XII panégyriques qui nous transmet, en deuxième position après le panégyrique de Trajan par Pline, son propre panégyrique de Théodose<sup>178</sup>. Pourtant, R. Pichon a pu prouver que l'on retrouvait chez Pacatus Drepanius des traces, parfois absolument littérales, de la lecture de l'ensemble des pièces de ce recueil (à l'exception toutefois des quatrième et huitième pièces selon l'ordre chronologique<sup>179</sup>), toutes antérieures à sa propre composition (le panégyrique de 389 est le dernier selon l'ordre chronologique). Voici comment É. Galletier a balayé cette argumentation : "Il [R. Pichon] se fonde sur le fait que cet orateur [Pacatus] connaît admirablement tous les discours précédents et les imite copieusement, raison spécieuse qui n'est pas décisive"<sup>180</sup>. Pourtant, la citation est le seul élément objectif que nous puissions utiliser : il est pour le moins avéré que Pacatus Drepanius a été l'utilisateur de presque tous ces panégyriques, qui justement forment un recueil. Pourquoi ce recueil ne représenterait-il pas sa collection de modèles

---

<sup>176</sup> Selon Symmaque (et même si l'on fait la part de la topique purement littéraire), le poème aurait été largement diffusé par Ausone : *Volitat tuus Mosella per manus sinusque multorum divinis a te versibus consecratus, sed tantum nostra ora praelabitur* (*Epist.* I, 14, § 2, éd. J.-P. CALLU, Paris, 1972 [CUF], p. 78). Quant à la collection "Z", il serait imprudent de ma part de formuler autre chose qu'une impression, puisque je n'en ai pas étudié personnellement la tradition manuscrite. Mon sentiment est que dans "Z" sont regroupés "les restes" : tout ce que Drepanius n'aurait pas sélectionné pour la collection *ad usum delphini*, ce qui expliquerait son caractère hétéroclite et désordonné, et l'état des textes qu'elle transmet (en particulier des textes communs aux collections "V" et "Z" mais dont chacune transmet un état différent). Le *liber consularis* évoqué dans des manuscrits de la collection "Z", dans la dédicace de ce qui subsiste des *Fasti* adressée à Proculus Gregorius (PRETE XXIII, I) ne saurait désigner cette collection "Z", mais plus logiquement les *Fasti* eux-mêmes (*Consulari libro subiciendi...* : c'est l'interprétation, convaincante, de P. LANGLOIS, *Le texte d'Ausone...*, p. 147; cf. aussi la pièce PRETE XXIII, IV).

<sup>177</sup> L'article de H.-I. MARROU, *La technique de l'édition à l'époque patristique*, dans *Vigiliae christianae*, 3, 1949, p. 208-224, ne concerne pas la technique de l'édition de texte, mais les circonstances et les modalités de la mise en circulation et de la diffusion des ouvrages.

<sup>178</sup> R. PICHON, *Les derniers écrivains profanes. Les panégyristes — Ausone — le Querolus — Rutilius Namatianus*, Paris, 1906, p. 270-291 "L'origine du recueil des panégyriques" (en particulier p. 285-290). Cf. C. E. V. NIXON, *Pacatus...*, p. 2-3.

<sup>179</sup> IV = 8<sup>e</sup> dans les manuscrits, panégyrique prononcé en 297 pour le retour victorieux de Bretagne et les *quinquennialia* de Constance Chlore, et VIII = 5<sup>e</sup> dans les manuscrits, panégyrique prononcé en 312 pour les *quinquennialia* de Constantin.

<sup>180</sup> É. GALLETIER, t. I, p. XV.

? Plus récemment, l'hypothèse de Pichon a rencontré un accueil plus favorable, mais aucun argument nouveau n'est venu s'ajouter aux siens<sup>181</sup>.

Comme l'a déjà indiqué R. Pichon, la position même de l'oeuvre de Pacatus Drepanius à la suite de celle de Pline, au mépris de la chronologie, semble un argument supplémentaire en faveur de sa paternité : le modèle plinien est suivi du discours de Pacatus, puis, dans l'ordre chronologique inverse, de ceux de deux professeurs de rhétorique, le haut fonctionnaire Mamertin protégé et défenseur de Julien, et surtout le rhéteur bordelais Nazarius<sup>182</sup>. Comme l'a montré Galletier lui-même<sup>183</sup>, Ausone associe Nazarius dans les *Professores* au rhéteur Patera, beau-père d'une priscillianiste que connaissait bien Pacatus (cf. son panégyrique de Théodose, chap. XXIX), l'épouse de Delphidius de Bordeaux. Comme on le verra plus loin, Pacatus Drepanius, défenseur des priscillianistes et peut-être priscillianiste lui-même, pouvait avoir quelques raisons de s'intéresser à ce milieu, et de mettre à l'honneur, à la fin du premier groupe des panégyriques comme en symétrie avec lui-même, le père d'une chrétienne, le professeur bordelais Nazarius, plutôt qu'un autre.

Il est vrai que l'ordre chronologique inverse pourrait avoir été suggéré au compilateur par le noyau, que l'on considère en général comme un recueil plus ancien repris et augmenté par la suite, des panégyriques liés à Autun, rangés précisément de cette façon<sup>184</sup> : mais pourquoi reprendre cet ordre sans avoir une raison supplémentaire de le faire, alors que la fin du recueil (du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> panégyrique) respectait l'ordre chronologique ? On peut donc penser que l'ordre finalement choisi, s'il est dépourvu de logique apparente, avait un sens. Le fait que les quatre premiers panégyriques soient nommément attribués à des auteurs, alors que les suivants ne sont qu'affectés d'un numéro d'ordre et tous anonymes, peut indiquer l'existence d'un classement hiérarchique (il reste, évidemment, que ce classement pourrait être immédiatement postérieur à Pacatus). La composition du groupe des VII panégyriques "*diversorum*", auquel s'ajoute une 12<sup>e</sup> pièce dont Pacatus Drepanius s'est aussi inspiré, pourrait elle aussi orienter les recherches dans la même direction. Il semble aujourd'hui admis que la collection des XII panégyriques a constitué un catalogue de modèles à l'usage d'une

<sup>181</sup> C. E. V. NIXON - B. S. RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors...*, p. 6-7.

<sup>182</sup> Celui-ci, célébré par Ausone dans ses *Professores* (*Prof.* PRETE IV, XIV, v. 9), aurait eu une fille chrétienne, Eunomia, aussi douée que lui pour l'éloquence. Or deux poèmes transmis par le manuscrit *Paris BNF lat.* 8319 f. 45 (c'est par erreur que J. QUICHERAT, qui a donné l'édition princeps de ces deux poèmes, indique la cote 8349 : *Fragments inédits de littérature latine*, dans *BEC*, 2, 1840-1841, p. 115-147 [pour Eunomia, p. 143-145]) font l'éloge d'une Eunomia consacrée à Dieu (*Anthol. Lat.*, éd. RIESE, 767 et 768; cf. É. GALLETIER, t. II, p. 137). Cela n'est peut-être pas indifférent, dans la mesure où ce manuscrit a pu entrer en contact avec la tradition manuscrite lyonnaise d'Eugène de Tolède, dont le principal représentant est le *Paris BNF lat.* 8093, première partie du manuscrit V d'Ausone... : les poèmes d'Eugène de Tolède copiés de première main dans le *Reg. lat.* 2078 f. 149v (manuscrit R d'Eugène de Tolède) ont un texte très proche, pour certaines leçons, de *Paris BNF lat.* 8319 (je ne sais pas de quelle façon les deux manuscrits sont liés, les recherches de Paulo Farmhouse Alberto feront la lumière sur ce point).

<sup>183</sup> É. GALLETIER, t. II, p. 148 n. 1.

<sup>184</sup> Résumé dans C. E. V. NIXON - B. S. RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors...*, p. 5.

école de rhétorique<sup>185</sup> : en effet, la disparité de leurs sujets, maintes fois soulignée et qui en a gêné plus d'un (en particulier le plaidoyer d'Eumène), pourrait être la raison même (ou l'une des raisons) de leur mise en recueil, et peut-être de leur agencement<sup>186</sup> : or cela serait assez attendu de la part d'un rhéteur comme Pacatus. Sans doute cela pourrait-il être le fait d'un autre, mais il reste que Pacatus Drepanius est le seul auteur connu de nous qui semble s'être pénétré de l'ensemble de ces textes (Claudien se serait surtout inspiré des théoriciens grecs, de Pline et de Pacatus<sup>187</sup>).

Or, poursuivant sa critique de l'hypothèse de Pichon, É. Galletier dresse le portrait-robot de l'éditeur du recueil :

— Il a vécu du temps de Théodose, qui avait justement demandé à Ausone une nouvelle édition de ses oeuvres, édition qu'É. Galletier situe vers 392 : “est-il interdit de supposer que le prince qui témoignait tant de bienveillance au poète bordelais ait tenu, au lendemain de la victoire sur Maxime, à encourager la constitution d'une anthologie de l'éloquence gauloise où s'affirmait, avec tant de sincérité, au cours du siècle passé, le loyalisme de la Gaule envers l'empire ? (...)”.

— Sur les trois panégyriques ajoutés en cette fin du IV<sup>e</sup> siècle, deux sont l'oeuvre de rhéteurs bordelais : “on peut admettre que cette dernière [l'Université de Bordeaux], qui avait désormais éclipsé les écoles d'Autun, mit la dernière main au recueil qui nous est parvenu”<sup>188</sup>.

Mais quel est justement l'aquitain, actif à Bordeaux dans les années 390, qui a prononcé le panégyrique de Théodose au lendemain de cette victoire sur Maxime, quel rhéteur bordelais qui connaissait parfaitement ses prédécesseurs, qui a voulu ouvrir la collection par l'éloge d'un empereur espagnol et la fermer par la célébration des victoires du premier empereur chrétien, deux figures dont Théodose pouvait être la synthèse : probablement moins le vieil Ausone, ou une anonyme “université de Bordeaux”, que l'ambitieux Pacatus Drepanius.

#### *Drepanius correcteur-éditeur d'Ausone ?*

---

<sup>185</sup> Cf. la mise au point de P. L. SCHMIDT dans la *Nouvelle histoire de la littérature latine...*, § 528, p. 188, mais qui s'appuie sur la bibliographie antérieure à 1992, et dernièrement C. E. V. NIXON - B. S. RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors...*, introduction p. 7, qui soulignent que cette collection “thematically unconnected” n'obéit pas à un but politique ou historique, mais est le produit de l'école de rhétorique gauloise.

<sup>186</sup> Selon l'ordre des manuscrits : *quinquennialia* (5<sup>e</sup> pan.), oraison funèbre et résumé des hauts faits de l'empereur depuis son avènement (6<sup>e</sup> pan.), épithalame et éloge de la famille impériale (7<sup>e</sup> pan.), célébration de victoires militaires et *quinquennialia* (8<sup>e</sup> pan.), plaidoyer pour la restauration des écoles d'Autun (9<sup>e</sup> pan.), justification du régime et célébration de victoires militaires (10<sup>e</sup> pan.), *genethliacus* (11<sup>e</sup> pan.), *gratulatio* pour des victoires militaires (12<sup>e</sup> pan.).

<sup>187</sup> Il pourrait avoir utilisé certaines des pièces de la collection des XII panégyriques : cf. *infra*, n. 254.

<sup>188</sup> É. GALLETIER, t. I, p. XV-XVI.

Il se trouve que, comme le panégyriste Drepanius a connu et cité les panégyriques du recueil gaulois, le poète Drepanius a manifestement connu des textes d'Ausone que nous ne lisons aujourd'hui que dans le manuscrit V. Le thème du mouvement perpétuel, présent au début du *De cereo paschali*, que l'on retrouve dans le panégyrique de Théodose, rappelle en ses deux formulations deux vers d'Ausone qui ne nous sont conservés que par V : *De cereo paschali* v. 1-3 ... *cuius / Legibus et ternis vertigine concita iugi / Volvitur inmensi socialis machina mundi*; PACATUS, *Pan.* X, 1 *Gaudent profecto perpetuo divina motu et iugi agitatione se vegetat aeternitas... Vt indefessa vertigo caelum rotat* : le panégyrique combine les formulations d'Ausone, *Epist.* PRETE XXV, XVIII v. 18 *sic geminas alterna rotat vertigo tenebras*<sup>189</sup> et *Ecl.* PRETE XIII, VIII v. 3 *quod indefessa volvens vertigine mundus*<sup>190</sup>, tandis que le poème semble à la fois s'inspirer d'Ausone et se faire l'écho du panégyrique. En fait, comme on le verra plus loin dans les notes accompagnant le poème de Drepanius, la plupart des parallèles avec Ausone proviennent des Églogues que V fait précéder d'une préface à Drepanius, ou de textes qui ne se trouvent que dans V (mais avec lesquels les parallèles sont plus ténus). L'intérêt manifesté par la collection de V pour les liens familiaux (*Parentalia*) et les professeurs de Bordeaux (*Commemoratio Professorum*) n'est pas sans rappeler certaines des motivations de la collection des panégyriques : or seul V nous transmet aujourd'hui l'intégralité de ces textes, dont @, modèle de San et Acc (cf. *supra*), connaissait quelques vers. Mais contrairement à Paulin de Pella, Drepanius n'a pas connu que les textes de la collection posthume : il a apparemment lu la *Moselle* (cf. *infra*, n. 197), et les parallèles avec des textes d'Ausone transmis en-dehors de "V" ne manquent pas dans le *De cereo paschali*.

Ces observations redonnent aux préfaces adressées par Ausone à Pacatus Drepanius une valeur nouvelle. On pourrait considérer comme un cliché la feinte humilité d'Ausone, demandant à Drepanius de le corriger, de lui renvoyer ses corrections ou de lui accorder un "nihil obstat"<sup>191</sup>. Mais si l'on reprend les termes d'Ausone, on s'aperçoit que dans la préface du *Ludus septem sapientum* il présente Drepanius comme celui qui, ayant passé le texte au crible de la censure, permettra sa mise en circulation,

*Ignoscenda istaec an cognoscenda rearis,  
attento, Drepani, perlege iudicio.  
Aequanimus fiam te iudice, sive legenda  
sive tegenda putes carmina quae dedimus.*

et qui plus est, par analogie, comme un éditeur alexandrin :

*Maeonio qualem cultum quaesivit Homero*

<sup>189</sup> Cf. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 287.

<sup>190</sup> Cf. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 422.

<sup>191</sup> Cf. T. JANSON, *Latin Prose Prefaces. Studies in Literary Conventions*, Stockholm, 1964 (Acta Universitatis Stockholmiensis. Studia Latina Stockholmiensia, 13), p. 141-143 en particulier.

*ensor Aristarchus normaue Zenodoti !  
pone obelos igitur primorum stemmata vatam  
(palmas, non culpas esse putabo meas  
et correcta magis quam condemnata vocabo)  
adponet docti quae mihi lima viri.*

Du coup, les mots d'Ausone dans la préface du *Technopaegnion* adressée à Pacatus Drepanius sonnent autrement :

*... si probantur, tu facies ut sint aliquid. Nam sine te, monosyllaba erunt vel si quid minus;*

de même que la fin de la préface du *Ludus*

*... interea arbitrii subiturus pondera tanti  
optabo, ut placeam : si minus, ut lateam :*

Si la censure de Drepanius permet la sortie de l'oeuvre et sa diffusion (cf. *Praef.* IV à Drepanius ... *ignoscenda teget, probata tradet...*), n'est-ce pas parce que Drepanius s'était fait une spécialité de l'édition, au sens alexandrin ? Comme l'a récemment souligné Emmanuelle Valette-Cagnac, et précisément en s'appuyant sur ces deux exemples, il ne s'agit pas d'édition au sens moderne du mot, mais de la première étape de mise en circulation du livre : avant "la phase décisive de la *recitatio*", l'auteur confie son texte à un ami pour qu'il le corrige<sup>192</sup>. Mais je crois que l'on peut affiner l'analyse dans le cas d'Ausone : il ne s'agit pas de n'importe quel ami, car, dans l'oeuvre d'Ausone, seules les lettres de dédicace adressées à Pacatus Drepanius font état aussi précisément — et aussi techniquement — de cette fonction de correcteur / éditeur<sup>193</sup>.

Ainsi, Drepanius est particulièrement présent dans la collection dont témoigne V, collection qui possède toutes les caractéristiques d'une édition tardo-antique (censure des oeuvres un peu lestes ou paganisantes<sup>194</sup>, corrections, classement par genres). Elle est seule à posséder tous les billets d'envoi à Drepanius que nous connaissons. V comporte très peu de textes grecs, comme l'a fait remarquer K.

<sup>192</sup> E. VALETTE-CAGNAC, *La lecture à Rome. Rites et pratiques*, Paris, Belin, 1997 (l'Antiquité au présent), p. 140-158, en particulier p. 144 n. 113 et p. 145.

<sup>193</sup> On ne trouve une thématique voisine — mais sur le mode métaphorique — que dans la dédicace du *Griphus* adressée à Symmaque, en particulier : ... *et fuco tuae emendationis adiecto inpigas sphongiam...* (PRETE XVIII, l. 23); Lellia Cracco Ruggini a pu parler à ce propos de la "civetteria" d'Ausone (L. CRACCO RUGGINI, *Simmaco e la poesia*, dans *La poesia tardoantica : tra retorica, teologia e poetica...*, Messina, Centro di studi umanistici, 1984, p. 477-521 [p. 517]). Dans la lettre à Hesperius accompagnant le *Liber protrepticus ad nepotem* (PRETE VII), Ausone demande à son fils d'exercer une certaine censure, mais d'une façon bien différente : aucun terme technique, insistance sur l'intimité de la lecture en famille. En revanche, aucune allusion à la correction dans la lettre de dédicace à Gregorius du *Cupido cruciatus* (PRETE XIV), dans la lettre de dédicace à Paulus de la *Bissula* (PRETE XV, I), dans la seconde dédicace du *Technopaegnion* adressée apparemment à Paulin (ce qui rend encore plus fort le contraste avec la dédicace à Pacatus Drepanius), rien dans la dédicace du *Cento nuptialis* à Paulus (PRETE XIX), dans la dédicace du *De XII caesaribus* à Hesperius (PRETE XXII, I), dans la dédicace des *Fasti* (PRETE XXIII, I). On ne rencontre cette même thématique de la correction que dans l'*Epist.* PRETE XXV, V à Paulus, qui justement n'est transmise que par l'autre collection ("Z").

<sup>194</sup> Ont été écartés non seulement les poèmes érotiques, mais aussi des poèmes qui n'avaient pas de traits spécifiquement chrétiens, comme la *Moselle* ou le *Cupido cruciatus*. En revanche, l'auteur de la collection a retenu avec prédilection les épitaphes et poèmes commémoratifs (*Parentalia*, *Professores...*) ainsi que les prières d'inspiration chrétienne (c'est ainsi que l'*Epigr.* PRETE XXVI, XXVI inc. *Phoebe potens numeris, praeses Tritonia bellis...* ne figure pas dans V).

Schenkl<sup>195</sup>. En revanche, la collection "V" (représentée en l'occurrence par @ et V) est la seule qui nous ait transmis ce jeu sur l'alphabet grec qu'est le *De litteris monosyllabis Graecis ac Latinis* du *Technopaegnion*, dans la version de ce texte qui justement était destinée personnellement à Drepanius. Si l'éditeur antique, qui manifestement voulait éliminer de la collection toute trace de grec, n'a gardé que celle-là, n'est-ce pas précisément parce qu'il en avait été le destinataire ? Enfin, la collection "V" est seule à transmettre des textes que Drepanius a justement connus, voire cités, sans pour autant ne connaître qu'eux. Il n'est donc pas absurde de voir en Drepanius l'éditeur qui aurait établi la collection, disciple assez proche d'Ausone pour avoir réalisé (ou achevé) ce travail, éventuellement à l'usage du petit-fils de son maître, Paulin de Pella.

C'est justement à la strate la plus ancienne de la tradition transmettant cette collection qu'est associé le *De cereo paschali*, puisqu'il est transmis par *Paris BNF lat. 7558*, particulièrement lié, à l'intérieur de la parentèle lyonnaise des manuscrits d'Ausone, au témoin @. Comme on l'a vu plus haut, le *Lat. 7558* et @ permettent de remonter à un état de la collection "V" antérieur à V lui-même, mais provenant également de l'Espagne wisigothique. Le détour par la tradition manuscrite d'Ausone et Paulin de Nole révèle donc des liens particuliers entre cette collection et Drepanius, mais aussi, par transitivité, entre Drepanius et l'Espagne : liens dont on retrouve l'écho dans le contenu de la collection "V". L'activité éditoriale de Drepanius et les circonstances particulières de son existence pourraient expliquer pourquoi c'est l'Espagne qui a été le principal noeud de transmission de cette collection, plutôt que l'Aquitaine. En effet, on verra plus loin en étudiant le contenu du *De cereo paschali* qu'il pourrait justement évoquer, du point de vue liturgique et théologique, l'Espagne de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>195</sup> K. SCHENKL, éd., 1883, p. XXXIX.



## SECONDE PARTIE

### PACATUS DREPANIUS, CHRÉTIEN ET POÈTE

Je redonne ici le poème avec l'orthographe du manuscrit, dont les principales corruptions ont été corrigées<sup>196</sup>. Celui-ci offre un texte entièrement dénué de ponctuation; la traduction du texte m'a obligée quelquefois à modifier la ponctuation proposée par Dümmler. Il m'a paru plus simple qu'une longue analyse de faire apparaître en note les parallèles textuels ou stylistiques avec le panégyrique de Théodose, qui sont assez nombreux et manifestent une certaine unité dans le maniement de la langue et de la rhétorique. J'ai substitué aux relevés d'E. Dümmler les parallèles qui me semblaient pertinents, et qui recourent en partie les siens. On trouvera d'abord les rapprochements avec le panégyrique de Théodose (PACATUS, *Pan.*), ensuite essentiellement les parentés avec Ausone (pour ce dernier, les citations sont suivies, entre crochets, du sigle du ou des manuscrits transmettant l'oeuvre) et Paulin de Nole, enfin les parallèles textuels obtenus par le CDROM *Poesis*<sup>197</sup>.

---

<sup>196</sup> Se reporter à l'apparat, donné à la suite du texte. Transcription du poème tel que le transmet *Paris BNF lat. 7558* dans *Un fantôme et un revenant...*, p. 712-713; on peut aussi se reporter aux planches I à III.

<sup>197</sup> *Poesis. CD-ROM dei testi della poesia latina*, a cura di P. MASTANDREA e L. TESSAROLO, Bologna, Zanichelli, 1995. Cet instrument de travail entend couvrir toute la poésie latine des origines au VII<sup>e</sup> siècle; ce travail avait reçu son point final quand est parue la nouvelle version du CDROM, *Poetria nova*, qui s'étend jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle à l'exclusion des recueils de poésie rythmique (Firenze, SISMEL, Edizioni del Galluzzo, fin 2001). Toutes les références citées d'après *Poesis* renvoient bien sûr à l'édition utilisée par les auteurs.

I — LE *DE CEREO PASCHALI* DANS SON CONTEXTE LITTÉRAIRE**Le texte et ses parallèles**

INCIPIT UERSVS DREPANI DE CEREO PASCHALI

Alme deus rerum<sup>198</sup>, caeli custodia, cuius

Legibus ę ternis vertigine concita iugi<sup>199</sup>

Volvitur immensi socialis<sup>200</sup> machina mundi<sup>201</sup>,

Te caelum et<sup>202</sup> quicquid caeli tegit<sup>203</sup> aureus umbo<sup>204</sup>,

5 Te chorus astrorum<sup>205</sup>, te sol, te menstrua luna<sup>206</sup>,

Te nimbi et nebule<sup>207</sup>, verrentesque equora venti<sup>208</sup>,

---

<sup>198</sup> Cf. AUSONE, *Versus paschales* (PRETE IX) v. 6 *Magne pater rerum*, v. 16 *pater alme* [VPHZ]; PAULIN DE NOLE, *Carm.* 6, v. 1 *summe pater rerum*, PAULIN DE NOLE (?), *Carm. App.* I, v. 79 *Ille deus rerum, caeli terraeque creator*. D'après *Poesis* : VENANCE FORTUNAT, *Carm.* 10, 6, 73 *alme, decus rerum* : en fait il s'agit, dans l'édition des MGH *Auct. Ant.*, 4, p. 236, d'une restitution, alors que l'ensemble des manuscrits donne *alme deus rerum* ; l'attribution du *De cereo paschali* à un auteur antérieur à Fortunat redonne de la valeur à cette leçon.

<sup>199</sup> Thème du mouvement perpétuel chez PACATUS, *Pan.* X, 1 *Gaudent profecto perpetuo divina motu et iugi agitatione se vegetat aeternitas... Vt indefessa vertigo caelum rotat, ut maria aestibus inquieta sunt, ut stare sol nescit, ita tu, imperator, continuatis negotiis et in se quodam orbe redeuntibus semper exercitus es*. Le début de cette citation rappelle AUSONE, *Epist.* PRETE XXV, XVIII, v. 18 *sic geminas alterna rotat vertigo tenebras* [V] : cf. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 287, et surtout l'*Ecl.* PRETE XIII, VIII, v. 3 *quos indefessa volvens vertigine mundus* [V], que le panégyriste semble bien citer : cf. GREEN, *The Works of Ausonius...*, p. 422. Comme dans cette *Ecl.*, Drepanius associe dans son poème le verbe *volvare* à *vertigo*. Ce faisceau d'associations entre le panégyrique, la lecture d'Ausone et le poème pourrait donner des indications sur la datation relative des deux oeuvres de Drepanius.

<sup>200</sup> Adjectif relativement rare qui se trouve chez PACATUS, *Pan.* II, 1 pour exprimer de même la complémentarité et l'union des éléments : ... *qua litus Oceani cadentem excipit solem et deficientibus terris sociale miscetur elementum...*

<sup>201</sup> Cf. EUGÈNE DE TOLÈDE, *Oratio* v. 1 *Rex, deus immensi quo constat machina mundi*. D'après *Poesis* : *immensi... mundi* occupent la même place dans le vers uniquement chez MANILIUS, *Astronomica* 1, 247 : *hoc opus immensi constructum corpore mundi*, avec la même idée de construction; aussi STACE, *Theb.* 3, 498 : ... *et immensi fruitur caligine mundi*.

<sup>202</sup> La restitution du *et*, qui ne figure pas dans le manuscrit, ne s'impose pas métriquement.

<sup>203</sup> LUCRÈCE, 5, 200 : *Principio quantum caeli tegit impetus ingens*.

<sup>204</sup> D'après *Poesis* : deux occurrences d'*aureus umbo* : VIRGILE, *Aen.* 10, 884 et RUTILIUS NAMATIUS, *De reditu* 1, 118; seul Virgile l'a en fin de vers.

<sup>205</sup> D'après *Poesis* : *Anthol. lat.* 483 (*Sisebuti regis Gothorum epistula missa ad Isidorum de libro rotarum*) v. 49 : *At chorus astrorum...*

<sup>206</sup> Outre les références à des auteurs classiques fournies par *Poesis*, cf. ORIENTIUS, *Orationes* v. 11 : *Te solis astrum cum sorore menstrua... [invocant]*.

<sup>207</sup> Pour les sonorités, cf. AUSONE, *Ephemeris* PRETE II, VII, v. 35 *nubila nimbi* [V].

<sup>208</sup> Cf. ORIENTIUS, *Orationes* v. 16-17 : *aer aquosus sive sudus invicem, / simulque venti pluviae grando flumina...* D'après *Poesis* : deux occurrences seulement, chez LUCRÈCE, 5, 266 *partim*

Te lucis noctisque vices<sup>209</sup>, te quattuor anni

Tempora<sup>210</sup> transcursis in se redeuntia<sup>211</sup> metis<sup>212</sup>,

Te terra et quicquid terras ambitque<sup>213</sup> tegitque<sup>214</sup>,

10 Te freta, te curvis errantia flumina ripis<sup>215</sup>,

Te proprii fontes, te iussae stare paludes<sup>216</sup>,

*quod validi verrentes aequora venti et 388 nequiquam, quoniam verrentes aequora venti.*, mais aussi LUCRÈCE, 6, 624 *venti ... verrentes equora, ventis...*

<sup>209</sup> D'après *Poesis* : CLAUDIEN, *Carm.* 3 (*In Rufinum*), v. 6 *et lucis noctisque vices : tunc omnia rebar*; deux occurrences dans toute la littérature latine jusqu'au VII<sup>e</sup> s., l'une plus éloignée : STACE, *Theb.* 4, 282 *Hi lucis stupuisse vices noctisque feruntur*, l'autre, celle de Claudien, identique (cf. comm. de l'*In Rufinum* par H. L. LEVY, *Claudians' In Rufinum. An exegetical Commentary*, Princeton, 1971 [Philological Monographs of the American Philological Association, 30], p. 12). Une variante : SIDOINE APOLL., *Carm.* 15, 40 *Quid noctis lucisque vices, quid menstrua lunae / incrementa parent...* Cf. ORIENTIUS, *Commonitorium* v. 115 *noctes atque dies succedunt mensibus anni*.

<sup>210</sup> Cf. AUSONE, *Ecl.* PRETE XIII, XVIII v. 1 ... *tempora quattuor anni* [Z]. D'après *Poesis* : le seul qui ait l'expression répartie de la même façon sur deux vers est MANILIUS, *Astronomica* 3, 621-622 ... *quod in illis quattuor anni / tempora vertuntur signis...*

<sup>211</sup> Cf. PACATUS, *Pan.* X, 1 : ... *continuatis negotiis et in se quodam orbe redeuntibus...* Le parallèle donné ici par Dümmler (VIRG., *Georg.* IV, 444) a un sens tout différent.

<sup>212</sup> *Redeuntiamus* cod. La restitution de Dümmler (*metis*) se justifie par l'image de la *meta* au v. 46, évoquée ici par le *transcursis* et l'idée d'un parcours cyclique. Cf., d'après *Poesis* : PAULIN DE PÉRIGUEUX, *Vita Martini* 2, 179 *tempora transcursis adstant praesentia saeculis*. Le *Carmen de ternarii numeri excellentia* pseudo-Ambrosien peut être rapproché de ce vers dans l'éd. de C. WEYMAN, *In den Pseudo-Ambrosianischen Versen über die Dreizahl*, 1923-1924, réimpr. dans *Beiträge zur Geschichte der christlich-lateinischen Poesie*, München, 1926, p. 43-46, v. 11 : *Terno mense suis redeunt stata tempora metis*; apparemment, seul Julien de Tolède cite ce vers avec *metis*, contre le *membris* des autres manuscrits (d'Aldhelm et Alcuin, mais aussi *London BL Royal* 15 B XIX f. 101v) : cf. H. HAGEN, *Anecdota Helvetica = GL Suppl.* [8], Leipzig, 1870, p. CCXXXV, et plus récemment, sans identification, M. A. H. MAESTRE YENES, *Ars Iuliani Toletani episcopi. Una gramática latina de la España visigoda*, Toledo, 1973 (*Vestigios del pasado*, 5), p. 192, l. 43-44. Le seul parallèle possible apparaîtrait donc dans le milieu qui a transmis l'anthologie hispanique.

<sup>213</sup> PACATUS, *Pan.* XXVII, 5 : ... *ut ille qui cuncta ambit Oceanus quas suggerit aquas terris recipit e terris...*

<sup>214</sup> Goût pour la répétition, la figure étymologique chez PACATUS, *Pan.* VIII, 3 : ... *gravissimas pugnas terra marique pugnatas*. D'après *Poesis* : une seule occurrence de *tegitque*, de plus en fin d'hexamètre : MANILIUS, *Astronomica* 4, 525 *sed, Geminos aequa cum profert unda tegitque / parte...*, mais une seule expression semblable, avec *ambitque* à la même place et une fin d'hexamètre presque entièrement semblable : CLAUDIEN, *Panegyricus de quarto consulatu Honorii Augusti*, v. 288 ... *qui perpetuo terras ambitque vehitque*.

<sup>215</sup> Même idée dans la *Moselle* d'AUSONE, mais sous une forme toute différente : PRETE XX, v. 285-286 *quas medius dirimit sinuosis flexibus errans / amnis* [GXBRLF]. L'anaphore du *te*, ainsi que ce dernier vers, peuvent également rappeler la fin de la *Moselle*, v. 477 sqq *te fontes vivique lacus, te caerula noscent / flumina, te veteres, pagorum gloria, luci; / te Druna, te sparsis incerta Druentia ripis / Alpinique colent fluvii...* D'après *Poesis* : MANILIUS, *Astronomica* 4, 417 *variis fugientia flumina ripis* (*variis* est une conjecture de HOUSMAN, qui s'aide de l'idée exprimée au v. 423 *et nunc per scopulos, nunc campis labitur amnis...* : or cette idée serait parfaitement exprimée par *curvis*; Drepanius ayant manifestement lu Manilius, comme le montrent de nombreux parallèles, pourquoi ne pas proposer son *curvis*, qui pourrait passer pour une tradition indirecte ? Les manuscrits donnent *partis*); PÉTRONE, *Sat.* CXXIII, *Bellum civile* v. 202 : *victa suis haerentia flumina ripis*; STACE, *Theb.* 4, 313 *et plenis obstantia flumina ripis*.

<sup>216</sup> D'après *Poesis* : [PROSPER D'AQUITAINE], *Carmen de providentia* 1, 574 *Saxa iacent, amnes decurrunt, stantque paludes*; DRACONTIUS, *Laudes Dei* 2, 218 *flumina te metuunt, te fontes stagna paludes* : tout le passage rappelle fortement le texte de Drepanius, avec l'anaphore du *te* et le passage en revue de toute la création. Cf. aussi *Paris BNF lat.* 4841 (IX) f. 92v, *Carmen claudii De luna* (*Anthol. lat.* 1/2, *Carm.* 723), attribuable à CLAUDIEN (l'attribution à Claudius Antonius par L.

Te proneꝝ pecudes sortiteque alta volucres,

Te<sup>217</sup> muti pisces, te virosi serpentes,

Pro se quisque tremunt<sup>218</sup>. Age rerum maxime rector<sup>219</sup>,

## 15 Sidereas acies oculorum blanda tuentum

Ad famulos demitte tuos vultuque seren<sup>220</sup>

Aspice constructam<sup>221</sup> [tanta] in mysteria plebem,

Unum queꝝ trino celebrat sub nomine numen<sup>222</sup>.

Non sic idē is ululantur Dindyma Gallis<sup>223</sup>

---

HERRMANN, *Claudius Antonius et la crise religieuse de 394 ap. J. C.*, dans *παγκαρπεια. Mélanges Henri Grégoire*, t. 2 = *Univ. Libre de Bruxelles. Annuaire de l'Inst. de phil. et d'hist. or. et sl.*, 10, 1950, p. 329-342 [p. 338-339], non argumentée, semble plus que hasardeuse :

(...) *Te redeunte dies fraternas colligit horas.*

*Te pater oceanus renovato respicit axa* (axe conī. AL).

*Te spirant terræ tu vinclis tartara cingis.*

*Tu sistro renovans* (renovas corr. AL) *brumam tu cymbala quassas.*

*Issis luna choris cælestis iuno cibile* (pour cybele).

*Alternis tu nomen agis sub mense diebus.* (...)

<sup>217</sup> Anaphore du pronom, et même effet de *cola* rimés chez PACATUS, *Pan.* III, 6 : ... *cui felix patria, cui domus clara, cui forma divina, cui aetas integra, cui militarium civiliumque rerum usus contigisset* ? Anaphore du verbe chez PACATUS, *Pan.* IV, 4 : *adde* x 4. Cf. encore PACATUS, *Pan.* IV, 5 : *haec* x 8 - *Pan.* XLII, 2 : *illa* x 3 - *Pan.* XLIV, 5 : *haec* x 2 + *his* x 2 + *haec* x 5 - *Pan.* XLV, 6 : *cuncti* x 3 etc.

<sup>218</sup> Cf. PACATUS, *Pan.* XXII, 2 *Tua enim, imperator, auspicia non haec tantum gentes tremunt...* PAULIN DE NOLE, *Carm.* 22, 89-90 *caelum, mare, sidera, ventos, / qua fecit virtute regens* (...) / v. 93 *quem cuncta tremant, cui cuncta ministrent.*

<sup>219</sup> Cf. PACATUS, *Pan.* IV, 2 : *ille rerum fabricator.* D'après *Poesis* : JUVENCUS, *Evangeliorum libri* 4, 502 *rerum mitissime rector; maxime rector* en fin de vers d'abord chez VIRGILE, *Aen.* 8, 572.

<sup>220</sup> D'après *Poesis* : *vultuque sereno* chez LUCRÈCE, 3, 293; SILIUS ITALICUS, *Punica* 16, 233; STACE, *Theb.* 8, 242; CLAUDIEN, *De consulatu Stilichonis liber secundus* (*Carm.* 22), 10; CYPRIANUS GALLUS, *Numeri* 1, 61; ORIENTIUS, *Commonitorium* 2, 259; *vultuque seren* uniquement chez LUCAIN, *Bell. civ.* 4, 363.

<sup>221</sup> M. D. Reeve, qui soupçonne ici une corruption du texte, suggère *constrictam*, ou plutôt *confertam*.

<sup>222</sup> Cf. PAULIN DE NOLE, *Carm.* 27, 457 *fassus enim est unum trino sub nomine regnum*; PAULIN DE NOLE, *Epist.* 32, CSEL 29, p. 279 l. 25 *ecce velut trino colit unam nomine mentem*; PAULIN DE NOLE, *Epist.* 32, CSEL 29, p. 291 l. 2 *Una fides trino sub nomine quae colit unum.* *Poesis* ne donne pas d'autre occurrence; on peut ajouter PAULIN DE NOLE, *Carm.* 27, 258 *sic animas steriles in nomine gratia trino / innovat.* Dans la *Laus Christi*, *Carm. spur.* 20 de CLAUDIEN v. 28 (éd. J. B. HALL, Teubner, 1985, p. 426) : *et toties unus triplicique in nomine simplex.*; c'est l'adjectif *triplex* que préfère aussi PRUDENCE, *Cath.* V, 163 *regnum continuat nomine triplici* (si cette strophe est bien de lui), qui peut reprendre l'idée du *Carm.* 27 de Paulin. Dans la *Psychomachie*, la variante du v. 3 *unum namque Deum colimus de nomine trino* n'est pas assurée. Le CLCLT, pour l'Antiquité tardive, ne donne que sept occurrences de *trino ... nomine* : une chez Ambroise, mais dans un contexte qui ne semble pas significatif, quatre chez Paulin, une chez le pseudo-Hilaire sur les Épîtres catholiques (CPL 508 : ce texte pourrait dater du VIII<sup>e</sup> s., et doit donc être éliminé de cette revue), la dernière chez ARATOR, *Historia Apostolica*, II, v. 611; sur la théologie trinitaire d'Arator, et ce passage en particulier, cf. B. BUREAU, *Lettre et sens mystique dans l'Historia Apostolica d'Arator. exégèse et épopée*, Paris, 1997 (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité, 153), p. 376-383 (en particulier p. 380-382, traduction p. 381, n. 1193); l'emploi de cette expression est particulièrement intéressant chez Arator, puisqu'il traduit la conception de la foi, et singulièrement de la Trinité, de l'hérétique : ... *quia nomine trino / dogmata prava trahunt...*

20 Attica nec grais nuribus<sup>224</sup> vigilatur Eleusis<sup>225</sup>, [ f. 121v]

Orgia tebanus vel agit nocturna citheron<sup>226</sup>.

Nil habet insanum strepitu<sup>227</sup>, nil ture vaporum<sup>228</sup>,

Sanguine nil madidum, nil cursibus immoderatum,<sup>229</sup>

Nox sacris operanda<sup>230</sup> tuis. Tantum prece pura,

25 Simplicibus votis<sup>231</sup> manibusque ad celsa supinis<sup>232</sup>

Te colimus natumque tuum, quem<sup>233</sup> cuncta tuentem<sup>234</sup>

Et tibi consortem verbo genitore creasti,

Ignea quem celsi linquentem moenia caeli

Visurumque suas hominis sub imagine terras<sup>235</sup>

30 Intacto pregnans<sup>236</sup> utero dedit innuba mater.

<sup>223</sup> AUSONE, *Epist.* PRETE XXV, XXVI, v. 16 : les manuscrits lyonnais autres que V et @, dont le *lat.* 7558, et les manuscrits de type "Z" ont *Dindymaque Idaeo* pour *Dindyma Gargarico*. D'après *Poesis* : une occurrence semblable, CLAUDIEN, *Raptus* 2, 269 *seu tu sanguineis ululantia Dindyma gallis*. Ce parallèle confirme la valeur de la conjecture proposée par M. D. Reeve, *ululantur*, beaucoup plus satisfaisant que l'étrange *simulantur* du manuscrit.

<sup>224</sup> D'après *Poesis* : OVIDE, *Her.* 8, 12 *si raperet Graias barbara turba nurus*.

<sup>225</sup> D'après *Poesis* : même répartition des mots chez SIDOINE APOLL., *Carm.* 22, 176 *Attica Triptolemo civi condebat Eleusin*.

<sup>226</sup> Même type d'allusions mythologiques chez PACATUS, *Pan.* IV, 5 : *Cedat his terris terra Cretensis parvi Iovis gloriata cunabulis et geminis Delos reptata numinibus et alumno Hercule nobiles Thebae. Fidem constare nescimus auditis : deum dedit Hispania quem videmus*. Cf. aussi PACATUS, *Pan.* XVII, 1 sur les légendes représentées au théâtre, et *Pan.* XLIV, 5 ... *Herculeos labores et Indicos Libero triumphos et anguipedum bella monstrorum*. D'après *Poesis* : VIRGILE, *Aen.* 4, 303 *Orgia nocturnusque vocat clamore Cithaeron*.

<sup>227</sup> D'après *Poesis* : une seule occurrence de cette alliance de termes, CORIPPE, *Pan. in laudem Iustini* 3 v. 295 ... *insanum volvens strepitum*.

<sup>228</sup> D'après *Poesis* : nombreux exemples de *ture vaporant* et *ture vaporo*, mais pas de *ture vaporum*.

<sup>229</sup> Cf. ORIENTIUS, *Commonitorium* I v. 65-66 : *Et colimus non ture dato, non sanguine fuso / Non vino madidi, non epulis gravidi*.

<sup>230</sup> Cf. PACATUS, *Pan.* III, 2 : *Nam ut divinis rebus operantes in eam caeli plagam ora convertimus a qua lucis exordium est...*

<sup>231</sup> Cf. PRUDENCE, *Cath.* II, 49-50 *Te mente pura et simplici, / te voce...*; ORIENTIUS, *Commonitorium* I v. 77-78 : *debita solvantur sancto mihi pectore vota : / hostia me laudis puraque vox celebret*.

<sup>232</sup> Cf. [PAULIN DE NOLE], *Carm.* 32, 45 ... *manibusque haurire supinis*. D'après *Poesis* : VIRGILE, *Aen.* 4, 205 *multa Iovem manibus supplex orasse supinis*; et, sans qu'il soit question de prière, STACE, *Silvae* 3, 4, 93 *Tunc puer e turba, manibus qui forte supinis...*; HILAIRE, *De mart. Macc.* 1, 300 *procidit in faciem pariter manibusque supinis / has habuit voces...* Seul le *Carm.* 32 des oeuvres de Paulin présente la même répartition des mots dans le vers.

<sup>233</sup> Dans le manuscrit, *natumquem* semble le fruit d'une correction de *natuq* : une hésitation qui justifie la solution adoptée par Guillaume Morel.

<sup>234</sup> Cf. PAULIN DE NOLE, *Carm.* 22, 109 *namque deum frustra fugiens, quem cuncta tenentem / nemo fugit...* Pour une clausule apparentée, cf. VALERIUS FLACCUS, *Arg.* 2, 223 *quosdam insomnes et cuncta tuentes*.

<sup>235</sup> D'après *Poesis* : OVIDE, *Met.* 1, 213 *et deus humana lustrum sub imagine terras*.

Hunc ut per totam possimus dicere noctem<sup>237</sup>  
 Inferimus claros sanctis altaribus<sup>238</sup> ignes<sup>239</sup>.  
 Vestibus innumeris tereti circumflua giro<sup>240</sup>,  
 Aequoream cohibet formatrix<sup>241</sup> cera papyrum<sup>242</sup>,  
 35 Cera<sup>243</sup> domus mellis<sup>244</sup>. Iam cetera turba colentum<sup>245</sup>  
 Nigrantes tenuat<sup>246</sup> vario splendore tenebras<sup>247</sup>,  
 Ubertat stuppas, fervet discordia concors<sup>248</sup>

<sup>236</sup> Un caractère gratté après le g. D'après *Poesis* : PAULIN DE NOLE, *Carminum appendix 3* (= *Carmen ad Deum post conversionem*) v. 210 : *intacto praegnans virgo parit gremio*.

<sup>237</sup> D'après *Poesis* : même répartition des mots dans MAXIMIEN, *El.* 5, 93 *tu mihi per totam custos gratissima noctem*.

<sup>238</sup> Au moins un caractère gratté après *altari*.

<sup>239</sup> D'après *Poesis* : OVIDE, *Ex Ponto* 3, 1, 161 *sed prius imposito sanctis altaribus igni*; 6 occurrences d'*altaribus ignes*, une d'*altaribus ignem*.

<sup>240</sup> Cf. AUSONE, *Ecl.* PRETE XIII, VI, v. 2 *caeli circumdata gyro* [V] - AUSONE, *Epist.* PRETE XXV, XXV (inc. *Proxima quae*), v. 24 *tereti circumdata ligno* [V Π P h San, et dans la tradition de Paulin Paris BNF lat. 2122 (= S3 de Prete) Bruxelles BR 10703-10705 (= β de Prete)] - AUSONE, *Epist.* PRETE XXV, XII, v. 47 *per teretes feminum gyros...* [VZ] mais le contexte n'a aucun rapport avec le nôtre. D'après *Poesis* : SYMPHOSIUS, *Aenigmata* 1, 215 ... *tereti perlucida gyro*.

<sup>241</sup> Selon É. GALLETIER, t. III, p. 63 n. 1 "il semble qu'il faille lui [à Drepanius] attribuer les néologismes *amplificatrix* (VIII, 5), *durator* (XXXIII, 4)". Pour *formatrix*, Blaise cite plusieurs emplois (TERT., AUG.) ; le terme semble n'apparaître que dans la littérature chrétienne, à partir de Tertullien. Cf. aussi PACATUS, *Pan.* XVII, 1 : *ostentatrix*. D'après *Poesis* : CORIPPE, *Paneg. in laudem Iustini* 2, 16 (où l'adjectif s'applique à *lux aeterna deus*) ... *et caeli liquidos formatrix condidit ignes*.

<sup>242</sup> D'après *Poesis* : *De cereo* (*Anthol. lat.* 94 = éd. D. R. SHACKLETON BAILEY, Teubner, 1982, n. 83) = *Codex Salmasianus Paris BNF lat.* 10318 p. 75, v. 1 *Lenta paludigenam vestivit cera papyrum*.

<sup>243</sup> Goût pour la répétition dans PACATUS, *Pan.* VIII, 3 : ... *gravissimas pugnas terra marique pugnatas* - *Pan.* XII, 1 : ... *et cogebaris invitus : invitus inquam* - *Pan.* XIV, 4 *Sic est enim, sic est* - *Pan.* XX, 2 *aut satisfecit humanitas, humanitas inquam...*

<sup>244</sup> JÉRÔME, *Epist.* 128 § 2, CSEL 56, 1918, p. 158 l. 4 ... *cera contempta quae mellis hospitium est...*; ENNODE, *Opusc.* IX, *PL* 63, col. 260B *quae per domos cereas divino stipant mella compendio*. Plus lointainement, cf. *Anthol. lat.* 95 (= éd. D. R. SHACKLETON BAILEY, Teubner, 1982, n. 84), provenant aussi du *Codex Salmasianus* p. 75, v. 3-4 [*cerea*] (...) *Congrua votiferae submittit pabula flammae / Quae castis apibus praebuit ante domus*.

<sup>245</sup> [PAULIN DE NOLE], *Carm.* 32 v. 63 *venit in amplexus. quid dicit turba colentum ?* D'après *Poesis*, c'est le seul exemple de cette *iunctura*.

<sup>246</sup> Emploi de *tenuare* chez PACATUS, *Pan.* V, 3.

<sup>247</sup> Pour la clausule, cf. PAULIN DE NOLE, *Carm.* 23, 147 *et placido densas aperit splendore tenebras*, seul exemple, d'après *Poesis*, qui ne soit pas postérieur au *De cereo paschali*. D'après *Poesis* : *Anthol. lat.* 552, 3 *vario splendore colorum*; trois autres occurrences de *vario ... splendore...*, chez Claudien, Avit, Venance Fortunat; STACE, *Theb.* 12, 254 *modo nox ipsa tacebat / solaque nigrantes laxabant astra tenebras* (seul exemple de *nigrae tenebrae*).

<sup>248</sup> Jeux sur les mots : PACATUS, *Pan.* XXVI, 5 *vorago revomebat*, *Pan.* XXXIV, 4 *decolor cruore*. PAULIN DE NOLE, *Carm.* 8 (paraphrase du Ps. 2) v. 20, à la suite d'un vers évoquant la crainte tremblante devant Dieu, comme dans le *De cereo paschali* : ... *deservite deo trepidi mixtoque fideles / exultate metu; fiat discordia concors / dissimiles socians affectus pectore in uno...* D'après *Poesis* : MANILIUS, *Astronomica* 1, 142 ... *sitque haec discordia concors*, où il est question de la diversité des éléments et de l'unité du monde. C'est dans un tel contexte qu'apparaît *discordia concors* sous la plume de l'auteur anonyme du *De pulchritudine mundi* (v. 19), poème daté par F. DOLBEAU de la fin du IV<sup>e</sup> siècle et situé par lui dans le cercle d'Augustin à Thagaste (*Un poème philosophique de l'Antiquité tardive : De pulchritudine mundi. Remarques sur le Liber XXI sententiarum* (CPL 373), dans *RÉAug.* 42,

Ut, dum sacra pio peraguntur mystica<sup>249</sup> ritu<sup>250</sup>,

Aemula sidereis vigilant funalia flammis<sup>251</sup>.

40 Haec tibi, perpetui<sup>252</sup> patris indiscreta<sup>253</sup> propago,

Multa luce micans terra nox splendet in omni,

Nox claro mage clara die<sup>254</sup>. Gens nulla<sup>255</sup> nivali

1996, p. 21-43). F. Dolbeau signale l'emploi de cette expression chez deux correspondants d'Augustin : si la réponse en vers de Licentius à Augustin file la même métaphore que Manilius et le *De pulchritudine mundi* (*Epist.* XXVI v. 130, CSEL 34, 1, p. 94 : *est etiam superum concors discordia rerum*), la première occurrence appartient au même registre de religiosité affective que les poèmes de Paulin et Drepanius : ... *mille modis concordia discordia veneramur et colimus* (fin d'Augustin, *Epist.* 16, de Maxime de Madaure, CSEL 34/1, p. 39 l. 15); commentaire de ce dernier texte par H.-J. HORN, *Discordia concors ? Zu einem Briefwechsel des Augustinus mit Maximus von Madaura*, dans *Chartulae. FS. für Wolfgang Speyer...*, Münster, 1998 (Jahrbuch für Antike und Christentum. Ergänzungsband, 28), p. 194-198. Seuls Manilius, Paulin et Drepanius ont en commun la clause *discordia concors*.

<sup>249</sup> De même AUSONE, *Versus paschales* PRETE IX, v. 2 [VPhZ] parle du "myste". D'après *Poesis* : 3 occurrences de *sacra* et *mystica* : CL. MARIUS VICTORIUS, *Alethia, Precatio* v. 111 *pellat et aeternae reseret sacra mystica vitae*; EUGÈNE DE TOLÈDE, *Carm.* 8, 27 *haec sunt sacra dei, iuris haec mystica divi*; *Anthol. lat. Carm. epig.* 766, 1 = *CIL* XII, 2124, inscription trouvée à Vienne en Dauphiné (pas de datation dans le *CIL*) *Hoc iacet in tumulo sacra qui mystica semper...* Rien aux autres cas.

<sup>250</sup> Cf. PAULIN DE NOLE, *Carm.* 9 (paraphrase du Ps. 136) v. 18 *deque pio ritu lusum faciemus iniquum* (seule occurrence d'après *Poesis*).

<sup>251</sup> Même vibration chez PAULIN DE NOLE, *Carm.* 14, 52 *rumpitur et noctem flammis funalia vincunt*, qui reprend VIRGILE, *Aen.* 1, 727 *incensi et noctem flammis funalia vincunt*. D'après *Poesis* : STACE, *Theb.* 10, 55 ... *et ingestis vigilant altaria flammis* (cf. VIRGILE, *Ecl.* 8, 105 ... *corripuit tremulis altaria flammis*, repris dans le *Carm.* 6 des oeuvres de Paulin de Nole, v. 38); STACE, *Silvae* 4, 4, 80 *Aemula Trinacriis volvens incendia flammis*; AVIEN, *Aratea* 1, 163 *Aemula vicinis accendit lumina flammis*; PÉTRONE, *Fragm.* 63, 1 *Candida sidereis ardescunt lumina flammis*.

<sup>252</sup> Je propose de corriger ainsi le *prope tui* du manuscrit, qui pourrait reproduire l'abréviation wisigothique de *per-*, exactement semblable à l'abréviation de *pro-* dans la caroline. Le texte ainsi corrigé est incontestablement plus riche de sens que les chevilles *nempe* ou *quippe* proposées par les éditeurs précédents, et la correction plus économique du point de vue paléographique. L'idée elle-même est fréquemment exprimée (par ex. PAULIN DE NOLE, *Carm.* 27, v. 495 sqq), mais la formulation ne semble pas avoir de parallèle exact. Le texte le plus proche est attribué par Augustin au manichéisme dans le *Contra epistulam quam vocant fundamenti*, datable de 397 (*CPL* n° 320, éd. J. ZYCHA, CSEL 25, 1891, p. 209, l. 12 sq) ... *deus pater in sua sancta stirpe perpetuus...*; on retrouvera l'expression chez ALCUIN, *Carm.* 20 (à Paulin d'Aquilée), v. 28 *Angelici faciem coetum qui cernitis almam, / Perpetui patris caelesti in culmine semper...* Pour introduire le groupe au vocatif qui suit, et par analogie avec le v. 45 (pronom personnel de la deuxième personne à un autre cas, suivi d'un vocatif), M. D. Reeve propose de restituer *Christe* : une conjecture qui se justifie pleinement, qu'il s'agisse du sens ou de la paléographie (*χρe*). Comme il y a eu deux adresses à Dieu le Père (*deus, rector*), il y en aurait deux, exactement parallèles, au Fils. Cependant, je ne suis pas sûre qu'un premier vocatif soit indispensable pour introduire le groupe de *propago*, ni que, malgré l'insistance de Drepanius sur la deuxième personne, le *tui* soit nécessaire en latin, en particulier dans un tel contexte, où le doute sur la filiation n'existe pas. En outre, *Christe tui* introduit une coupe au trochée second avant la penthémimère, ce qui produit un effet bizarre, identique il est vrai au v. 45. Mais si dans ce vers, la mise en valeur de *neget* est lourde de sens, la mise en valeur de *tui* par la coupe principale s'explique moins (cf. *supra*) que celle de *perpetui*; dans ce dernier cas, la penthémimère unique confère au vers un meilleur équilibre, me semble-t-il.

<sup>253</sup> Emploi d'*indiscreta* chez PACATUS, *Pan.* XX, 3. D'après *Poesis* : aucun exemple de cette alliance de mots.

<sup>254</sup> Cf. Ps. 138, 12 *et nox sicut dies inluminabitur*, mais surtout ASTERIUS LE SOPHISTE, *Hom. in Ps.* V, 6, 4 «W nu;x hJme%ora; lamprote%ora... (etc.) (337-341 circa; cité d'après R. CANTALAMESSA, *La Pâque dans l'Église ancienne*. Version française par F. MORARD, Bern - Frankfurt am Main - Las Vegas, 1980, n° 57, p. 102-103 [version italienne Torino, 1978]).

<sup>255</sup> D'après *Poesis* : un seul exemple, à la même place dans le vers : CLAUDIEN, *In Eutropium*, lib. I v. 323 ... *gens nulla probatur(...)*.

Usque adeo subiecta polo<sup>256</sup> est, quam frigore pigrum  
 Sidus et aeterne premat inclementia brumę<sup>257</sup>, [f. 122]  
 45 Quae te, Christe, neget. Rutilum qua flammeus orbem  
 Sol<sup>258</sup> agit, occidui qua<sup>259</sup> meta secunda diei<sup>260</sup> est  
 Et qua prima patet rediturae ianua lucis<sup>261</sup>,  
 Tu coleris. Dum finis<sup>262</sup> erit, dum terra manebit,  
 Vertetur caelum, vertentur mensibus anni<sup>263</sup>,  
 50 Semper honos<sup>264</sup> nomenque tuum laudesque canentur<sup>265</sup>.

<sup>256</sup> D'après *Poesis* : une occurrence de *polo... nivali* : SÉNÈQUE, *Agamemnon* v. 67-68 *commota vadis unda nivali / vicina polo*; une seule occurrence de l'idée de soumission au pôle, dans les mêmes termes : MANILIUS, *Astronomica* 1, 225 ... *medio subiecta polo quaecumque coluntur*. PACATUS, *Pan.* IV, 3 ... *nec arctois subiecta frigoribus...*

<sup>257</sup> Même thème chez PACATUS, *Pan.* XXII, 2 *Tua enim, imperator, auspicia non haec tantum gentes tremunt quas ab orbe nostro silvarum intervalla vel flumina montesve distinguunt, sed quas aeternis ardoribus inaccessas aut continua hieme separatas aut interfusis aequoribus abiunctas natura disternat* (etc.).

<sup>258</sup> D'après *Poesis* : une seule occurrence de *flammeus sol* : CYPRIANUS GALLUS, *Liber geneleos* 1, 464 (rien aux autres cas).

<sup>259</sup> Même emploi de *qua* dans le sens de "où" et non "par où" chez PACATUS, *Pan.* II, 1 ... *qua litus Oceani cadentem excipit solem et deficientibus terris sociale miscetur elementum...*, ainsi que dans [PAULIN DE NOLE], *Carm.* 32, 198 *nam qua sol nitet...*

<sup>260</sup> Cf. AUSONE, *Epist.* PRETE XXV, XVIII, v. 17 (brouillon trouvé par l'éditeur de la collection "V") *sic lux prima abiit, sic altera meta diei...* [V], et *Ecl.* PRETE XIII, XV, v. 4 *hoc spatio aestivi pulsusque et meta diei*. [V]. D'après *Poesis* : une seule autre occurrence de *meta diei* : C. MARIUS VICTORIUS, *Alethia* 1, 60 ... *nomen sic meta diei*.

<sup>261</sup> PACATUS, *Pan.* XXIII, 1 ... *dum ad illos primae lucis indigenas et in ipsum, si quod est, solis cubile festinas...* D'après *Poesis* : VENANCE FORTUNAT, *Vita Martini* 4, 397 *sic quoque nigranti retinetur ianua lucis*; VENANCE FORTUNAT, *Spuriorum appendix* 8, 29-30 *Tu regis alti ianua / et porta lucis fulgida* : mais aucun de ces deux textes ne donne le même sens que Drepanius à *ianua lucis*.

<sup>262</sup> M. D. Reeve soupçonne ici une corruption, le texte tel qu'il est obligeant à donner deux sens différents aux deux *dum*. Peut-être faut-il songer à un terme évoquant le temps humain, cyclique et dont la durée sera limitée, dont la première lettre pourrait être confondue avec un f : *seculum* par exemple, moins probablement *tempus*, l'expression *dum tempus erit* étant généralement suivie d'une temporelle; on peut songer aussi à *orbis*, mais qui oblige à admettre un hiatus, d'ailleurs possible à cette époque — cf. dans le *Carm.* 32 des oeuvres de Paulin : R. PALLA, *Rivisitando il Poema ultimum : l'editio princeps di Ludovico Antonio Muratori*, dans *Anchora vitae...*, p. 407-429 (p. 423 et n. 65).

<sup>263</sup> Cf. AUSONE, *Ecl.* PRETE XIII, VIII, v. 1 ... *septem vertentibus ... diebus...* [V] et *Ecl.* PRETE XIII, XV, v. 17 ... *vertentibus annis...* [V], ainsi qu'ORIENTIUS, *Commonitorium* 1, 115 *noctes atque dies succedunt mensibus anni*. D'après *Poesis* : VIRGILE, *Georg.* 1, 64 ... *a mensibus anni*; EUGÈNE DE TOLÈDE, *Carm.* 97, 17 *volvent puncta dies, volventur mensibus anni : / semper in ore meo nomen amorque tuus*, variation sur le même thème que Drepanius.

<sup>264</sup> Une exponctuation et un o suscrit ont été grattés.

<sup>265</sup> D'après *Poesis* : VIRGILE, *Ecl.* 5, 78 *semper honos nomenque tuum laudesque manebunt*, repris en *Aen.* 1, 609; on retrouve ce vers dans *Anthol. lat.* 1, 948, v. 4 et *Anthol. lat. Carm. epigr.* 2047\*, v. 3.



Des corrections portées par Guillaume Morel sur le manuscrit (= Mor.), on a exclu ici les retouches purement orthographiques, les coupures de mots et la ponctuation. Nombre des corrections de Morel n'apparaissent que dans son édition (= ed. Mor.).

*INCIPIT UERSVS* del. Mor. — 1 *retum* cod. *rerum* ed. Mor.; *cali* cod. *caeli* Mor. — 4 *et* add. Dümmler — 6 *nubule* cod. *nobule* Mor. *nebulae* ed. Mor. — 8 *redeuntiamus* cod. *redeuntia riuis* ed. Mor. *redeuntia metis* Dümmler — 16 *demitteuos* cod. a. corr. *t* add. ead. man. — 17 *constructum* cod. *constructam* ed. Mor.; *tanta* add. ed. Mor.; *mystria* cod. *mysteria* Mor. — 19 *simulantur* cod. *-ur* add. mediaev. man. (ead. man. ?) *ululantur* conl. Reeve (cf. ad loc.); *didyma* ed. Mor. — 21 *Ortigia* cod. *orgia* ed. Mor.; *ceron* cod. *Cithaeron* ed. Mor. — 23 *immoderatus* cod. *immoderatum* ed. Mor. — 25 *supmis* (?) cod. a. corr. *supinis* corr. ead. man. — 26 *natum quem* cod. p. corr. *natumque tuum* ed. Mor.; *cucta* cod. a. corr. *n* add. ead. man. — 31 *totum* cod. *totam* ed. Mor. — 40 *prope* cod. ed. Mor. *quippe* corr. Watt. (?) Dümmler *Christe* conl. Reeve (cf. ad loc.) — 42 *magne* cod. *mage* ed. Mor. — 43 *pigram* ed. Mor. — 44 *premit* ed. Mor. — 49 *vertetur* cod. *vertentur* ed. Mor. — 50 *honus* cod. *honos* Mor. a. corr. (corr. eras.) ed. Mor.

Dieu nourricier du monde, garde du ciel, dont les lois éternelles, l'entraînant en un tourbillon continu, font rouler la machine solidaire de l'immense univers, devant toi, le ciel et tout ce que recouvre le bouclier d'or du ciel, (5) devant toi, le chœur des astres, devant toi, le soleil, devant toi, la lune au cycle mensuel, devant toi, les pluies d'orage et les nuages, les vents balayant la surface des eaux, devant toi, les retours alternés de la lumière et de la nuit, devant toi, les quatre temps de l'année, revenant sur eux-mêmes une fois les bornes passées, devant toi, la terre et tout ce qui entoure et recouvre les terres, (10) devant toi, les flots, devant toi, les fleuves errant dans les courbes des rives, devant toi, les sources pressées, devant toi, les marais contraints à l'immobilité, devant toi, les bêtes courbées au pâturage et les oiseaux qui ont les hauteurs en partage, devant toi, les poissons silencieux, devant toi, les serpents venimeux, chacun pour sa part tremble devant toi. Va, guide suprême du monde, (15) l'éclat étincelant de tes yeux au regard bienveillant, tourne-le vers tes serviteurs, et d'un visage serein considère le peuple édifié pour [de si grands] mystères, qui, sous un triple nom, célèbre une divinité unique. Ce n'est pas ainsi que les galles de l'Ida font retentir le Dindyme de leurs cris, (20) ni que les femmes grecques veillent en l'attique Éleusis<sup>266</sup>, ou que le Cithéron thébain mène ses orgies nocturnes. Elle ne connaît pas de tapage insensé, pas de vapeurs d'encens, pas de bain de sang, pas de courses effrénées, la nuit qui va être consacrée à tes sacrifices. Ce n'est que par la prière pure, (25) les vœux simples et les mains tournées vers le ciel que nous t'adorons ainsi que ton fils, que, pour veiller sur toutes choses et pour partager ton

<sup>266</sup> L'historien des religions U. Rahner comprenait autrement "... nicht wie die Vigilie von Eleusis zu Ehren der attischen Nährmütter..." (H. RAHNER, *Das christliche Mysterium und die heidnischen Mysterien*, dans *Eranos*, 1944, p. 347-449 [p. 448]); cela fait de *vigilatur* un déponent, alors que Drepanius emploie *vigilare* au v. 39, et qu'il construit volontairement de la même façon les vers 19 et 20. *Nurus* désignant spécifiquement une femme mariée, il est possible que Drepanius ait confondu les mystères d'Éleusis, culte ouvert aux deux sexes, avec les Thesmophories, dont "étaient exclus les hommes, les jeunes filles, les courtisanes et les esclaves" (E. DES PLACES, *La religion grecque*, Paris, 1969, p. 100), et pris les mystères d'Éleusis pour un culte exclusivement féminin; l'association que faisait Clément d'Alexandrie entre le rapt de Perséphone et diverses fêtes en l'honneur de Déméter, dont les Thesmophories, pouvait peut-être encourager une telle confusion (*Protreptique* II, 17, 1, éd., trad. et comm. C. MONDÉSERT - ERT LASSART, Paris, 1949 [SC, 2bis], p. 73; cf. E. DES PLACES, *La religion...*, p. 99).

sort, tu as créé par l'engendrement du verbe<sup>267</sup>, lui qui, laissant les remparts enflammés des hauteurs du ciel pour visiter ses terres sous les traits de l'homme, (30) porté dans un ventre intact, fut le don d'une mère sans mari. Ce fils, pour que nous puissions le proclamer pendant la nuit entière, nous apportons aux saints autels ces feux brillants. Entourée en un cercle parfait du flot de vêtements sans nombre, la cire formatrice enserre le papyrus aquatique, (35) la cire, maison du miel... Et maintenant, le reste de la foule des fidèles atténuée de leurs changeantes les ombres des ténèbres, elle engraisse les étoupes, la diversité concordante des coeurs brûle pour que, pendant que les sacrifices mystiques sont menés selon un rite pieux, veillent les torches émules des flammes des étoiles. (40) Pour toi, rejeton qu'on ne peut distinguer du père éternel, scintillant d'une abondante lumière, cette nuit resplendit par toute la terre, nuit plus brillante que le jour brillant. Nulle peuplade n'est livrée aux neiges polaires, oppressée par l'astre engourdi de froid et l'inclémence d'un éternel hiver, (45) au point de te nier, Christ. Où le soleil enflammé lève son disque rougeoyant, où se trouve la seconde borne de la journée à son déclin, et où s'ouvre grand la première porte pour le retour de la lumière, tu es adoré. Jusqu'à la fin, tant que la terre durera, que le ciel tournera, que tourneront les années de mois en mois, (50) toujours seront chantés ta gloire, ton nom et tes louanges.

### Éléments de datation

La lecture exhaustive des oeuvres conservées d'Ausone et Paulin de Nole a fait apparaître de nombreuses affinités entre la poésie de Drepanius et celle de ses amis aquitains. Cependant, la recherche de parallèles textuels littéraires avec l'ensemble du poème de Drepanius à l'aide du CDROM *Poesis* édité en 1995 par P. Mastandrea et L. Tessarolo, qui contient toute la production poétique identifiée de l'Antiquité au VII<sup>e</sup> siècle après J. C., a permis de cerner d'autres aspects de la culture de Drepanius, ainsi que la datation approximative du poème. Il est de bon goût aujourd'hui d'utiliser les CDROM sans en avoir l'air, et de multiplier les parallèles textuels en en taisant l'origine. À mes yeux, l'un des intérêts majeurs du CDROM est moins de donner ces parallèles textuels que de montrer la fréquence de certains termes ou *iuncturae* dans un ensemble aussi exhaustif que possible : c'est ainsi que dans le cas du *De cereo paschali*, la moisson des parallèles, souvent d'apparence banale, s'est avérée très significative; aussi en ai-je toujours cité l'origine, qui constituait l'un des éléments de la démonstration.

Ces parallèles se répartissent exactement en trois groupes étonnamment distincts :

— les poètes de l'Antiquité classique : Virgile, Ovide, Stace, Lucrèce et, plus original, Manilius, peut-être Sénèque et Pétrone. On est particulièrement frappé par le goût de Drepanius pour Lucrèce, Manilius et Stace.

---

<sup>267</sup> Je reviendrai plus loin sur l'ambiguïté de cette expression, que la traduction essaie de rendre par un génitif à la fois objectif et subjectif.

— des parallèles textuels littéraires révèlent des affinités plus ou moins étroites entre le *De cereo paschali* et plusieurs auteurs ayant justement écrit entre 389 et 415 environ (le temps d'une génération), et ayant travaillé pour la plupart dans la même région de l'Empire : Ausone et Paulin, l'auteur du *Carm.* 32 édité parmi les oeuvres de Paulin, Claudien, et dans une moindre mesure le *Carmen de providentia divina* attribué à Prosper d'Aquitaine, Prudence, Cyprianus Gallus, Symphosius, Orientius, Rutilius Namatianus et C. Marius Victorius († entre 425 et 450).

— les parallèles restants donnent les noms d'auteurs nettement postérieurs, ayant écrit au moins deux générations plus tard : Paulin de Périgueux (V<sup>2</sup>), Dracontius (V<sup>2</sup>) et Sidoine Apollinaire (qui connaissait Drepanius, 430/3-486 ca), puis Corippe (attesté en 549-566) et Venance Fortunat (c. 530—600), Sisebut (VII<sup>1</sup>), enfin Eugène de Tolède († 657).

On a ainsi épuisé les parallèles littéraires. Ces trois groupes nous donnent trois types d'informations :

— importance de la culture classique de Drepanius, d'autant plus frappante que les parallèles bibliques sont inexistantes (une expression comme *per totam noctem*, par exemple, ne pouvant être considérée comme une réminiscence biblique malgré des parallèles, comme Idt 6, 21 *et per totam noctem intra ecclesiam oraverunt*)

— confirmation de la datation relative du poème et de son appartenance à la littérature aristocratique provinciale de l'époque théodosienne

— indices sur la circulation du poème dans certains milieux et dans certaines zones géographiques donnant un *terminus post quem non*.

Le second groupe confirme l'appartenance de Drepanius à un certain milieu, dont il partage les modes d'expression et la sensibilité esthétique (voire religieuse), de façon indéniable étant donné la nette répartition chronologique des parallèles. Il permet également d'affiner la datation. On sait que la production poétique de Drepanius était déjà connue d'Ausone lorsque Drepanius était proconsul (390-393 maximum), et peut-être même avant, la préface des *Églogues* dans le manuscrit V (= GREEN *Praef.* 4) n'étant pas datable par son titre (*Ausonius Drepanio filio*) : Drepanius a donc sûrement commencé à écrire des vers avant 390<sup>268</sup>. Mais cela ne date pas pour autant le *De cereo paschali*, qui peut faire partie d'une production poétique plus tardive, dont nous ne savons rien jusqu'à ce jour. En revanche, deux parallèles étroits avec des oeuvres de Claudien datées sont plus précieux : *De cereo paschali* v. 7 // Claudien, *In Rufinum* I v. 6 *et*<sup>269</sup> *lucis noctisque vices : tunc omnia rebar* (396-397<sup>270</sup>) : c'est la seule occurrence

<sup>268</sup> On peut supposer que si Ausone n'indique pas la charge exercée par Drepanius dans la *Praef.* 4, c'est parce que la dédicace est antérieure à 390.

<sup>269</sup> On notera la variation de Claudien *et lucis* par rapport au *te lucis* de Drepanius.

<sup>270</sup> Cf. H. L. LEVY, *Claudians' In Rufinum...*, p. 257-258 ("The two books *In Rufinum*, with the Preface to the first book, were written early in 396 (...) It was not until the middle of 397, after the return

de cet hémistiche dans toute la poésie latine conservée antérieure au VIII<sup>e</sup> s.<sup>271</sup> — *De cereo paschali* v. 9 // Claudien, *Panegyricus de quarto consulatu Honorii Augusti* v. 288 ... *qui perpetuo terras ambitque vehitque* (début de 398) : ce parallèle très étroit est également unique dans toute la littérature latine couverte par le CDROM *Poesis*. Lequel des deux a utilisé l'autre ? On sait que Claudien a sans doute lu et utilisé le panégyrique de Théodose par Pacatus, car il semble s'en souvenir à plusieurs reprises, en particulier dans l'*In Rufinum*<sup>272</sup>. La seule preuve d'emprunt que nous ayons jusqu'à présent indique donc nécessairement, pour des raisons chronologiques, le sens Drepanius → Claudien et non l'inverse. D'autre part, même si cela ne prouve rien, Claudien, dont on ne connaît pas d'œuvre latine antérieure à 395, a commencé sa carrière à Rome en 394, cinq ans après que Pacatus eut prononcé son panégyrique devant le sénat, alors qu'il était sans doute un très jeune homme<sup>273</sup> et que Pacatus était déjà un rhéteur connu appartenant au moins à la génération précédente. Aussi paraît-il assez vraisemblable que, des deux, Pacatus Drepanius soit la source et Claudien l'imitateur : Claudien n'aura pas connu, de Pacatus, que le panégyrique<sup>274</sup>, et se sera souvenu d'au moins deux de ses œuvres dans un même texte, l'*In Rufinum*. L'utilisation par Claudien de l'œuvre chrétienne de Pacatus Drepanius n'est guère étonnante, si l'on songe, par exemple, que c'est à la famille chrétienne des Anicii que Claudien a d'abord offert ses services en arrivant à Rome<sup>275</sup>. Comme l'a montré A. Cameron, Claudien n'était pas totalement dénué de connaissances bibliques, et pourrait même avoir lu certains poètes chrétiens, en particulier Prudence — un espagnol dont il aurait connu les œuvres très vite<sup>276</sup>. Il a

---

of Stilicho from his Arcadian expedition, that Claudian was able to recite the poem to his patron in person").

<sup>271</sup> Les sources essentielles de ce passage, selon A. CAMERON, *Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970, p. 328-329, sont Juvénal et Lucrèce; cf. H. L. LEVY *ad loc.*

<sup>272</sup> Voir O. KEHDING, *De Panegyricis latinis Capita Quattuor*, Diss. Marburg, 1899, p. 28-44 : résumé de cette dissertation, que je n'ai pas pu consulter, dans D. LASSANDRO - R. DIVICCARO, *Rassegna generale di studi sui XII Panegyrici latini...*, p. 157 : sur les rapprochements entre panégyriques grecs et Claudien, entre rhétorique grecque et panégyristes latins, et entre les panégyriques de la collection des XII panégyriques et Claudien. Plusieurs échos de Pacatus plus ou moins lointains, selon LEVY, dans l'*In Rufinum* (I, 220-221; I, 245-249; II, 13; II, 98-99; II, 440-453). Claudien utiliserait Nazarius en I, 283. Cf. É. GALLETIER, t. III, p. 87 n. 3\* sur l'imitation par Claudien de PACATUS, *Pan. XX* dans l'*In Fl. Mallii Theodori consulatum* v. 163 sqq (datant de 399).

<sup>273</sup> Sur sa vie, cf. A. CAMERON, *Claudian. Poetry and Propaganda...*, en particulier p. 2 sqq.

<sup>274</sup> Sur la culture latine de Claudien, couvrant tous les genres littéraires, cf. A. CAMERON, *Claudian. Poetry and Propaganda...*, p. 21 sqq (en particulier p. 22).

<sup>275</sup> Cf. A. CAMERON, *Claudian. Poetry and Propaganda...*, p. 190. Plus généralement, sur les positions religieuses de Claudien, voir les analyses nuancées de CAMERON, *ibidem*, p. 189-227 (chap. VIII "The Pagan at a Christian Court") : Claudien n'apparaît pas comme un païen acharné malgré ses sympathies pour certaines religions à mystères; en particulier, il n'y aurait pas de raison de lui refuser la paternité d'un poème chrétien, le *De salvatore* (éd. J. B. HALL, Teubner, 1985, *Carm. min.* 32); sur ce point précis, cf. A. CAMERON, *ibidem*, p. 214 sqq.

<sup>276</sup> Les arguments d'A. Cameron paraissent particulièrement convaincants : cf. A. CAMERON, *Claudian. Poetry and Propaganda...*, Appendix B, II, p. 469-473. Apparemment, même s'il est vraisemblable que Claudien ait connu Minucius Felix, Ambroise, Juvencus, qu'il ait lu un poème de Licentius, il est impossible de le prouver (cf. A. CAMERON, *ibidem*, p. 218-219 en particulier). Pour Minucius Felix, voir l'analyse du début de l'*In Rufinum* chez LEVY, p. 10. CAMERON, *ibidem*, p. 331,

également lu des textes d'Ausone, en particulier les *Versus paschales*<sup>277</sup>. Si, comme je le pense, Claudien a bien connu le *De cereo paschali* et l'avait en tête en 396-397, on pourrait donc dater ce poème de 396-397 au plus tard, ce qui, on le verra, serait assez cohérent avec les rares informations que nous possédons par ailleurs.

On a vu plus haut à propos des v. 1-3 du *De cereo paschali* que Drepanius semblait autant s'inspirer d'Ausone que se faire l'écho de son propre panégyrique de Théodose, plus proche encore que le poème sur le cierge pascal des formulations d'Ausone : si cette analyse est juste, cela signifie que le poème date de 389 au plus tôt. La communauté de certains thèmes entre panégyrique et poème pourrait aller dans le même sens. Si l'on accorde quelque importance aux parallèles textuels entre le *De cereo paschali* et des oeuvres d'Ausone qui ne sont transmises que par V, en particulier les églogues que V fait précéder d'une préface (non datable) adressée à Pacatus Drepanius, et aux liens particuliers existant entre Drepanius et la collection postérieure à la mort d'Ausone dont V est le témoin (cf. *supra*), on pourrait même voir dans le *De cereo paschali* les échos directs d'une lecture ou relecture des oeuvres d'Ausone après la mort de celui-ci. Ainsi, si l'on tient compte à la fois de ces facteurs et de l'utilisation que Claudien a faite du *De cereo paschali*, on peut dater ce poème avec une relative certitude entre 389 et 396-397, et peut-être plus précisément entre 393 et 396.

Le contexte liturgique et théologique évoqué par le texte pourrait permettre de corroborer cette datation tout en offrant des éléments de localisation : si la liturgie et la théologie évoquées sont nettement occidentales, cela peut signifier qu'en effet Drepanius n'a écrit ce texte qu'à son retour d'Orient, après 393.

## II — UNE VIGILE PASCALE ENTRE 389 ET 396<sup>278</sup>

En 1740, présentant les pièces de vers attribuées à Florus de Lyon, les Mauristes s'exprimaient ainsi sur la cérémonie évoquée par le *De cereo paschali* :

“On a intitulé la sixième *Du cierge pascal*, assés mal à propos. Il n'y est parlé que d'une assemblée du peuple Chrétien pour quelque cérémonie qui se faisoit la nuit, peut-être de Noël, ou de Pâques, & que le Poëte prie Dieu de regarder d'un oeil favorable, en exhortant toutes les

---

limite la portée des rapprochements avec Minucius Felix et Lactance, en supposant plutôt une dette directe à l'égard de Lucrèce.

<sup>277</sup> Sur ce dernier point, cf. la démonstration de J.-L. CHARLET, *Théologie, politique et rhétorique : la célébration poétique de Pâques à la cour de Valentinien et d'Honorius, d'après Ausone (Versus Paschales) et Claudien (De Salvatore)*, dans *La poesia tardoantica : tra retorica, teologia e politica...*, Messina, Centro di studi umanistici, 1984, p. 259-287.

<sup>278</sup> Je remercie Monseigneur V. Saxer d'avoir examiné ce texte avec moi, ainsi que d'avoir mis à ma disposition plusieurs volumes de sa bibliothèque. É. Palazzo m'a permis de consulter, au début de ce travail, la mise au point d'Hélène BRICOUT, *Les origines de la vigile pascale en Occident (III<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles)*, Mémoire de l'Institut Supérieur de Liturgie de Paris, 1996.

créatures à louer son saint Nom. Il y est parlé de cierges à la vérité, mais de cierges ordinaires allumés pour éclairer cette cérémonie nocturne”<sup>279</sup>.

Ce jugement est-il justifié ? En un mot, Drepanius évoque-t-il un simple lucernaire, ou plus précisément les rites d’ouverture de la vigile pascale, et dans ce cas, selon quel rit ?

### Simple lucernaire ou vigile pascale ?

Avant d’en suggérer une interprétation, voyons d’abord ce que dit le texte, avec tous les moyens que lui offre l’écriture poétique.

- 31 *Hunc ut per totam possimus dicere noctem  
Inferimus claros sanctis altaribus ignes.  
Vestibus innumeris tereti circumflua giro,  
Aequoream cohibet formatrix cera papyrus,*
- 35 *Cera domus mellis. Iam cetera turba colentum  
Nigrantes tenuat vario splendore tenebras,  
Ubertat stuppas, fervet discordia concors  
Ut, dum sacra pio peraguntur mystica ritu,  
Aemula sidereis vigilant funalia flammis.*
- 40 *Haec tibi perpetui patris indiscreta propago  
Multa luce micans terra nox splendet in omni,*
- 42 *Nox claro mage clara die.*
- 31 Pour que nous puissions proclamer ce fils pendant la nuit entière,  
nous apportons aux saints autels des feux brillants.  
Entourée en un cercle parfait du flot de vêtements sans nombre,  
la cire formatrice enserre le papyrus aquatique,
- 35 la cire, maison du miel... Et maintenant, le reste de la foule des fidèles  
atténuée de leurs changeantes les ombres des ténèbres,  
elle engraisse les étoupes, la diversité concordante des coeurs brûle  
pour que, pendant que les sacrifices mystiques sont menés selon un rite pieux,  
veillent les torches émules des flammes des étoiles.
- 40 Pour toi, rejeton qu’on ne peut distinguer du père éternel,  
scintillant d’une abondante lumière, cette nuit respandit par toute la terre,
- 42 nuit plus brillante que le jour brillant.

Dans la partie concernant plus directement le cierge, citée ci-dessus, on ne trouve aucune allusion aux lectures de la cérémonie qui va avoir lieu; en revanche, la première partie du texte fait clairement référence au récit de la création dans la Genèse, première des lectures de la vigile pascale. Drepanius ne décrit pas les *sacra mystica*, mais les annonce : en effet, les participants apportent leurs “feux” “aux autels” afin de pouvoir proclamer le fils de Dieu “pendant la nuit entière”, et l’on allume les cierges des participants “pour que, pendant que les sacrifices mystiques sont menés selon un

---

<sup>279</sup> *Histoire Littéraire de la France... Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Tome V...*, Paris, 1740, p. 232.

rite pieux, veillent les torches émules des flammes des étoiles”. Il s’agit donc d’éclairer une cérémonie qui durera toute la nuit et non pas seulement une partie de la soirée ou de la nuit; la cérémonie elle-même n’a pas encore commencé. Ce rite d’ouverture est décrit physiquement et allusivement, par des mouvements et des couleurs. La première phrase, introductive, me semble susceptible de deux interprétations : ou elle indique le moment, le thème de la cérémonie (“nous apportons aux saints autels des feux brillants”), ou elle se réfère plus précisément à la procession du feu nouveau présente dans un certain nombre de liturgies de la vigile pascale, puisqu’il est nettement question de l’éclairage de l’église pendant la nuit. Viennent ensuite les étapes de cette cérémonie, qui semble se dérouler en deux temps. La *cera* se trouve d’abord entourée d’un cercle parfait : à la multiplicité des *ignes* s’oppose l’unicité de la *cera*, aussi ne peut-il s’agir d’un singulier de matière désignant les *ignes* eux-mêmes; cette *cera* se trouvant au centre d’un cercle, il est clair qu’elle ne peut être qu’une. Ce cercle est formé de *vestibus innumeris*. Le mot *vestes* désigne métonymiquement un groupe auquel s’oppose la *cetera turba colentum* : il doit s’agir d’un groupe vêtu d’une façon particulière — *circumflua* évoque le mouvement ondoyant de l’étoffe des *vestes* —, et qui obéit à un rite précis en formant un cercle qui ne souffre pas l’imperfection (v. 33 *tereti giro*) autour d’un cierge unique se distinguant de tous les autres.

Deux mots indiquent ensuite une rupture : rupture temporelle — *iam* “à partir de ce moment”, qui suppose que l’on passe à une autre étape de l’action —, et rupture de l’assistance en deux groupes — *cetera turba colentum*. Aussi bien *cetera* que *turba* traduisent une opposition entre un groupe restreint et tout le reste de l’assemblée, ainsi qu’entre ce groupe ordonné en un cercle parfait et une multitude de personnes formant une foule désordonnée. Dans ce second temps, la lumière se répand progressivement parmi cette foule indistincte (v. 35-36), ce qui suppose aussi une rupture spatiale entre les deux groupes de l’assemblée — entre la sacristie et l’église, ou entre le chœur et le reste des fidèles ? Pas plus que l’on n’a vu les êtres, on ne voit les cierges allumés, mais on imagine la diffusion progressive (*tenuat*) et tremblante de la lumière (*vario splendore*) à travers l’assemblée, et l’on voit les petites flammes, par leur multiplication, petit à petit dévorer les ténèbres jusqu’à l’embrasement général qui est d’abord celui de l’assemblée, de l’*ecclesia*<sup>280</sup> : *fervet discordia concors*, la multiplicité des flammes différentes et des coeurs de cette *turba* diverse s’unit en un embrasement unanime<sup>281</sup>. Les flammes des cierges deviennent les émules des étoiles, faisant du lieu où vont se dérouler les *sacra mystica* à la lumière des cierges, destinés à “veiller” (*vigilent*), un équivalent de l’univers. L’image des étoiles permet un glissement vers le motif de la

---

<sup>280</sup> Cf. au v. 17 l’idée de la *plebem constructam*, le peuple “rassemblé” mais aussi “édifié” comme une construction spirituelle.

<sup>281</sup> On trouve la même expression, avec des connotations voisines, dans la paraphrase du psaume 2 attribuée à Paulin de Nole (*Carm.* 8 v. 20-21, CSEL 30, p. 21 : ... *fiat discordia concors / dissimiles socians affectus pectore in uno...*).

nuit plus claire que le jour (v. 42)<sup>282</sup> dont resplendit l'univers entier, et la *discordia concors* devient, moyennant cet élargissement cosmique, celle de tous les peuples de l'univers chantant la louange éternelle du Christ.

Le lucernaire est une action de grâces pour le jour passé, pour la lumière, et une prière pour la nuit; c'est un sacrifice au cours duquel la lumière est offerte à Dieu. Le rite d'ouverture de la vigile pascale, au cours duquel on procède à l'allumage du cierge pascal, représente une évolution particulière du lucernaire, qui pouvait précéder n'importe quelle cérémonie; on considère en général que c'est au IV<sup>e</sup> siècle que le lucernaire a pris la forme particulière de la vigile pascale<sup>283</sup>. Les oraisons de cet office du soir développaient le thème de la création, remerciant Dieu en tant que séparateur du jour et de la nuit, mais aussi pour l'ensemble de la création; ce thème est présent également dans le poème de Drepanius, mais il faut noter que la lecture qui, au cours de la vigile pascale, suivait immédiatement la bénédiction du cierge pascal était bien celle du début de la Genèse. De même, on est frappé de trouver au début d'une oraison du *Missale gothicum* qui, selon J. M. Pinell, était une formule du lucernaire et non pas spécifiquement une formule réservée à la vigile pascale<sup>284</sup>, un thème et des mots rappelant précisément la première partie du poème de Drepanius : “*Rege nos, Domine, per alternas temporum vices, et conserva nos per dispaes dierum ac noctium successiones...*”<sup>285</sup> (cf. Drepanius, v. 7-8 : *Te lucis noctisque vices, te quattuor anni / Tempora transcuris in se redeuntia metis*; cf. aussi v. 45-48)<sup>286</sup>.

Cependant, on ne trouve chez Drepanius aucune action de grâces pour le jour qui s'est écoulé, aucune prière pour la nuit qui vient. Il semble qu'il fasse allusion à un rit d'une autre ampleur par sa durée comme par sa signification. Si l'on ne trouve pas la moindre allusion à la résurrection du Christ, au passage que célèbre et représente le passage de la nuit à la lumière, en revanche, grâce à une extrême sensibilité du poète à

---

<sup>282</sup> Cf. le passage d'Asterius le Sophiste cité *ad loc.*

<sup>283</sup> J. M. PINELL, *Vestigis del lucernari a Occident*, dans *Liturgica*, 1 (Cardinali I. A. Schuster in memoriam), Montserrat, 1956 (Scripta et documenta, 7), p. 91-149.

<sup>284</sup> J. M. PINELL, *Vestigis del lucernari...*, p. 145.

<sup>285</sup> *Missale gothicum*, éd. L. C. MOHLBERG, *Missale Gothicum (Vat. Reg. lat. 317)*, Roma, 1961 (Rerum ecclesiasticarum documenta. Series maior. Fontes, V), n° 224, p. 59, oraison précédant immédiatement l'*Exultet*; J. M. PINELL, *La Benedicció del ciri pasqual i els seus textos*, dans *Liturgica*, 2, Montserrat, 1958 (Scripta et documenta, 10), p. 1-119 (texte n° 16, p. 105, datation vers le VI<sup>e</sup> siècle p. 74).

<sup>286</sup> Ph. Bernard a récemment remarqué que l'auteur de la “contestatio” de la messe de saint Saturnin dans le *Missale gothicum* faisait de Toulouse une *Roma Garonnae* “en des termes qui évoquent immédiatement l'éloge d'Arles, ‘la petite Rome des Gaules’ (‘Gallula Roma Arelas’), qu'on peut lire dans l'‘ordo urbium nobilium’ d'Ausone” (Ph. BERNARD, “*O beata nox, quae sola meruit scire tempus et horam, in qua Christus ab inferis resurrexit !*” *Les fastes de l'éloge dans les liturgies latines, du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle*, dans *Le discours d'éloge entre Antiquité et Moyen Age*, cur. L. MARY - M. SOT, Paris, 2001 [Textes, images et monuments de l'Antiquité au Haut Moyen Age, Université Paris X Nanterre - CNRS], p. 114). Si le rapprochement est valable, il est très précieux, car cette précision n'apparaît que dans la version de l'*Ordo* transmise par la collection “V” des *Opuscula* d'Ausone (manuscrits @ et V) : permettrait-il de préciser ce que l'on sait de l'origine du *Missale gothicum* ?



la scénographie et aux impressions visuelles, le rite chrétien apparaît avant tout comme un mystère cosmique. La nuit pascale représentant l'un des sommets de l'année liturgique, c'est sans doute ce statut particulier qui explique l'exceptionnelle insistance de Drepanius sur la nuit qui va s'écouler (v. 24, 31, 41, 42 en particulier). Ce n'est pas un simple sacrifice du soir qui est évoqué ici. Que la cérémonie dure toute la nuit est d'ailleurs un signe de l'antiquité du texte : en effet, la vigile pascale, du fait du baptême des enfants et de l'obligation d'un jeûne strict, n'était déjà plus vraiment nocturne dès le début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>287</sup>.

D'autre part, il ne s'agit pas dans ce poème d'une offrande à proprement parler de la lumière : Drepanius ne dit pas *offerimus*<sup>288</sup>, mais *inferimus*, qui évoque moins l'offrande qu'un mouvement dans l'espace, de ceux qui, peut-être en procession, apportent les *ignes* aux saints autels. Si le terme *vigilent* fait invinciblement penser à la vigile pascale — bien qu'il puisse en toute rigueur faire allusion à n'importe quelles vigiles —, peut-on penser que le cierge unique qui se trouve au milieu d'un cercle formé par une partie de l'assistance puisse être autre chose qu'un cierge pascal ? Son unicité comme les *vestes* qui font solennellement cercle autour de lui semblent bien indiquer l'importance de ce cierge dans le déroulement et le sens de la vigile, excluant ainsi l'idée qu'il puisse s'agir d'une nuit de Noël. Il est délicat d'exploiter le titre du poème, *De cereo paschali*, faute d'en connaître la date. Cependant, il indique qu'au moins au IX<sup>e</sup> siècle et peut-être plus anciennement — le nom de Drepanius qui accompagne cette mention ne remontant pas à un copiste carolingien, mais reflétant une tradition antique —, les rites évoqués par Drepanius étaient interprétés sans hésitation comme les rites d'ouverture d'une vigile pascale<sup>289</sup>.

### Tentative d'identification du rit évoqué

Si tel était le cas, peut-on rattacher les allusions de Drepanius à un rit particulier, qui leur donnerait une substance et un arrière-plan liturgique et historique ? Nous ne possédons pas de témoignage liturgique contemporain de Drepanius sur le déroulement

---

<sup>287</sup> R. AMIET, *La veillée pascale dans l'Église latine. I. Le rite romain*, Paris, Éditions du Cerf, 1999 (Liturgie, 11), p. 54-85.

<sup>288</sup> C'est le mot employé dans nombre des *laudes cerei* connues : cf. l'oraison romaine *Deus mundi conditor...*, texte dans J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 85 l. 7 et 10, et la préface du sacramentaire gallican (*in hac cerei oblatione*), texte dans J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 89 l. 25; cf. aussi Ennode dans sa première *laus cerei*, *Opusc. IX, PL 63*, col. 259C (éd. F. VOGEL, *MGH Auct. Ant.*, VII, Berlin, 1885, XIV, p. 19, l. 19-20) *hoc cereum lumen offerimus*.

<sup>289</sup> Drepanius emploie le mot *cera*, qui, selon H. Leclercq, aurait été employé anciennement pour désigner le cierge pascal, *cereus* n'apparaissant dans ce sens, à ce qu'il lui semble, que plus tard (cf. H. LECLERCQ, article *Pâques*, dans *DACL*, t. 13/2, 1938, col. 1564-1565). Cependant, selon M. Andrieu, qui fait remonter au IV<sup>e</sup> s. la bénédiction du cierge pascal en Italie du nord, l'usage de l'un ou l'autre mot était indifférent (M. ANDRIEU, *Les Ordines Romani du haut moyen âge. III. Les textes (suite) (Ordines XIV-XXXIV)*, Louvain, 1951 [Spicilegium sacrum Lovaniense, 24], p. 321-322, en part. n. 3); de fait, on trouve le second chez Augustin et dans la *laus cerei* africaine (sur ces textes, cf. *infra*), postérieurs de quelques décennies au poème de Drepanius.

de la nuit de Pâques. Il faut donc, dans des sources qui sont toutes largement postérieures, essayer, en distinguant les strates dans des textes retravaillés et adaptés à des usages locaux postérieurs, d'isoler des éléments permettant l'interprétation de ce texte.

Les témoins des rites romains les plus anciens ne semblent pas offrir de contexte concordant avec les indications — bien imprécises il est vrai — de Drepanius. Le Latran n'a connu la bénédiction du cierge pascal qu'à partir du IX<sup>e</sup> siècle<sup>290</sup>. Le sacramentaire gélasien ancien en revanche, qui représente la liturgie presbytérale des titres, mentionne une telle bénédiction : c'est lui qui nous transmet l'oraison romaine *Deus mundi conditor, laus cerei* datable selon J. Pinell entre le début du V<sup>e</sup> siècle et Ennode de Pavie<sup>291</sup>.

SEQUITUR ORDO QUALITER SABBATO SANCTO AD VIGILIAM INGREDIANTUR.

Primitus enim VIIIa hora diei mediante procedunt ad ecclesiam et ingrediuntur in sacrario et induunt se vestimentis sicut mos est. Et incipit clerus laetania et procedit sacerdos de sacrario cum ordinibus sacris. Veniunt ante altare stantes inclinato capite usquedum dicent *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere*. Deinde surgens sacerdos ad oratione vadit retro altare, sedens in sede sua. Deinde veniens archidiaconus ante altare, accipiens de lumine quod VI feria absconsum fuit, faciens crucem super cereum et inluminans eum, et completur ab ipso benedictio cerei.

*Deus, mundi conditor, auctor luminis, (...) non ambigit. BENEDICTIO SUPER INCENSUM. Veniat ergo ... saecula saeculorum. Amen.* Post hoc surgens sacerdos a sede sua et dicit orationes de vigilia paschae, sicut in sacramentorum continetur.<sup>292</sup>

Dans le rit décrit ici, le cierge est déjà dressé dans l'Église avant que ne commence la cérémonie. La procession qui ouvre l'*ordo* peut-elle correspondre à la phrase introductive des v. 31-32 ? À moins que ces vers ne fassent allusion à une procession du feu nouveau que, selon l'*Ordo XXVI*, on allumait dans les titres pour éclairer l'église<sup>293</sup>. L'ensemble du clergé revêtu des vêtements adaptés à la cérémonie se tenant devant l'autel peut-il être assimilé au cercle entourant le cierge dans le poème de Drepanius ? Je ne saurais l'affirmer. On ne perçoit pas de cérémonie en deux temps. Aucune allusion n'est faite à la diffusion de la lumière dans le peuple. L'imprécision du texte rend tout rapprochement difficile, mais non pas impossible.

Le rit milanais, tel que nous pouvons le connaître par Berold, diffère au contraire sensiblement de ce que semble évoquer Drepanius :

(...) Tunc sacerdos ecclesiae S. Sepulcri debet cereum unius librae portare ab ecclesia sua, accensum novo igne et benedictum, in ecclesiam hyemalem, et ponere ante altare s. Mariae pro ficto, ex quo cicendelarius ebdomadarius debet habere candelam accensam in secretario ecclesie

<sup>290</sup> R. AMIET, *La veillée paschale dans l'Église latine...*, p. 130 n. 3 et p. 200-203

<sup>291</sup> J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 68.

<sup>292</sup> Ed. L. C. MOHLBERG, *Liber sacramentorum Romanae Aecclesiae ordinis anni circuli (Cod. Vat. Reg. lat. 316 / Paris Bibl. Nat. 7193, 41/56) (Sacramentarium Gelasianum)*, en collab. avec L. EIZENHÖFER - P. SIFFRIN, Roma, 1960 (Rerum ecclesiasticarum documenta. Series maior. Fontes, IV), p. 68-69. Bref commentaire dans R. AMIET, *La veillée paschale dans l'Église latine...*, p. 196 sqq.

<sup>293</sup> Voir le commentaire détaillé de M. ANDRIEU, *Les Ordines Romani...*, t. III, p. 311-322; cf. R. AMIET, *La veillée paschale dans l'Église latine...*, p. 131 et 132.

aestivae. Post haec tres diaconi in[p. 110]duti dalmaticis debent ire super tribunam ecclesiae aestivae, duobus portantibus duos cereos sine lumine, et unus subdiaconus ebdomadarius debet portare rotulum similiter indutus alba, et debet tenere ipsum rotulum ante diaconum, donec legerit, et benedixerit ceram et ignem. Et hac benedictione finita, statim cicendelarius observator accendit lampadem de novo igne benedicto, et sic subdiaconus observator portat eam in tribunam, et accendit cereum, qui est super candelabrum magnum, compositum per manus cicendelarii ebdomadarii, datum de camera archiepiscopi. Et tunc duo diaconi de circumstantibus accendunt cereos, quos tenet cum cantaris, de igne qui est super candelabrum maius. Et tunc dicit diaconus excelsa voce : *Ecce iam ignis columna resplendet*. hac finita archiepiscopus statim dicit : *Dominus vobiscum*. Sequitur secundus lector : *Lectio libri Genesis. In principio creavit Deus;* (etc.).<sup>294</sup>

Ce texte ne décrit pas non plus une cérémonie en deux temps, et n'évoque pas plus que le précédent le *populus* ni l'illumination progressive de l'église. On ne perçoit rien qui rappelle le cercle formé par le clergé autour du cierge pascal. La principale différence avec le texte de Drepanius est qu'il mentionne trois cierges, le cierge principal et deux cierges secondaires, cierges auxquels Drepanius ne fait aucune allusion.

En fait, nous ne possédons de description précise et abondante que d'un seul rit : le rit en usage dans la péninsule ibérique. Cette description détaillée nous est donnée par le *Liber ordinum* édité par M. Férotin<sup>295</sup>; selon M. Férotin, le *Liber ordinum* représenterait pour l'essentiel l'usage de Tolède. Il semble, d'après les canons du IV<sup>e</sup> concile de Tolède, en 633, que la bénédiction du cierge pascal était déjà traditionnelle en Espagne à cette époque<sup>296</sup>. On attribue d'ailleurs à Isidore de Séville la *laus cerei* hispanique transmise par le *Liber ordinum*<sup>297</sup>. On peut en effet distinguer des strates dans cette liturgie que nous ne connaissons que par des sources relativement tardives. Selon M. Férotin, certaines formules auraient été "rédigées à l'époque des Wisigoths

---

<sup>294</sup> M. MAGISTRETTI, *Beroldus sive Ecclesiae Ambrosianae Mediolanensis Kalendarium et ordines saec. XII, ex codice Ambrosiano*, Mediolani, 1894, p. 109-110. Cf. M. MAGISTRETTI, *Manuale Ambrosianum ex codice saec. XI...*, t. II, Mediolani, 1904 (Monumenta veteris liturgiae ambrosianae, 3), p. 198 et 200 : avant la bénédiction du feu et après celle du cierge, voir en note les additions du manuscrit M, qui résument ce rit.

<sup>295</sup> Sur les témoins manuscrits (des IX<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> s.), cf. M. FÉROTIN, *Le Liber ordinum en usage dans l'Église wisigothique et mozarabe d'Espagne du cinquième au onzième siècle...*, Paris, 1904 (Monumenta Ecclesiae liturgica, 5), p. XVIII et XXIV, réimpr. anast. avec un "supplément de bibliographie générale de la liturgie hispanique" par A. WARD - C. JOHNSON, Roma, 1996 (Bibliotheca "Ephemerides liturgicae", Subsidia, 83. Instrumenta liturgica Quarreriensia, 6), avec les précisions fournies par A. WARD - C. JOHNSON, p. 18-21 de cette réédition. Sur le témoignage de l'antiphonaire de León (IX<sup>e</sup> s.), voir les détails donnés par les éd. citées *infra*, n. 281.

<sup>296</sup> Cf. J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 5, texte cité en n. 6 : ... *Propter gloriosum enim noctis sacramentum solemniter haec [i. e. lucerna et cereus] benedicimus, ut sacrae resurrectionis Christi mysterium, quod tempore huius votivae noctis advenit, in benedictione sanctificati luminis suscipiamur...* Sur la part prise par Isidore de Séville à la rédaction des canons de ce concile, cf. J. BERNAL, *La "laus cerei" de la liturgia hispana. Estudio crítico del texto*, dans *Angelicum*, 41, 1964, p. 317-347 (p. 342), et J. FONTAINE, *Un débat sur les Hymnes en 633 au IV<sup>ème</sup> concile de Tolède*, dans *Chemins de la reconnaissance. En hommage à Alain Michel*, Salamanca, 1999 = *Helmántica*, 50, 1999, p. 383-402.

<sup>297</sup> J. BERNAL, *La "laus cerei" de la liturgia hispana...*, redonne le texte de la double bénédiction de la *lucerna* et du cierge pascal divisé *per cola et commata* (p. 318-322); arguments pour l'attribution à Isidore p. 341-345, avec bibliographie (cf. avant lui J. M. PINELL, *Vestigis del lucernari...*, p. 141). Cette attribution est prudemment acceptée par J. FONTAINE, *Poésie et liturgie : sur la symbolique christique des luminaires, de Prudence à Isidore de Séville (Mélanges G. Lazzati)*, 1979, p. 318-346), réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive...*, p. 184-212 (p. 186-187).

ariens”, et il ajoute : “Un nombre beaucoup plus considérable me semblent appartenir à une époque antérieure à l’invasion des Barbares” puis “Si je ne craignais d’être trop affirmatif sur un sujet particulièrement difficile, je compterais volontiers parmi ces formules (...) l’ensemble des offices de la semaine sainte (...)”<sup>298</sup>. La strate qui nous intéresse pourrait donc être antérieure au début du V<sup>e</sup> siècle, et ce n’est pas rapprocher abusivement les sources que chercher dans le *Liber ordinum* hispanique l’arrière-plan qui pourrait expliquer un poème datant de la dernière décennie du IV<sup>e</sup> siècle. Or il se trouve que, contrairement aux rits romain et milanais, l’ensemble du rit en usage dans l’Église wisigothique et mozarabe non seulement n’offre pas de contradiction avec l’ensemble des allusions du *De cereo paschali*, mais pourrait même les expliquer. Reprenons le texte<sup>299</sup>.

col. 208-217 LXXXVI ORDO DIE SABBATO IN VIGILIA PASCHE

Die sabbato, ingrediente vigilia, hora diei nona signum sonat. Et congregatis omnibus, induunt se diacones vel clerici albas; et sedens episcopus in sede ad consensorium, accedunt presbiteres, diacones, clerus omnisque populus ad episcopum et accipiunt ab eo cerea.

Et stantes in locis suis, ingreditur episcopus, cum presbiteris et diaconibus tantum, in thesaurum<sup>300</sup>.

[un groupe particulier se détache de l’assemblée pour accompagner l’évêque dans la sacristie; Drepanius décrit un groupe à part, qui seul participe à la première partie du rit d’ouverture de la vigile, vêtu d’une façon particulière — *vestibus innumeris*]

Et clausis ostiis vel fenestris a velis, ut nec modicum quidem lumen foris videatur, offertur episcopo a thesaurario petra, et esca, et excussorium ignis. et mox ut ipse manu sua ignem excusserit, accenditur stuppa, exinde teda, ex ea iterum lucerna; de hac quoque lucerna cereum.

[le seul cierge allumé est le cierge pascal; vraisemblablement, l’assemblée des prêtres et des diacres fait cercle autour de l’évêque qui allume le cierge pascal, mais cela n’est pas dit; cf. v. 33-34 *Vestibus innumeris tereti circumflua giro, / Aequeoream cohibet formatrix cera papyrum*]

Et, nemine suum cereum accendente, accedit episcopus benedicere lucernam, tenente eam diacono, qui eam in choro postea benedicturus est. Et dicit episcopus benedictionem hanc : [col. 209] *Benedictio lucerne in sacrario. # Exaudi nos, lumen indeficiens, Domine Deus noster, unici luminis lumen, fons luminis, lumen auctor luminum, que creasti et inluminasti... (...)*

Post hec accedit alter diaconus ad episcopum, portans eum quem benedicturus est cereum. Et faciens [210] in ipso cereo episcopus hanc crucem, benedicit cum benedictione ista :

*Benedictio cerei in sacrario # Offerimus tibi, Domine, cerei huius rutilantis speciem divino igne succensam, quam per multimodam materiam nutui tuo produci iussisti apibus. Eum indignis manibus nostris oblatum accendimus : precantes bonitatem tuam... (...)*

[l’allusion de Drepanius à la “*cera domus mellis*” pourrait se rattacher à ce moment de la bénédiction du cierge pascal, qui évoque l’oeuvre des abeilles]

<sup>298</sup> M. FÉROTIN, *Le Liber ordinum...*, p. XXI-XXII.

<sup>299</sup> Ed. M. FÉROTIN, *Le Liber ordinum...*, col. 208-217. Le texte est substantiellement identique dans L. BROU - J. VIVES, *Antifonario visigótico mozárabe de la Catedral de León*, Barcelona - Madrid, 1953-1959 (Monumenta Hispaniae Sacra, 5/1 et 5/2), p. 280-284 et J. ALVÁREZ MIRANDA, *Antiphonarium mozarabicum de la Catedral de León*, León, 1928, p. 126-128. Éd. d’après le témoin le plus ancien par B. CAPELLE, *La procession du lumen Christi au samedi saint*, dans *RB*, 44, 1932, p. 105-119 (p. 107-108). Résumé de ce lucernaire de la nuit de Pâques par J. R. BERNAL, *Los sistemas de lecturas y oraciones en la vigilia pascual hispana*, dans *Miscelánea en memoria de Dom Mario Férotin 1914-1964 = Hispania sacra*, 17-18, Madrid - Barcelona, 1964, p. 283-347 (p. 292).

<sup>300</sup> D’après M. Férotin (n. 3), il s’agit de la sacristie ou d’une salle de la sacristie.

Hac explicita, incendit episcopus cereum suum de cereo benedicto, et ingrediens occulte clerus in sacrario, ut nec modicum quidem foris de incensis luminibus videatur. Et accendunt presbiteres et diacones a cereo benedicto cerea sua; similiter et omnis clerus.

[le “*vestibus innumeris...*” pourrait également faire allusion à ce moment où aussi bien les diacres que les clercs, qui se sont vêtus avant la cérémonie, viennent allumer leur cierge au cierge pascal dans la sacristie]

Et mox ut tota perincensa fuerint, stat episcopus iuxta ostium, et diaconus ante eum, tenens ipsum cereum, quem postmodum benedicturus est. Et subito, levato velo ostii, inponit episcopus:

*Deo gratias.*

Et sic ab omnibus non plus quam tribus vicibus replicatur.

Et postmodum inponit hanc antiphonam :

*ANT. Lumen verum inluminat omnem homi[211]nem in hunc mundum venientem. — VERS. Quoniam apud te est, Domine, fons vite, et in lumine tuo videbimus lumen. Gloria et honor.*

Et post *Gloriam*, antequam ad chorum perveniant, dum hec antiphona fuerit explicata, accedunt seniores populi et accendunt a cereo benedicto cerea sua. Et sic unus ab alio, totius populi cerei inluminantur.

[“*et mox*” : cf. *Iam...* Il y a changement de lieu, passage de la sacristie au chœur de l’église, passage d’une étape à l’autre du rite d’ouverture de la vigile, et transmission de la flamme au reste des fidèles. “*ut tota perincensa fuerint*” : on retrouve l’idée d’un embrasement général, mais aussi la propagation progressive de la lumière clairement évoquée par Drepanius : “*et sic unus ab alio totius populi cerei inluminantur*”]

Cum autem perventum fuerit ad altare,

[nous en arrivons à la procession avec cierges allumés vers l’autel : *Inferimus claros sanctis altaribus ignes*; c’est pendant cette procession que les cierges de la foule commencent à s’allumer]

dicit ipse diaconus qui lucernam benedicturus est :

*Erigite vos. — In nomine Domini nostri Ihesu Christi, lumen cum pace.*

respondit clerus : *Deo gratias.*

[on peut considérer que la partie des rites d’ouverture de la vigile évoquée par Drepanius s’arrête ici, juste avant la double bénédiction de la *lucerna* et du *cereus*]

Post lumen levatum, dicit episcopus hanc orationem :

*Oratio # Prima tibi et principalia Deus, Pater omnipotens, hec luminum munera in exordio venerande huius noctis obtulimus, et ob honorem Dominice resurrectionis LUCERNAM ET CEREUM claritatis aptavimus, que Vnigenitus tuus Dominus noster adventus sui faciat misteriis luminata (...)*

Post hanc orationem dicit diaconus : *Aures ad Dominum*

Respondit clerus : *Habemus ad Dominum nostrum.*

item ille (etc.). [Suivent la bénédiction de la *lucerna* col. 212-213 et celle du cierge col. 214 : ]

Explicita oratione, stat ille diaconus, qui lucernam benedixit in loco suo. Post hunc accedit alter diaconus, et benedixit cereum benedictione hac : *Equum et iustum est...* usque in finem. [215] Post hanc benedictionem, orat episcopus hanc orationem :

*Oratio. #Expectati temporis, dilectissimi fratres, festiva sollemnitatis et annum per secula sacre resurrectionis arcanum votive noctis advenit. Hoc illud est... (...)*

[il s’agit bien d’une nuit consacrée aux “*sacra mystica*”, évoquée par Drepanius à plusieurs reprises, en particulier v. 24-25 : *Nox sacris operanda tuis. Tantum prece pura, / Simplicibus votis manibusque ad celsa supinis...*]

Post hec, accedunt ipsi duo diacones et adorant episcopum osculantes eum. Ille vero, gratias eis agens, salutatur idem episcopus.

Et statim ascendit diaconus lecturus lectionem [216] hanc libri Genesis : *In principio creavit Deus celum et terram...*

[cette lecture est annoncée par la première partie du texte de Drepanius, mais l’évocation se limite dans ce poème aux rites d’ouverture précédant les lectures]

Dum hec lectio legitur, expoliatur cereum benedictum illis foliis quibus circumdatus est et coronis; et positus in patena, accedit episcopus et sedet in ostio chori. Accedentesque presbiteri cum diaconibus, clerusque et omnis populus ad episcopum, accipiunt ab eo cerea benedicta. Sicque in ea lectione altare vestitur et corone desuper appenduntur.

Explicita lectione prima, dicitur a sacerdote hec oratio :

*Oratio # Anniversaria, fratres dilectissimi, festivitatis sollemnia inchoantes, auxilium Domini poscamus e celis, ut digni habeamur ecclesiastice functionis officiis...*

(...)

Chacune des étapes de la cérémonie évoquées par Drepanius se retrouve dans le rit hispanique, et selon une progression identique, comme si le *Liber ordinum* offrait le contexte et l'arrière-plan du *De cereo paschali*. J'ai souligné plusieurs fois combien la scénographie est importante dans l'évocation de Drepanius; curieusement — et cela ne constitue pas un argument, mais mérite néanmoins d'être remarqué — le rit hispanique suscite particulièrement ce genre de réaction : "Mise en scène saisissante !", s'écrit B. Capelle en la décrivant<sup>301</sup>.

Cependant, l'observation de ces parentés peut être illusoire, et due simplement au fait que le *liber ordinum* détaille tout ce que les autres *ordines* considèrent comme évident, ou nous livre l'état d'un rit enrichi au cours des siècles. La vigile de Pâques avait-elle pris une importance particulière dans la péninsule ibérique, et depuis plus longtemps ? On pourrait le penser, étant donné la ressemblance étroite, mise en évidence par B. Capelle, entre le rit hispanique et la liturgie de Jérusalem connue par des sources des V<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle<sup>302</sup>. B. Capelle la décrit ainsi : "allumage des cierges du clergé d'abord, réuni dans la petite rotonde du Saint-Sépulchre, puis de l'assemblée entière. Ensuite cortège lumineux qui s'avance jusqu'à l'autel de la grande basilique". Selon lui, "le Kanonarion (VII<sup>e</sup> s.) ne parle pas clairement de l'embrasement général, mais l'usage, maintenu au XII<sup>e</sup> siècle et religieusement conservé depuis, confirme les données du Lectionnaire (V<sup>e</sup> s.)"<sup>303</sup>. On pourrait aussi bien soutenir que Drepanius fait allusion à la liturgie hierosolymitaine, où l'on retrouve certains des éléments caractéristiques de son évocation. Mais de telles parentés ne font-elles pas apparaître, par ricochet, l'importance d'un fonds commun originel, à l'exception notable et compréhensible de la liturgie papale du Latran, relativisant ainsi les tentatives de localisation d'un rit à une époque aussi haute ? C'est ainsi que l'on retrouve en pays franc, vers 800 apparemment, un *ordo* de la vigile pascale assez proche de ce qu'évoque Drepanius<sup>304</sup>, mais dont la source nous est encore inconnue pour les § 59-63 (*Ordo XXVIII*) :

§ 58 Hora nona ingrediuntur in sacrarium sacerdotes et levitae et induunt se vestimentis cum quibus vigiliis celebrare debent. § 59 Et, accenso cereo, procedunt simul omnes de sacrario cum ipso cereo in ecclesia cum silentio, nihil cantantes; et ponitur in candelabro ante altare. § 60 Et

<sup>301</sup> B. CAPELLE, *La procession du lumen Christi...*, p. 109.

<sup>302</sup> B. CAPELLE, *La procession du lumen Christi...*, p. 106-107 et p. 109 n. 1 en particulier.

<sup>303</sup> B. CAPELLE, *La procession du lumen Christi...*, p. 106.

<sup>304</sup> Bref commentaire par R. AMIET, *La veillée pascale dans l'Église latine...*, p. 212.

unus diaconus rogat unum de sacerdotibus vel levitis, qui ibidem revestiti adstant, pro se orare. Et, ut surrexerit, dicit ipse diaconus : *Dominus vobiscum*. Resp. *Et cum spiritu tuo*. Et dicit orationem, sicut in Sacramentorum continetur. § 61 Postea sedent sacerdotes in sedilia sua; diaconi permanent stantes. § 62 Ipsa expleta, dicit *Dominus vobiscum*. Resp. : *Et cum spiritu tuo*. Inde : *Sursum corda*. Resp. *Habemus ad Dominum*. Inde : *Gratias agamus domino Deo nostro*. resp. *Dignum et iustum est*. Inde vero accedit in consecrationem cerei, decantando quasi canonem. § 63 Inde vero accenduntur in duobus candelabris duo cerei et de ipso igne accendunt in omni domo, quia omnis anterior extingui debet. (suit la lecture de la Genèse)<sup>305</sup>

Ce texte marque bien la séparation des rites d'allumage en deux temps, avec diffusion progressive de la lumière dans l'église. Il est néanmoins beaucoup moins précis que l'*ordo* hispanique, et de ce seul fait offre moins de points de comparaison avec l'évocation de Drepanius.

On peut se demander en définitive si Drepanius n'a pas retenu de la vigile pascale que ce qui en faisait la structure principale, avec des "flashes" explicables par le caractère fortement évocateur de cette cérémonie. Il pourrait témoigner, étant donné la date de son texte, d'une forme primitive de la vigile, peut-être plus universelle que ne le laissent penser les témoignages tardifs, évolués et parfois nettement locaux que nous possédons aujourd'hui. Si vraiment le texte de Drepanius mérite d'être rapproché de la liturgie propre à l'Espagne, qui s'est montrée plus conservatrice que l'Empire de Charlemagne, son témoignage, datable approximativement entre 389 et 396, fournit un élément de datation décisif pour la strate du *Liber ordinum* décrivant les rites de la semaine sainte, confirmant ainsi les suppositions prudentes de M. Férotin : ce qui en fait une source d'importance non négligeable. Le fait qu'il puisse s'agir plus particulièrement du rit en usage à Tolède ne manquerait pas d'intérêt pour l'histoire des textes, dans la mesure où la transmission du poème de Drepanius semble bien associée à celle de l'anthologie hispanique, particulièrement liée à Eugène et Julien de Tolède. Mais cette source nouvelle pourrait, bien sûr, aussi bien indiquer l'existence d'un rit apparenté dans l'Aquitaine de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, ou dans toute autre région de l'Empire. Faute de documents complémentaires, nous en sommes réduits aux suppositions.

### **Une *laus cerei* ?**

Si c'est bien d'une vigile pascale qu'il s'agit ici, se pose la question du statut de ce poème. En effet, en le reproduisant dans les *Analecta hymnica*, G. M. Dreves écrivait : "Wahrscheinlich war, wie aus dem Inhalte seines Carmen abzuleiten ist, dieser Drepanius wie Florus (Erz-)Diakon einer Kirche, vielleicht auch der Lyoner, da der Diakon nicht nur die Laus Cerei in der Liturgie des Charsamstages zu singen hatte,

---

<sup>305</sup> Ed. M. ANDRIEU, *Les Ordines Romani...*, t. III, p. 403-404; sur l'origine du texte et ses caractéristiques, *ibidem*, p. 381-387.

sondern sie altem Brauche zufolge auch nicht selten verfasste”<sup>306</sup>. Pour lui, le poème était donc une *laus cerei*, et Drepanius le diacre chargé de la chanter et, dans ce cas précis, de la composer. On connaît peu de *laudes cerei* anciennes susceptibles d’offrir des points de comparaison<sup>307</sup> : il faut donc confronter le texte de Drepanius et chacune d’elles, dans l’ordre chronologique tel qu’il a été plus ou moins établi par les liturgistes.

Le premier témoignage sûr, daté de 384, est la réponse adressée par Jérôme à Praesidius, diacre de Plaisance, qui lui avait demandé d’écrire une *laus cerei*<sup>308</sup>. Jérôme se lance dans une critique acerbe de ceux qui, sous prétexte de composer une *laus cerei*, ont versé dans l’enflure oratoire, et pour développer le symbolisme de l’abeille, recopié les *Géorgiques* (éd. MORIN I. 2-22 et I. 156-159 [PL 30 col. 182 C - 183 A et col. 186 D]). Le texte de Drepanius, écrit quelques années après la lettre de Jérôme à Praesidius, ne tombe dans aucun des travers décrits et stigmatisés par Jérôme : le symbolisme de l’abeille n’y est qu’effleuré avec délicatesse, et l’on n’y trouve, sur ce thème, aucune réutilisation des *Géorgiques*. Les couleurs de rhétorique, si elles ne sont pas absentes, autorisant même de nombreux rapprochements avec le panégyrique de Théodose, ne tombent ni dans l’enflure ni dans la lourdeur. Drepanius, ayant apparemment derrière lui toute une tradition de *laudes cerei* (on a maintes fois souligné que Jérôme parlait de la *laus* comme d’un genre largement pratiqué déjà), pourrait avoir évité l’écueil dénoncé par Jérôme sans pour autant s’attacher à écrire une *laus cerei* à proprement parler. Le *De cereo paschali* n’offre pas non plus les qualités requises par Jérôme (... *Intellegis te difficilia postulare. In eodem quippe momento et praedicanda conscribere et cur ita*

<sup>306</sup> G. M. DREVES, *Analecta Hymnica. Lateinische Hymnendichter des Mittelalters*. Zweite Folge, t. 50, Leipzig, 1907, éd. sous le n° 165, p. 217, introduction, p. 210.

<sup>307</sup> Analyse et édition des textes conservés par J. M. PINELL, *La Benedicció...*; cf. H. LECLERCQ, article *Pâques...*, col. 1568 : “on attribue au poète Drepanius Florus, qui vécut vers cette époque [V<sup>e</sup> s.] un *Carmen de cereo paschali*”). On a progressé depuis L. DUCHESNE, selon qui les plus anciennes traces incontestables de la bénédiction du cierge pascal par le diacre remontent à Ennode de Pavie et au concile de Tolède de 633 (*Le Liber pontificalis. Texte, introduction et commentaire*, t. I, Paris, 1955<sup>2</sup>, p. 225 n. 2 à propos de la notice du pape Zosime [417-418] dans la seconde édition du *Liber*).

<sup>308</sup> *Epist.* 18 de Jérôme, éd. PL 30, col. 182-187 (expl. ... *quo pollicitus es, veniendum.*) et éd. crit. par G. MORIN, *Pour l’authenticité de la lettre de S. Jérôme à Présidius*, dans *Bulletin d’ancienne littérature et d’archéologie chrétiennes*, 3, 1913, p. 52-60 (éd. p. 54-58) = CPL n° 621. Témoins manuscrits : B. LAMBERT, *Bibliotheca Hieronymiana manuscripta*, t. I B, Steenbrugge, 1969, n° 155, p. 1074-1077. L’attribution à Jérôme a été plus ou moins fortement contestée avant que G. Morin ne la démontre : G. MORIN, *Un écrit méconnu de saint Jérôme. La “Lettre à Présidius” sur le cierge pascal*, dans *RB*, 8, 1891, p. 20-27 (historique de la critique p. 20-21), et, en réponse à des objections présentées par L. Duchesne dans les “Additions et corrections” au t. I p. 225 n. 2 insérées à la fin du t. II du *Liber pontificalis*, Paris, 1892, p. 564 : G. MORIN, *La lettre de saint Jérôme sur le cierge pascal. Réponse à quelques difficultés de M. l’abbé L. Duchesne*, dans *RB*, 9, 1892, p. 392-397. MACHIELSEN IIA n° 867 semble présenter ce texte comme authentique, avec un renvoi à FREDE, 372 (*Kirchenschriftsteller...*); en fait, H. J. FREDE, *Kirchenschriftsteller. Verzeichnis und Sigel...*, Freiburg, 1995<sup>4</sup>, p. 528 et n° 621, semble considérer le texte comme un pseudo-Jérôme. Actuellement, on ne doute pourtant plus de l’authenticité hieronymienne de cette lettre (cf. dernièrement, avec indications bibliographiques, S. REBENICH, *Hieronymus und sein Kreis. Prosopographische und sozialgeschichtliche Untersuchungen*, Stuttgart, 1992 [Historia. Einzelschriften, 72], p. 170, en particulier n. 182. Je remercie P. Lardet de m’avoir indiqué cette référence).



*praedicata sint docere, omnium difficillimum est* [éd. Morin, l. 21-22]) : il n'explique rien, ni la cérémonie, ni ce qu'elle commémore; l'absence de toute allusion au mystère de Pâques, au passage de la mort à la vie symbolisé par le passage de la nuit à la lumière, est particulièrement frappante. C'est d'ailleurs sans doute parce qu'il semble célébrer d'abord le Christ lui-même, et parce qu'est évoquée sa naissance mais non sa mort, que les Bénédictins de Saint-Maur avaient pu penser à l'évocation d'une nuit de Noël. Augustin, dans la *Cité de Dieu* XV, 22, dit avoir composé une *laus cerei* dont il cite trois vers, commençant par *Haec tua sunt, bona sunt, quia tu bonus ista creasti...*<sup>309</sup>. Contrairement à ce qu'on lit parfois, il ne présente pas ces vers comme l'incipit de la pièce : *Quod in laude quadam cerei breviter versibus dixi*; ces vers pourraient donc correspondre au moment où d'autres *laudes cerei* énumèrent les composantes du cierge pascal, bonnes parce qu'elles viennent de Dieu<sup>310</sup>; l'emploi du déictique *Haec*, puis d'*ista*, va dans ce sens<sup>311</sup>. Bède, dans le *De arte metrica*, cite un vers dont l'incipit est identique mais la finale différente, sans nom d'auteur<sup>312</sup>. Enfin, sous le titre VERSVS . S[ANCTI] . AGVSTINI . DE . ANIMA, on possède un poème transmis uniquement par le manuscrit *Vaticano Reg. lat. 215* (IX) f. 127v-128 et sa copie directe, *Paris BNF lat. 4883A*<sup>313</sup>, dont l'incipit est légèrement différent — devenant l'incipit de la pièce, le premier vers ne peut plus commencer par le pronom *haec*, remplacé par *omnia* —, dont le premier vers correspond pour la fin au texte cité par Bède, mais dont les trois premiers vers, mis à part ces détails, coïncident avec le texte donné par Augustin<sup>314</sup>.

---

<sup>309</sup> Ed. E. HOFFMANN, CSEL 40, Wien, 1900, p. 108 : *Quod in laude quadam Cerei breviter versibus dixi* :

*Haec tua sunt, bona sunt, quia tu bonus ista creasti.*

*Nil nostrum est in eis, nisi quod peccamus amantes*

*Ordine neglecto pro te, quod conditur abs te.*

Selon M. CUTINO, *La "Laus cerei" agostiniana ed il cosiddetto "De anima" ("AL" 489 Riese<sup>2</sup>)*, dans *Orpheus*, n. s. 18/2, 1997, p. 396-419 (p. 397-398), Augustin aurait écrit cette *laus* sans intentions pastorales : il s'agirait d'une oeuvre de jeunesse, correspondant à ses intérêts rhétorico-littéraires des années 386-387; c'est l'un des rares points sur lesquels il suit B. LUISELLI, *La 'Laus cerei' agostiniana*, dans *Studi di poesia latina in onore di A. Traglia*, t. 2, Roma, 1979 (Storia e letteratura 147), p. 951-958, pour qui cependant cette *laus* n'était rien de plus qu'un exercice scolaire.

<sup>310</sup> Selon J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 43-44, c'est dans l'oraison romaine *Deus mundi conditor...* qu'apparaît pour la première fois l'énumération des éléments qui composent le cierge, dont on fait l'éloge non pas pour leur valeur intrinsèque, mais parce qu'ils viennent de Dieu (cf. son analyse de la structure des *laudes cerei* en général, p. 15). On retrouve par exemple ce thème dans le texte dit "de l'Escorial", de date incertaine, mais qui n'est pas antérieur au VII<sup>e</sup> siècle (analyse par J. M. PINELL, *ibid.*, p. 28-29, texte p. 97-100). Cf. M. CUTINO, *La "Laus cerei" agostiniana...*, p. 399 n. 11.

<sup>311</sup> Cf. M. CUTINO, *La "Laus cerei" agostiniana...*, p. 404.

<sup>312</sup> Cf. SCHANZ IV, 2, 1959, p. 461. BÈDE, *De arte metrica*, éd. C. B. KENDALL, CCSL 123A, Turnhout, 1975, p. 116 (sans identification) : *Haec tua sunt, bona sunt, quia tu bonus omnia condis, quam versificationis speciem rarissime invenies. Nam et si non post duos vel tres pedes syllaba superfuert, quod pentimemerim et eptimemerim vocant, ratus haberi versus nequit, sicut hic post duos pedes 'sunt', post tres 'tu' superest.*

<sup>313</sup> C'est par erreur que D. Weber indique la cote 4883 (D. WEBER, *Augustinus poeta ?...*, p. 543).

<sup>314</sup> *Omnia sunt bona : sunt, quia tu, bonus, omnia condis.*

*Nil nostrum est in eis, nisi quod peccamus, amantes*

Cela dit, la suppression du déictique typique des *laudes cerei* semble annuler le seul élément de référence (éventuelle) au cierge pascal; et de fait le texte n'a pas été compris comme une *laus cerei*, comme le montre le commentaire en prose qui le suit au f. 128 du *Reg. lat.* 215<sup>315</sup> :

*Haec dicta sunt de accidentiis animae et corporis quae fiunt substantialiter ex tempore et in tempore et pro tempore et in loco et ex loco et ad locum. Hae accidentiae substantiae corporis. Tempus. Actus. Vita. esse et non esse. hic et ubi. et ubicumque et semper. Et hae accidentiae animae. [f. 128v] esse semper. et ubicumque. et caret non esse et ubique. Quid sit vita corporis. qualiterque finitur. Anima qualis descendit in corpore. et in ipso posita. quomodo emigret extra et quia immortalis sit et non pars dei. et qualia loca et quid corpus relictum sortiatur.*

Selon Michele Cutino, les trois vers cités dans la *Cité de Dieu* remontent certainement aux années 388-390. Quant au *De anima*, M. Cutino montre de façon convaincante que sa langue, sa métrique et sa prosodie le datent de l'Antiquité tardive, et combien son contenu est étroitement apparenté, précisément, à la pensée augustinienne des années 388-390<sup>316</sup> — qu'il s'agisse d'une oeuvre d'Augustin lui-même ou de l'un de ses épigones. D. Weber, qui n'a pas eu connaissance de l'article de M. Cutino, est parvenue à une datation plus vague (fin du IV<sup>e</sup> - début du V<sup>e</sup> s.); elle a mis en évidence le caractère néoplatonicien d'*Anthol. lat.* 489, mais refusé d'attribuer à Augustin un poème aussi peu "chrétien" par son contenu, allant jusqu'à proposer de corriger le texte de *Civ.* XV, 22 pour supprimer ce *dixi* par trop gênant<sup>317</sup>. Utilisant les subtilités ambiguës de la langue italienne, Michele Cutino conclut pour sa part : "A questo punto pensiamo che si debba vedere nel *De anima* sostanzialmente quanto ci resta della *laus cerei* agostiniana, la quale in ogni caso, come attesta la citazione di Beda, già nel sec. VIII aveva subito sensibili rimaneggiamenti (...)" . Néanmoins, tel qu'il nous est parvenu, il faut convenir que le texte n'offre que des liens indirects avec la symbolique du cierge pascal. S'il est quasiment contemporain du *De cereo paschali*, ce poème ne lui est en rien comparable.

Si le rite du *praeconium paschale* semble bien implanté en Italie centrale dès le pontificat du pape Zosime<sup>318</sup>, nous n'avons pas conservé de *laus cerei* de cette époque. On doit éliminer de cette revue un poème qui a donné lieu à de nombreux débats : il s'agit de l'*Inventor rutili...*, cinquième hymne du *Cathemerinon* de Prudence<sup>319</sup>. Il semble aujourd'hui admis qu'il ne s'agit pas d'une *laus cerei*, mais d'un hymne de

*Ordine neglecto pro te, quod conditur abs te (...)* = *Anthol. lat.* 489, éd. A. RIESE, Teubner, Leipzig, 1870, p. 38-40.

<sup>315</sup> Aussi, jusqu'à l'étude de M. Cutino qui a, pour la première fois, réexaminé le jugement de deux lignes exprimé sans argumentation par Ae. Baehrens en 1881, n'a-t-on attaché aucune valeur à l'attribution à Augustin : cf. *CPL* n° 357.

<sup>316</sup> M. CUTINO, *La "Laus cerei" agostiniana...*, respectivement p. 414-418 et p. 407-414.

<sup>317</sup> D. WEBER, *Augustinus poeta ?...*, p. 547 et 550-552 en particulier.

<sup>318</sup> Années 417-418, cf. le *Liber pontificalis*, cité par M. ANDRIEU, *Les Ordines Romani...*, t. III, p. 321-322 en particulier n. 3; cf. R. AMIET, *La veillée paschale dans l'Église latine...*, p. 195.

<sup>319</sup> *Hymnus ad incensum lucernae*, éd. J. BERGMAN, CSEL 61, 1926, p. 25-31 — M. P. CUNNINGHAM, CCL 126, 1966, p. 23-28.

lucernaire utilisant des thèmes pascals<sup>320</sup>, ce qui explique qu'il ait été réutilisé tardivement dans la liturgie de la vigile pascale<sup>321</sup>.

Le témoignage suivant, dans l'ordre chronologique, est un sermon pseudo-augustinien (sermon Denis 1<sup>322</sup>), dans lequel P. P. Verbraken a reconnu une *laus cerei* africaine postérieure, mais apparemment de peu, à Augustin<sup>323</sup>. Elle se distingue des autres *laudes* connues par le développement d'une trichotomie assez originale<sup>324</sup> : l. 13 *Tria conspiciuntur in cereo : cera, papyrus et flamma. Et in homine iusto tria sunt : caro, anima et sapientia. Flamma illuminat, papyrus accenditur, cerae tenacitas solvitur* (..) (jusque l. 20), et aux l. 57-59 *In favo tria sunt : cera, mel et pullus. Et in ecclesia tria sunt : scriptura, intellectus, auditus. Sicut mel cera concludit, sic intellectum scriptura custodit.* (etc...). On pourrait rapprocher de ces dernières lignes, qui leur donnent peut-être un arrière-plan, les v. 34-35 de Drepanius, *Aequoream cohibet formatrix cera papyrus, / Cera domus mellis*. Toutefois, cet arrière-plan n'est pas nécessaire pour expliquer la présence dans ce poème de la cire, du papyrus de la mèche, et du miel. On les retrouve aussi dans deux courts poèmes transmis par le *Codex Salmasianus Paris BNF lat. 10318 p. 75 (Anthol. lat. 94 et 95)*, dont les liens éventuels avec d'anciennes *laudes cerei* n'ont, à ma connaissance, jamais été évoqués — malgré les nombreuses allusions de la seconde pièce à un contexte religieux (*devota limina, piis templis, votiferae flammae*) ainsi qu'au thème pascal de la chasteté des abeilles (v. 4) :

DE CEREO

*Lenta paludigenam vestivit cera papyrus*

*Lumini ut accenso dent alimenta simul.*

ALITER

*Ut devota piis clarescant limina templis*

*Niliacam texit cerea lamna budam.*

*Congrua votiferae submittit pabula flammae,*

*Quae castis apibus praebuit ante domus.*

Bien qu'ils ne soient pas précisément datables, et bien qu'ils puissent concerner n'importe quel cierge malgré la présence d'éléments typiques des louanges du cierge pascal, ces deux poèmes ou fragments de poèmes, par leur forme métrique, rompent d'une certaine façon l'isolement de la *laus cerei* hexamétrique d'Augustin<sup>325</sup>.

<sup>320</sup> Cf. J. BERNAL, *Primeros vestigios del lucernario en España*, dans *Liturgica*, 3, Montserrat, 1966 (Scripta et documenta, 17), p. 21-49 (p. 22-28 en particulier), et J. FONTAINE, *Poésie et liturgie...*, p. 197-198.

<sup>321</sup> Par le Pontifical romano-germanique : cf. R. AMIET, *La veillée pascale dans l'Église latine...*, p. 168-170.

<sup>322</sup> PL 46, col. 817-821 # *Deo et domino nostro omnipotenti, visibilium atque invisibilium creatori honorem deferens...* = MACHIELSEN IA n° 1208.

<sup>323</sup> P. P. VERBRAKEN, *Une "laus cerei" africaine*, dans *RB*, 70, 1960, p. 301-312 (éd. crit. p. 303-306).

<sup>324</sup> D'après le commentaire de P. P. VERBRAKEN, *Une "laus cerei" ...*, p. 311-312 en particulier.

<sup>325</sup> On peut encore signaler deux vers ajoutés dans *Paris BNF lat. 2812 (IX) f. 96* de la même main (du X<sup>e</sup> ou du XI<sup>e</sup> siècle) qu'une intéressante *Benedictio incensi* (variante de la bénédiction de l'encens que l'on fixait sur le cierge pascal, texte n° 53 de R. AMIET, *La veillée pascale dans l'Église latine...*, p. 191) : *Hic tibi nocturnos praestabo cereus ignes / Subducta luce altera lux tibi sum* (cf. descr.

Rien dans l'oraison romaine *Deus mundi conditor...* (datable entre le début du V<sup>e</sup> siècle et Ennode de Pavie) ne correspond au poème de Drepanius, ni dans la structure, ni dans la thématique<sup>326</sup>. L'éloge de l'abeille y est assez lourd, ainsi que l'insistance sur le sens du passage des ténèbres à la lumière (mort et résurrection du Christ, mort du péché, textes bibliques, éloge de l'abeille et du cierge). Drepanius ne fait pas précisément l'éloge de l'abeille, et observe un silence frappant sur les thèmes pascals développés par cette oraison. Il n'y a guère de points de contact non plus avec la préface milanaise, datable selon J. M. Pinell de la fin du V<sup>e</sup> ou du début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>327</sup>.

Les parallèles précis établis par J. Pinell entre les allusions de Jérôme et le texte de l'*Exultet* — que celui-ci soit ou non d'Ambroise de Milan —, invitent selon lui à dater cette *laus cerei* d'avant 384<sup>328</sup>. En fait, cette *laus* qui a supplanté toutes les autres serait d'origine gallicane, et datable entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle<sup>329</sup>. Le poème de Drepanius n'offre aucun point de comparaison directe avec le texte de l'*Exultet*, louange de la lumière, qui est au centre de l'invocation — ce qui n'est pas le cas du *De cereo paschali*. On trouve cependant dans l'*Exultet* certain point commun avec le poème de Drepanius, quoique de façon très discrète. Il s'agit du thème, présent au début de l'*Exultet*, de la terre irradiée de rayons et de l'illumination de l'univers entier, qui fait la nuit aussi brillante que le jour (avec la citation du Ps. 138, 12 “*Et nox ut dies inluminabitur*” : cf. Drepanius, v. 42). On notera également l'évocation des alvéoles de cire accueillant le miel : *aliae inaestimabili arte cellulas tenaci glutino instruunt, aliae*

---

AA. VV., *Bibliothèque Nationale. Catalogue général des manuscrits latins*, t. III, Paris, 1952, p. 104-105). Ce distique élégiaque au pentamètre un peu bizarre se trouve à la fin d'une table, dans l'espace blanc utilisé aussi pour une *benedictio incensi* et qui précède immédiatement, au verso, l'*Exultet* : il pourrait donc concerner le cierge pascal. Il s'agit en fait d'une intéressante variation sur l'*Epigr.* XIV, 42 de Martial prise à Isidore de Séville, *Orig.* XX, 10, 3, avec suppression de *Nam* au début du second vers. Le manuscrit, qui porte, d'une petite écriture lyonnaise du IX<sup>e</sup> siècle, des indications d'omission à l'usage d'un copiste (f. 101v, 102v, 103r-v), a été copié à Lyon sous l'épiscopat d'Agobard (d'après B. Bischoff, cité par J. DESHUSSES, *Le sacramentaire grégorien. Ses principales formes d'après les plus anciens manuscrits*, notice brève t. I, Fribourg [Suisse], 1979 [Spicilegium Friburgense, 16], p. 40, détails *ibidem*, t. III, Fribourg [Suisse], 1982 [Spicilegium Friburgense, 28], p. 87-88, mais cette addition n'est pas mentionnée avec les autres, p. 29-30); la chose pourrait avoir eu lieu à l'Ile-Barbe, fondation de Leidrade directement sous le contrôle de Benoît d'Aniane. Précisions sur ce manuscrit et certaines de ses additions : M. MCCORMICK, *A New Ninth-Century Witness to the Carolingian Mass against the Pagans* (Paris, B. N., lat. 2812), dans *RB*, 97, 1987, p. 68-86.

<sup>326</sup> J. M. PINELL, *La Benedicció...*, analyse p. 51, texte p. 85-86; voir éd. L. C. MOHLBERG, *Liber sacramentorum Romanae Ecclesiae ordinis anni circuli...*, p. 68-69.

<sup>327</sup> J. M. PINELL, *La Benedicció...*, analyse p. 47-50, texte p. 90-92; voir éd. M. MAGISTRETTI, *Manuale Ambrosianum...*, t. II, p. 199-202.

<sup>328</sup> J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 69-72 et conclusions p. 79, texte p. 88-90. Cependant, d'après G. FUCHS - CH M. WEIKMANN, *Das Exultet. Geschichte, Theologie und Gestaltung der österlichen Lichtdanksagung*, Regensburg, 1992, p. 17, qui se fondent sur Heinrich ZWECK, *Osterlobpreis und Taufe. Studien zu Struktur und Theologie des Exultet und anderer Osterpraeconien unter besonderer Berücksichtigung der Taufmotive*, Frankfurt am Main, 1986 (Regensburger Studien zur Theologie, 32), p. 38 sqq et 80-82, il serait impossible de l'attribuer à un auteur précis, pas plus Ambroise qu'un autre; il daterait de la fin du IV<sup>e</sup> ou du début du V<sup>e</sup> s. et serait originaire du nord de l'Italie ou du sud de la Gaule.

<sup>329</sup> Au sens large, sans doute “l'Italie du Nord ou le sud-est de la Gaule”, selon M. HUGLO, *L'auteur de l'Exultet pascal*, dans *Vigiliae christianae*, 7, 1953, p. 79-88, généralement suivi par la bibliographie ultérieure, qu'il n'y a pas lieu ici de répéter.

*liquantia mella stipant...* (PINELL p. 90 l. 38-39), le lien entre les cierges et les luminaires du ciel : *In odorem suavitatis acceptus [cereus], supernis luminaribus misceatur* (PINELL l. 47-48), et l'apparition de la lumière du matin : *flamas eius lucifer matutinus inveniatur, ille inquam lucifer qui nescit occasum (...) ille qui regressus ab inferis, humano generi serenus inluxit* (PINELL l. 48-49 et l. 50). Mais aucun de ces rapprochements ne paraît décisif; le poème de Drepanius n'obéit absolument pas à la structure de cette *laus*, et ignore totalement le thème central de la rédemption.

Il faut ensuite attendre le début du VI<sup>e</sup> siècle pour lire les deux *laudes cerei* en prose d'Ennode de Pavie<sup>330</sup>. Dans la première de ces *laudes*, Ennode évoque lui aussi la triade (ou mieux, la trinité : cf. *trino ... consortio*) de la cire, du papyrus et de la flamme : *ceram paravit nectareis partibus feta virginitas, papyrus ad alimenta ignium limfa transmisit, lumen adhibetur e caelo* (PL 63, col. 259C — MGH p. 19 l. 21-23). Il insiste dans la seconde sur le symbolisme des trois éléments et de leur union :

*In huius ergo suspiciendae noctis officio, venerandis compactam elementis facem tibi, Domine, mancipamus, in qua trium copula munerum primum de impari numero complacebit (...) unum, quod de fletibus fluminum accedunt nutrimenta flammarum, aliud quod apum tribuit intemerata fecunditas, in quarum partibus nulla patitur damna virginitas, ignis etiam coelo infusus adhibetur* (etc.) (PL 63, col. 262 B — MGH p. 110 l. 23-28).

J. Fontaine a vu dans ce thème une variation sur la *concordia discors*<sup>331</sup>, thème qui pourrait tisser, sur un autre plan, un lien tacite avec la *discordia concors* de Drepanius (cf. MGH p. 109 l. 25 : *elementorum diversitas in peregrina pace conveniat*). Il est frappant de retrouver dans cette première *laus* certaines expressions ou thèmes présents dans le poème de Drepanius : *per lucis ianuam* (PL 63 col. 259B — MGH p. 19 l. 12), *intactae matris* (col. 260B — p. 19 l. 38), *quae per domos cereas divino stipant mella compendio* (col. 260B — p. 20 l. 1); dans l'*Opusc. X* est développé le thème de la virginité : cf. *apum tribuit intemerata fecunditas* (col. 262 — p. 110 l. 27), on y retrouve enfin une expression (certes banale) rappelant les v. 16-17 de Drepanius : *Serenis in isto respice oculis* (col. 262C — p. 110 l. 33). On rencontre surtout chez Ennode le même système d'opposition entre les cultes païens et le mystère de la vigile pascale, avec la même évocation de l'encens et des rites sanglants (Drepanius v. 22-23 *nil ture vaporum / Sanguine nil madidum*) :

[PL 63 col. 260A — MGH p. 19 l. 25-27] *Non enim hic turicremis Pancheus adoletur ignis altaribus, non ad triste ministerium extremum mugiens bos percussa litabitur, non bidentum fetus carnificis potius quam sacerdotis mucro desecuit<sup>332</sup> : sufficit ad reparationem aeternitatis perditae quod non a nobis, sed pro nobis agnus occisus est...*

Au *nil... nil... nil... tantum* de Drepanius semble répondre de façon particulièrement frappante le *non... non... non... sufficit* d'Ennode.

<sup>330</sup> *Opuscula IX et X*, dans PL 63, col. 258-260 et col. 261-262 = éd. F. VOGEL, MGH *Auct. Ant.*, t. VII, Berlin, 1885, XIV, p. 18-20 et LXXXI, p. 109-110; cf. SCHANZ IV/2, p. 133; les textes sont donnés par J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 92-94 et p. 94-95.

<sup>331</sup> J. FONTAINE, *Poésie et liturgie...*, p. 202 et n. 52.

<sup>332</sup> Commentaire et traduction de ce passage par J. FONTAINE, *Poésie et liturgie...*, p. 201.

Sur un mode différent qui ne suggère pas d'opposition entre sacrifices chrétiens et sacrifices païens, on retrouve une thématique analogue dans la *laus cerei* du *Liber ordinum* hispanique, où cependant c'est la cire qui est opposée aux parfums orientaux<sup>333</sup> : *Non hic tureis adoletur flamma virgultis nec in Sabeicis proscinduntur ligna nemoribus, quae suavitatem cinnami rorantis exhalat, sed cera famulatur ex lumine...* (texte dans J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 117 l. 13-15). On peut se demander cependant si l'opposition que propose Drepanius entre l'encens et les sacrifices païens d'un côté, et de l'autre les vœux simples, la prière pure, ne rejoint pas le sens de l'opposition formulée par le *Liber ordinum*, que, selon J. Fontaine, on pourrait interpréter aussi comme une opposition entre parfums et aromates de l'orient et pureté du sacrifice du cierge<sup>334</sup>. Ce développement sur la pureté est le principal point de contact — si l'on peut aller jusque-là, car il se fait sur un autre plan<sup>335</sup> — entre la *laus cerei* hispanique et le poème de Drepanius. Fort peu de rapprochements sont possibles avec l'autre *laus cerei* de l'Espagne wisigothique, le texte dit "de l'Escorial", sinon peut-être l'évocation de cette nuit de lumière, qui rappelle le *De cereo paschali* v. 41-42 : *Fulget undique, lucentibus luminaribus, nox diebus ceteris melior...*<sup>336</sup>

Peut-on, malgré la rareté des témoignages, tenter d'en tirer quelques conclusions ? Le poème de Drepanius offre certaines parentés thématiques avec des *laudes cerei* postérieures, en particulier l'allusion, à travers la cire et le miel, le "papyrus aquatique" et l'embrasement des cierges, aux trois éléments unis dans le cierge pascal, et donc à leur signification. Le texte de la Genèse sous-tend la première partie du poème. Le thème du temps cyclique y est particulièrement présent. On ne peut établir des rapprochements plus précis qu'avec les *laudes* d'Ennode de Pavie et la *laus* hispanique, deux indices qui nous ramènent aux deux régions qui ont pu connaître le texte de Drepanius : Espagne et nord de l'Italie, mais ne nous disent rien de la nature et de la fonction de ce poème.

D'après l'ensemble des rapprochements faits plus haut, mais aussi des divergences qui sont apparues avec les *laudes cerei* connues de nous, il me semble indéniable que l'auteur a entendu des *laudes cerei*, et que son poème a été naturellement perméable à des thèmes et des mots dont la vigile pascale était tissée. J. Fontaine,

<sup>333</sup> Commentaire et traduction de ce passage, attribué avec prudence à Isidore de Séville, par J. FONTAINE, *Poésie et liturgie...*, p. 204-210 (sur l'attribution à Isidore, cf. p. 186-187), qui propose d'y voir l'opposition entre l'encens et l'amome utilisés au cours des rites funéraires, en particulier dans la liturgie hispanique, et le cierge symbolisant la résurrection du Christ.

<sup>334</sup> J. FONTAINE, *Poésie et liturgie...*, p. 208-209.

<sup>335</sup> ... *sed cera famulatur ex lumine, quae non pollutur ex parente; cuius natura de flore, cuius ortus ex virgine, cui illa dat genetrix nativitatis originem, quae corruptionis nescit errorem. Papyrus quin etiam niveo adoperta sub tegmine, flammaram exequitur incrementa. Neque hoc sine caelestis agitur operatione virtutis, quod favet ignibus res nutrita gurgitibus.* (...); texte de la double bénédiction de la lampe et du cierge éd. FÉROTIN, col. 212-214, et chez J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 115-116 et p. 117-119.

<sup>336</sup> Texte chez J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 97-100 (p. 98 l. 7).

commentant l'hymne V du *Cathemerinon* de Prudence comme un hymne pour le lucernaire quotidien "bâti (...) afin d'y évoquer chaque soir le rite annuel du lucernaire pascal", souligne que, si cet hymne n'est pas une *laus cerei*, il "en annonce, et peut-être en reflète déjà, les plus anciennes formes aujourd'hui disparues"; J. Fontaine suggère que Prudence a pu connaître le rit élaboré en Cisalpine, connu par la lettre de Jérôme à Praesidius<sup>337</sup>. Mais Prudence, qui, d'après l'analyse de J. Fontaine, se réfère quand même au rit hispanique dont témoignent les sources liturgiques tardives, a pu connaître en fait un rite du *praeconium paschale* déjà bien implanté dans la péninsule ibérique : on peut penser que son contemporain Drepanius nous apporte sur cette *laus* et le rit dans lequel elle s'insérait un témoignage convergent, direct et datable. Cependant, il n'écrit pas plus que Prudence un hymne pour la vigile pascale, et encore moins une *laus cerei* destinée à être dite par le diacre au cours de la vigile pascale<sup>338</sup>.

On a dit la discrétion de Drepanius quant au thème de l'abeille, qui se trouve au centre de toutes les *laudes cerei* ultérieures. Mais l'importance de cette thématique dans la *laus cerei* s'explique — pardon de cette lapalissade — simplement parce que le cierge pascal est le thème de ce texte, parce que la *laus* a sa place définie dans le déroulement des rites d'ouverture de la vigile. Or le cierge pascal en tant que tel est-il le sujet du poème de Drepanius ? Je pense que non. Louange du Dieu de l'Ancien Testament et du Christ, le poème a pour thème les rites ouvrant la cérémonie célébrée la nuit de Pâques :

v. 17 *Aspice constructam in [tanta] mysteria plebem*

v. 24 *Nox sacris operanda tuis...*

v. 31 *Hunc ut per totam possimus dicere noctem...*

v. 38 *Ut dum sacra pio peraguntur mystica ritu...*

Le cierge pascal n'est évoqué qu'au moment où il est entouré des prêtres, des diacres et de l'ensemble du clergé, mais il ne constitue pas pour autant le sujet du texte. Comme on l'a déjà signalé, il n'est pas question dans ce poème de l'offrande de la lumière, mais du déroulement d'une cérémonie au cours de laquelle on allume un cierge principal, puis tous les cierges qui ont été distribués au clergé et au peuple. En ce sens, les Mauristes avaient raison de contester la pertinence du titre donné par le manuscrit au poème : à proprement parler, il n'est pas une *laus cerei* car il n'est pas un *de cereo paschali*. En outre, si l'on y trouve certains éléments d'une thématique pascale, ce texte n'obéit pas pour autant au schéma sous-jacent qui semble ordonner l'ensemble des

<sup>337</sup> J. FONTAINE, *Poésie et liturgie...*, p. 197-198 en particulier et n. 39.

<sup>338</sup> Même diagnostic de la part de J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 7 : "La composició poètica de Florus de Lió, de la primera meitat del segle IX, s'inspirava en els textos antics, però no ès de creure que pretengués d'ésser una veritable *laus cerei*". A. J. MACGREGOR, *Fire and Light in the Western Triduum. Their Use at Tenebrae and at the Pascal Vigil*, Collegeville (Minnesota), 1992 (Alcuin Club Collection, 71), p. 384, inclut néanmoins le poème de "Drepanius Florus" dans sa revue des *laudes cerei* en vers.

*laudes cerei* conservées<sup>339</sup>. Il évoque les rites d'ouverture d'une vigile, comme le fera plus tard Ennode, mais on aurait du mal à déterminer sa place dans le déroulement même de la liturgie, et à voir en lui, pour reprendre les mots de G. Morin, “une *praedicatio* dans le sens primitif du mot, c'est-à-dire [une] préface ou prière eucharistique chantée”<sup>340</sup>. En fait, comme on l'a signalé en établissant les parallèles entre divers *ordines* de la vigile pascale et le poème de Drepanius, le *De cereo paschali* évoque les rites d'ouverture de la vigile qui précèdent immédiatement la bénédiction de la lumière (*lucerna* et cierge pascal dans le cas du rit hispanique), et ne peut de ce fait constituer la *laus cerei* elle-même.

### **Pacatus Drepanius était-il un laïc ?**

Si le poème n'est pas une *laus cerei*, il n'y a aucune raison de voir en Drepanius un diacre. Cependant, on peut s'interroger sur ce que recouvrent les premières personnes du pluriel employées par Drepanius :

v. 16-26 *Ad famulos demitte tuos, vultuque serenus*  
*Aspice constructam tanta in mysteria plebem,*  
*Unum quae trino celebrat sub nomine numen*  
 (...)
 *Te colimus natumque tuum...*

v. 31-32 *Hunc ut per totam possimus dicere noctem,*  
*Inferimus claros sanctis altaribus ignes.*

Tous les autres verbes sont à la deuxième ou à la troisième personne, et tous ceux qui dans la suite du texte indiquent un culte sont dépourvus de sujet précis (ou de sujet réel pour les verbes passifs : v. 42-45 *gens nulla... quae te neget*, v. 48 *tu coleris*, v. 50 *Semper honos nomenque tuum laudesque canentur*). Le “nous” est donc étroitement lié au déroulement des rites d'ouverture de la vigile. Les v. 16-17 établissent une équivalence entre *famulos tuos* et *constructam plebem*. Ce dernier mot désigne sans ambiguïté l'ensemble du peuple, de l'assistance (cf. dans le rite tolédan : ... *accedunt seniores populi et accendunt a cereo benedicto cerea sua. Et sic unus ab alio, totius populi cerei inluminantur*), ce qui confère à *famulos* un sens large : non pas seulement les ministres du culte, mais les serviteurs de Dieu dans leur ensemble. La fin du texte de l'*Exultet* va dans ce sens : *Precamur ergo te, domine, ut nos famulos tuos, omnem clerum et devotissimum populum, (...) in his paschalibus conservare digneris* (PINELL p. 90 l. 51-52). Ce peuple “édifié” pour les mystères du Dieu unique n'agit pas comme les mystes de Cybèle, d'Éleusis ou de Dionysos, mais rend son culte à Dieu par la prière pure, les vœux formulés avec le geste des orants, les mains levées la paume vers le ciel

<sup>339</sup> Structure commodément dégagée dans H. LECLERCQ, article *Pâques...*, col. 1569; analyse des thèmes récurrents dans les *laudes cerei* conservées : J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 9-16 en particulier; voir aussi les constantes relevées par P. P. VERBRAKEN, *Une “laus cerei” ...*, p. 301.

<sup>340</sup> *Un écrit méconnu...*, p. 26.



: *colimus*. Le sens veut que cette première personne du pluriel recouvre l'ensemble de la *plebs*, l'ensemble des fidèles. Ainsi se trouve déterminé le sujet réel du verbe suivant : c'est toute l'assistance qui, éclairée par tous les cierges allumés au terme des rites d'ouverture de la vigile (cf. v. 38-39 *Ut dum sacra pio peraguntur mystica ritu / aemula sidereis vigilant funalia flammis*) va pouvoir proclamer le nom du Christ pendant la nuit entière (*possimus*).

Seul *inferimus* (v. 32) pose un problème d'interprétation : il s'agit d'apporter les *claros ignes* "aux autels". Le mot *ignes*, mis volontairement au pluriel (*clarum ignem* aurait été équivalent dans la structure de l'hexamètre) désigne-t-il des cierges ou des torches ? Qui les porte ? S'agit-il d'une procession du feu nouveau, ou de la procession vers l'autel ou les autels (?) avec des cierges allumés, connue par les sources hispaniques ? Cette dernière n'est le fait que de l'ensemble des personnages admis dans la sacristie (prêtres, diacres, clercs); cependant, c'est au cours de ce cheminement vers le chœur que le reste de l'assistance vient allumer les cierges. Il s'agit de la dernière phase des rites d'ouverture, pourtant évoquée ici au début de la cérémonie (v. 31-32), mais évoquée de nouveau aux v. 35-39. S'agit-il alors d'un redoublement ? Dans ce cas, les vers 31-32 s'expliqueraient comme une introduction exposant le but de la cérémonie, qui n'est encore présentée que comme un lucernaire : il est d'ailleurs frappant de trouver une formule assez proche dans une prière du lucernaire précédant la fête de sainte Engracia dans l'Orational de Silos :... *ut qui luminaria tuis sacris altaribus ob honorem tui nominis offerimus lucere in ecclesia tua ex bonis actibus valeamus...*<sup>341</sup>. Non liquet.

Qui se cache sous *inferimus* ? Il me semblerait dans la logique du texte de voir dans ce "nous" l'ensemble du clergé et du peuple assemblé pour la vigile, deux verbes à la même personne, dans une même phrase, devant renvoyer au même sujet; mais le rite semble faire pencher pour une interprétation restreinte : dans ce cas, Drepanius se compterait parmi les prêtres, diacres et clercs admis dans la sacristie. La lettre de Jérôme à Praesidius donne peut-être un élément d'interprétation, car Jérôme souligne qu'au moment de la *laus cerei* prononcée par le diacre, peut-être l'évêque, dans son silence, et en tous cas les prêtres sont unis au reste de l'assistance et comme assimilés à elle : ... *cum tacente episcopo et presbyteris in plebeium quodammodo cultum redactis levita loquitur*. Même dans ce cas, la première personne employée par Drepanius ne le ferait donc pas considérer comme le diacre chargé de la *laus cerei*, mais comme un prêtre. Je crois pour ma part que cette première personne du pluriel associe l'ensemble du peuple au rite comme il est associé dans la prière et la louange, ce qui sauve à la fois le sens et la grammaire, et que c'est dans cette *ecclesia* au sens large que se situe

---

<sup>341</sup> Texte chez J. M. PINELL, *La Benedicció...*, p. 126. Intitulé de la pièce : *Oratio vel benedictio de die sancte Engratae tam ad vesperum quam ad matutinum* (J. VIVES, *Oracional visigótico. Edición crítica*, Barcelona, 1946 [Monumenta Hispaniae sacra. Serie litúrgica, vol. I], n. 872).

Drepanius : ces deux vers annonceraient le sens général des rites évoqués par la suite sans entrer encore dans le détail de la scénographie liturgique.

Par ailleurs, je ne parviens à trouver dans ce texte aucun caractère liturgique susceptible d'indiquer l'appartenance de Drepanius au cercle des prêtres, des diacres ou même à la catégorie des clercs. Le type d'écriture et de sources de Drepanius, le milieu auquel il appartient donnent à mon sens la clé de ce poème : celui-ci est une louange personnelle, écrite dans une langue classique, savante et religieuse, typique de la poésie de l'aristocratie aquitaine à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>342</sup>. Le poème n'offre pas de réminiscences bibliques précises, comme si Drepanius avait eu plus de contacts avec la liturgie qu'avec le livre saint lui-même. Je tendrais donc à voir en Drepanius un laïc ne se considérant que comme l'un des membres de la *turba colentum*.

### III — PACATUS DREPANIUS ET LE PRISCILLIANISME<sup>343</sup>

Le poème de Drepanius, plutôt qu'une louange du cierge pascal, est une louange du Dieu créateur et tout-puissant, évoqué d'abord comme en écho à la lecture prochaine du récit de la création dans la Genèse, puis évoqué essentiellement en la personne du Christ, auquel s'adresse la dernière partie du texte. En cette évocation de la Trinité réduite en fait au Père et au Fils se reconnaissent quantité d'imprécisions que l'on pourrait attribuer, en cédant à la facilité, à l'écriture poétique (comme si les mots, en poésie, avaient moins de sens), ou que l'on pourrait expliquer, plus sérieusement, par l'imprécision du dogme et de la pensée de bien des chrétiens à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Cette hypothèse est bien sûr la plus obvie, et présente l'avantage de se passer d'argumentation. Elle confirme d'ailleurs la datation du texte avant le V<sup>e</sup> siècle. Cependant, ces imprécisions sont, entre elles, cohérentes, au point de former un faisceau d'indices qu'il est tentant de rapprocher de la défense des priscillianistes osée en 389 par le panégyriste de Théodose. Aussi, après avoir analysé les passages ambigus du texte de Drepanius, reprendrai-je chacun des points pouvant prêter à discussion à la lumière des textes considérés comme hérétiques et des exposés du dogme proposés par l'Église du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, en particulier à l'encontre des priscillianistes. Il ne s'agit

---

<sup>342</sup> Sur ce milieu social, spirituel et poétique, étudié à travers les personnalités, la biographie et l'oeuvre de ceux que J. Fontaine appelle les trois "*mures rustici*" de l'aire circumpyrénéenne — Ausone, Paulin et Prudence —, voir J. FONTAINE, *Valeurs antiques et valeurs chrétiennes...*, p. 241-265.

<sup>343</sup> Je remercie D. Poirel (IRHT), qui m'a apporté, pour les développements qui vont suivre, une aide précieuse. J'ai aussi bénéficié de conversations avec J. Prévot et J.-H. Sautel, que je remercie de leur science et de leur patience. Que J. Fontaine soit particulièrement remercié ici, car, alors que j'envisageais de travailler sur les traités priscillianistes il y a douze ans, il m'avait donné le texte encore inédit de ses articles à paraître dans le "nouveau Schanz" sur Priscillien (n° 680.1), Tiberianus (n° 680.2), Latronianus (n° 680.3), Dictinius Asturicensis (n° 680.4), Ithacius (n° 680.5), Olympius (n° 680.6), Pastor (n° 680.7), Syagrius (n° 680.8) et Turribius (n° 680.9).

ici que de voir dans quelle mesure les formulations de Pacatus Drepanius, dans le contexte historique et théologique de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, pouvaient être perçues par un certain milieu comme hérétiques ou assimilées à la sensibilité priscillianiste, mais en aucune façon de décider si Drepanius était hérétique, ni si le priscillianisme était une hérésie<sup>344</sup>.

On voit maintenant dans le priscillianisme, en particulier depuis l'étude de H. Chadwick<sup>345</sup>, moins une doctrine qu'un mouvement ascétique et charismatique, qui a privilégié certaines interprétations du dogme, mais qui n'a pas construit une théologie à proprement parler : il est difficile d'identifier une théologie dont les contours ne sont pas définis<sup>346</sup>. D'autre part, il faut trouver un juste milieu entre des documents priscillianistes qui sont généralement défensifs, et donc insistent sur l'orthodoxie des membres du mouvement<sup>347</sup>, et des documents anti-priscillianistes qui tentent d'identifier ce mouvement à diverses hérésies reconnues pour tenter de le définir, mais surtout pour

---

<sup>344</sup> Les débats sur le priscillianisme peuvent apparaître, y compris dans une littérature scientifique d'apparence objective, comme une micro - guerre de religions, au point que sa seule évocation suscite fantasmes et méfiance, envenimant le débat sur l'"hérésie" priscillianiste. B. Vollmann a fait la part des choses avec beaucoup de nuances, et sans passion : au fond, les divergences dogmatiques entre priscillianistes et non priscillianistes auraient été relativement limitées; Priscillien aurait seulement adopté des positions extrêmes, et donné un enseignement pouvant prêter à confusion, dont la polémique ithacienne a forcé le trait pour le convaincre d'hérésie (B. VOLLMANN, art. *Priscillianus*, dans *Pauly's Realencyclopädie...*, Supplementbd. 14, München, 1974, col. 523-526). Sur la nécessité d'abandonner la polarité "Église orthodoxe" - "secte hérétique" pour mieux comprendre le priscillianisme, cf. V. BURRUS, *The Making of a Heretic. Gender, Authority, and the Priscillianist Controversy*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 1995 (The Transformation of the Classical Heritage, 24). On peut voir, dernièrement, les remarques de F. PRINZ, *Der Testfall : das Kirchenverständnis Bischof Martins von Tours und die Verfolgung der Priscillianer*, dans *Hagiographica*, 3, 1996, p. 1-13 (p. 2 en particulier).

<sup>345</sup> H. CHADWICK, *Priscillian of Avila. The Occult and the Charismatic in the Early Church*, Oxford, 1976.

<sup>346</sup> Sur le caractère non systématique de la pensée priscillianiste, et le fait que certaines interprétations extrêmes ont pu dériver naturellement de l'idéal ascétique des priscillianistes, cf. B. VOLLMANN, dans *Realencyclopädie...*, Supplementbd. 14, col. 545-546 en particulier, et *passim*. On doit à B. VOLLMANN, *Studien zum Priscillianismus. Die Forschung, die Quellen, der fünfzehnte Brief Papst Leos des Grossen*, St. Ottilien, 1965 (Kirchengeschichtliche Quellen und Studien, 7), p. 51-85, un point sur les sources dont nous disposons pour étudier le priscillianisme, qui a servi de point de départ à toutes les études ultérieures.

<sup>347</sup> Augustin, dans l'*Epist.* 237 (CSEL 57, en part. p. 527-528), soulignait la difficulté de reconnaître l'hérésie chez les Priscillianistes, tant elle était habilement travestie... En raison des thèmes abordés par Drepanius, on ne renverra ici qu'à certains des textes priscillianistes connus, en particulier : — les 11 traités retrouvés à Würzburg, éd. G. SCHEPSS, *Priscilliani quae supersunt...*, 1889 (CSEL 18), qui se composent de libelles défensifs et d'une "série de sermons de carême". Analyse de ces textes dans H. CHADWICK, art. *Priscillien*, dans *DS*, t. 12, 1986, col. 2358 sqq.; sur l'attribution, au moins des deux premiers, à Instantius plutôt qu'à Priscillien, cf. les arguments de G. MORIN, Pro Instantio. *Contre l'attribution à Priscillien des opuscules du manuscrit de Würzburg*, dans *RB*, 30, 1913, p. 153-173.

— la "*Fides sancti Ambrosii*", éd. *PL* 56, col. 582 chap. XXVII et K. KÜNSTLE, *Antipriscilliana. Dogmengeschichtliche Untersuchungen und Texte aus dem Streite gegen Priscillians Irrlehre*, Freiburg im Breisgau, 1905, p. 59-60, inc. *Nos patrem et filium et spiritum sanctum unum deum confitemur...* Le texte est d'origine priscillianiste selon Künstle, mais la chose a été contestée : cf. B. VOLLMANN, *Studien...*, p. 34 n. 87 et p. 72 (cf. *PLS* 2, col. 1485 n° 1).

Les traités de Würzburg sont repris dans *PLS* 2, col. 1413-1483, où ils sont suivis des *Interpretationes et responsa de creatione mundi* (col. 1484-1485; sur l'origine de ce texte, qui pourrait être en réalité une production irlandaise, cf. VOLLMANN, *Studien...*, p. 84-85), de la liste des traités issus de l'entourage de Priscillien (col. 1485-1487), puis de l'édition de certains d'entre eux (col. 1487-1542).

le perdre<sup>348</sup>. Le *De cereo paschali* n'est ni l'un ni l'autre : il est une profession de foi qui ne s'adresse pas à des juges mais à Dieu, et qui est destinée à être lue ou entendue par les membres d'une même communauté. Or il se trouve que, du fait que sa pensée n'est pas travestie, ce n'est pas avec les traités priscillianistes défensifs de Würzburg que l'on peut faire les rapprochements les plus nombreux, mais justement avec un *De Trinitate fidei catholicae* monarchianiste attribuable certainement selon G. Morin, sinon à Priscillien lui-même, du moins à l'un de ses proches disciples, retrouvé dans le manuscrit *Laon BM 113*<sup>349</sup> — traité qui n'est pas apologétique, mais plus purement théologique et se présente comme une démonstration —, et des textes anti-priscillianistes, comme la lettre de Léon le Grand à Turribius citée plus haut en note : dans la "naïveté" de son énonciation, ce poème tombe sous le coup d'un certain nombre des reproches faits aux priscillianistes.

Et pourtant, on le verra, chacune des expressions en cause ou presque, isolée de son contexte, pourrait se justifier selon l'orthodoxie en cours de fixation au IV<sup>e</sup> siècle : ce poème est aussi le témoin de flottements doctrinaux assez courants à la fin de ce siècle, hésitations dont le priscillianisme n'était sans doute que l'une des expressions<sup>350</sup>. Comme le priscillianisme, ce texte peut donc ne paraître, dans le détail, qu'à la limite de

---

<sup>348</sup> Pour les thématiques qui nous concernent ici, il s'agit en particulier — pour les textes conservés — du *Commonitorium* d'Orose (CSEL 18, p. 151-157), des actes des conciles anti-priscillianistes de Saragosse (380), Tolède (400) et Braga (561), de la lettre de Léon le Grand à Turribius (*Ad Turribium Asturicensem episcopum de Priscillianistarum erroribus = Epist. 15, CPL n° 1656*). Contestée au début de ce siècle par Künstle, qui la croyait postérieure au Concile de Braga de 561, cette lettre datée du 21 juillet 447 est transmise par un manuscrit datant de 523 environ (cf. B. VOLLMANN, *Studien...*, p. 93 et 141). B. VOLLMANN, *Studien...*, p. 139-141 avec bibliographie, a montré l'absurdité des doutes de Künstle (auxquels la *CPL* accorde sans doute trop d'importance), et l'authenticité semble désormais acceptée : cf. dernièrement J. VILELLA MASANA, *Priscilianismo galaico y política antipriscilianista durante el siglo V*, dans *Antiquité tardive*, 5, 1997, p. 177-185 (p. 184-185 en part.); étude de la transmission et éd. critique par B. VOLLMANN, *Studien...*, p. 87-138; l'éd. "critique" indiquée par la *CPL*, de J. CAMPOS, *La epístola antipriscilianista de S. León Magno*, dans *Helmántica*, 13, 1962, p. 269-308, fondée sur seulement 4 manuscrits, manifeste dans son commentaire une violence peu scientifique à l'égard du priscillianisme. Les réaffirmations du dogme acceptées par l'Église catholique sont commodément regroupées dans H. DENZINGER, *Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*, que j'ai consulté dans l'éd. de Freiburg Br., 1921<sup>13</sup>.

<sup>349</sup> Analyse, datation, proposition d'attribution et édition : G. MORIN, *Un traité priscillianiste inédit sur la Trinité*, dans *RB*, 26, 1909, p. 255-280, réimpr. dans ID., *Études, textes, découvertes. Contribution à la littérature et à l'histoire des douze premiers siècles*, t. I, Maredsous-Paris, 1913 (Anecdota maredsolana. Seconde série), p. 151-205, éd. p. 178-205; le texte est repris en *PLS* 2, col. 1487-1507. B. VOLLMANN, *Studien...*, p. 71 : "Ich selber halte darüber hinaus die Verbindung des Traktats mit dem Priscillianismus überhaupt für fraglich"; *contra* : A. ORBE, *Doctrina trinitaria del anónimo priscillianista 'De Trinitate fidei catholicae' (Exegesis de Io. 1, 1-4a : ed. Morin p. 179, 10 - p. 182, 27)*, dans *Gregorianum*, 49/3, 1968, p. 510-562; H. CHADWICK, *Priscillian...*, p. 100-102, pense que le traité n'est sans doute pas de Priscillien lui-même, mais qu'il est hautement probable "that it should be ascribed to the Priscillianist circle"; cf. *CPL* n° 788. Bien sûr, dire que ce traité est priscillianiste dépend de l'idée que l'on se fait du priscillianisme, et suppose donc définie une théologie — voire une hérésie — que le traité lui-même devrait aider à préciser ! Peut-être faudrait-il se contenter de le définir comme sabellien. Ce texte, dont il n'existe pas de traduction anglaise, n'est pas pris en compte par V. BURRUS, *The Making...*

<sup>350</sup> Cf. l'opinion de V. BURRUS, *The Making...*, p. 3.

l'hétérodoxie<sup>351</sup>. Sans partager pour autant les jugements qu'il portait sur ce traité en tant qu'homme d'Église, on serait tenté de dire de ce poème ce que G. Morin disait du *De Trinitate fidei catholicae*, dont il voulait démontrer les caractères priscillianistes : "Peut-être la plupart des détails du traité que je viens de résumer pourraient-ils, à la rigueur, et considérés isolément, être interprétés dans un sens orthodoxe; mais on ne saurait nier que, pris dans leur ensemble, ils ne projettent l'un sur l'autre une lueur tout à fait fâcheuse, et ne trahissent chez leur auteur un fond de croyances nettement inconciliables avec la doctrine catholique. Cet auteur est, à n'en point douter, un sabellien de la plus belle eau"<sup>352</sup>.

### Les flottements théologiques de Drepanius

Comme on l'a fait pour l'étude liturgique du poème, on redonne ici les vers d'interprétation délicate sur le plan théologique :

- 17 *Aspice constructam [tanta] in mysteria plebem,  
Unum quæ trino celebrat sub nomine numen. (...)*
- 26 *Te colimus natumque tuum, quem cuncta tuentem  
Et tibi consortem verbo genitore creasti,  
Igneam quem celsi linquentem moenia caeli  
Visurumque suas hominis sub imagine terras  
Intacto pregnans utero dedit innuba mater. (...)*
- 40 *Haec tibi perpetui patris indiscreta propago (...)*
- 17 considère le peuple édifié pour [de si grands] mystères,  
qui, sous un triple nom, célèbre une divinité unique. (...)
- 26 nous t'adorons ainsi que ton fils, que, pour veiller sur toutes choses  
et pour partager ton sort, tu as créé par l'engendrement du verbe,  
lui qui, laissant les remparts enflammés des hauteurs du ciel  
pour visiter ses terres sous les traits de l'homme,  
porté dans un ventre intact, fut le don d'une mère sans mari. (...)
- 40 Pour toi, rejeton qu'on ne peut distinguer du père éternel (...)

#### (a) Indistinction du Père et du Fils, et panchristisme

Il semble à première lecture que Drepanius, laudateur d'un Théodose qui s'était fait le champion de la lutte anti-arienne, fasse une profession de foi trinitaire appuyée : v. 18 *Unum quae trino celebrat sub nomine numen*. Cependant, Drepanius ne fait pas une seule allusion à l'Esprit saint dans tout son poème, comme si cette Trinité se réduisait finalement au Père et au Fils, plusieurs fois associés en un même vers (v. 26, v.

<sup>351</sup> Sur les querelles d'érudits et d'exégètes qu'a suscitées le priscillianisme, cf. l'article *Priscillianismus* du *LThK* par A. FRANZEN (1963), et J. FONTAINE, "nouveau Schanz", n° 680.1 C. Appréciation et réception, à paraître.

<sup>352</sup> G. MORIN, *Un traité priscillianiste...*, dans *Études, textes, découvertes...*, p. 155-156.

27, v. 40), avec un vocabulaire qui insiste fortement sur leur union (*consortem*), voire leur indistinction. Il pourrait ne s'agir que de l'indivisibilité des personnes de la Trinité en particulier quant à leur substance, affirmée par exemple par les canons du concile de Tolède de 400 : *Hanc trinitatem personis distinctam, substantia unitam, virtute et maiestate indivisibilem, indifferentem*<sup>353</sup>, mais il n'est question ici que des rapports entre le Père et le Fils, qui, quand ils sont clairement définis, semblent nettement monarchianistes : cf. v. 40 ... *tibi perpetui patris indiscreta propago*. Cette indistinction ne semble pourtant pas totale : plusieurs expressions, comme *rerum maxime rector*, et tous les vers donnant l'impression d'une délégation de pouvoir du Père au Fils (v. 26-27, 29-30) laissent entendre que le Fils est plus ou moins subordonné au Père; *tibi consortem* me semble ambigu, dans la mesure où il proclame l'égalité du Père et du Fils (du couple évoqué par *consors*, l'Esprit saint semble absent), mais indique aussi, par le *tibi*, que c'est par rapport au Père que se définit le Fils. En revanche, la seconde partie du poème, dans laquelle le Christ semble se substituer à Dieu le Père, compense cette impression, pour se rapprocher davantage d'un panchristisme.

On peut rapprocher du texte de Drepanius, sur ces thèmes particuliers, un certain nombre de traits des textes de Würzburg et surtout du traité monarchianiste de Laon, et lui opposer certaines réaffirmations du dogme prononcées lors des conciles anti-priscillianistes de 380, 400 et 561 :

— Indistinction du Père et du Fils et rôle secondaire de l'Esprit saint :

Priscillien, *Tract. III* :

(...) monstrans nomen patris filium itemque fili patrem, ne Binionitarum error valeret, edocuit; nam qui requirentibus apostolis omne id quod nominabatur se esse monstravit, unum se credi voluit non divisum (...) (CSEL 18 p. 49)

*De trinitate fidei catholicae* :

thème annoncé : (...) Constituto eodem, sicut ibidem scriptum est, verbum deum esse, unum utique deum per quem facta sunt omnia, de nomine tamen verbi et de id quod recte intelligitur patris et filii indissociabili unitate tractemus. (PLS 2 col. 1488)

(...) Itaque pater et filius unus est deus (...) Certe enim subditus patri est, qui voluntatem patris implevit (...) (PLS 2 col. 1491)

(...) Qui in nomine patris venit, in patre unus est deus (...) Sequitur deinde docentis unum deum illa conclusio : *Scitote quoniam in me pater et ego in patre* (PLS 2 col. 1492)

(...) Quid illud est, In me pater et ego in patre ? aperte, credo, loquendi fuit significatio : cum patre aequalis sum; quamquam dixerit *Maior me est*. eadem nobis virtus, similis operatio, par potestas. Et quemadmodum quasi a patre abusus hoc diceret, quia ait *Non veni voluntatem meam facere sed eius qui me misit patris*; quid aequalis sibi dixerit cum patre esse, cum nihil suum esse testatur ? et quae tandem huius professionis est ratio ? Ut unum scilicet deum intelligere possemus. (PLS 2 col. 1493)

L'Esprit saint confirme l'indissociabilité du Père et du Fils :

(...) verum in sacramento divinitatis ostenditur religiosorum hominum mentibus unius dei stabili et fixa veneratione posse sibi constare, cum symbolo patri et filio duobus testibus catholicae veritatis,

---

<sup>353</sup> Cf. AUGUSTIN, *Epist.* 120, CSEL 34, p. 719 l. 3 sqq : ... *quod pater et filius et spiritus sanctus ideo, cum sit trinitas, unus est deus, quod inseparabiliter sint unius eiusdemque substantiae vel, si hoc melius dicitur, essentiae.*

in quorum testimonio unius dei inviolata professio est, tertium sancti spiritus testimonium ita iungitur, ut nullo intervallo distinctionis alicuius a duorum corpore separetur. (*PLS* 2 col. 1496).

Il semble accepté en sus, comme troisième preuve de l'unité du Père et du Fils :

(...) Ita in uno obtinendo deo in duobus et tribus testibus verbum omne consistit, ut in patre et filio uno deo nihilominus additur spiritus sanctus, qui est patris et filii. Quin etiam hoc ipso vel praecipue ad confirmationem unius dei et sancti spiritus testimonio catholica nutritur fides, quod cum unus sit spiritus sanctus a patre missus et filio, unum necesse est deum esse testetur : quia, qui ipse unus, unum sibi patrem, unum significat auctorem. (...) Et post haec dubitat quisquam patrem et filium unum credere deum, cum unus sit spiritus patris et filii ? (*PLS* 2 col. 1497)

Quam innumerabilibus testimoniis unius dei patris filii panditur fides ! (*PLS* 2 col. 1498, avec suppression de la conjonction de coordination entre *pater* et *filius*<sup>354</sup>)

La dernière phrase du traité ignore l'Esprit saint :

(...) Unus est deus noster, et dominus : qui nos genuit, et qui redemit. Et unus nobis deus, in nomine patris et domini : patris utique quo genuit, domini quo redemit. Cui honor et gloria in saecula saeculorum. Amen. Alleluia (*PLS* 2 col. 1507)

*Contra* :

Concile de Rome de 380 :

Anathemizamus quoque eos qui Sabellii sequuntur errorem, eundem dicentes Patrem esse quam Filium (DENZINGER p. 32)

Concile de Tolède de 400<sup>355</sup> :

(...) Mici autem placet et constituta primitus concilii Nicaeni perpetuo esse servanda nec ab his esse recedendum. Episcopi dixerunt : Hoc omnibus placet, ita ut si quis cognitis gestis concilii Nicaei aliud quam statutum est facere praesumerit, et non in eo perseverandum putaverit, tunc excommunicatus habeatur (...) (VIVES p. 19)

XXI. Incipiunt regulae fidei catholicae contra omnes haereses et quam maxime contra Priscillianos (...) Hunc unum Deum et hanc unam esse divinae substantiae Trinitatem. Patrem autem non esse ipsum Filium, sed habere Filium qui Pater non sit. Filium non esse Patrem sed Filium Dei de Patris esse natura. Spiritum quoque Paraclitum esse, qui nec Pater sit ipse nec Filius, sed a Patre Filioque procedens (...) (VIVES p. 25 et 26; cf. DENZINGER p. 15)

(...) Hanc Trinitatem personis distinctam, substantiam unitam virtute et potestate et maiestate indivisibilem, indeferentem. (...) (VIVES p. 26; DENZINGER p. 16, avec établissement du texte différent : ... personis distinctam, substantia unitam, virtute et maiestate indivisibilem, indifferentem. (...))

Concile de Braga de 561 :

(...) Proposita contra Priscillianam haerese[m] capitula et relecta quae continent haec. [De damnatione Sabellianae et Priscillianae haeresis]

I. Si quis Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non confitetur tres personas unius esse substantiae et virtutis ac potestatis, sicut catholica ecclesia docet, sed unam tantum ac solitariam dicit esse personam, ita ut ipse sit Pater qui Filius, ipse etiam sit Paraclitus Spiritus, sicut Sabellius et Priscillianus dixerunt, anathema sit. (VIVES p. 67)

---

<sup>354</sup> Sur cette caractéristique du discours priscillianiste selon Orose, cf. G. MORIN, *Un traité priscillianiste...*, dans *Études, textes, découvertes...*, p. 159 (*Commonitorium* d'Orose, CSEL 18, p. 154-155 : *Trinitatem autem solo verbo loquebatur, nam unionem absque ulla existentia aut proprietate adserens sublato 'et' patrem filium spiritum sanctum hunc esse unum Christum docebat*).

<sup>355</sup> Ed. J. VIVES, *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, con la colaboración T. Marín Martínez - G. Martínez Díez, Barcelona - Madrid, 1963, p. 19-33. L'édition reproduite par Vives ne comprend pas les passages anti-priscillianistes les plus importants : cf. H. CHADWICK, *Priscillian...*, p. 179 sqq. et surtout son édition p. 234-239.

Cf. aussi la lettre de Consentius à Augustin (Augustin *Epist.* 119, CSEL 34 p. 701 l. 2-3 et 5-6) :

(...) deus indiscretus est, personae discretae sunt (...) personae autem sibi constantes proprietate discernuntur, non confusione miscentur.

— Panchristisme :

Pour illustrer cette caractéristique du priscillianisme, on peut renvoyer simplement aux nombreux exemples relevés par G. MORIN, *Études, Textes, découvertes...*, p. 163-164, tant dans le traité de Laon que dans les traités de Würzburg.

**(b) Un Fils créé, non pas engendré ?**

Conformément au symbole de Nicée-Constantinople, le Christ est bien désigné comme le fils de Dieu (*natumque tuum, tui patris propago*), né de la Vierge Marie. Cependant, le poème peut paraître ambigu. Si le Christ semble bien exister antérieurement à sa venue sur la terre, comme le laissent entendre les v. 28 et 29 *quem celsi linquentem moenia caeli / Visurumque suas hominis sub imagine terras*, Drepanius emploie le verbe *creasti*, alors que les symboles de Nicée disaient *natum [genitum] non factum*. Le Père aurait donc créé le Fils *sibi consortem*, comme son représentant sur la terre; l'expression ne serait pas hétérodoxe si l'on considérait que l'acte de création ne concerne que la nature humaine du Christ. L'expression *verbo genitore* est difficile à comprendre. La construction de la phrase semble en faire un ablatif instrumental : "tu as créé le fils par le verbe géniteur (engendreur)". *In principio erat verbum...* le verbe est à l'origine de l'ensemble des créatures, Dieu a tout créé par le verbe : en ce sens, l'expression confirmerait que pour Drepanius le Christ aussi est une création du Verbe, qui, en l'occurrence, se serait fait père, *genitor*. Si l'on comprend *verbo genitore* comme un ablatif absolu, on peut privilégier cette dernière explication, et comprendre "tu as créé le fils, le verbe se faisant géniteur, père". Dans ce cas, le *creasti* procéderait d'un raccourci qui ne contredirait pas gravement le dogme trinitaire, le Christ ayant été engendré *de spiritu sancto*, même si la formulation est, dans sa lettre, infidèle au symbole de Nicée-Constantinople et à la stricte doctrine catholique. On peut aussi penser, plus simplement et moins vraisemblablement, à l'Annonciation (*fiat mihi secundum verbum tuum* Lc 1, 38) : le Christ s'est incarné *de spiritu sancto ex Maria virgine* quand la Vierge a cru la parole de l'Ange. Étant donné le contexte, la syntaxe permettrait enfin d'interpréter cet ablatif d'une dernière façon, comme un ablatif absolu "le Verbe étant le père" : en effet, le Christ *étant* le Verbe, on pourrait voir là une autre manière d'insister sur l'identité du Père et du Fils, tout à fait sabellienne. Il se trouve que le traité monarchianiste de Laon semble fournir l'arrière-fond expliquant ce *verbo genitore*.

— *creasti*

*De trinitate fidei catholicae :*



(...) Quid tandem illud est quod, quia in eo qui est separari ab eo non potest, tamen necesse est velut visibile fieri et apparere quasi factum ? (PLS 2 col. 1490)

*Contra* :

Symboles de Nicée de 325 et Nicée-Constantinople de 381 :

(...) gennhqeivnta ouj poiHQevvnta (...) (Natum [genitum] non factum) (DENZINGER p. 30 et 37)

Concile de Rome de 380 :

Anathemizamus Arium atque Eunomium qui pari impietate, licet sermone dissimili, Filium et Spiritum Sanctum asserunt esse creaturas (DENZINGER p. 32)

“*Fides Athanasii*”<sup>356</sup> :

(...) <sup>8</sup>increated pater, increatus filius, increatus spiritus sanctus (...) <sup>21</sup>Pater a nullo est factus nec creatus nec genitus. Filius a patre solo est, non factus, nec creatus, sed genitus. Spiritus sanctus a Patre et Filio, non factus nec creatus nec genitus, sed procedens (...) (KELLY p. 18 et parallèles p. 25 [Ambroise], p. 28 [Augustin]; KELLY p. 19; cf. DENZINGER p. 18)

Concile de Braga de 561 :

III. Si quis dicit Filium dei dominum nostrum antequam ex virgine nasceretur non fuisse, sicut Paulus Samosatenus et Fotinus et Priscillianus dixerunt, anathema sit. (VIVES p. 67)

— *verbo genitore*

Prologue monarchien à l'évangile de Marc<sup>357</sup> :

(...) non solum ‘verbum caro factum’ sed et corpus domini in omnia per verbum divinae vocis animatum (...) (CHAPMAN p. 221)

*De trinitate fidei catholicae* :

C’est ce traité qui développe le plus largement le thème du verbe créateur, qui sert à démontrer l’unité du Père et du Fils, comme la subordination du second au premier, le Père étant la volonté qui anime le verbe.

Pulchre igitur ait : *In principio erat verbum, et verbum erat apud deum, et deus erat verbum. Hoc erat in principio apud deum. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil.* Constituto eodem, sicut ibidem scriptum est, verbum deum esse, unum utique deum, per quem facta sunt omnia, de nomine tamen verbi, et de id quod recte intelligitur patris et filii indissociabili unitate tractemus.

Le sens est le verbe : on ne peut séparer le sens du verbe, on pense et on veut avant de parler : “Nous voulons d’abord [col. 1489] tout ce que nous disons, et alors nous disons tout ce que nous voulons. Ainsi donc, le verbe ne peut être sans

---

<sup>356</sup> CPL 167. Sur la datation, la localisation et l’attribution de ce texte, très controversées, voir l’exposé clair et nuancé de J. N. D. KELLY, *The Athanasian Creed*, London, 1964, en part. p. 1-14 pour la bibliographie antérieure à sa propre étude. Contrairement en particulier à K. Künstle, qui voyait dans la *Fides Athanasii* un texte du début du V<sup>e</sup> siècle dirigé contre les priscillianistes (K. KÜNSTLE, *Antipriscillianiana...*, p. 204-243), J. N. D. Kelly considère qu’elle vise le nestorianisme, serait datable entre 435 et 535 et plus vraisemblablement de la fin du V<sup>e</sup> s., et originaire du sud de la Gaule.

<sup>357</sup> Ed. J. CHAPMAN, *Notes on the Early History of the Vulgate Gospels*, Oxford, 1908, p. 217-222. C’est Chapman qui a le premier mis en évidence le priscillianisme des prologues monarchiens aux Évangiles. Cf. l’analyse de H. CHADWICK, *Priscillian...*, p. 102-109, pour qui ces prologues émanent sans aucun doute du milieu priscillianiste, “perhaps from the master himself”.

<sup>358</sup> Ed. J. CHAPMAN, *Notes on the Early History of the Vulgate Gospels*, Oxford, 1908, p. 217-222. C’est Chapman qui a le premier mis en évidence le priscillianisme des prologues monarchiens aux Évangiles. Cf. l’analyse de H. CHADWICK, *Priscillian...*, p. 102-109, pour qui ces prologues émanent sans aucun doute du milieu priscillianiste, “perhaps from the master himself”.

le sens, ni le sens sans le verbe : parce que le sens est dans le verbe, et cela ne fait qu'un.”

Et unum esse quis dubitet, quod aliquo labente sit neutrum, sicut scriptum est (et qui douterait qu'ils ne fissent qu'un, puisque si l'un fait défaut, il n'y a aucun des deux) : *Omnis qui negat filium, nec patrem habet* ? [I Io. 2, 23] recte igitur pater sensus, verbum filius est (...) Sic in filio cognitus pater; sic voluntas patris est filius. Sed verbum, prius quam ore proferitur, sensu interius loquente formatur. Sensus igitur est verbi vis, qui ipse sibi loquitur. Audi qui loquitur, qui postquam unus et plenus et verus voluntati suae, meditationi suae formatur, spiritus sancti ore prolatus est, verbum opus sequitur, et omnia quae prius non erant, imperio illius vocitata prosiliunt, sicut scriptum est : *omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil.* (...) Spiritus enim dei est, qui tandem prohibet patrem et filium unum deum credere. Annon unus deus et unus spiritus est ? Quo quid dici absurdus potest, non unius dei unum spiritum, cum dividi omnia magis possunt emissa quam iungi ? (etc.) [col. 1490] Quis hoc patris et filii unius dei unitatem non videat : patrem esse qui faciat generare, cum faciat voluntatem intra universa formantem, omnia verbo proferentem, sicut scriptum est : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil* ? Sequitur deinde : *Quod factum est in illo, vita est* [Io 1, 4]

Mais :

Cum verbo filius significetur, qui in patre atque in principio erat (...) (PLS 2 col. 1500)

Contra :

La “*Fides Damasi*” semble réagir contre ce genre de doctrine<sup>359</sup> :

(...) Pater filium genuit, non voluntate, nec necessitate sed natura. (K. KÜNSTLE, *Antipriscilliana* p. 48; cf. DENZINGER p. 13)

### (c) *Le problème de l'incarnation*

Tout le problème réside dans le mystère de l'incarnation. L'Esprit saint étant totalement gommé, son rôle dans l'incarnation semble nié, ou du moins oublié — sauf si l'on propose une interprétation forte de *verbum* comme *spiritus* —, ce qui n'est guère conforme au dogme. La virginité de Marie est doublement soulignée (*intacto, innuba*), mais l'auteur ne se livre à aucun développement sur le symbolisme de l'abeille, et d'autre part insiste bien sur la réalité de la grossesse (*praegnans*) : sur ce point, Drepanius ne s'éloigne aucunement du dogme, même si le verbe qu'il emploie, *quem dedit*, est vague et ne fait pas état d'une naissance à proprement parler<sup>360</sup>. Mais au v. 29, l'expression *hominis sub imagine*, appliquée à l'incarnation alors que le Christ est censé

<sup>359</sup> Texte anti-priscillianiste selon Künstle (texte chez K. KÜNSTLE, *Antipriscilliana...*, p. 47-49), mais cela a été contesté : cf. B. VOLLMANN, *Studien...*, p. 76. Selon A. Wilmart, cette *fides*, qui n'aurait aucun lien avec Damase, serait dirigée d'abord contre les sabelliens; elle n'aurait été utilisée qu'ensuite en Espagne contre les priscillianistes : A. WILMART, *Les "tractatus" sur le Cantique attribués à Grégoire d'Elvire*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1906, p. 233-299 (n. 1, p. 297-299, en particulier p. 298).

<sup>360</sup> Dans les professions du concile de Tolède de 400, il est dit que selon les priscillianistes, le fils est *innascibilis* (cf. les confessions de Dictinius, Symposius et Comasius, éd. H. CHADWICK, *Priscillian...*, Appendix p. 235 l. 27 sqq et surtout l. 35-37, de même p. 236 l. 55 sqq ). On pourrait voir dans ce simple *dedit* un lien avec l'*innascibilis* — dont le caractère hérétique n'est d'ailleurs pas nécessairement flagrant selon B. VOLLMANN, dans *Realencyclopädie...*, Supplementbd. 14, col. 545 —, mais le verbe a vraisemblablement été choisi pour des raisons poétiques ou prosodiques.

avoir été homme à part entière et non pas seulement avoir pris l'apparence humaine, semble nettement docète. Ces mots semblent confirmer que le *creasti*, qui pouvait se justifier par Col. 1, 15 *qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturae* dans la mesure où le Christ avait été homme, était plutôt à interpréter dans un sens antinicien, puisque Drepanius nie l'humanité réelle du Christ. Le Christ n'aurait pris que l'apparence de l'homme pour rendre Dieu visible à l'homme. Il se trouve que Drepanius évite de parler de la mort du Christ, ce qui peut paraître surprenant dans une évocation de la vigile pascale — on pourra certes dire qu'il ne s'agit ici que des rites d'ouverture de la vigile, et que peu après sera lu le récit de la Genèse : Drepanius annoncerait par le thème du verbe créateur cette lecture par laquelle commence la vigile elle-même. Mais il se trouve que c'est justement dans la mort du Christ que se vérifie son incarnation, et dans sa résurrection que se vérifie sa divinité. Or s'il proclame l'éternité du culte rendu à Jésus Christ, qui est égal au Père dans ce culte (voire se substitue à lui), Drepanius ne parvient pas plus à penser un fils de Dieu éternel comme le Père (d'où le *creasti*), divin à part entière, qu'à penser un fils de Dieu humain à part entière, au point d'en mourir (d'où le *hominis sub imagine*). En réalité, il ne parvient pas à penser un Christ qui serait une personne de même substance que le Père, mais distincte de lui, à la fois dieu et homme.

Or c'est l'un des reproches importants faits aux priscillianistes que de ne pas croire à la réalité de l'incarnation du fils de Dieu.

Concile de Tolède de 400 :

(...) Hunc igitur Filium Dei Deum natum a Patre ante omne omnino principium sanctificasse uterum Mariae virginis, atque ex ea verum hominem sine virili generatum semine suscepisse, duabus dumtaxat naturis, id est deitatis et carnis, in unam convenientibus omnino personam, id est dominum nostrum Iesum Christum; nec imaginarium corpus aut fantasmatis alicuius in eo fuisse, sed solidum atque verum; hunc et esurisse et sitisse et doluisse et flevisse et omnis corporis iniurias pertulisse. Postremo a iudaeis crucifixum et sepultum et tertia die resurrexisse. (...) (VIVES p. 25; DENZINGER p. 16)

“*Fides Athanasii*” :

(...) <sup>29</sup>Sed necessarium est ad aeternam salutem ut incarnationem quoque domini nostri Iesu Christi fideliter credat. <sup>30</sup>Est ergo fides recta ut credamus et confiteamur quia dominus noster Iesus Christus Dei filius et deus pariter et homo est. (KELLY p. 19 et parallèles p. 26 [Ambroise], p. 29 [Augustin], p. 30 [Vincent de Lérins]; cf. parallèles avec Fulgence de Ruspe p. 33-34; cf. DENZINGER p. 19)

Léon le Grand, *Ad Turribium Asturicensem episcopum de Priscillianistarum erroribus*

(...) [il s'agit du jeûne à Noël et le dimanche] Quod utique ideo faciunt, quia Christum dominum in vera hominis natura natum esse non credunt, sed per quandam inlusionem ostentata videri volunt, quae vera non fuerint sequentes dogmata Cerdonis atque Marcionis et cognatis suis Manicheis per omnia consonantes (éd. VOLLMANN p. 127, l. 103-107; cf. *PL* 54 col. 682)

Concile de Braga de 561 :

III. Si quis natalem Christi secundum carnem non vere honorat sed honorare se simulat ieiunans in eodem die et in dominico, quia Christum in vera hominis natura natum esse non credit sicut Cerdon, Marcion, Manizeus et Priscillianus [dixerunt], anathema sit. (VIVES p. 67-68)

(d) *Non pas trois personnes, mais un seul Dieu et les trois formes de son nom*

En effet, Drepanius croit en un seul Dieu (*unum numen*), auquel il adresse sa louange. Cette louange s'adresse tantôt au Dieu créateur de l'Ancien Testament, le Dieu que l'on craint — c'est la première partie du texte —, tantôt au Dieu du Nouveau Testament, le Christ dont on chante la gloire, le nom et les louanges — c'est la seconde partie du texte. La structure même du poème, en diptyque, semble matérialiser le monarchianisme plusieurs fois déclaré dans la lettre du texte, et pourrait même indiquer que, pour Drepanius, le Dieu du Nouveau Testament s'est substitué à celui de l'Ancien par le mystère de Pâques : 18 vers sont consacrés au premier (v. 1 *Alme deus...* - v. 18), 13 vers servent de charnière "théologique", 19 vers (v. 32 *Hunc...* - v. 50) sont consacrés au second. Aussi l'humanité du Christ n'est-elle presque pas pensable, dans la mesure où le Christ n'est pas une personne de la Trinité, mais l'un des visages du Dieu unique : et l'on en arrive au v. 18, *Unum quæ trino celebrat sub nomine numen*. La foule assemblée pour cette vigile pascale célèbre une divinité unique sous un nom triple (comme l'indique le distributif singulier intraduisible — Drepanius ne dit pas *trinis nominibus* —, il s'agit d'un seul nom, mais qui prend tantôt une forme tantôt une autre selon l'aspect du *numen* unique que l'on envisage<sup>361</sup>) — et en fait, sous un nom double : on ne saurait nier plus explicitement l'existence d'une divinité de même substance en trois personnes distinctes. Ce vers lève les ambiguïtés des autres vers, et leur donne une cohérence qui, à mon sens, ne peut plus laisser aucun doute. C'est cette idée qui explique tous les flottements de Drepanius : le Christ a toujours existé parce qu'il n'est que l'un des aspects d'une divinité éternelle et increée, et en même temps, puisqu'il semble bien s'inscrire dans une temporalité (le temps du Nouveau Testament), on est obligé de penser qu'il a été créé en tant qu'homme — tout en se refusant à admettre que la divinité ait pu prendre plus que l'apparence de l'homme...

[cf. (a)]

— Dieu de l'Ancien Testament et dieu du Nouveau Testament

La bipartition du texte de Drepanius semble correspondre aux deux fonctions et aux deux noms du Dieu unique tels que les évoque le *De trinitate fidei catholicae*, tantôt envisagé comme le Dieu créateur de l'Ancien Testament, tantôt comme le Dieu rédempteur du Nouveau testament :

Unus est deus noster, et dominus : qui nos genuit, et qui redemit. Et unus nobis deus, in nomine patris et domini : patris utique quo genuit, domini quo redemit. Cui honor et gloria in saecula saeculorum. Amen. Alleluia. (fin du traité, *PLS* 2 col. 1507)

---

<sup>361</sup> Sur l'emploi relativement restreint de l'expression *trino ... nomine* chez les contemporains de Drepanius, cf. *supra*, commentaire au v. 18. L'adjectif *trinus*, en particulier au singulier, semble très apprécié des priscillianistes; cela dit, il semble parfois parfaitement interchangeable avec *triplex*, bien que le sens en soit différent. Après le V<sup>e</sup> siècle, il devient d'un emploi beaucoup plus fréquent, en particulier dans la liturgie.

*Contra :*

Concile de Tolède de 400 :

VIII. Si quis dixerit vel crediderit alterum Deum esse priscae legis, alterum evangeliorum, anathema sit. (éd. VIVES p. 25; DENZINGER p. 17)

— Un dieu unique n'étant pas trois personnes, mais pouvant être désigné par trois noms : un dieu, un nom, mais qui peut prendre trois formes (*trinus*)

*De trinitate fidei catholicae :*

Cum in se patrem, et in spiritu sancto se esse significet, quem ad modum in se trina virtus atque operatio dei non unus est deus ? Pater ergo in filio, et in spiritu sancto filius, unum nomen omnipotentis est dei : quia vocabuli significatione nihil non se esse testatur, qui nihil non posse se praedicat. Ait enim Apostolus : Nomen patris est filius, itemque filii pater [apocr.] (...) Spiritus sanctus nomen est filii : item filius nomen est patris, et filii pater. Merito baptizatis in nomine, hoc est, uno nomine unius dei patris et filii et spiritus sancti, non est aliud nomen datum sub caelo, in quo oporteat salvos fieri; hoc nomen unum in patre et filio et in spiritu sancto unus est deus. (*PLS* 2 col. 1499; parallèle avec Priscillien, *Tract.* II, CSEL 18 p. 37 l. 20 sqq déjà indiqué par G. MORIN, *Un traité priscillianiste...* dans *Études, Textes, découvertes...* p. 158 : [...] baptizantes, sicut scribuntur est, *in nomine patris et filii et spiritus sancti*; non dicit autem 'in nominibus' tamquam in multis, sed in uno, quia unus deus trina potestate venerabilis omnia et in omnibus christus est [...], et *Tract.* IV, CSEL 18 p. 49 [...] monstrans nomen patris filium itemque filii patrem, ne Binionitarum error valeret, edocuit; nam qui requirentibus apostolis omne id quod nominabatur se esse monstravit, unum se credi voluit non divisum [...])

(...) Quid est aliud, manifestare nomen patris, quam ostendere in nomine patris et filii in uno deo unum esse nomen, quod deus est ? (*PLS* 2 col. 1502)

(...) Unus est deus noster, et dominus : qui nos genuit, et qui redemit. Et unus nobis deus, in nomine patris et domini : patris utique quo genuit, domini quo redemit. Cui honor et gloria in saecula saeculorum. Amen. Alleluia. (fin du traité, *PLS* 2 col. 1507)

*Contra :*

“*Fides Damasi*” :

(...) Proprium nomen est patri pater, et proprium nomen est filio filius, et proprium nomen est spiritui sancto spiritus sanctus. Et in hac trinitate unum deum credimus, quia ex uno patre, quod est unius cum patre naturae uniusque substantiae et unius potestatis (...). (K. KÜNSTLE, *Antipriscilliana* p. 48; DENZINGER p. 13)

Léon le Grand, *Ad Turribium...* :

(...) Primo itaque capitulo demonstratur quam impie sentiant de trinitate divina, qui et patris et filii et spiritus sancti unam atque eandem asserunt esse personam, tamquam idem deus nunc pater, nunc filius, nunc spiritus sanctus nominetur nec alius sit qui genuit, alius qui genitus est, alius qui de utroque processit, sed singularis unitas in tribus quidem vocabulis sed non in tribus sit accipienda personis. Quod blasphemiae genus de Sabellii opinione sumpserunt, cuius discipuli etiam Patripassiani merito nuncupantur (...) (éd. VOLLMANN p. 125 l. 60-68; cf. *PL* 54 col. 680C-681A)

Concile de Braga de 561 :

I. Si quis Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non confitetur tres personas unius esse substantiae et virtutis ac potestatis, sicut catholica ecclesia docet, sed unam tantum ac solitariam dicit esse personam, ita ut ipse sit Pater qui Filius, ipse etiam sit Paraclitus Spiritus, sicut Sabellius et Priscillianus dixerunt, anathema sit. (VIVES p. 67)

**Des affinités avec le priscillianisme**

Au terme de cette analyse, peut-on affirmer que le *De cereo paschali* est issu d'un milieu priscillianiste ? La réponse ne peut qu'être nuancée. La problématique trinitaire et la christologie étaient loin de faire toute l'essence du priscillianisme<sup>362</sup>, et ne prennent ici toute leur importance que par la thématique du texte et la circonstance liturgique : ce n'était évidemment pas le lieu pour des développements sur l'ascétisme ou la lecture des apocryphes<sup>363</sup>. Néanmoins, ces problèmes trinitaires sont mis en avant aussi bien dans les professions de foi apologétiques de Priscillien que dans les professions anti-priscillianistes. On a déjà mis l'accent sur la difficulté d'identifier les contours d'une éventuelle théologie priscillianiste, soit, pour reprendre le mot de J. Fontaine, parce qu'elle était avant tout "diffuse et antisystématique", soit parce que la nature et le but des sources dont nous disposons nous en empêchent. Si le priscillianisme a été durement réprimé et poussé vers l'hérésie, c'était sans doute, au moins en partie, pour des raisons autres que théologiques. En 393, dans le *De viris illustribus* (§ 121), Jérôme met l'accent sur l'ambiguïté du priscillianisme, considéré comme hérétique par les uns, non hérétique par les autres<sup>364</sup> : *Hic usque hodie a nonnullis gnosticae, id est Basilidis vel Marci, de quibus Irenaeus scribit, haereseos accusatur, defendentibus aliis non ita eum sensisse, ut arguitur*, et ne semble pas moins dur à l'égard des accusateurs qu'à l'endroit des accusés<sup>365</sup>.

Comme le montrent les parallèles, une interprétation maximaliste du texte peut aisément mettre l'accent sur la coïncidence de ses assertions avec les idées que l'on prêtait aux priscillianistes, en particulier certains des reproches formulés par Léon le Grand, idées dont témoigne explicitement le *De Trinitate fidei catholicae*. La multiplicité même des hérésies auxquelles s'apparente le *De cereo paschali* est l'une

---

<sup>362</sup> Cf. par ex. le *Commonitorium* d'Orose et la réponse d'Augustin (*Ad Orosium contra Priscillianistas et Origenistas*, éd. K. D. DAUR, CCSL 49, 1985, p. 165-178). C'est surtout dans l'*Epist.* 120 qu'en réponse à Consentius, Augustin aborde ce problème. Augustin ne se serait occupé du priscillianisme qu'en 414-415, sollicité par Orose et Consentius (dernièrement sur ce point : J. AMENGUAL BATLE, *Una trilogia agustiniana antipriscilianista y unas sugerencias para una nueva cronología*, dans *REAug*, 44, 1998, p. 205-221); cf. *Epist.* 205 sur le problème du corps du christ, *Epist.* 119 et 120, *Epist.* 12\*, *Contra mendacium ad Consentium*, *Ad Orosium contra Priscillianistas et Origenistas*; dans ce texte, Augustin cherche à rattacher à telle ou telle hérésie qu'il a déjà combattue les différents aspects du priscillianisme.

<sup>363</sup> Par exemple, Filastre de Brescia (vers 383-391), dans son catalogue d'hérésies, ne fait pas allusion à la théologie trinitaire quand il parle des priscillianistes, mais il met l'accent essentiellement sur le problème de la rupture des liens conjugaux et surtout de l'abstinence (éd. F. HEYLEN, CCSL 9, 1957, § LXXXIV, p. 253-254).

<sup>364</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, on peut lire dans le dictionnaire de Bayle "Je n'examine point si ces Hérétiques croioient et faisoient tout ce qu'on leur attribue; je dis seulement qu'il semble qu'on ait condamné en eux un sentiment que l'on a canonisé en la personne de St. Augustin" (*Dictionnaire historique et critique par Mr. Pierre Bayle. Cinquième édition....*, t. 4, À Amsterdam, 1734, p. 785).

<sup>365</sup> Cf. le commentaire de S. REBENICH (*Hieronymus und sein Kreis....*, p. 213), qui montre dans les pages suivantes que Jérôme, après 400, présente en revanche les priscillianistes comme des hérétiques. Notons que l'évolution de Jérôme ne dépend peut-être pas seulement de l'identité de ses correspondants, mais épouse également l'évolution de l'opinion publique, et que c'est après le concile de Tolède que se durcit son jugement sur les priscillianistes (cf. H. CHADWICK, *Priscillian....*, p. 152).

des caractéristiques du priscillianisme (cf. Augustin). Une interprétation minimaliste mettra plutôt l'accent sur l'ambiguïté des formulations, les nécessités d'une expression poétique concise et ramassée, et sur les difficultés inhérentes à l'appréhension du dogme trinitaire, partagées par nombre de chrétiens au IV<sup>e</sup> siècle (et encore aujourd'hui). Selon que l'on voudra ou non souligner les rapprochements entre Paulin de Nole et le priscillianisme (sur cette question, cf. *infra*), on interprétera dans un sens ou dans l'autre les parentés entre sa poésie et celle de Drepanius. Mais cela n'est-il pas aussi inhérent au priscillianisme, que d'être toujours à la limite de l'hétérodoxie, et d'être tour à tour confondu avec diverses hérésies ou présenté comme un mouvement de réforme de l'Église, accusé et absous ?

S'il n'était pas priscillianiste, l'auteur du poème n'était pas, de toutes façons, en pure conformité avec le récent symbole de Nicée-Constantinople (381). S'il est vrai que le dogme trinitaire ne sera vraiment fixé qu'au V<sup>e</sup> siècle, les conciles anti-priscillianistes ont fortement insisté sur ce point. La cohérence de ses divergences avec le dogme catholique permet au moins de voir en Drepanius ou un nouveau converti encore peu au fait du mystère chrétien, ou plus probablement quelqu'un qui s'est converti au contact d'une pensée à la limite de l'hétérodoxie. Par plus d'un trait, cette pensée s'apparente au priscillianisme, et justifie tour à tour les rapprochements qu'on a pu faire entre le priscillianisme et d'autres hérésies. Comme on l'a vu, l'origine de Drepanius, ses relations, certaines parentés du rit évoqué avec les rites attestés en Espagne au haut moyen âge rendent historiquement possible un contact avec des milieux priscillianistes. Si le poète n'était pas priscillianiste, il pouvait au moins avoir été influencé par le priscillianisme ou, appartenant à un courant religieux apparenté, avait avec lui de nombreuses affinités<sup>366</sup>. Il se trouve que Pacatus a défendu les priscillianistes et critiqué leurs persécuteurs ecclésiastiques avec une particulière véhémence dans son panégyrique de Théodose. Si cette démarche s'apparentait à celles de Martin de Tours, de Sulpice Sévère, d'Ambroise et même Jérôme jusqu'à un certain point, il se trouve que Pacatus Drepanius ne pouvait revendiquer la même orthodoxie, et que son christianisme aux tendances docéto-monarchiano-sabelliennes s'apparentait justement à certaines positions attribuées par les contemporains aux priscillianistes.

Ces affinités de Drepanius avec la mouvance ascétique influencée par Priscillien pourraient apporter un éclairage nouveau sur l'une des particularités du poème. Les cinq vers sur les cultes à mystères pouvaient en effet sonner comme une réponse aux accusations dont étaient victimes les priscillianistes, supposés se livrer comme les païens à des orgies nocturnes. Ainsi s'expliquerait le choix particulier des mystères auxquels est opposée la vigile pascale, de même que l'erreur étrange commise sur les

---

<sup>366</sup> S'il fallait encore des preuves, voilà qui empêcherait toute attribution à Florus de Lyon : voir en particulier la collection *de fide* constituée par lui, transmise par une copie de Mannon de Saint-Oyen, Montpellier BISM 308 (C. CHARLIER, *Une oeuvre inconnue de Florus de Lyon : la collection 'De Fide' de Montpellier*, dans *Traditio*, 8, 1952, p. 81-109).

mystères d'Éleusis : en effet, on reprochait tout particulièrement aux priscillianistes d'associer des femmes au culte, et de leur faire prendre le voile trop tôt. En opposant les priscillianistes aux galles de Cybèle, aux prêtresses de Déméter et aux orgiastes de Dionysos, le poète pouvait répondre à la fois à ceux qui s'attaquaient à l'ascèse trop grande des priscillianistes, abstinents et continents (les galles), et à l'importance prise par les femmes dans le mouvement, qu'il s'agît d'empêcher la prise de voile par les femmes non-mariées<sup>367</sup> (Éleusis; confusion éventuelle avec les Thesmophories<sup>368</sup>) ou au contraire d'accuser les priscillianistes des pires débauches<sup>369</sup> (union de l'hiérophante et de la prêtresse aux mystères d'Éleusis; Dionysos).

Il y a ainsi entre le panégyrique et ce poème un lien plus profond qu'on ne pouvait le croire, et le poème nous permet d'entrevoir un arrière-fond susceptible d'expliquer la véhémence personnelle du panégyriste à l'égard des persécuteurs des priscillianistes. Ces liens avec un mouvement violemment attaqué par le pouvoir — un pouvoir dont Pacatus s'attache à souligner qu'il était usurpé et scandaleux, vraisemblablement pour encourager Théodose à l'indulgence — pourraient être l'une des raisons de l'ambiguïté religieuse du panégyrique. Cette nouvelle correspondance entre le panégyrique et le poème, qui s'ajoute aux parentés thématiques et stylistiques, pourrait corroborer une datation du *De cereo paschali* entre 389 et 396, et même après le retour de Drepanius en Occident (393-4), Priscillien n'ayant fait des adeptes qu'en Aquitaine et dans la péninsule ibérique. Cette correspondance donne ainsi un nouvel arrière-plan non seulement à la défense des priscillianistes, mais aussi à l'éloge de l'Espagne (*Pan.* IV), éloge de circonstance certes, mais l'une des rares *laudes Hispaniae* antérieures à Isidore<sup>370</sup>.

---

<sup>367</sup> Cf. canon VIII du concile anti-priscillianiste de Saragosse en 380 : *Ut ante XL annos sanctimoniales virgines non velentur* (VIVES, p. 16-17). S'opposant à Chadwick tout en reconnaissant la valeur de ses arguments, M. SOTOMAYOR estime que ce dernier canon n'était pas nettement anti-priscillianiste (*Sobre el canon VIII del Concilio de Zaragoza del 380*, dans *I Concilio Caesaraugustano MDC aniversario*, Zaragoza, 1980, p. 255-271 [p. 270-271]).

<sup>368</sup> Drepanius opposerait la prise de voile par des femmes non-mariées, intégration dans une chaste communauté religieuse, aux débordements de fêtes impliquant les femmes mariées.

<sup>369</sup> Concile de Saragosse de 380, canon I : *Ut feminae fideles a virorum alienorum coetibus separentur*. Cf. aussi les accusations portées contre Priscillien par Sulpice Sévère, *Chron.* éd. C. HALM, CSEL 1, 1866, II, 48, 3 : *Inde iter coeptum ingressi, turpi sane pudibundoque comitatu cum uxoribus atque alienis etiam feminis, in quis erat Euchrotia ac filia eius Procula, de qua fuit in sermone hominum Priscilliani stupro gravidam, partum sibi graminibus abegisse (...)* (*Pal. lat.* 825 f. 27v), et II, 50, 8 : *Is Priscillianum gemino iudicio auditum convictumque maleficii nec diffitentem obscenis se studuisse doctrinis, nocturnos etiam turpium feminarum egisse conventus, nudumque orare solitum, nocentem pronuntiavit redegitque in custodiam (...)* (*Pal. lat.* 825 f. 28v).

<sup>370</sup> Le fait est remarqué par J. FONTAINE, *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne...*, p. 272 et n. 10. A. LIPPOLD, *Herrscherideal und Traditionsverbundenheit...*, p. 230-231 n. 23, souligne que cet éloge de l'Espagne n'est pas uniquement topique, et pourrait trahir un contact personnel avec ce pays.



## IV — TROIS PACATI OU UN LATINIUS PACATUS DREPANIUS ?

Nous disposons donc maintenant de nouveaux éléments pour une biographie du panégyriste de Théodose, disciple d'Ausone contemporain de Paulin de Nole, chrétien au moins après 389, certainement attiré par un mouvement ascétique particulièrement vivant en Espagne.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, l'histoire littéraire connaît deux autres *Pacati*, tous deux chrétiens. Le premier a écrit un traité contre Porphyre cité par Victor de Capoue, connu par des extraits contenus dans la chaîne de Jean Diacre<sup>371</sup>. Ce texte daterait de 410-420 environ<sup>372</sup>. Le second est le destinataire de la lettre dans laquelle le prêtre Uranius fait le récit de la mort de Paulin de Nole, survenue en 431<sup>373</sup>. L'*Histoire littéraire de la France* considérait le correspondant d'Uranius comme un descendant du panégyriste de Théodose<sup>374</sup> : il paraissait à l'époque impossible que celui-ci eût été encore vivant en 431; d'autre part, le panégyriste passait pour un païen, alors que le destinataire de la lettre d'Uranius était, quoique laïc, évidemment chrétien<sup>375</sup>. Naturellement, l'identification des deux *Pacati* chrétiens présentait moins de difficultés apparentes, pour des raisons idéologiques et chronologiques<sup>376</sup>.

---

<sup>371</sup> CPL n° 1152a. Ed. PL 68, col. 359 (extraits sous le nom de Polycarpe) et PLS 4, col. 1200; la chaîne de Jean Diacre sera prochainement éditée par A.-M. Genevois dans la collection du Corpus Christianorum (cf. A.-M. GENEVOIS, *Autour de Jean Diacre et de son Expositio in Heptateuchum*, dans *Du copiste au collectionneur. Mélanges d'histoire des textes et des bibliothèques en l'honneur d'André Vernet*, cur. D. NEBBIAI - J.-F. GENEST, Turnhout, 1998 [Bibliologia, 18], p. 35-48). Connue uniquement par le manuscrit Paris BNF lat. 12309, cette chaîne cite explicitement un traité de Pacatus contre Porphyre, qui devait être divisé au moins en deux livres, puisque Jean cite par deux fois le livre I (*Paris BNF lat. 12309 f. 15 Pacatus contra purporium liber primus* [fragm. I], f. 48v *Pagatus contra porphirium liber I.* [fragm. II]); cf. A. von HARNACK, *Neue Fragmente...*, sur ce point, p. 277). C'est A. von HARNACK, *Neue Fragmente...*, qui a attribué à Pacatus les fragments d'un traité contre Porphyre cité sous le nom de Polycarpe par Victor de Capoue : ayant montré que le texte auquel s'oppose le polémiste ne peut être que le traité de Porphyre contre les chrétiens, Harnack montre ensuite que l'adversaire de Porphyre ne pouvait pas être un grec, mais un latin citant les textes bibliques dans un ordre pré-hiéronymien qui est aussi celui que connaît Ambroise de Milan; les parentés de la chaîne contenant ces "*pseudo-polycarpiana*" avec la chaîne de Jean Diacre contenant des extraits du traité de Pacatus contre Porphyre poussent Harnack à identifier l'auteur anonyme de ces "*pseudo-polycarpiana*" avec Pacatus.

<sup>372</sup> Selon HARNACK, *Neue Fragmente...* (p. 279), Jérôme (347-420) n'a pas connu l'ouvrage. Celui-ci ne peut donc guère être antérieur à 410. Mais, d'autre part, il semble difficile d'en faire un ouvrage post-augustinien : il appartiendrait donc encore à la génération de Jérôme.

<sup>373</sup> CPL n° 207. Ed. PL 53, col. 859-866. SCHANZ 4/1, 1959, n° 876, p. 261.

<sup>374</sup> A. PASTORINO, *Il De obitu sancti Paulini di Uranio*, dans *L'agiografia latina nei secoli IV-VII, = Augustinianum*, 24, 1984, p. 115-141 (p. 115), n'en doute pas un instant.

<sup>375</sup> Cf. *Histoire littéraire de la France... Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Tome I partie II...*, Paris, 1733, p. 421 "Au reste il ne faut pas confondre ce Pacatus Drepanius ni avec un autre Pacatus plus jeune que lui de plus de 30 ans, & dont nous parlerons dans la suite (...)" et *Histoire littéraire de la France... Tome II...*, Paris, 1735, p. 204 : "Il paroît que Pacatus n'était qu'un simple Laïc, puisque le prêtre Urane le nomme son très-cher fils. On ne sçait point s'il ne fut pas élevé à quelque charge, comme son pere, ou son aïeul, qui étoit Païen. Mais il eut au-dessus de lui l'avantage d'être Chrétien, qui est incomparablement plus estimable que toutes les hautes fortunes, & tous les honneurs temporels. C'est ce qu'il est aisé de juger par le dessein qu'il avoit formé d'écrire la Vie de S. Paulin Evêque de Nole".

<sup>376</sup> Cf. CPL n° 1152a.

C'est A. von Harnack qui, le premier, a proposé de ne faire qu'un seul homme de l'adversaire de Porphyre (Pacatus 1), du correspondant d'Uranus (Pacatus 2) et du rhéteur (Pacatus 3). Il faut résumer ici ses arguments. La communauté d'intérêts de Pacatus 1 et Pacatus 2 et le fait qu'ils aient été contemporains permet de n'en faire qu'un seul homme sans difficulté. Le problème réside dans l'identification de Pacatus 1 et Pacatus 3, et tout particulièrement dans la diversité apparente de leurs convictions religieuses. Harnack reconnaît l'ambiguïté religieuse du panégyrique de Théodose, mais souligne d'une part les parentés de ce monothéisme à tendances chrétiennes avec le christianisme d'Ausone, tout aussi ambigu, et d'autre part la spécificité de ce discours : prononcé devant un sénat composé en grande partie de païens, il devait exalter le souverain chrétien tout en veillant à ne pas heurter les sensibilités païennes. Une fois cette difficulté écartée, apparaissent les liens entre les deux hommes : tous deux ont connu Paulin de Nole; le rhéteur Pacatus faisait partie des amis d'Ausone, tout comme Paulin, et le correspondant d'Uranus demande manifestement le récit de la mort d'un ami. Si, dans le nombre infime de fragments que nous possédons, l'adversaire de Porphyre trouve le moyen de citer Virgile et Ulpian, d'utiliser une expression que l'on trouve chez Quintilien, et de faire référence à la *Romana eloquentia*<sup>377</sup>, c'est sans doute que ses centres d'intérêts coïncident avec ceux du panégyriste : comme le dit joliment Harnack, "Ex ungue leonem !". Sont ensuite examinés les problèmes de chronologie. À en juger par la carrière de Paulin, Pacatus pouvait très bien prononcer un panégyrique de l'empereur à 25-30 ans et, à 70 ans, s'inquiéter des circonstances de la mort de son ami Paulin. Harnack termine par un parallèle entre l'évolution du Pacatus ainsi reconstruit et celle de Marius Victorinus, exégète, poète et adversaire de l'arianisme, ou de Paulin lui-même<sup>378</sup>.

Cette reconstruction a reçu un accueil sarcastique. W. A. Baehrens a immédiatement exprimé son opposition<sup>381</sup>. La prose du traité contre Porphyre lui paraît trop relâchée : la différence des genres ne saurait justifier un écart stylistique qu'il juge trop grand entre le panégyrique et le *Contre Porphyre*, même si les traits de style qu'il incrimine se retrouvent chez les contemporains de Pacatus. Pour lui, la chronologie s'oppose absolument à l'identification des deux personnages; nous n'y revenons pas (se reporter à la première partie de cette étude). Ce Pacatus aurait eu 70 ou 80 ans en 431 : or Uranus (que Baehrens s'obstine à nommer Ursanus) s'adresse à lui en lui disant *fili carissime*. Même si *fili* pouvait être dit par un prêtre à un laïc, on aurait évité de

---

<sup>377</sup> Cf. en particulier HARNACK, *Neue Fragmente...*, p. 275.

<sup>378</sup> HARNACK, *Neue Fragmente...*, p. 280-282.

<sup>379</sup> Cf. en particulier HARNACK, *Neue Fragmente...*, p. 275.

<sup>380</sup> HARNACK, *Neue Fragmente...*, p. 280-282.

<sup>381</sup> W. A. BAEHRENS, *Pacatus*, dans *Hermes*, 56, 1921, p. 443-445.

s'adresser ainsi à un vieillard. Le correspondant d'Uranus devait donc être un jeune parent de Pacatus Drepanius<sup>382</sup>.

Huit ans après, D. De Bruyne a donné de ces deux articles un compte-rendu édifiant de charité chrétienne<sup>383</sup>, ironisant sur l'article de Harnack tout en accordant à Baehrens un *nihil obstat*. L'*auctoritas* des raisonnements de Baehrens a été depuis imposée à la postérité par l'article *Pacatus* de la *Realencyclopädie*<sup>384</sup>. Pour son auteur, R. Hanslik, le panégyriste n'était sans doute pas chrétien. Cette position religieuse, de même que les nombreuses années séparant le panégyrique de la lettre d'Uranus, empêcheraient toute identification des deux *Pacati*. Néanmoins, l'argumentation de Harnack a été acceptée sans réserve par P. Courcelle, qui a souligné la faiblesse de l'argument de Baehrens concernant la langue. D'autre part, Jérôme aurait voulu écrire un Contre Porphyre<sup>385</sup> : P. Courcelle pense que Jérôme a pu renoncer à ce projet parce que Pacatus s'en était acquitté, ce qui daterait effectivement l'activité du chrétien Pacatus avant 420<sup>386</sup>. Plus récemment, G. Rinaldi a estimé le problème de l'identification des trois *Pacati* "ancora irrisolto"<sup>387</sup>, cependant que D. E. Trout revient, en ce qui concerne le correspondant d'Uranus, à l'opinion des Mauristes<sup>388</sup>.

On sait maintenant que Pacatus Drepanius, panégyriste de Théodose, a été l'auteur d'un poème résolument chrétien. Était-il déjà chrétien en 389 ? S'il est impossible de le dire, sa position religieuse ambiguë des années 389-393 ne préjuge en rien de ce qu'il a été par la suite. Avec la redécouverte du *De cereo paschali* disparaît l'un des arguments les plus lourds, des Bénédictins de Saint-Maur à D. De Bruyne : si

---

<sup>382</sup> Toutes ces objections sont admises et reprises par R. DELMAIRE, *Les responsables des finances...*, p. 128.

<sup>383</sup> D. DE BRUYNE, dans *Bull. d'ancienne littérature chrétienne latine*, 1, 1921-1928, Maredsous, 1929, n° 27 à 29. Pour ne prendre qu'un exemple, afin de dévaloriser la démonstration, le censeur traduit ainsi un passage de Harnack : "Qui voudrait croire que le haut moyen-âge a composé cette seconde réfutation latine inconnue de Porphyre et que les deux se soient trouvées entre les mains de Victor de Capoue ?" et ironise ensuite sur ce raisonnement. Mais la phrase allemande qu'il traduit signifie en réalité : "Car qui voudrait croire qu'ici un deuxième écrit latin inconnu contre Porphyre a constitué le maillon intermédiaire (*Mittelglied*, la phalange moyenne, et non le haut moyen âge) et que tous deux sont arrivés entre les mains de Victor de Capoue ?".

<sup>384</sup> R. HANSLIK, art. *Pacatus*, dans *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft...*, t. 36, 1942, col. 2058-2060. Voir par exemple les hésitations de L. DATTRINO, art. *Pacato*, dans *Dizionario patristico e d'Antichità Cristiane*, t. II, Casale Monferrato, 1983, col. 2557.

<sup>385</sup> Cf. P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris, 1943, p. 63, n. 6.

<sup>386</sup> P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident...*, p. 211-212, en particulier p. 212 n. 1. P. Courcelle aboutit donc à la même conclusion que A. von Harnack à l'aide d'un argument totalement opposé (cf. *supra*, n. 353).

<sup>387</sup> G. RINALDI, *Biblia gentium...*, Roma, 1989, p. 72-73. P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1934, p. 249, tout en se faisant l'écho des objections de Baehrens, n'avait pas émis d'avis tranché.

<sup>388</sup> Avec plus de précisions néanmoins : D. E. TROUT, *Paulinus of Nola...*, p. 264-265, écarte l'identification du biographe de Paulin avec Latinus Pacatus Drepanius, sans argumentation ("was surely not..."), et propose de l'identifier avec un consulaire de Campanie, Claudius Iulius Pacatus, bien que ce dernier n'ait aucun lien évident avec l'Aquitaine.

Pacatus Drepanius a été chrétien, il devient beaucoup moins gênant de l'identifier avec les *Pacati* 1 et 2. Restent les problèmes chronologiques. L'époque à laquelle écrivait Baehrens — et peut-être son âge — expliquent sans doute la vision qu'il avait des carrières sénatoriales à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Comme nous l'avons exposé plus haut, les données que nous avons, grâce à Ausone, sur Pacatus Drepanius, et la comparaison avec les rares carrières sénatoriales de la fin du IV<sup>e</sup> siècle dont les étapes sont datables confortent en réalité la reconstruction de Harnack.

### Pacatus Drepanius et le Pacatus de 431

Ainsi, ni la chronologie ni l'évolution religieuse de Pacatus Drepanius ne s'opposent à ce qu'il ait été exactement le contemporain de Paulin de Nole, au contraire. Ausone est mort à plus de 80 ans; né vraisemblablement en 347 (ou, selon la datation traditionnelle, en 331), Jérôme est mort en 420; né sans doute en 355, Paulin de Nole est mort en 431; Augustin est né en 354 et mort en 430; pourquoi Pacatus Drepanius n'aurait-il pas connu lui aussi une longévité que la seule sainteté ne saurait expliquer ?<sup>389</sup> En 431, Uranius s'adresse à Pacatus avec le plus grand respect :

*Domino illustri et in christo merito venerabili Pacato, Uranius presbyter. Litteris nobilitatis tuae iterata vice sollicitor, ut tibi obitum S. Paulini fideliter referam. (...) Haec ideo commemoravi nobilitati tuae (...) Et ideo quaeso nobilitatem tuam, ut, sicut promittere dignatus es, praeclari operis munus accelerare digneris*<sup>390</sup>.

Au cours de la lettre, Uranius appelle Pacatus "*veneratio tua*"<sup>391</sup>. Il semble clair que le correspondant d'Uranius est d'un rang social élevé, et sans doute d'un âge respectable. On peut même se demander si la formule *Domino illustri* n'est pas à prendre plus au sérieux qu'elle ne l'a été : on pourrait peut-être voir là une allusion au rang de Pacatus. Or Latinius Pacatus Drepanius, en tant que proconsul d'Afrique, était *spectabilis* dès 390, et en tant que *comes rerum privatarum* d'Orient, *illustris* dès 392-393. C'est dans ce contexte, jamais cité par les spécialistes du panégyriste, qu'il faut interpréter le "*fili carissime*" d'Uranius<sup>392</sup> comme l'ont déjà fait, entre autres, les Bénédictins de Saint-Maur (et comme le fera encore Harnack) : "Il paroît que Pacatus n'était qu'un simple Laïc, puisque le prêtre Urane le nomme son très-cher fils"<sup>393</sup>; en effet, les expressions d'Uranius montrent qu'il était certainement plus jeune que son correspondant. Nous retrouvons donc en 431 un vénérable aristocrate qui souhaite écrire en vers la vie de Paulin :

<sup>389</sup> On a tendance à sous-estimer l'espérance de vie des milieux privilégiés de cette époque; Ausone nous rappelle ainsi que son père avait atteint 90 ans "*baculo sine*" (*Epicedion in patrem* PRETE XI, v. 61).

<sup>390</sup> PL 53, col. 859 (début de la lettre) et 866 (fin de la lettre).

<sup>391</sup> PL 53, col. 865.

<sup>392</sup> PL 53, col. 862.

<sup>393</sup> *Histoire littéraire de la France... Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Tome II...*, Paris, 1735, p. 204.

*Nunc autem veniamus ad ea, quae tibi, qui vitam eius versibus illustrare disponis, dicendi materiam subministrent. (...) Haec ideo commemoravi nobilitati tuae, ut etiam hic meritum S. Paulini agnosceres : habes enim materiam dicendi, si tamen non desit fides credendi. Et ideo quaeso nobilitatem tuam, ut, sicut promittere dignatus es, praeclari operis munus accelerare digneris; consecuturus praemia laudis et gloriae, si vitam sancti viri, posteris profuturam, versibus illustraveris. Utinam antequam proficiscar, huius operis lectione dignum me facias : quia si Christo placuerit, continuo navigare dispono. Obiit s. Paulinus episcopus decimo calendis iulii, Basso et Antiocho VV. CC. consulibus<sup>394</sup>.*

Cette vie de Paulin en vers n'étant pas connue à ce jour, toute comparaison stylistique nous est interdite. Cependant, il n'existe plus aucune raison objective de distinguer le poète chrétien Pacatus Drepanius, aristocrate aquitain, élève d'Ausone et condisciple de Paulin, qui aurait eu 75-80 ans en 431, du poète chrétien Pacatus, noble laïc sans doute âgé, ami de Paulin de Nole. L'âge de Pacatus en 431 pourrait d'ailleurs expliquer que l'on n'ait pas conservé sa vie de Paulin en vers : rien ne dit en effet qu'elle ait jamais été achevée<sup>395</sup>.

Dans cette hypothèse, est-il possible de reconstituer un parcours vraisemblable de Pacatus Drepanius entre 393 et 431 ? Nous sommes condamnés à interpréter des sources lacunaires. Après 393, nous n'avons plus de nouvelles officielles de Latinus Pacatus Drepanius. Cependant, nous l'avons vu, la lecture d'Ausone dont témoigne l'oeuvre de Drepanius et les parallèles assez frappants entre le *De cereo paschali* et des oeuvres de Claudien des années 396-398 invitent à situer la composition de ce poème entre 389 et 397, et sans doute plus précisément entre 393 et 396, alors que Drepanius revenait de Constantinople : les allusions à la liturgie ainsi que certaines affinités avec le priscillianisme nous orientent en effet vers l'espace hispano-aquitain. Le poème nous donne ainsi de précieuses indications sur l'évolution du personnage, qui, rattachées à l'histoire générale et à ce que nous savons des deux autres *Pacati*, autorisent — je l'espère — une reconstitution plausible (qui ne vaut, bien sûr, que comme telle, mais repose sur des indices dont ne disposaient pas Harnack et ses successeurs).

L'attitude religieuse de Pacatus Drepanius a sans doute connu une évolution dans le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle. Un catalogue de ses allusions religieuses dans le panégyrique de Théodose a déjà été fait par Teuffel<sup>396</sup> et repris par tous. À quelques exceptions près (Harnack par ex.), on a généralement pensé que Pacatus était païen, en particulier à cause de ses nombreuses références au culte impérial<sup>397</sup>. Or il paraît difficile de plaire à l'empereur chrétien champion de la lutte anti-arienne en faisant de celui-ci une divinité païenne : il s'agit sans doute plutôt d'une thématique extrêmement

<sup>394</sup> PL 53, col. 859 et 866.

<sup>395</sup> Cela dit, Paulin de Pella avait 83 ans lorsqu'il écrivit l'*Eucharisticos*...

<sup>396</sup> W. S. TEUFFEL, *Histoire de la littérature romaine*. Traduit sur la troisième édition allemande par J. BONNARD et P. PIERSON, t. III, Paris, 1883, p. 179, § 9.

<sup>397</sup> Cf. É. GALLETIER, t. III, p. 51; mais cf. son commentaire soulignant l'ambiguïté voulue des termes choisis par Pacatus, p. 87 n. 4\*.

développée dans la littérature panégyrique, dont Pacatus était imprégné. Quand en IV, 5 Pacatus dit *deum dedit Hispania quem videmus*, il faut sans doute y voir plus une expression analogue au *deus nobis haec otia fecit* de Virgile qu'une conviction religieuse : quand on lit dans l'*Oratio* de Paulin (*Carm.* 5) alias Ausone (*Ephemeris* 3) v. 57, *patiturque suos mens saucia manes*, on n'a guère l'idée d'accuser l'auteur de paganisme parce qu'il reprend le *quisque suos patimur manes*<sup>398</sup>. L'ensemble de ces allusions montre un homme tendant vers le monothéisme, mais encore pétri de culture religieuse antique et païenne<sup>399</sup>. Cela signifie-t-il qu'il nourrissait des croyances païennes ou restait fidèle à des cultes païens ? Il me semble quasiment impossible de le dire. On l'a vu, l'ambiguïté visait peut-être à ne pas heurter de front la composante païenne du sénat. Il reste cependant une évidente sensibilité monothéiste.

---

<sup>398</sup> Cf. par exemple J. DOIGNON, "Quisque suos patimur manes" (*Virgile, Énéide*, 6, 743) dans *le christianisme latin à la fin du IV<sup>e</sup> siècle (Zénon de Vérone, Ausone, Ambroise)*, dans *L'épopée gréco-latine et ses prolongements européens, Calliope II*, cur. R. CHEVALLIER, Paris, 1981 (Univ. de Tours, Institut d'Études latines et Centre de recherches A. Piganiol. Coll. Caesarodunum, 16bis), p. 107-116 (p. 110-113).

<sup>399</sup> Cf. à ce propos É. GALLETIER, t. III, p. 50-51. Voici le relevé des passages qui m'ont semblé particulièrement pertinents :

PACATUS, *Pan.* III, 2 *Nam ut divinis rebus operantes in eam caeli plagam ora convertimus a qua lucis exordium est...*

*Pan.* IV, 5 : *Cedat his terris terra Cretensis parvi Iovis gloriata cunabulis et geminis Delos reptata numinibus et alumno Hercule nobiles Thebae. Fidem constare nescimus auditis : deum dedit Hispania quem videmus.*

*Pan.* VI, 3 : développement sur les philosophes, l'âme etc. VI, 4 : *Tibi istud soli pateat, imperator, cum deo consorte, secretum.* Toute la fin du § semble imprégnée du culte impérial.

*Pan.* XI, 7 : *Orat ecce te dominus meus, orat ecce te dominus adhuc tuus et qui posset cogere mavult impetrare.*

*Pan.* XVII, 1 sur les légendes représentées au théâtre, traitées en XVII, 2 de *mendacii vatum.*

*Pan.* XVIII, 4 : *Vtrum tamen ipse te admones an, ut illi maiestatis tuae participi deo feruntur adsistere fata cum tabulis, sic tibi aliqua vis divina subseruit, quae quod dixeris scribat et suggerat ?* (mais noter la nuance de doute que peut exprimer *feruntur*).

*Pan.* XXI, 1 : *Sed quod facere magnas urbes ingressi solemus, ut primum sacras aedes et dicata numini summo delubra visamus, tum fora atque gymnasia...*

*Pan.* XXI, 2 : *...ferat tamen visi numinis conscientiam.* (il s'agit de la vue de l'empereur; cf. p. 88 n. 1\*). Mais aussitôt après Pacatus oppose ce prince nouveau que chacun peut voir de près aux princes anciens, qui se réfugiaient dans le secret, enfermés "*tanquam aliquod vestale secretum*" [*Pan.* XXI, 3]).

*Pan.* XXII, 5 : *... ipse ille rex eius [le roi de Perse] (...) in his te colit templis in quibus colitur*

*Pan.* XXIX, 2 à propos des exécutions de Priscillianistes, mot vague pour désigner le dieu chrétien : *... diligentius culta divinitas.*

*Pan.* XXX, 1 : *Tandem in nos oculos deus retulit...*

*Pan.* XXX, 2 : *An ego sine divino numine factum putem, ut...*

*Pan.* XXXIX, 4 *... aliquam immortalis dei curam...* (Selon GALLETIER, lieu commun des panégyristes, avec renvoi au panégyrique de Constantin par Nazarius X, 14; Nazarius était au moins entré en contact avec le christianisme : cf. GALLETIER, t. 2, p. 147-148)

Au terme de l'analyse très nuancée qu'il donne des allusions religieuses de Pacatus, A. Lippold penche plutôt pour le paganisme d'un Pacatus qui ne serait pas attaché à un culte particulier, mais serait particulièrement sensible au rôle de la Fortuna dans le destin des hommes, ainsi qu'au culte réservé à l'empereur; en particulier, Lippold attire l'attention sur le fait que Pacatus n'a pas encore intériorisé les modes d'expression des chrétiens (A. LIPPOLD, *Herrscherideal und Traditionsverbundenheit...*, p. 244-248 en particulier).

Dans sa grande tirade contre Maxime, Pacatus aborde la question de la répression du priscillianisme (§ XXIX<sup>400</sup>). R. Hanslick a voulu y voir la preuve de son paganisme, É. Galletier a minimisé la portée théologique de ce passage<sup>401</sup>. Mais il n'est pas évident que la critique du clergé qui s'est acharné contre des femmes en particulier s'oppose à un christianisme plus ou moins avoué. Sulpice Sévère lui-même n'a pas ménagé les critiques à l'égard d'Hydace et Ithace<sup>402</sup>, que Jérôme présente comme une faction à l'égal des priscillianistes. Ambroise aussi, comme l'a montré Marta Sordi, rejoint Pacatus dans sa critique quand il fait allusion aux *cruentos sacerdotum triumphos*<sup>403</sup>. Pacatus rappelle la mort d'Euchrotia, femme du poète Delphidius de Bordeaux (§ XXIX, 2). La véhémence étonnante de Pacatus Drepanius s'explique, sans doute, par son appartenance au milieu des aristocrates lettrés du Bordelais, mais pas uniquement. Selon E. C. Babut, Théodose ne pouvait pas laisser prononcer ces mots devant le Sénat s'il ne les avait approuvés à l'avance<sup>404</sup> : cette tirade s'inscrirait donc dans le mouvement général de réhabilitation des priscillianistes qui a suivi, pour quelques années, la chute de Maxime; dans ce cas, Pacatus ne serait que l'interprète de l'opinion publique, et, moins visiblement, du pouvoir. Selon A. Lippold, Pacatus ajoute ainsi à la figure du souverain idéal, à l'usage de Théodose, la vertu de tolérance<sup>405</sup>. Mais la tirade de Pacatus Drepanius, qui me semble plus personnelle qu'une envolée rhétorique de commande, pourrait également procéder d'une indignation analogue à celle de Martin ou Sulpice devant les agissements de prélats peu scrupuleux. Dans son cas, elle pourrait même indiquer des sympathies priscillianistes : cette explication, qui est finalement la plus simple, devient envisageable dès lors que l'on reconnaît en Drepanius un chrétien. L'appartenance de Pacatus Drepanius à un milieu chez qui le

---

<sup>400</sup> Comm. C. E. V. NIXON - B. S. RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors...*, p. 487-490.

<sup>401</sup> É. GALLETIER, t. III, p. 58-59.

<sup>402</sup> Comme Ambroise, Sulpice leur reproche d'avoir recouru à la justice séculière : ... *sed parum sanis consiliis saeculares iudices adeunt...* (*Chron.* II, 47, 5) ... *igitur post multa et foeda certamina Ydacio supplicite alicitur a Gratiano tum imperatore rescriptum...* (II, 47, 6). Ithace, homme de peu de valeur, est coupable aux yeux de Sulpice d'avoir assimilé de saints ascètes, comme Martin, aux hérétiques qu'il poursuivait : ... *secuti etiam accusatores Ydaci et Ithacii episcopi, quorum auxilium super expugnandis hereticis non reprehenderem, si non studio vincendi plus quam oportuit certassent. ac mea quidem sententia est, mihi tam reos quam accusatores displicere, certe Ithacium nihil pensi, nihil sancti habuisse definitio : fuit enim audax, loquax, impudens, sumptuosus, ventri et gulae plurimum impertiens* (etc.) (*Chron.* II, 50, 1-2 sqq.). Martin de Tours, on le sait, a tenté de sauver Priscillien à Trèves (Sulpice, *Chron.* II, 50, 4 sqq; cf. par ex. le commentaire de J. FONTAINE à *Vita Martini* 16, 5 sqq et 18, 2 en particulier, SC 134, 1968, p. 822-824 et 857-861).

<sup>403</sup> M. SORDI, *I rapporti fra Ambrogio e il panegirista Pacato*, dans *Istituto Lombardo. Accademia di scienze e lettere. Rendiconti. Classe di Lettere e Scienze Morali e Storiche*, 122, 1988, Milano, 1989, p. 93-100 (p. 95, rapprochement de PACATUS, *Pan.* XXIX, 3 et AMBROISE, *Epist.* 68, 3 dans l'éd. M. ZELZER, 1980, CSEL 82/2 [= *Epist.* 26 Maur.], datable de 386 ou 387). Beaucoup moins convaincants me paraissent les rapprochements tentés par A. LOVINO, *Su alcune affinità tra il Panegirico per Teodosio di Pacato Drepanio e il De obitu Theodosii di Sant'Ambrogio*, dans *Vetera Christianorum*, 26, 1989, p. 371-376.

<sup>404</sup> E. C. BABUT, *Priscillien et le priscillianisme*, Paris, 1909r (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques, 169), p. 10 en particulier.

<sup>405</sup> A. LIPPOLD, *Herrscherideal und Traditionsverbundenheit...*, p. 239 en particulier.

mouvement ascétique a connu un certain succès, et jusqu'à sa communion passionnée avec les suppliciés insistant sur l'intensité de la religiosité et du culte chez Euchrotia (“[ex]probrabatur mulieri viduae nimia religio et diligentius culta divinitas”), ne peuvent que conforter un tel soupçon; l'attitude de Théodose pourrait avoir encouragé Pacatus à aborder le sujet.

### L'évolution d'un converti : une hypothèse

On sait qu'à partir de 394 le sénat est devenu majoritairement chrétien, contrairement à ce qu'il était encore en 389<sup>406</sup>. On peut se demander si Pacatus Drepanius a concrétisé alors par la conversion ses tendances monothéistes et ses sympathies pour un mouvement ascétique qui avait particulièrement “pris” en Aquitaine, ou simplement avoué alors ce qu'il ne pouvait dire clairement en 389. Le revirement de l'opinion en faveur des priscillianistes, la fuite des persécuteurs de Priscillien, le soutien de Théodose pourraient avoir favorisé ce choix personnel. Sa vraisemblable disparition de la scène politique, alors qu'il assumait de très hautes fonctions, est ambiguë. A-t-elle coïncidé avec une conversion ascétique, vers 393<sup>407</sup> ? N'a-t-on plus de traces de Drepanius après 396-397 par suite de la disparition de Théodose qui, de toute évidence, avait favorisé sa carrière († le 17 janvier 395) ? Les deux explications peuvent se conjuguer. Il se trouve que la chronologie personnelle de Drepanius coïncide exactement avec celle du mouvement priscillianiste, en ce sens que Drepanius écrit vraisemblablement le *De cereo paschali* entre 389 ou 393 (date à partir de laquelle on ne sait plus rien du personnage officiel) et 396, période plutôt favorable aux priscillianistes<sup>408</sup>, puis disparaît des sources quand, après la mort de Théodose, reprennent les poursuites couronnées en 400 par le concile de Tolède, qui condamne définitivement les priscillianistes<sup>409</sup>. Coïncidence ?

Le Pacatus de 431 est un chrétien avéré, reconnu, et sans doute un catholique insoupçonné : qu'on se rappelle les mots d'Uranus, *in christo merito venerabili Pacato..., habes enim materiam dicendi si tamen non desit fides credendi...* En revanche on peut déceler dans le projet d'écrire un traité de polémique anti-porphyrine, un peu tard s'il s'agit du Pacatus de 389, certaine ardeur de nouveau converti. P. Courcelle avait déjà pensé que Pacatus aurait “su tout le danger du traité de Porphyre” et “voulu y remédier” précisément parce qu'il s'était “récemment converti de l'hellénisme au

<sup>406</sup> Cf. A. CHASTAGNOL, *La Préfecture urbaine...*, p. 454.

<sup>407</sup> Si par hasard Drepanius a vraiment rassemblé l'héritage littéraire d'Ausone tel qu'il a été récupéré à Lyon, éventuellement pour l'édification du jeune Paulin de Pella (cf. *supra*), la censure touchant les *erotica*, caractéristique de cette collection, — comme le fait de se charger d'une édition *ad usum delphini* — devrait-elle être également mise en rapport avec une telle conversion ?

<sup>408</sup> Cf. H. CHADWICK, *Priscillian...*, en part. p. 148-152.

<sup>409</sup> Sans pour autant mettre fin au priscillianisme galicien : cf. par exemple dernièrement J. VILELLA MASANA, *Priscilianismo galaico y política antipriscilianista...*, en particulier p. 180 sqq.



christianisme”<sup>410</sup>. Dans les allusions mythologiques du *De cereo paschali* — qui sont elles aussi de culture grecque<sup>411</sup> —, on peut également voir la volonté apologétique du chrétien de fraîche date qui, afin d’en démontrer la supériorité, veut à tout prix comparer sa religion nouvelle aux cultes païens : démarche exposée par l’auteur anonyme du *Carm. 32* édité avec les oeuvres de Paulin de Nole<sup>412</sup>. Dans son *Commonitorium*, Orientius parle des cultes païens presque dans les mêmes termes (cf. *supra* notes au *De cereo paschali* v. 22-25)<sup>413</sup>. Les flottements trinitaires de Drepanius, qui a du mal à pénétrer au coeur du mystère chrétien selon l’orthodoxie, auraient pu aussi s’expliquer par une conversion relativement récente. En outre, la façon dont Drepanius envisage ce mystère chrétien, moins théologiquement que rituellement, comme un mystère que l’on peut opposer aux mystères païens, peut également trahir une façon encore païenne d’aborder le culte<sup>414</sup>. D’autre part cependant, la date approximative du *De cereo paschali* empêche de voir dans l’auteur du traité contre Porphyre, si vraiment celui-ci a été écrit vers 410, un païen converti récemment.

En fait, la convergence du panégyrique et du *De cereo paschali* en ce qui concerne le priscillianisme, unie à tous ces indices, me semble autoriser un raffinement de l’hypothèse de P. Courcelle, qui ne pouvait alors se fonder sur une preuve incontestable du christianisme du panégyriste Pacatus, ni a fortiori en connaître les nuances. Sans le dire, Pacatus Drepanius pouvait être déjà chrétien en 389, chrétien peut-être de fraîche date converti au contact d’aristocrates lettrés qui avaient suivi Priscillien, en particulier la veuve de Delphidius de Bordeaux, Euchrotia, chez qui Priscillien avait séjourné en 382 et que Drepanius semble avoir connue. Aurait-il fait

---

<sup>410</sup> P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident...*, p. 212 n. 1.

<sup>411</sup> Comme tout homme cultivé, et spécialement comme un homme qui revient d’un an de magistrature à Constantinople, Pacatus Drepanius devait connaître parfaitement le grec. Je me demande si l’on ne peut pas ajouter au dossier de la culture grecque de Drepanius le fait que seule la version du *Technopaegnon* d’Ausone qui lui était destinée personnellement, transmise par V, ait comporté le n° 14, *De litteris monosyllabis Graecis ac Latinis* — l’une des rares traces de grec conservées par cette collection. Le *cognomen* Drepanius, qui n’apparaît pas autrement dans les sources latines (à ma connaissance), est un nom d’origine grecque (*drevpanon*, *drepavnh*, *drepavnion* : la faux, la petite faux; cf. le nom de la ville de Trapani) : sa famille était-elle installée dans une colonie grecque d’Occident ? (pas de trace de ce nom dans I. KAJANTO, *The latin Cognomina*, Helsinki, 1965 [Commentationes humanarum litterarum, 36,2]).

<sup>412</sup> CPL n° 206.

<sup>413</sup> S’il est bien l’auteur des *Orationes* (CPL n° 1467), il dit aux v. 56-57 avoir émergé de l’ordure des *ethnici* (*et nos a fece ethnicorum emersimus / eamque tandem rupimus caliginem*, éd. R. ELLIS, CSEL 16, 1888, p. 253; à cause de l’hiatus, pourtant acceptable à cette place dans un sénaire iambique, L. Bellanger suivait L. Havet en remplaçant *ethnicorum*, considéré comme une glose, par *psychicorum*, obtenant ainsi la traduction "sorti du bourbier de la sensualité" (L. BELLANGER, *Étude sur le poème d’Orientius*, Paris - Toulouse, 1902, p. 104-105, et p. 84 et 86).

<sup>414</sup> Pourtant, la culture païenne de Drepanius peut paraître un peu superficielle, si vraiment il présente les mystères d’Éleusis comme un culte exclusivement féminin, semblant le confondre avec les Thesmophories (*De cereo paschali* v. 20 : *Attica nec grais nuribus vigilatur Eleusis* : voir ci-dessus le commentaire de ce vers en n. 248), ce qui n’est pas tout-à-fait clair. Je laisse aux spécialistes le soin d’expliquer ce vers.

partie des proches d'Euchrotia séduits alors par Priscillien et les siens ?<sup>415</sup>. Dans sa *Chronique*, Sulpice Sévère, juste avant d'indiquer que Priscillien a été chassé de Bordeaux et s'est réfugié chez Euchrotia, alors qu'il est sur la route de Rome, dit qu'il a surtout perverti par sa prédication le peuple d'Éauze<sup>416</sup>. Drepanius pourrait avoir fait partie des foules séduites par Priscillien à cette époque (382), ce qui, peut-être, expliquerait que Sidoine Apollinaire en fit un Agenais<sup>417</sup> plutôt qu'un Bordelais, Éauze et donc sans doute le domaine d'Euchrotia étant beaucoup plus proches d'Agen que de Bordeaux<sup>418</sup>. Presque tous les commentateurs s'accordent à rejeter l'information donnée par Sidoine, les allusions de Drepanius indiquant assez clairement qu'il était natif du littoral aquitain<sup>419</sup>, mais en 1580, Élie Vinet interprétait ce texte comme une indication non pas sur l'origine de Drepanius, mais sur le lieu où il avait enseigné<sup>420</sup> : pourquoi ne pas retenir cette hypothèse, qui pourrait concilier plusieurs sources ?<sup>421</sup>

C'est exactement de 389 que date la conversion à l'ascétisme du condisciple de Drepanius, Paulin, qui, s'il n'a pas été priscillianiste, a été, à la même époque, dans le même milieu, mais à sa façon plus tranquille, attiré par l'ascétisme<sup>422</sup>. Comme par

<sup>415</sup> Sur le séjour que Priscillien et ses compagnons firent chez Euchrotia, attirant alors quantité de nouveaux adeptes, cf. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 48, 1-2 : (...) *tamen in agro Euchrotie, aliquantisper morati, infecere nonnullos suis erroribus* (*Pal. lat.* 825 f. 27v). Les sources permettant d'établir une biographie de Priscillien sont intégralement citées par J. FONTAINE, "nouveau Schanz", n° 680.1 A. Test., à paraître. Bien sûr, Pacatus Drepanius peut avoir connu Euchrotia par l'intermédiaire du poète Delphidius, qu'il a sans doute fréquenté personnellement à Bordeaux.

<sup>416</sup> La ponctuation et l'usage des majuscules dans le manuscrit, mieux que dans le CSEL (suivi en 1999 dans SC 441, où le manuscrit est cité uniquement dans le *conspectus siglorum*, p. 85, sous la cote erronée "codex quondam Palatinus, nunc Vaticanus num. 824"), semblent indiquer que c'est après avoir été chassé de Bordeaux que Priscillien s'est rendu à Éauze; il est ensuite allé chez Euchrotia : ... *maximeque elusanam plebem. sane tum bonam et religioni studentem. pravis predicationibus pervertere. a burdigala per delfinum repulsi. Tamen in agro euchrotie ...* (*Pal. lat.* 825 f. 27v; CSEL 1, p. 101 l. 14).

<sup>417</sup> SIDOINE APOLL., *Epist.* 8, 11, éd. P. MOHR, Leipzig, Teubner, 1895, p. 188-189 (*Quid agunt Nitiobrogos, quid Vesunnici tui... nunc Drepanium illis modo istis restituis Anthedium.*) — cf. aussi éd. A. LOYEN, *Sidoine Apollinaire. Lettres*, t. III, Paris, 1970, p. 200-201 n. 41 (CUF).

<sup>418</sup> *Contra* : G. de SENNEVILLE-GRAVE, *Sulpice Sévère. Chroniques*, Paris, 1999, p. 480 (SC, 441).

<sup>419</sup> Cf. par ex. É. GALLETIER, *Panegyriques latins...*, t. III, p. 48.

<sup>420</sup> *Avsonii Bvrdigalensis, viri consularis, omnia, quae adhuc in veteribus bibliothecis inveniri potverunt, Opera... Cuncta ad varia, vetera, novaque exemplaria, emendata, commentariisque illustrata per Eliam Vinetvm Santonem...*, Burdigalae (chez Simon Millange, 1575 : note de l'imprimeur au v. du f. de titre); le commentaire, séparé, forme une nouvelle série de cahiers signés A etc.; il a été imprimé chez Simon Millange en 1580; cf. 211 B.

<sup>421</sup> En 1972, J. Fontaine penchait plutôt pour la solution inverse : de famille agenaise, Pacatus Drepanius aurait fait carrière à Bordeaux (J. FONTAINE, *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne...*, p. 272 et n. 9).

<sup>422</sup> Il faut lire la bibliographie sur Priscillien du début du siècle dernier comme un épisode de la lutte entre protestants (qui voulaient voir en Priscillien un réformateur de l'Église) et catholiques (qui voulaient voir en lui un hérétique) : cf. sur ce point H. CHADWICK, art. *Priscillien...*, et J. FONTAINE, dans "Nouveau Schanz", n° 680.1 C. Réception, à paraître. L'article du protestant E. C. BABUT, *Paulin de Nole et le priscillianisme*, dans *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1910, p. 98-130 et 252-275, malgré son érudition et sa prudence, a fortement déplu aux milieux ecclésiastiques catholiques : outre le philologue dont Babut a préféré taire le nom, qui refusa même de prendre connaissance de ses arguments, c'est surtout H. Delehaye, passionné pour la défense des saints et en particulier de saint Martin, qui s'attacha à lui ôter tout crédit en 1920 (H. DELEHAYE, *Saint Martin et Sulpice Sévère*, dans *AB*, 38, 1920, p. 5-136, pour Paulin p. 66-67). Le laïc P. FABRE, en 1949, tout en disant non sans ironie

hasard, c'est uniquement chez Paulin que l'on trouve, et par trois fois, l'une des expressions ambiguës utilisées par Drepanius, *trino nomine...*, et bien d'autres parallèles textuels (cf. *supra*). Paulin part pour l'Espagne en 389; il y passera au moins cinq années<sup>423</sup>, pendant lesquelles nous ne savons presque rien de lui. E. C. Babut a vu, entre autres dans son extrême discrétion et dans l'attitude d'un certain nombre d'évêques à son égard au cours des années suivantes, l'indice qu'il avait frayé avec des priscillianistes<sup>424</sup>. Il est impossible d'en être sûr, les arguments *a silentio* n'ayant qu'une valeur très relative. Mais c'est précisément de ces années-là que date le *De cereo paschali* priscillianisant, très paulinien dans son expression poétique. La vigile pascale évoquée par Drepanius s'avère assez proche de la liturgie que pouvait connaître la péninsule ibérique à la même époque. Là encore, le parallélisme avec le parcours de Paulin est frappant. Drepanius aurait-il rejoint Paulin après 393, vers 395 — selon R. Delmaire, Drepanius pourrait être revenu en Occident vers cette époque<sup>425</sup> —, auraient-ils tous deux vécu dans des milieux ascétiques, éventuellement proches du priscillianisme ? On peut l'imaginer, même si la chose est impossible à prouver<sup>426</sup>.

---

“il ne semble pas que l'on puisse en appeler de sa condamnation”, a montré sans passion ce qui différenciait Paulin et Priscillien, mais aussi ce qui les rapprochait particulièrement (*Saint Paulin de Nole et l'amitié chrétienne*, Paris, 1949 [BÉFAR, 167], p. 107-116). Plus récemment, le jésuite J. T. LIENHARD (*Paulinus of Nola and Early Western Monasticism*, Köln - Bonn, 1977 [Theophaneia, 28], p. 52-57), dans un exposé très nuancé ne contestant pas les faits, mais parfois leur interprétation, n'a pas nié la possibilité d'une influence du mouvement ascétique priscillianiste sur Paulin, mais a déclaré n'avoir détecté chez lui aucune des “deviations” du priscillianisme. D. E. TROUT, *Paulinus of Nola...*, p. 75-76 en particulier, montre dans quelle mesure Ausone, apparemment sans fondement, a pu assimiler Paulin (nouveau Bellérophon, mis en cause à travers un conseiller supposé : cf. Y.-M. DUVAL, *Bellérophon et les ascètes chrétiens. "Melancholia" ou "otium" ?*, dans *Caesarodunum*, 2, 1968, p. 183-190) et Therasia (Tanaquil) à des ascètes priscillianistes. Pour une mise en évidence de ce qui rapproche et sépare l'ascétisme de Paulin, de Martin de Tours et de Priscillien, cf. J. FONTAINE, *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne...*, p. 289 et p. 297-302 en particulier.

<sup>423</sup> Selon la chronologie reconstituée par P. FABRE, *Essai sur la chronologie de l'oeuvre de saint Paulin de Nole*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 1948, en particulier p. 105-107, acceptée par LIENHARD, *Paulinus of Nola...*, p. 27 sqq. Paulin a-t-il quitté l'Espagne pour Nole en 394 ou 395 ? La question a été récemment discutée : cf. J. DESMULLIEZ, *Paulin de Nole. Études chronologiques (393-397)*, dans *Rech. Aug.*, 20, 1985, p. 35-64 (départ au printemps 394), et D. E. TROUT, *The dates of the ordination of Paulinus of Bordeaux and of his departure for Nola*, dans *REAug*, 37, 1991, p. 237-260 (été 395).

<sup>424</sup> Cf. E. C. BABUT, *Paulin de Nole et le priscillianisme...*, en particulier p. 105-109 (sur le séjour en Espagne et ses conséquences) et p. 109-116 (sur l'attitude de la hiérarchie ecclésiastique). Comme l'a d'ailleurs déjà souligné E. C. BABUT, *Paulin de Nole et le priscillianisme...*, p. 109, à propos du pape Sirice refusant de recevoir Paulin, cette attitude pouvait aussi s'expliquer par la méfiance plus générale des autorités ecclésiastiques à l'égard d'un ascétisme qu'elles jugeaient dangereux (cf. J. FONTAINE, *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne...*, p. 289-290 n. 57). Si l'on n'accepte pas les conclusions de Babut sur des rapports effectifs de Paulin avec le priscillianisme au moment de sa *conversio*, on peut au moins reconnaître avec lui (cf. *Paulin de Nole et le priscillianisme...*, p. 104-105, p. 110, p. 115 et *passim*) que les choix de vie de Paulin avant son arrivée à Nole pouvaient, dans le contexte de l'époque, prêter à confusion, favoriser les amalgames et inspirer la défiance de certains.

<sup>425</sup> R. DELMAIRE, *Les responsables des finances...*, p. 127; J. F. MATTHEWS, *Gallic Supporters...*, semble plutôt pencher pour la date de 393 : de fait, on ne sait rien du personnage officiel après 393 (cf. *supra*).

<sup>426</sup> Peut-on aller jusqu'à suggérer que c'est par l'intermédiaire de la famille des Anicii, à laquelle appartenaient Mélanie l'Ancienne, le païen Volusien, destinataire probable du *Carm.* 32 “de” Paulin de

D'autre part, il est pour le moins curieux que le *De cereo paschali* reparaisse au IX<sup>e</sup> siècle dans un ensemble de textes (*Paris BNF lat. 7558*) issus de la collection dont *Leiden UB Voss. lat. F. 111* est aussi le témoin, copiés sans doute sur un modèle en minuscule wisigothique, et comprenant justement des textes d'Ausone et Paulin que cite Eugène de Tolède au VII<sup>e</sup> siècle : le rit hispanique de la vigile pascale auquel s'apparentait celui qu'a connu Drepanius représentant probablement, tel que nous le connaissons, l'usage de Tolède, il y a peut-être là plus qu'une coïncidence.

Après la "liquidation", en 400, de l'affaire priscillianiste — et en l'état de notre documentation — on retrouve un Pacatus, catholique combattant. Une nouvelle fois, s'il s'agit du même personnage, sa chronologie et son évolution pourraient être liées à celles du mouvement priscillianiste. En effet, ce traité contre Porphyre dont l'auteur est très proche, par sa culture, de ce que l'on sait de Pacatus Drepanius, mais qui semble arriver un peu tard, pourrait avoir été le gage d'une conversion à un christianisme plus orthodoxe à la suite du concile de Tolède. Paulin a quitté l'Espagne pour Nole juste avant que ne reprennent les poursuites contre les priscillianistes... Pacatus Drepanius en a-t-il fait autant ? On ne trouve trace du traité contre Porphyre de Pacatus que dans l'Italie du sud, dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, entre les mains de Victor de Capoue. La proximité de Nole et Capoue (une bonne trentaine de kilomètres), et le fait que le traité n'ait connu aucune autre diffusion invitent à établir un lien entre la présence de Paulin à Nole et celle du traité à Capoue, que Drepanius soit venu vivre en Campanie ou qu'il ait envoyé son oeuvre à Paulin : le fait que l'on ne trouve pas trace de cet écrit en Aquitaine ou en Espagne me fait pencher pour la première solution, mais sans autre preuve. En 431, Uranius ne met pas en doute l'orthodoxie d'un Pacatus qui, âgé, pourrait être le polémiste chrétien et l'ancien compagnon de Paulin. On ne sait où se trouve Pacatus à ce moment-là : s'il n'est pas à Nole, rien n'indique qu'il se trouve hors d'Italie<sup>427</sup> ni même qu'il soit fort éloigné de Nole; en effet, Uranius annonce qu'il

---

Nole, et à laquelle Paulin de Nole était peut-être lié (cf. D. E. TROUT, *Paulinus...*, n. 19 p. 26), que Claudien aurait connu la poésie de Drepanius ? (cf. J. FONTAINE, *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne...*, p. 273, qui parle, en citant P. BROWN, *Religion and Society in the Age of saint Augustine*, London, 1972, p. 221, du "monde étroitement lié des aristocrates du nord de l'Espagne et de l'Aquitaine, dont l'un des foyers était le cercle de Mélanie l'Ancienne").

<sup>427</sup> Il est sans doute prématuré de suggérer que, si Drepanius a bien réalisé une collection d'oeuvres d'Ausone après la mort de celui-ci, ce passage en Espagne puis en Italie pourrait expliquer les liens étranges unissant la tradition manuscrite d'Ausone d'origine hispanique ou septimaniennaise représentée par les manuscrits @, V et des manuscrits d'origine lyonnaise, et la tradition italienne (P et h) remontant à des manuscrits de Vérone et Bobbio aujourd'hui perdus. Les liens entre Lyon et l'Italie du nord n'ont pas encore été étudiés comme ils le mériteraient et le sens dans lequel les textes se sont transmis n'est en réalité guère connu : que l'on songe à l'existence d'un manuscrit provenant de Bobbio, *Milano Bibl. Ambr. G 58 sup.*, appartenant à la même famille textuelle que le fameux *Agobardinus* de Tertullien, *Paris BNF lat. 1622*, ou aux liens de Florus avec l'abbaye de Novalesa, ou encore à l'existence dans un manuscrit conservé aujourd'hui à Turin, copié par des mains lyonnaises de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> s., d'une rédaction apparemment liée à Florus et Mannon du *De ortu et obitu patrum* d'Isidore (sur ce dernier point, cf. M. A. ANDRÉS SANZ, *Dos capítulos añadidos al De ortu et obitu patrum de Isidoro de Sevilla en los manuscritos* Paris, Bibliothèque Nationale de France nouv. acq. lat. 448 y Torino, Biblioteca Reale Varia 141, in *Kalon Theama. Estudios de Filología Clásica e Indoeuropeo dedicados a F. Romero Cruz*, cur. V. BÉCARES BOTAS - M. P. FERNÁNDEZ ÁLVAREZ - E. FERNÁNDEZ

va s'embarquer et qu'il souhaite lire le poème avant son départ : Uranius a donc l'air de quitter une zone géographique où il entretient une relation épistolaire assez soutenue avec Pacatus<sup>428</sup> pour une destination qui l'en séparera<sup>429</sup>. En tout cas, Pacatus est resté en relations assez étroites avec Paulin pour connaître le détail de sa vie : désireux d'écrire la *vita* du saint, il ne demande en effet à Uranius que le récit de ses derniers instants (... *ut tibi obitum S. Paulini fideliter referam*), comme s'il n'ignorait rien du reste<sup>430</sup>.

---

VALLINA, Universidad de Salamanca, Salamanca, 1999, p. 237-250) — sans compter le lien renforcé entre Lyon et cette région d'Italie par la nomination d'un grand lecteur, Claude, à la tête de l'évêché de Turin en 816 (voir par exemple les sources de sa Chronique : E. BELLAGENTE, *La Chronica de sex aetatibus di Claudio vescovo di Torino*, dans *Aevum*, 73 [1999], p. 237-246). Les poésies de Paulin sur Félix de Nole nous ont été transmises entre autres par un manuscrit provenant de Bobbio, mais que Dungal avait apporté de France, copié sans doute à partir d'un modèle provenant de la région parisienne (J. VEZIN, *Observations sur l'origine des manuscrits légués par Dungal à Bobbio*, dans *Paläographie 1981. Colloquium des Comité International de Paléographie, München 15.-18. Sept. 1981. Referate*, cur. G. SILAGI, München, 1982 [Münchener Beiträge, 32], p. 125-144 5 [en particulier p. 138, 142 et 144]) et auquel est très apparenté un manuscrit de Freising (l'un des liens entre Freising et Lyon étant Leidrade...) : ce sont les deux seuls témoins connus des éditeurs pour le *carmen ultimum*, le *Carm.* 32 (cf. P. COLLURA, *Studi paleografici. La precarolina e la carolina a Bobbio*, Milano, 1943, réimpr. Firenze, 1965 [Fontes Ambrosiani, 22], p. 108-109, reprod. de *Milano Ambr.* C 74 sup. f. 10 pl. XIII; descr. W. von HARTEL, CSEL 30, 1894, p. XXIII-XXVI) — en revanche, le manuscrit de Paulin que Dungal utilisait effectivement, et que nous n'avons plus, était peut-être originaire d'Italie (d'après M. FERRARI, "In Papiā convenient ad Dungalum", dans *IMU*, 15 [1972], p. 1-52 [en particulier p. 34-35 et p. 39-40]). Les v. 831-858 du *Carm.* 21 de Paulin et les deux premiers vers du *carmen ultimum* nous sont conservés aussi par un fragment du milieu du IX<sup>e</sup> s., *Melk SB* Fragm. 6, dans la même succession, avec la même rubrique que dans les manuscrit de Dungal et de Freising (Ch. GLASSNER - A. HAIDINGER, *Die Anfänge der Melker Bibliothek. Neue Erkenntnisse zu Handschriften und Fragmenten aus der Zeit vor 1200...*, Melk, 1996, notice p. 46 et reprod. Abb. 24; datation et localisation [Allemagne du sud-ouest] assez dubitatives de la part de B. BISCHOFF, *Die süddeutschen Schreibschulen und Bibliotheken in der Karolingerzeit*, Teil II *Die vorwiegend österreichischen Diözesen*, Wiesbaden, 1980, p. 46).

<sup>428</sup> *Litteris nobilitatis tuae iterata vice sollicitor (PL 53, col. 859) (...) Utinam antequam proficiscar, huius operis lectione dignum me facias (PL 53, col. 866).*

<sup>429</sup> *Et ideo quaeso nobilitatem tuam, ut, sicut promittere dignatus es, praeclari operis munus accelerare digneris; consecuturus praemia laudis et gloriae, si vitam sancti viri, posteris profuturam, versibus illustraveris. Utinam antequam proficiscar, huius operis lectione dignum me facias : quia si Christo placuerit, continuo navigare dispono (PL 53, col. 866).*

<sup>430</sup> *... tibi, qui vitam eius versibus illustrare disponis (PL 53, col. 860) et ... si vitam sancti viri, posteris profuturam, versibus illustraveris (PL 53, col. 866).* Ce sont surtout les mots d'Uranius à la fin de son récit qui laissent entendre que Pacatus connaît le reste de la vie de Paulin : ... *ut etiam hic meritum S. Paulini agnosceres (PL 53, col. 866)*; le résumé des § 6-9 est peu informatif (de telles remarques ont déjà été formulées, cf. par exemple M. RUGGIERO, *Cipriano - Paolino di Nola - Uranio. Poesia e teologia della morte. Introduzione, traduzione e note*, Roma, 1997 [Collana di testi patristici, 42], p. 113-114). Au § 2 (*PL 53, col. 860*), Uranius rappelle que Paulin est né à Bordeaux, chose que Drepanius n'ignorait certainement pas : ce rappel est destiné à mettre en évidence que, s'il était né à Bordeaux, c'était la Campanie qui avait vu la "fin glorieuse" du saint et avait le privilège de posséder sa sépulture.

## CONCLUSION

### UNE VIE

La redécouverte d'un témoin de l'activité poétique de Latinus Pacatus Drepanius, dont l'oeuvre littéraire n'était connue directement que par le panégyrique de 389, ouvre de nouvelles perspectives sur ce personnage et son entourage immédiat. Du point de vue littéraire, ce texte éclaire d'un jour nouveau les relations du panégyriste avec Ausone et Paulin de Nole. Le fait qu'il s'agisse justement d'un poème chrétien, évoquant une vigile pascale, abordant des problèmes de théologie trinitaire, et qu'il soit assez précisément datable offre enfin la possibilité de reconstituer une biographie sur laquelle nous n'avions jusqu'à ce jour que très peu d'éléments. Plus largement, il apporte sur la vigile pascale en Occident l'un des plus anciens témoignages dont nous disposions à ce jour (le plus ancien après Jérôme), et peut-être — ce n'est qu'une hypothèse — un élément de datation de l'une des strates les plus antiques du rit en usage dans l'espace hispano-aquitain.

Appartenant sans doute à l'aristocratie provinciale, peut-être d'origine grecque, Latinus Pacatus Drepanius n'a pas été l'un des collègues d'Ausone à l'Université de Bordeaux, comme on l'a toujours cru, mais l'un de ses plus chers disciples, exactement contemporain de Paulin de Nole, dont il s'avère extrêmement proche. Les deux hommes, dédicataires tous deux du *Technopaegnon* d'Ausone, ont eu plus d'un point commun, qu'il s'agisse de leur formation intellectuelle, de leur activité littéraire ou de leur évolution spirituelle. Mais, comme le montre d'ailleurs la différence de ton entre les deux dédicaces du *Technopaegnon*, chacun avait une sensibilité au texte différente, et Drepanius était certainement plus technicien, plus critique, tendant plus volontiers à éditer les textes comme un professionnel de la relecture. Il pouvait faire cela en pédagogue, en formateur, qu'il s'agît de la collection des XII panégyriques ou des oeuvres d'Ausone. Si Paulin a le premier renoncé aux honneurs de la vie publique,

Drepanius, qui n'était peut-être pas encore ouvertement chrétien, a poursuivi une brillante carrière au service de Théodose au moins jusqu'en 393. Comte des largesses privées d'Orient, on peut penser qu'il est revenu en Occident vers cette époque, son retour en Aquitaine ayant coïncidé plus ou moins avec la disparition d'Ausone. Il y a de bonnes raisons de penser que c'est lui qui s'est alors chargé de mettre en ordre l'héritage littéraire de son maître et ami, en constituant en particulier une collection utilisée ensuite par Paulin de Pella (la collection "V" des oeuvres d'Ausone).

Le *De cereo paschali* serait datable de cette époque, car il se fait l'écho d'une lecture des oeuvres d'Ausone, en particulier de textes qui ne sont transmis que par cette collection, et est utilisé par Claudien dès 396-397. Quand il écrit le *De cereo paschali*, Latinus Pacatus Drepanius est un chrétien proche des milieux ascétiques séduits par le charisme de Priscillien, à la théologie trinitaire un peu floue, teintée, comme celle des priscillianistes, de docétisme, de monarchianisme, de sabellianisme. Certes, on peut ne voir dans ce flou que l'indécision partagée par nombre de chrétiens à la même époque. La disparition de Théodose peut avoir encouragé le panégyriste de 389 à quitter la carrière politique, autant que l'évolution de son ami Paulin, retiré en Espagne — où Priscillien, évêque d'Avila, avait rencontré le plus grand succès : Drepanius fréquentait à cette époque un milieu qui suivait, lors de l'ouverture de la vigile pascale, un rit plus proche de celui qui sera plus tard en usage dans l'Église hispanique que des liturgies romaines ou milanaise. Drepanius donne alors l'impression d'un païen de culture hellénique et romaine à la fois — imprégné beaucoup plus encore que Paulin de culture classique —, de sensibilité monothéiste, converti au christianisme sans doute au contact du mouvement ascétique auquel adhère aussi son compagnon Paulin, perméable à la sensibilité priscillianiste, qui réoriente sa culture classique et ses capacités poétiques au service de sa foi nouvelle. Il reste sans doute un laïc (comme d'ailleurs beaucoup de ceux qui ont suivi Priscillien). Contrairement à ce que supposait Dreves, sa poésie, malgré une thématique pascale, ne suit pas le schéma ni n'observe les développements obligés des *laudes cerei* conservées. Si elle évoque une cérémonie liturgique et constitue un précieux témoignage vécu sur les rites d'ouverture d'une vigile pascale, vraisemblablement au cours des années 390, peut-être dans un milieu hispano-aquitain de sensibilité proche du priscillianisme, elle n'a en soi aucun caractère liturgique : je crois donc qu'il n'y a aucune raison de voir en Drepanius un diacre chargé de la *laus cerei*.

Cette nouvelle chronologie, qui fait apparaître en Drepanius un jeune aristocrate précoce (comme Symmaque ou Paulin) ayant prononcé le panégyrique de Théodose et reçu le proconsulat d'Afrique vers l'âge de 35-40 ans, apporte un éclairage nouveau sur la question des trois *Pacati*. Faut-il ou non faire une seule personne du panégyriste de Théodose, d'un Pacatus ayant écrit un traité contre Porphyre au début du V<sup>e</sup> siècle et d'un Pacatus désireux, en 431, d'écrire en vers la *vita* de Paulin de Nole ? Chrétien, né dans les années 350, le poète et rhéteur Latinus Pacatus Drepanius peut désormais être

identifié avec les deux autres *Pacati*, les deux arguments s'y opposant (chronologique et religieux) ayant disparu. La rédaction du traité contre Porphyre pourrait avoir été le gage d'une évolution vers un christianisme plus orthodoxe à la suite de la reprise des poursuites contre les priscillianistes au début du V<sup>e</sup> siècle. Exactement contemporain de Paulin, ayant peut-être suivi son chemin, Pacatus Drepanius n'avait pas de raisons d'être mort en 431 et est sans doute le vieil aristocrate auquel Uranius conte les derniers instants de Paulin. Latinius Pacatus Drepanius étant maintenant mieux connu, plus rien n'interdit de faire des trois *Pacati* un seul homme... au contraire.

Peut-être à cause de son passé, peut-être parce qu'il s'était éloigné du monde, peut-être par malchance ou parce qu'il avait peu écrit, Pacatus Drepanius, après 393, n'a pas laissé plus de traces dans les histoires littéraires chrétiennes que dans les archives de l'État : jamais cité par les Pères de l'Église, inconnu d'Isidore de Séville, il n'est pas mentionné dans les bio-bibliographies de l'Antiquité tardive et du moyen âge. À l'exception de la lecture qu'a pu en faire son contemporain Claudien, et qui s'explique sans doute par la fréquentation de certains milieux sénatoriaux et chrétiens, l'histoire ultérieure de la transmission de chacune de ses oeuvres dessine une aire extrêmement réduite, qui semble ne s'expliquer que par les fréquentations et les circonstances de la vie de Drepanius et ne pas en avoir dépassé le cadre : le panégyrique transmis par un recueil d'origine bordelaise<sup>431</sup>, le *De cereo paschali* lié plus ou moins à la péninsule ibérique et parvenu à Lyon au IX<sup>e</sup> siècle en provenance de l'Espagne, le traité contre Porphyre dépouillé en Campanie dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle — une géographie qui semble suivre les déplacements de Paulin. Si la *Vita Paulini* a jamais vu le jour, ce qui n'est pas certain, c'est sans doute en Campanie, non loin de Nole. Mais il est possible que Pacatus Drepanius n'ait guère survécu à Paulin, et que ce poème n'ait jamais été écrit.

La reconstitution du parcours du personnage et de son oeuvre, une meilleure connaissance de sa personnalité, de ses convictions, de sa spiritualité, de sa culture, de sa biographie et du milieu au sein duquel il s'est formé et dans lequel il a évolué

---

<sup>431</sup> Les échos du panégyrique dans les livres 16 et surtout 17 des *Res gestae* d'Ammien Marcellin, et l'espèce de dialogue qu'Ammien échange avec un *quidam* qui ne pourrait être que Pacatus, tendent à montrer, selon G. Sabbah, qu'Ammien a rédigé cette partie de son texte peu après l'été 389 (voir le rapprochement probant suggéré par G. SABBAB, *La méthode d'Ammien Marcellin. Recherches sur la construction du discours historique dans les Res gestae*, Paris, Les Belles Lettres, 1978 [Collection d'Études anciennes], p. 325, et surtout l'analyse proposée p. 326-328). G. Sabbah parle à plusieurs reprises d'une lecture, mais souligne en même temps le "retentissement" de ce discours et "le caractère exceptionnellement solennel de la lecture qui en fut faite à Rome, devant le sénat, en présence de l'empereur et peut-être de son jeune collègue" (*ibidem*, p. 324) : ces échos relèvent de la réception immédiate, à Rome même, et ne peuvent être mis sur le même plan que la transmission manuscrite ultérieure; il a cependant circulé en Italie au moins une copie dans les années qui ont suivi, puisque Claudien, arrivé à Rome en 394 seulement, citera bientôt le panégyrique (remarques *ibidem*, p. 324 et 326-327), mais peut-être, comme je l'ai suggéré plus haut, grâce à une autre filière (les Anicii ?).



devraient permettre maintenant de découvrir de nouveaux textes. Il est probable, étant donné ce qu'en dit Ausone, que Drepanius n'aura pas écrit que le *De cereo paschali* : l'existence de ce poème et sa datation indiquent assez que Drepanius n'a pas abandonné la poésie après sa conversion, mais qu'il a aussi "converti sa muse". Outre l'hypothétique *Vita Paulini*, il faut maintenant chercher cette poésie perdue. L'identification de son auteur, en l'absence d'indication formelle dans la tradition manuscrite, sera rendue d'autant plus difficile par les éléments de gemellité littéraire et spirituelle qui ont uni Drepanius et Paulin de Nole. Mais cette parenté en devient, du même coup, un critère d'identification, un moyen d'approche en quelque sorte. Il doit être utilisé avec prudence, et conjugué avec ce que nous savons maintenant des voies de transmission de l'oeuvre de Drepanius, son oeuvre poétique ayant vraisemblablement voyagé de conserve avec une partie de l'oeuvre de Paulin et d'Ausone. En outre, le rôle d'intermédiaire joué par Drepanius est peut-être plus important encore qu'il ne m'est apparu (c'est le propre des intermédiaires de rester dans l'ombre) : l'étude de la tradition manuscrite de Paulin de Nole doit être entièrement reprise, et repensée en même temps que celle d'Ausone. Si Drepanius s'est fait une spécialité de l'édition, il n'est d'ailleurs pas exclu que sa "griffe" apparaisse dans d'autres traditions : je pense en particulier à celle de Manilius<sup>432</sup>, dont il était apparemment grand lecteur...

---

<sup>432</sup> Cf. A. MARANINI, *Filologia fantastica. Manilio e i suoi "Astronomica"*, Bologna, 1994, en particulier p. 59 sqq. Le v. 10 du *De cereo paschali* peut d'ailleurs permettre de rétablir un vers corrompu des *Astronomica*.

## ÉPILOGUE

### D'AUTRES POÈMES DE DREPANIUS ?

Possédons-nous encore d'autres poèmes de Drepanius ? Il est logique d'examiner d'abord les poèmes attribués aujourd'hui à Florus, puis les poèmes anonymes de l'époque théodosienne transmis par le manuscrit *latin 7558* de la BNF, car les *unica* de ce manuscrit sont infiniment plus suspects que d'autres. Les liens multiples de la vie et de l'oeuvre de Pacatus Drepanius avec celles de Paulin invitent à un nouvel examen de l'authenticité de certains textes édités sous le nom de l'évêque de Nole. Enfin, sans doute faudrait-il consacrer quelques efforts à plusieurs poèmes de la fin du IV<sup>e</sup> et du début du V<sup>e</sup> siècle encore plongés dans l'anonymat, en particulier les *spuria* de Paulin de Nole, et même à certains poèmes anonymes considérés aujourd'hui comme médiévaux (comme la paraphrase des Psaumes de *Paris BNF lat. 8093-II* : cf. *supra*), mais cela dépasserait largement le cadre de cette étude et fera l'objet de recherches ultérieures : on n'indiquera ici que quelques pistes.

#### Poèmes de Florus

On doit suspecter d'abord l'ensemble des poèmes attribués à Florus de Lyon. On peut mettre hors de cause les poèmes dans lesquels Florus se nomme (*Carm.* 4 [B], *Carm.* 12 [B], *Carm.* 22, *Carm.* 25 [C], *Carm.* 27 [B] et *Carm.* Suppl. II) ainsi que le *Carm.* 13 citant les noms de Leidrade et Agobard, le *Carm.* 15 citant celui d'Agobard, le *Carm.* 23 adressé à Vulfinus d'Orléans, le *Carm.* 24 adressé à Barnard de Vienne († 841 ou 842), le *Carm.* 26 adressé comme les *Carm.* 25 et 27 à Modoin d'Autun, le *Carm.* 5 servant de préface à un homélaire composé par Florus, tissé d'expressions typiques du compilateur (par exemple v. 3, v. 48, v. 152, v. 160-161, v. 187 sqq), enfin le *Carm.* 28,

datable de 843<sup>433</sup>. Il me semble que le témoignage de Mannon de Saint-Oyen, dans l'inventaire des livres qu'il léguait à son abbaye (cf. *supra*), peut garantir autant qu'il est possible l'authenticité des poèmes transmis par le *lat.* 2832 de la BNF de Paris (*Carm.* 1, 2, 3, 4, 5, 9, 10, 11, 12, 14 à 21, 24, 26, 27, 28<sup>434</sup>), car sa description du manuscrit correspond par ailleurs fidèlement à la façon dont les textes y sont regroupés<sup>435</sup>. L'unité de style entre les *Carm.* Suppl. I et II ne laisse guère de doute sur l'auteur du premier. Il reste alors les poèmes ajoutés d'une main postérieure à la fin du *latin* 7558 (*Carm.* 6, 7 et 8, paraphrase des Psaumes 22, 26 et 27; ces textes sont copiés de la même main que le *Carm.* 23). Or l'état de conservation de ces textes les distingue nettement du *De cereo paschali*. Les corruptions affectent surtout l'orthographe : menues erreurs de lecture, d'audition ou de prononciation, petites fautes de copie propres à un texte qui a peu circulé, et s'expliquant bien souvent par un modèle de la main de Florus ou d'une écriture florienne (cf. *supra*). En revanche, comme l'*Alethia* de Cl. Marius Victorius, le texte de Drepanius n'a été rendu lisible que par les corrections de Guillaume Morel, le plus souvent acceptées par Dümmler : il présente des altérations qui ne peuvent s'expliquer par la seule copie d'un modèle florien, mais qui doivent remonter à la copie d'un modèle plus ancien (cf. *supra*). Je pense donc qu'il est difficile, en l'absence d'une attribution formelle par un manuscrit à un autre auteur que Florus, de faire des *Carm.* 6, 7 et 8 des rescapés du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle.

Si l'état des textes ne nous aidait pas, la question serait d'autant plus délicate que Florus semble avoir apprécié et imité l'ensemble de la poésie chrétienne de l'époque théodosienne<sup>436</sup>, qu'il a manifestement "collectionnée" et lue attentivement. C'est ainsi qu'il paraphrase des Psaumes comme l'avait fait Paulin de Nole, fait assez rare dans la littérature chrétienne latine<sup>437</sup>. Il semble avoir particulièrement aimé le poème de Drepanius sur le cierge pascal, dont il pourrait s'être inspiré pour ses *Carm.* 4 et 9<sup>438</sup>. Aussi la distinction entre cet imitateur et les poètes des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles pourrait-

<sup>433</sup> Pour une datation de ce texte en 843, cf. K. ZECHIEL-ECKES, *Florus von Lyon...*, p. 15-16.

<sup>434</sup> Sont en italique les n° des pièces communes aux *lat.* 2832 [B] et 7558 [C].

<sup>435</sup> On attribue à Florus les poèmes groupés aux f. 33-70v : *Carm.* 1-5 f. 33-53v, *Carm.* 28 f. 53v-57, *Carm.* 26-27 f. 57-61, *Carm.* 10-11 f. 61-63, *Carm.* 13 f. 63-65, *Carm.* 24 f. 65-66, *Carm.* 9 f. 66-67, *Carm.* 12 f. 67-68v, *Carm.* 14 f. 68v-69, *Carm.* 17-21 f. 69-70, *Carm.* 15-16 f. 70-70v (descr. dans AAVV, *Catalogue général des manuscrits latins* de la BN, Paris, 1952, p. 128-132).

<sup>436</sup> F. STELLA (*La poesia carolingia a tema biblico...*, p. 557 n. 34) utilise d'ailleurs l'ancienne attribution du *Carm.* 29 à "Drepanius Florus, poète du V<sup>e</sup> siècle", pour souligner combien la poésie de Florus est digne d'être confondue avec la grande poésie chrétienne tardo-antique : "Si ricordi che il suo carme al cero pasquale fu attribuito a un Drepanio Floro, poeta gallico del V secolo, e la confusione è rimasta nella Patrologia latina, vol. 60 [sic]". De même, lorsque K. Strecker montre que, par sa fréquentation des poètes classiques et de l'Antiquité tardive, Florus sait par exemple que *iugis* se scande avec un *u* long (fait rare au moyen âge), il se fonde entre autres sur le *Carm.* 29 (dans *NA*, 43, 1922, p. 499 n. 1).

<sup>437</sup> Cf. D. KARTSCHOKE, *Bibeldichtung. Studien zur Geschichte der epischen Bibelparaphrase von Juvencus bis Otfrid von Weissenburg*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1975. On peut citer Bède le Vénérable, Florus, et dans une moindre mesure Theodulf et Walahfrid Strabon (cf. *supra*, n. 30).

<sup>438</sup> Outre l'utilisation de l'expression *machina mundi*, commune aux *Carm.* 4 et 29, on est frappé dans le *Carm.* 4 par le retour incantatoire des deux vers *O virtus aeterna dei, quam machina mundi /*

elle être malaisée, même si Florus s'abandonne plus facilement à un "ronron" mécanique, utilisant peu, par exemple, les rejets et les enjambements qui dynamisent et allègent le vers, parfaitement maîtrisés par Drepanius.

### Le *Carm.* 6 de Paulin de Nole et autres textes

Il est impossible d'étudier en détails ici tous les *unica* sans nom d'auteur transmis par le *latin* 7558, dont chacun demande une recherche particulière — que j'espère pouvoir mener. Il s'agit en particulier d'un groupe de textes, qui, à l'exception du *Carm.* 22 de Paulin<sup>439</sup>, ne sont pas transmis par ailleurs : les *Laudes domini* anonymes que l'on date habituellement de l'époque de Constantin parce qu'elles relatent un miracle du début du IV<sup>e</sup> siècle (*CPL* n° 1386)<sup>440</sup>, un texte anonyme édité comme le *Carm.* 33 de Paulin (*CPL* n° 205)<sup>441</sup>, et le *Carm.* 6 des oeuvres de Paulin de Nole. Cet ensemble apparemment disparate est délimité "en amont" par les lettres en vers d'Ausone et Paulin, et "en aval" par des poèmes attribuables à Florus de Lyon : il s'ouvre par le *Carm.* 6 attribué à Paulin, et se termine par le *De cereo paschali* de Drepanius. Il faudrait ajouter à cet ensemble le *Carmen ultimum* des éditions de Paulin (*Carm.* 32),

---

*Suscipit auctorem, cui servit terra polusque*, et surtout par l'anaphore insistante en début de vers, presque dans chaque "strophe", du *Tu* : 6 fois strophe 1, 2 fois strophe 2, 4 fois strophe 3, etc. La parenté avec le *De cereo paschali* est accentuée dans la première strophe par le passage en revue de l'ensemble de la création, qui fait lui aussi référence au récit de la Genèse. Dans le *Carm.* 9, on retrouve l'anaphore, cette fois de *hunc* suivi d'un passage au *Te* (v. 11, 24, 26, 33, 35 puis 64 et 65), avec l'évocation du chant de célébration de toutes les créatures, qui pourrait cependant s'inspirer des *Laudes dei* de Dracontius (II, 208 sqq) autant que du poème de Drepanius (qui d'ailleurs, étant donné les ressemblances frappantes, a peut-être influencé Dracontius...). On retrouve au v. 12 du *Carm.* 9 l'idée de *discordia concors* : *Discordesque aerae concordia voce resultent*, et au v. 66 la notion de *machina rerum*; ce *Carm.* 9 est une paraphrase du cantique des trois jeunes gens dans la fournaise (Dn 3), toujours présent dans la liturgie de la vigile pascale : Florus a sans doute compris le poème de Drepanius comme un poème sur cette vigile. Est-ce à cause de cette source antique ? Florus en tout cas a su, dans ces deux poèmes, mettre la rhétorique au service de la ferveur d'une façon exceptionnelle chez lui : avec F. STELLA (*La poesia carolingia a tema biblico...*, p. 224-225), on peut voir dans le *Carm.* 4 un élan poétique bien supérieur à la moyenne florienne ("È evidente che Floro ha concentrato su questa *oratio* capacità retoriche e ambizioni poetiche sinora quasi represso (...)").

<sup>439</sup> Encore le *Carm.* 22 des oeuvres de Paulin y est-il transmis sous une forme (variantes, absence du v. 57...) qui le distingue du reste de la tradition manuscrite (cf. éd. W. von HARTEL, *CSEL* 30, p. 186-193). Comme l'a bien montré S. Bonanni, c'est aussi à Georg Fabricius que remonte la diffusion de ce texte dans l'état transmis *par le lat. 7558 et Guillaume Morel*, sous le nom de Claudien Mamert, et sous le titre — forgé par lui — de *contra poetas vanos ad collegam* (S. BONANNI, *Il contra poetas vanos carmen...*, p. 71-78).

<sup>440</sup> Datation, édition, traduction et commentaire de ce texte : P. VAN DER WEIJDEN, *Laudes Domini. Tekst, vertaling en commentaar...*, Amsterdam, 1967, et dernièrement A. SALZANO, *Laudes Domini. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Napoli, 2000 (Università degli Studi di Salerno. Quaderni del Dipartimento di scienze dell'Antichità, 23).

<sup>441</sup> Il semble que les raisons avancées pour l'attribution de ce *Carm.* 33 à Paulin, en particulier les parallèles textuels, ne soient guère probantes : un auteur peut en effet utiliser Paulin sans être Paulin lui-même... Cf., avec la bibliographie antérieure, S. DÖPP, *Baebianus und Apra. Zu Paulinus Nolanus (?) c. 33*, dans *Panchaia. FS f. Klaus Thraede*, cur. M. WACHT, Münster, 1995 (Jahrbuch f. Antike und Christentum. Ergänzungsband, 22), p. 66-74, qui, plutôt opposé à l'attribution à Paulin, souhaite laisser le problème ouvert.

qui offre certains parallèles textuels troublants avec le *De cereo paschali* (voir *supra* les notes accompagnant le texte)<sup>442</sup>.

Le poème 6 de Paulin, ou *Laus sancti Iohannis*, n'était connu jusqu'à une date assez récente que par le *latin 7558*; or, ce manuscrit ne l'attribue pas à Paulin, contrairement aux autres oeuvres pauliniennes qui précèdent immédiatement :

INCIPIIT ORATIO SCI PAULINI  
 # OMNIPOTENS GENITOR RERUM CUI SUMMA POTESTAS  
 EXaudi si iusta precor...  
 f. 90v INCIPIIT ORATIO SCI AUSONI  
 # Omnipotens solo mentis..  
 f. 92v INCIPIIT AUSONI AD PAULIUM (*sic*)  
 # Quarta tibi haec motus detexit...  
 f. 94 FINIT.  
 ITEM AUSONI AD PAULINU (*sic*)  
 f. 94v # Proxima quae nostrae...  
 f. 95 AUSONIO PAULINUS  
 # Continuata meae durare...  
 f. 96 AUSONIO PAULINUS  
 # Defore me patriis...  
 f. 101v AD PAULINUM AUSONIUS  
 # Agnoscisne tuam...  
 f. 102 AUSONIO PAULINUS  
 # Quarta redit duris...  
 f. 102v AUSONIO PAULINUS  
 # Quid abdicatas...  
 f. 104v FINIT

f. 104v INCIPIIT LAUS SANCTI IOHANNI (*sic*)  
 # Summe pater rerum caelique eterna postestas... (poème édité comme *Carm.* 6 de Paulin de Nole)  
 f. 111v INCIPIVNT LAVDES DNI CUM MIRACVLO / QUOD ACCEDIT IN AEDUICO  
 # Quis quaeritur sera virtutis dote iuvari / Quis promissa dei lento procedere passu... (*CPL* n° 1386)  
 f. 114v FINIT LAVS DNI CVM MIRACVLO / INCIPIIT HEROO. AD QVEM SVpra  
 # Iam mihi polliceor sacris tua carmina libris...(*Carm.* 22 de Paulin de Nole)  
 f. 118 FINIT

INCIPIIT BEBIANI (petit a min. ajouté entre B et E) DIVERSO MODO / ET METRO DICTIS  
 # O vir beatus cui remissa iniquitas... (édité comme *Carm.* 33 de Paulin de Nole, *CPL* n° 205)  
 f. 121 INCIPIIT VERSUS DREPANI (avant correction DE... puis E transformé en R) DE CEREOPASCHALI  
 # Alme deus retum cali (*sic*) custodia cuius...  
 f. 122 FINIT

Je n'évoquerai ici que cette louange de Jean-Baptiste (inc. *Summe pater rerum...*), dont l'attribution à Paulin n'a jamais été contestée, bien qu'il n'y ait aucune raison externe de considérer ce poème a priori comme une oeuvre de Paulin : les conditions de sa transmission puis de son attribution à un auteur donné sont en effet exactement identiques à celles du *De cereo paschali*.

Comme l'a découvert B. Bischoff, les vers 256-330 de ce poème sont transmis également par le manuscrit *Paris BNF lat.* 8093 f. 38-38v, c'est-à-dire au dernier

---

<sup>442</sup> Sur ce texte, voir l'étude récente de M. CUTINO, *Sui rapporti fra il cosiddetto Poema utlimum (CSEL 30 Hartel) e il Carmen ad senatorem (CSEL 23 Peiper)*, dans *Emerita*, t. 67, 1999, p. 49-64. La figure du Christ dans ce poème, telle que l'analyse M. Cutino (voir en part. n. 41 et 42 p. 61), ne manque pas de faire songer à Drepanius; d'autre part, on peut rapprocher ce texte, à certains égards, du *Carm.* 6 "de" Paulin (cf. en particulier n. 46 p. 63).

feuillet de la première partie du manuscrit (cahier signé X)<sup>443</sup>. Comme on l'a vu plus haut, le *lat.* 7558 n'est pas une copie du *lat.* 8093, mais ils ont certainement une ascendance commune, directement ou indirectement. Le *Paris BNF lat.* 8093, où le poème est mutilé du début, ne donne pas davantage le nom de son auteur. Notons que le *Carm.* 6 n'a pas été inclus — pas plus que le *Carm.* 33 — dans le recueil d'*opera omnia* poétiques de Paulin que constitue *Paris BNF lat.* 2122 (IX-X ?, dont semble dépendre *Bruxelles BR* 10615-10729 [n° 10703-10705, XII<sup>e</sup> s.]<sup>444</sup>. Pourtant, il n'y a aucune discussion sur l'authenticité de ce poème. P. Fabre, qui traite ensemble cette paraphrase de Luc et les trois paraphrases de psaumes (*Carm.* 7, 8 et 9), pense — malgré les incertitudes qu'il souligne — que cette poésie pourrait dater des débuts de la conversion de Paulin : la pièce 7 semble un peu défailante sur le plan théologique<sup>445</sup>; la pièce 6 fait l'éloge d'une frugalité ascétique qui n'était pas pratiquée à Nole, et traite du baptême; l'ensemble pourrait donc dater de 390 environ<sup>446</sup>. Cette datation hypothétique a été depuis acceptée comme une certitude<sup>447</sup>, ce qui a d'une certaine façon "cimenté" l'authenticité de la pièce, que personne d'ailleurs ne mettait en doute<sup>448</sup>.

---

<sup>443</sup> B. BISCHOFF, *Ein Brief Julians von Toledo über Rhythmen, metrische Dichtung und Prosa* (*Hermes*, 1959), réimpr. dans *MSt*, t. I, p. 288-298 (p. 292 n. 10).

<sup>444</sup> En revanche, ce recueil inclut dans les oeuvres de Paulin les *Carm.* 7, 8 et 9, qui ne sont connus avant lui que par un manuscrit lyonnais contemporain de Mannon de Saint-Oyen, *Paris BNF lat.* 2772, dans lequel ils sont dépourvus d'attribution. Le *latin* 2122, lui, attribue formellement les *Carm.* 7, 8 et 9 à Paulin, puisque la rubrique, à la suite du *Carm.* 17, dit *Incipit de psalmis quibusdam versus eiusdem* (cf. descr. É. CHATELAIN, *Notice sur les manuscrits des poésies de s. Paulin de Nole...*, p. 35-36) : suivent, dans cet ordre, les *Carm.* 9, 7 et 8. Le *latin* 2772, qui est antérieur, transmet le début de ce groupe dans le même ordre, mais sans attribution des psaumes versifiés à Paulin : f. 79-85v *De Niceta episcopum [sic] de Dacia*, f. 85v-87 *Versus de Psalmo CXXXVI id est de fluminibus Babylonis*, f. 87 pas de titre, inc. *Beatus ille qui procul vitam suam...* W. von Hartel pensait que le *lat.* 2772, qu'il datait du X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s., n'avait aucune valeur parce qu'il était une copie du *lat.* 2122 : en réalité, le rapport chronologique est inverse, et les deux manuscrits dépendent sans doute d'une source commune qui, peut-être, portait une attribution à Paulin.

<sup>445</sup> En réalité, Paulin n'était pas très éloigné de la pensée d'Hilaire, Ambroise ou l'Ambrosiaster, d'après les analyses de A. V. NAZZARO, *La parafrasi salmica...*, p. 101-104 en particulier. Dans le même sens, voir encore les remarques d'Y.-M. Duval sur la théologie de Paulin dans ce *Carm.* 7 et ses liens avec Jérôme (Y.-M. DUVAL, *Les premiers rapports...*, n. 129 p. 207)

<sup>446</sup> P. FABRE, *Essai sur la chronologie...*, p. 112-113.

<sup>447</sup> Voir par exemple SCHANZ, t. 4/1, 1959, p. 265, et plus récemment A. V. NAZZARO, *La parafrasi salmica...* (p. 96 : "La poesia cristiana di Paolino (...) inizia con la parafrasi poetica di Luca 1, 5-80 (Carme VI) e dei Salmi 1, 2, 136 (Carmi VII, VIII, IX)", ou encore M. SKEB, *Paulinus von Nola. Epistulae. Briefe*, t. I, Freiburg - Basel etc., Herder, 1998 (Fontes Christiani 25/1), p. 32, qui date le texte entre 384 et 389. Seul Y.-M. Duval, qui établit un lien entre la lecture du *Contre Jovinien* de Jérôme et la rédaction du *Carm.* 6, a remis en cause cette datation dont il souligne la fragilité, pour lui préférer l'année 393 (Y.-M. DUVAL, *Les premiers rapports...*, en particulier p. 206-208); j'y reviens bientôt.

<sup>448</sup> Il est impossible de tout citer. Cf. en particulier les commentaires, fondés sur cette attribution, de R. P. H. GREEN, *The Poetry of Paulinus of Nola. A Study of his Latinity*, Bruxelles, 1971 (Collection Latomus, 120), p. 21 ("One of Paulinus' first essays in christian Poetry..."), P. FLURY, *Das sechste Gedicht des Paulinus von Nola*, dans *Vigiliae christianae*, 27, 1973, p. 129-145 (comparaison suivie avec le texte biblique et Juvencus), R. HERZOG, *Die Bibelepik der lateinischen Spätantike. Formgeschichte einer erbaulichen Gattung*, Bd. 1, München, 1975 (Theorie und Geschichte der Literatur und der schönen Künste. Texte und Abhandlungen, 37), p. 212-223 [C. III : *Ausblick : Der fragmentarische Johannespanegyricus des Paulinus v. Nola*], K. KOHLWES, *Christliche Dichtung und stilistische Form bei Paulinus von Nola*, Bonn, 1979 (Habelts Dissertationsdrucke. Reihe Klassische Philologie, 29), p. 123-130, et J. FONTAINE, *Le poète latin chrétien nouveau psalmiste* (1980), dans

D'après mes recherches, qui ne sont sans doute pas exhaustives, l'histoire du "Carm. 6 de Paulin" est exactement identique à celle du *De cereo paschali*<sup>449</sup>. L'édition princeps est la même, due à Guillaume Morel en 1560<sup>450</sup>; à la suite du poème de Claudius Marius Victorius, Morel édite le texte sous ce titre : *LAVS S. IOANNIS. Quis auctor huius sit, exemplar non habebat*<sup>451</sup>. Dès 1562, mis sans doute sur la voie par la lettre au lecteur de Morel, où l'on pouvait lire que certaines pièces étaient sans doute de Paulin ou de Drepanius, vraisemblablement aussi parce que le poème suit immédiatement les lettres d'Ausone et Paulin dans le *latin 7558* — où une main moderne attribue la pièce à Paulin<sup>452</sup> —, Georg Fabricius réédite la pièce sous le nom de Paulin dans son anthologie de poèmes chrétiens. On trouve le panégyrique de Jean-Baptiste à la suite des poèmes de "Drepanius Florus", sous le titre : *PAVLINI VIRI CONSVLARIS, DE SANCTO IOANNE Baptista, Christi preconē & legato*<sup>453</sup>; ce texte est suivi de trois lettres de Paulin à Ausone transmises également par le *lat. 7558*<sup>454</sup>. On retrouvera à la fin du volume, groupées, des oeuvres poétiques de Paulin qui ne sont pas transmises par le *latin 7558*<sup>455</sup>. Le commentaire explique cette partition : "PAVLINI, viri

---

*Études sur la poésie latine tardive...*, p. 131-144 (sur Paulin, p. 138-141), W. KIRSCH, *Die lateinische Versepiik des 4. Jahrhunderts*, Akademie Verlag, Berlin, 1989 (Schriften zur Geschichte und Kultur der Antike, 28), p. 203 sqq. Je n'ai pas encore pu consulter M. SKEB, *Christo vivere. Studien zum literarischen Christus-bild des Paulinus von Nola*, Borengäster, Bonn, 1997, 300 pages (Hereditas. Studien zur alten Kirchengeschichte, 11), qui semble s'appuyer en particulier sur les paraphrases de psaumes et le *Carm. 6*. A. RUGGIERO, *Paolino di Nola. I Carmi. Introduzione, traduzione, note e indici*, Roma, 1990 (Collana di testi patristici, 85), p. 117 n. 1, cite *Paris BNF lat. 7558* comme "Bononiensis 7558 del sec. XIV" et ignore l'existence du témoin le plus ancien.

<sup>449</sup> Cf. *Un fantôme et un revenant...* Un scénario analogue a été reconstitué par S. Bonanni pour le *Contra poetas vanos* et son attribution à Claudien Mamert (cf. *supra*, n. 418).

<sup>450</sup> Cette *laus* ne figure pas dans : *Pon. Paulini Episcopi Nolani virique sanctissimi & longe doctissimi Epistolae & Poemata luculenta...*, Vaenundantur ab Ioanne Parvo Et Iodoco Badio Ascensio, 1516.

<sup>451</sup> *Cl. Marii Victoris oratoris Massiliensis, ΑΑΗΘΕΙΑΣ, seu commentationum in Genesim lib. III. Epigrammata Varia vetusti cuiusdam auctoris...*, p. 73.

<sup>452</sup> "Paulini nolani", indication à la mine de plomb qui n'est pas de la main de Guillaume Morel — qui d'ailleurs ignorait l'identité de l'auteur; cette main me semble très proche de celle qui a inscrit en marge du *Carm. 22* de Paulin, d'une encre qui ressemble fort à celle de Morel mais d'une écriture très différente, "Vulgo Claudiano Mamerto attributum". L'attribution du *Carm. 6* à Paulin est nécessairement postérieure à l'édition de Fabricius; quant à l'attribution du *Carm. 22* à Claudien Mamert, S. Bonanni estime qu'elle est de la main de Guillaume Morel, à cause de la similitude du *d* dans les deux écritures, mais pareille identification me semble à exclure; cette indication pourrait peut-être cependant être antérieure à l'édition de Fabricius, qui dit avoir trouvé l'attribution à Claudien Mamert dans le manuscrit : "Claudianus Mamertus (ita enim in manuscripto)" (cf. S. BONANNI, *Il Contra poetas vanos carmen...*, p. 74 et n. 21, et p. 75); faut-il le croire ? La main me paraît d'une époque postérieure.

<sup>453</sup> *Poetarum veterum ecclesiasticorum opera christiana...*, col. 733-741.

<sup>454</sup> *Poetarum veterum ecclesiasticorum opera christiana...*, col. 741-748. Cela dit, G. Fabricius ne dépend pas, ou pas exclusivement du *latin 7558* pour l'édition de ces lettres (col. 741-743 : Paulin, *Carm. 10 v. 19-102 inc. Quid abdicatas* — col. 743-746 : Paulin, *Carm. 10 v. 103-284 inc. Defore me patriis* — col. 746-748 : Paulin, *Carm. 11* en entier, alors que le *latin 7558* ne transmet que les v. 1-48, inc. *Continuata meae durare*).

<sup>455</sup> *Poetarum veterum ecclesiasticorum opera christiana...*, col. 817-872 (col. 817-831 : *Carm. 31* — col. 831-852 : *Carm. 24* — col. 852-859 : *Carm. 17* — col. 859-864 : *Carm. 26*, v. 3-275 — col. 864-866 : *Carm. 27*, v. 44-134 — col. 866-867 : *Carm. 27*, v. 275-306 — col. 867 : *Carm. 28*, v. 220-257

*consularis carmen de Ioanne baptista, elegans et pereruditum est: item epistolae tres ad Ausonium. (...) Est alter Paulinus episcopus, cuius librum sextum de Felice, citat Beda, scriptum carmine sapphico (...)*<sup>456</sup>. Le poème était encore absent de l'édition de Gravius (Henri de Graeve) en 1560<sup>457</sup>, comme du recueil de Ioannes Iacobus Grynaeus paru à Bâle en 1569<sup>458</sup>. Pas plus que le poème de Drepanius le *Carm.* 6 n'apparaît dans l'*Appendix bibliothecae sanctorum patrum...* (1579) de Marguerin de la Bigne, qui ne l'intègre à la *Sacra Bibliotheca* qu'en 1589 — comme le *De cereo paschali* —, sous le nom de Paulin de Nole, exactement sous le même titre que G. Fabricius<sup>459</sup>. En 1622, H. Rosweyd, dans l'index des oeuvres de Paulin qu'il offre au public, marque d'un astérisque les pièces propres à son édition des *opera* : c'est le cas de sa pièce V, *De Ioanne Baptista*<sup>460</sup>. Celle-ci est éditée sous le titre *De Ioanne Baptista, Christi praecone*, sans explication, sans indication de source. Le commentaire amébéen n'en dit mot. On ne trouve aucune justification non plus dans la *Vita* de Paulin<sup>461</sup>. Aucun des manuscrits mentionnés dans l'avertissement au lecteur ne transmet ce texte<sup>462</sup>. Dans ce même avertissement, Rosweyd évoque les éditions précédentes des oeuvres de Paulin<sup>463</sup>, mais sans mentionner le recueil de Fabricius. Il prétend que La Bigne reproduit l'édition de Gravius, mais il est clair que la *Sacra Bibliotheca* tient la *Laus S. Ioannis* de G. Fabricius. Le titre que lui donne Rosweyd n'est d'ailleurs que celui de Fabricius, abrégé. Dans son *Paulinus illustratus*, Pierre-François Chifflet ne parle pas de ce poème; aucun des *testimonia* antiques et médiévaux qu'il a pu rassembler sur Paulin ne fait la moindre allusion à un poème sur Jean-Baptiste paraphrasant l'évangile de Luc.

Depuis l'édition de 1622, que Chifflet considérait comme l'édition de référence des oeuvres de Paulin, le panégyrique de Jean-Baptiste n'a plus quitté les oeuvres

— col. 867-868 : *Carm.* 28, v. 279-318 — col. 868-869 : *Carm.* 7 — col. 870 : *Carm.* 8 — col. 870-872 : *Carm.* 9).

<sup>456</sup> G. Fabricius préfère distinguer le Paulin "séculier", ami d'Ausone, du Paulin évêque de Nole : cf. *In Poetarum veterum Ecclesiasticorum Opera christiana ... commentarius...*, p. 99.

<sup>457</sup> *Divi Pavlini episcopi Nolani, quotquot extant Opera omnia... D. Henrici Gravii... studio atque industria ex vetustiss. exemplaribus restituta ac argumentis illustrata...*, Coloniae (Apud Maternum Cholinum), 1560.

<sup>458</sup> *Monumenta s. Patrum Orthodoxographa hoc est Theologiae sacrosanctae ac syncerioris fidei Doctores...*, Basileae, 1569, vol. I / 2, p. 76-268 (p. 212-268 pour la poésie).

<sup>459</sup> *Sacrae Bibliothecae sanctorum Patrum, seu, Scriptorum ecclesiasticorum tomus tertius... Per Margarinum de La Bigne... editione secunda*, Parisiis, 1589, t. III, col. 337-343 : "PAVLINI VIRI CONSULARIS, De sancto Iohanne Baptista, christi praecone et legato".

<sup>460</sup> *Divi Pavlini episcopi Nolani Opera... Accedunt Notae Amoebaeae Frontonis Ducaei & Heriberti Ros-vveydi...*, Antverpiae (Ex officina Plantiniana...), 1622, éd. p. 453-463.

<sup>461</sup> *Divi Pavlini episcopi Nolani Opera...*, p. 651-740.

<sup>462</sup> "Adhibuit enim operam amicus Romanus, uti textus cum Vaticanis et Nolanis MSS. conferretur; quem uti Roma missus est, fere expressimus : nisi si forte MS. Puteanorum fratrum, cuius variantes lectiones e Gallia ope Frontonis nostri Ducaei habuimus [il s'agit du Paris BNF lat. 2122 : cf. PEIPER, p. XXXII]; vel MS. Valentinus, quem olim Andreas Schottus noster ad Epistolas consuluerat; vel MS. Belgicus, quo Cauchius civis meus usus fuerat, veram lectionem manifeste suggerent".

<sup>463</sup> Il s'agit des éditions de 1516, de Gravius en 1560, de Ioannes Iacobus Grynaeus en 1569, et de La Bigne, qui reproduirait Gravius. Critique de cette présentation dans *Pavlinus illustratus, sive Appendix ad Opera et Res gestas Sancti Pavlini Nolensis Episcopi. Auctore Petro Francisco Chiffletio...*, Divione (Apud Viduam Philiberti Chavance...), 1662, p. 6 sqq.



complètes de l'évêque de Nole<sup>464</sup>. P. Fabre, alors qu'il a réfuté l'argument de proximité et utilisé le silence des manuscrits dans le cas du *Carm.* 32 de Paulin<sup>465</sup>, n'en a pas fait autant pour le *Carm.* 6, et pourtant le cas est identique. Il n'y a pour l'instant pas plus de raison de faire de la *Laus s. Iohannis*, transmise uniquement par deux manuscrits lyonnais, sans nom d'auteur, parmi d'autres *unica* des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, une oeuvre de Paulin de Nole que de la lui refuser (peut-être l'étude littéraire peut-elle prouver ce que la tradition manuscrite interdit d'affirmer<sup>466</sup>). Ce texte fait partie d'un vivier de poèmes

---

<sup>464</sup> Hartel ne fait pas la moindre allusion à un problème d'attribution de ce poème : son authenticité est une vérité reçue.

<sup>465</sup> "Pourtant, ni l'un ni l'autre des deux manuscrits qui nous ont transmis le texte de cette pièce ne nous indique de façon expresse qu'elle est de lui. Dans l'*Ambrosianus* comme dans le *Monacensis*, elle suit sans aucune suscription l'*explicit* du *Carmen* 21" (P. FABRE, *Essai sur la chronologie...*, p. 125).

<sup>466</sup> Au détail près que toutes les études portant directement ou non sur le *Carm.* 6 partant du présupposé qu'il est de Paulin et qu'il est datable entre 389 et 394, aucune ne tente de donner des arguments pour son attribution : aucune, à ma connaissance, ne prouve le présupposé sur lequel elle est fondée. Les parallèles textuels ne s'opposent pas à l'attribution du poème à un contemporain de Paulin ayant vécu dans les mêmes milieux que lui, et très proche de lui poétiquement; cf. par exemple les rapprochements avec Prudence, dont on pense, parce que le *Carm.* 6 est attribué à Paulin, qu'ils se sont probablement faits dans le sens Paulin → Prudence (cf. S. COSTANZA, *Rapporti letterari tra Paolino e Prudenzio*, dans *Atti del Convegno. XXXI Cinquantenario della morte di s. Paolino di Nola (431-1981). Nola, 20-21 marzo 1982*, Roma, [1982], p. 25-65 [p. 33-39 sur le *Carm.* 6 et n. 93 p. 64]), mais l'attribution du *Carm.* 6 à quelqu'un d'autre ne changerait-elle pas les perspectives ?

L'argument le plus sérieux pour une attribution à Paulin de Nole est donné par Y.-M. Duval, dont je résume le raisonnement : le rapprochement du *Carm.* 6 et du *Carm.* 10 sur le thème de l'ascétisme des moines et des philosophes permet de supposer que l'auteur de ces deux textes a déjà lu l'*Adversus Iovinianum* de Jérôme, écrit en 393. Rien ne s'opposerait à ce que ce texte soit très vite parvenu en Espagne. Jérôme, dans l'*Epist.* 53 (de 394) adressée à Paulin en réponse à une lettre que nous n'avons plus, pourrait critiquer à mots couverts, à travers la "garrula anus" Proba, ce *Carm.* 6 de Paulin, qui utilise Proba dès les premiers vers. Dans l'*Epist.* 58 (de 395), qui fait suite à l'envoi par Paulin de son Panégyrique de Théodose, Jérôme dit bien que Paulin a l'*Adv. Iovinianum* entre les mains. Le *Carm.* 6 est donc nécessairement postérieur à l'*Adv. Iovinianum* et antérieur à l'*Epist.* 53 (Y.-M. DUVAL, *Les premiers rapports...*).

Peut-être la découverte d'un manuscrit ou d'un témoignage attribuant le *Carm.* 6 à Paulin viendra-t-il un jour confirmer cette reconstitution très convaincante. En attendant, le *Carm.* 6 ne fait guère allusion aux philosophes (le *vacare ad sacra praecepta* du v. 228, cité p. 188, suffit-il ?), alors que le lien entre ascétisme et philosophie est l'un des principaux arguments d'Y.-M. Duval pour dater la lecture de l'*Adv. Iovinianum* avant le *Carm.* 6 et l'*Epist.* 53 de Jérôme : l'utilisation conjointe du *Carm.* 6 et du *Carm.* 10 pour prouver la lecture de l'*Adv. Iovinianum* (cf. par ex. p. 188) ne repose donc en fait que sur la certitude que le *Carm.* 6 est bien de Paulin... mais peut-elle prouver que ce poème est bien de Paulin ? La lecture par l'auteur du *Carm.* 6 de l'*Adv. Iovinianum* (cf. p. 185 sqq, en part. p. 192) et du centon de Proba (cf. p. 203 sqq), qui semble bien démontrée par Y.-M. Duval, ne prouve pas non plus *en soi* que l'auteur soit Paulin : il peut s'agir de n'importe qui d'autre, à n'importe quelle date (seule l'attribution à Paulin et la reconstitution de ses premiers rapports avec Jérôme rendent nécessaire une datation en 393).

Le noeud de l'affaire est donc l'attaque de Jérôme contre Proba, qui viserait précisément le *Carm.* 6. Il faut pour cela que l'auteur du *Carm.* 6 ait lu l'*Adv. Iovinianum* avant l'envoi de l'*Epist.* 53, ce qu'Y.-M. Duval juge probable (p. 212 sqq); P. Nautin, qui ne faisait aucun rapprochement avec le *Carm.* 6, estimait lui peu vraisemblable que Paulin ait déjà disposé de l'*Adv. Iov.* avant l'envoi de l'*Epist.* 53 (P. NAUTIN, *Études de chronologie hieronymienne (393-397) III. Les premières relations entre Jérôme et Paulin de Nole*, dans *RÉAug*, 19 [1973], p. 213-239 [p. 225-226]) : et pourquoi Jérôme ne dit-il que Paulin a le traité entre les mains que dans sa seconde lettre (*Epist.* 58), en 395 (sur l'interprétation du *habes* de Jérôme dans cette *Epist.* 58, cf. P. NAUTIN, dans *RÉAug*, 20 [1974], p. 284, venant modifier *RÉAug*, 19 [1973], p. 230-231, mais contredit par Y.-M. DUVAL, p. 211-212) ? Comme le souligne Y.-M. Duval, on ne sait pas ce que Jérôme pouvait connaître de la poésie de Paulin (p. 194), dont nous avons d'ailleurs perdu une grande partie (cf. par ex. cet hymne auquel Paulin fait allusion à la fin de l'*Epist.* 3, de l'automne 395 : cf. Y.-M. DUVAL, n. 83 p. 197). Paulin pouvait avoir joint à sa lettre un poème ou inclus quelques vers dans sa missive, comme il le fera pour d'autres. Nous n'en savons rien. Encore une fois,

dont l'attribution devrait être étudiée à nouveaux frais. La pièce est d'une tournure assez différente du reste de la poésie de Paulin, et sans doute ce décalage stylistique, joint à la thématique baptismale, a-t-il encouragé les érudits à en faire une oeuvre des débuts de la seconde conversion. On a souligné plusieurs fois les liens de cette *laus* avec l'éloquence des panégyristes<sup>467</sup>, en rappelant que Paulin avait écrit un panégyrique de Théodose<sup>468</sup> — dont le style nous est cependant inconnu, puisqu'il est aujourd'hui perdu. Mais Pacatus Drepanius, dont on sait maintenant qu'il a été chrétien, également — et ce panégyrique a l'avantage d'être conservé... Toutes les remarques que l'on a pu faire sur la conversion, le baptême, les résolutions prises par le poète "nouveau psalmiste" valent autant pour Drepanius, et peut-être encore davantage pour lui, païen converti au christianisme, que pour Paulin qui était déjà chrétien<sup>469</sup>. Une recherche reste à faire.

Il faudrait d'abord comparer de façon plus serrée le style du *Carm.* 6 avec le reste de la production poétique de Paulin, mais aussi avec le poème de Drepanius et son panégyrique de Théodose. Cependant, l'un des points les plus intéressants concerne la conception du baptême exprimée par le *Carm.* 6. C'est l'un des thèmes sur lesquels E. C. Babut a pu rapprocher la pensée de Paulin de la pensée des priscillianistes, pour qui le baptême aurait consacré la *conversio* à l'ascétisme; de façon secondaire il est vrai, Babut cite à l'appui de cette thèse le *Carm.* 6, pourtant très explicite<sup>470</sup>. P. Fabre minimise

---

l'identification du poème visé avec le *Carm.* 6 ne repose que sur son attribution à Paulin. Si l'on s'en tient aux oeuvres que la tradition manuscrite attribue à Paulin, on pourrait tout aussi bien remarquer que Jérôme lance sa tirade avec une citation d'Horace (*Epist.* 53, 6, éd. Labourt, p. 15 l. 9-10), semblant répondre par une citation du même auteur — mais plus pertinente, moins déplacée — au *Beatus ille qui procul...* assez osé avec lequel Paulin ouvre sa réécriture du Ps. 1. Ce poème n'est pas non plus exempt d'échos virgiliens (cf. l'étude d'A. V. Nazzaro citée *supra*). Quand Y.-M. Duval pense que Paulin a compris cette critique, "puisque'il ne produira plus par la suite de véritable 'paraphrase' biblique" (p. 214), la remarque concerne autant et plus les paraphrases de Psaumes : car si l'auteur du *Carm.* 6 entend poursuivre sa carrière de "nouveau psalmiste", il n'annonce pas de paraphrase de tout le Nouveau Testament, alors que l'on pourrait attendre de Paulin la paraphrase d'autres psaumes que les Ps. 1, 2 et 136. Quant au contenu du *Carm.* 6, ce que dit Jérôme du poète David, par exemple (*Epist.* 53, 8 éd. Labourt p. 21 l. 14 sqq), ne s'oppose nullement au *Carm.* 6 v. 22 sqq.

<sup>467</sup> Par exemple R. P. H. GREEN, *The Poetry of Paulinus of Nola...*, p. 22; les rapprochements possibles avec Claudien ne manquent pas d'intérêt.

<sup>468</sup> Cf. par exemple R. HERZOG, *Die Bibelepik...*, p. 221, et J. FONTAINE, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien. Esquisse d'une histoire de la poésie latine chrétienne du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1981 (Études Augustiniennes), p. 150.

<sup>469</sup> Et pourquoi Drepanius n'aurait-il pas lu, lui aussi, Proba et Jérôme, sans qu'il faille absolument situer cette lecture à la mi-393 ? L'*Adv. Iovinianum* pouvait intéresser un lecteur critique de Porphyre... (cf. Y.-M. DUVAL, *Les premiers rapports...*, p. 191).

<sup>470</sup> E. C. BABUT, *Paulin de Nole et le priscillianisme...* (p. 255-259 sur le baptême, voir en particulier p. 258, n. 1; cf. conclusions, p. 274, en particulier sur le "baptême-profession religieuse" comme caractéristique du priscillianisme). À la p. 270, parmi les éléments allant contre sa thèse, Babut traite de la christologie de Paulin, certainement plus correcte que celle de Priscillien; selon Babut, un détail néanmoins le rapproche de Priscillien : lorsqu'aux v. 123 sqq du *Carm.* 6 il attribue au Christ la création. Ce passage n'est pas sans rappeler certains aspects ambigus du poème de Drepanius : v. 122 [il s'agit de Marie] *verbo feta Dei* : cf. *verbo genitore* — idée que le Christ a revêtu l'humanité, l'aspect humain, mais sans avoir été homme à part entière, et substitution du Fils au Père : v. 122 *corpus tua viscera praestent / illi (...)* v. 124 sqq *Qui semper fuit, et nunc est et tempore in omni / semper erit : mundi*

quant à lui l'hétérodoxie du *Carm.* 6 en ce domaine; cependant, il relève une contradiction entre cette conception du baptême et la vie de Paulin, ainsi qu'entre la conception du péché originel exprimée dans ce texte et ce qu'affirme Paulin par ailleurs — contradiction qu'il attribue apparemment à la précocité de la *Laus*<sup>471</sup>. Peut-être ne faut-il pas demander trop de cohérence entre la vie réelle et la littérature, même à un saint de l'Église catholique... et pourtant, comment renoncer à accorder du poids aux mots, quand cette littérature est tout sauf gratuite ? La culture classique de l'auteur de la *Laus*, et la façon dont elle a imprégné (à l'excès ?) cet éloge de Jean-Baptiste, en particulier dans le récit de l'enfance et de la jeunesse, pour lequel il n'existait pas de précédent évangélique, a été plusieurs fois soulignée<sup>472</sup>. Mais suffit-il de l'invoquer pour expliquer, sous la plume de Paulin, le *semideumque virum* désignant Jean au v. 252 ? Car les parallèles textuels renvoient tous à des personnages ou des semi-divinités du paganisme, en particulier sous la plume de contemporains de Paulin comme Augustin et Prudence<sup>473</sup> ! On s'explique mal comment Paulin pourrait avoir osé désigner ainsi saint Jean Baptiste.

S'il n'y a aucune raison externe d'attribuer ce texte à Paulin, on voit que son contenu même peut rendre problématique une telle attribution. Si, la pièce étant attribuée à Paulin, le seul principe d'explication des contradictions, des points obscurs et des approximations est la chronologie, son retour à l'anonymat permet d'analyser autrement ces mêmes distorsions. Il en va ainsi du style, mais surtout du contenu : une vision du baptême trop radicale ou un peu fruste, s'accordant mal avec ce que Paulin déclare par ailleurs, particulièrement proche enfin de ce que professaient les priscillianistes (sans qu'il soit pour autant question d'hétérodoxie), pourrait fort bien situer le *Carm.* 6 dans le milieu fréquenté par Drepanius, avec lequel il s'harmonise davantage. D'autre part, un païen récemment converti aurait été plus à même d'imaginer saint Jean-Baptiste comme un homme "demi-dieu". Retirer le *Carm.* 6 à Paulin concilierait les données théologiques et codicologiques ... et contribuerait à laver le futur saint de soupçons en partie injustifiés.

---

*Dominus, lucisque creator, / et lux ipse poli per te mortalia membra / induet : cf. hominis sub imagine etc.*

<sup>471</sup> P. FABRE, *Saint Paulin de Nole et l'amitié chrétienne...*, p. 108, souligne l'orthodoxie du *Carm.* 6, "cette conception du baptême est celle ... de tout chrétien" (*contra*, cf. E. C. BABUT, *Paulin de Nole et le priscillianisme...*, p. 259, n. 1), mais fait cette concession que, d'après le *Carm.* 6, comme le disait Babut, "l'homme nouveau qui sort de l'eau baptismale doit vivre désormais dans l'ascétisme" : or ce n'est pas ce qu'a fait Paulin (*ibid.*, p. 109). Autre décalage entre le *Carm.* 6 et le reste de l'oeuvre de Paulin souligné *ibid.*, p. 114 : "bien au contraire, il admire l'austérité de la vie de saint Jean-Baptiste, qui, pur par lui-même de tout péché (Paulin semble mal connaître encore ici le dogme du péché originel, qu'il commente pourtant ailleurs de façon tout à fait orthodoxe) nous a montré ce que nous devrions faire, nous, après le péché" [citation du *Carm.* 6, v. 249-254, en n. 3].

<sup>472</sup> Cf. D. E. TROUT, *Paulinus of Nola...*, p. 99. Voir maintenant les parallèles textuels ajoutés par M. KAMPTNER, CSEL 30, Wien 1999<sup>2</sup>, p. 433-438.

<sup>473</sup> Cf. S. PRETE, *Paolino di Nola : la parafrasi biblica della Laus Iohannis (carm. 6)*, 1974, réimpr. dans ID., *Motivi ascetici e letterari in Paolino di Nola*, Napoli, 1987, p. 21-34 (n. 35 p. 33).

On a déjà mis en relation le *Carm.* 22 de Paulin avec cette louange de Jean-Baptiste<sup>474</sup>, le *Carm.* 22 exhortant un poète à convertir sa muse — en abandonnant en particulier les grands sujets païens et la littérature païenne philosophique et scientifique (Lucrèce, Aratos...) —, et le *Carm.* 6 contenant la profession de foi poétique d'un chrétien "nouveau psalmiste"<sup>475</sup> qui vient d'accomplir une telle conversion. On considère habituellement le *Carm.* 22 comme postérieur de dix ans environ au *Carm.* 6, mais cette datation relative est une reconstruction, l'antériorité supposée du *Carm.* 6 dérivant de son attribution à Paulin et des problèmes qu'elle pose (cf. *supra*). L'extrême parenté thématique de l'*Epist.* 16 de Paulin à Jovius et du *Carm.* 22, ainsi que la dédicace du *Carm.* 22 (v. 167 : *Lege felix, Iovi, in Christo Iesu domino nostro*) n'ont laissé à la critique aucun doute sur l'identité du destinataire du poème : Jovius. En fait, cette dédicace, située à la fin du poème, ne se trouve que dans les deux manuscrits d'oeuvres de Paulin dont il a déjà été question, qui forment une branche particulière de sa tradition, *Paris BNF lat.* 2122 et *Bruxelles BR* 10615-10729, et n'apparaît pas dans le reste de la tradition manuscrite, en particulier dans *Paris BNF lat.* 7558 — le témoin le plus ancien —, qui transmet le texte sous une forme un peu différente (cf. *supra*, n. 418). Elle s'apparente d'ailleurs bien davantage à une souscription de manuscrit antique (avec la formule typique *Lege felix...*) qu'à la dédicace d'une oeuvre : il n'est donc pas exclu que le poème ait été écrit pour un autre, et qu'un exemplaire en ait été envoyé également à Jovius. Si le *Carm.* 6 n'est pas de Paulin, pourquoi ne pas voir en cet art poétique plus timide, mais qui met en pratique les exhortations de Paulin, une réponse au *Carm.* 22 ? Ainsi pourrait s'expliquer l'intitulé que porte le *Carm.* 22 dans le *latin* 7558, demeuré incompréhensible jusqu'à ce jour : *INCIPIIT HEROO. AD QVEM SVPRA*; or, *supra*, on trouve immédiatement les *Laudes Domini* datables de l'époque de Constantin, et, juste avant, la *Laus sancti Iohannis...* L'un des destinataires du *Carm.* 22 était-il Drepanius, si féru de Lucrèce et de Manilius, lui dont le *De cereo paschali* semble parfois se faire l'écho du *Carm.* 22 de Paulin... et Drepanius serait-il le véritable auteur du *Carm.* 6 ? La question reste pour l'instant sans réponse, mais mérite peut-être d'être posée.

---

<sup>474</sup> R. HERZOG, *Die Bibelepik...*, p. 214.

<sup>475</sup> Pour reprendre les mots de J. Fontaine : J. FONTAINE, *Le poète latin chrétien nouveau psalmiste...*, p. 138 n. 24 (où le *Carm.* 6 est défini comme le "tout premier art poétique chrétien"), et p. 140 n. 32 (le *Carm.* 22 "art poétique chrétien plus achevé", serait datable entre 398 et 400).

## Références des travaux cités dans les notes

(à l'exception des ouvrages mentionnés dans la liste des abréviations, des éditions de textes appartenant à des collections courantes et des catalogues de fonds manuscrits modernes; dans les notes, les références ne sont données complètement que lors de leur première apparition).

### Principales éditions anciennes

#### AUSONE

1558 *D. MAGNI AVSONII BVRDIGALENSIS POËTAE, AVGVSTORVM PRAECEPTORIS, virique Consularis Opera, tertiae fere partis complemento auctiora, & diligentiore quam hactenus, censura recognita...*, Lugduni (Apud Ioan. Tornaesium), 1558.

1575-80 [É. VINET] *Avsonii Bvrdigalensis, viri consvlaris, omnia, qvae adhuc in veteribvs bibliothecis inveniri potvervnt, opera... Cuncta ad varia, vetera, novaque exemplaria, emendata, commentariisque illustrata per Eliam Vinetvm Santonem...*, Burdigalae, chez Simon Millange, (1575), et commentaire formant une nouvelle série de cahiers signés A etc., imprimé chez Simon Millange en 1580.

#### BÈDE

1563 [I. HERWAGEN] *OPERA BEDAE VENERABILIS PRESBYTERI, ANGLOSAXONIS : VIRI IN DIVINIS ATQVE HVmanis literis exercitatissimi : omnia in octo tomos distincta, prout statim post Praefationem suo Elencho enumerantur. Addito Rerum et Verborum Indice copiosissimo...*, Basileae, PER IOANNEM Hervagium, 1563.

#### PAULIN DE NOLE

1516 *Pon. Paulini Episcopi Nolani virique sanctissimi & longe doctissimi Epistolae & Poemata luculenta...*, Vaenundantur ab Ioanne Parvo Et Iodoco Badio Ascensio, 1516.

1560 [H. de GRAEVE] *Divi Pavlini episcopi Nolani, qvotqvot extant Opera omnia... D. Henrici Gravii... studio atque industria ex vetustiss. exemplaribus restituta ac argumentis illustrata...*, Coloniae (Apud Maternum Cholinum), 1560.

1622 [H. ROSWEYD] *Divi Pavlini episcopi Nolani Opera... Accedunt Notae Amoebaeae Frontonis Ducaei & Heriberti Ros-vveydi...*, Antverpiae (Ex officina Plantiniana...), 1622.

1662 [P.-F. CHIFFLET] *Pavlinvs illvstratvs, sive Appendix ad Opera et Res gestas Sancti Pavlini Nolensis Episcopi. Auctore Petro Francisco Chiffletio...*, Divione (Apud Viduam Philiberti Chavance...), 1662.

#### RECUEILS

1536 [J. de GAGNY] *Christiana et docta divi Alchimi Aviti viennensis archiepiscopi, & Claudii Marii Victoris Oratoris Massiliensis, poëmata, aliaque non poenitenda. Per Ioannem Gaigneium Parisinum Theologum è vetustis. librariis in lucem asserta, suoque nitore restituta. quorum catalogum proxima pagella indicabit.*, Lugduni, 1536.

1560 [G. MOREL] *Cl. Marii Victoris oratoris Massiliensis, ΑΑΗΘΕΙΑΣ, seu commentationum in Genesim lib. III. Epigrammata Varia vetusti cuiusdam auctoris, inter quae sunt et aliquot psalmi versibus redditi. Hilarii Pictaviensis episc. Genesis. Cypriani, Genesis et Sodoma. Dracontii, De opere sex dierum. Omnia versibus, nunc primum è vetustis codicibus expressa*, Parisiis, 1560 (Apud Guil. Morelium, in Graecis typographum Regium).

1562 [G. FABRICIUS] *Poetarvm veterum Ecclesiasticorum Opera christiana, & operum reliquiae atque fragmenta : Thesaurus catholicae et orthodoxae ecclesiae, & Antiquitatis religiosae, ad utilitatem*

*iuventutis Scholasticae: Collectus, emendatus, digestus, & Commentario quoque expositus, diligentia et studio Georgii Fabricii Chemnicensis*, Basileae (épître dédicatoire datée p. 11 de 1562), avec *In Poetarvm veterum Ecclesiasticorum Opera christiana, & operum reliquias atque fragmenta, Georgii Fabricii Chemnicensis commentariivs...*, Basileae (épître dédicatoire datée f. A3 de 1562).

- 1569 *Monumenta s. Patrum Orthodoxographa hoc est Theologiae sacrosanctae ac syncerioris fidei Doctores...*, Basileae, 1569, vol. I / 2.
- 1589 [M. de LA BIGNE] *Sacrae Bibliothecae sanctorvm Patrvm, sev, Scriptorvm ecclesiasticorum tomvs tertivs... Per Margarinvm de La Bigne... editione secvnda*, Parisiis, 1589, t. III.
- 1675 [J. MABILLON] *VETERUM ANALECTORUM TOMUS I COMPLECTENS Varia fragmenta & epistolia Scriptorum ecclesiasticorum, tam prosâ, quàm metro, hactenus inedita. Cum Adnotationibus & aliquot Disquisitionibus Domni JOHANNIS MABILLONII...*, Luteciae Parisiorum, 1675 (Apud Ludovicum Billaine, in Palatio Regio).

### Bibliographie moderne

- AGOSTI (G.), *L'epica biblica nella tarda Antichità greca. Autori e lettori nel IV e V secolo*, dans *La scrittura infinita. Bibbia e poesia in età medievale e umanistica. Atti del convegno di Firenze, 26-28 giugno 1997...*, cur. F. STELLA, Firenze, 2001 (Millennio Medievale, 28. Atti di Convegni, 8), p. 67-104.
- ALVÁREZ MIRANDA (J.), *Antiphonarium mozarabicum de la Catedral de León*, León, 1928.
- AMENGUAL BATLE (J.), *Una trilogia agustiniana antipriscillianista y unas sugerencias para una nueva cronologia*, dans *REAug*, 44, 1998, p. 205-221.
- AMIET (R.), *La veillée pascale dans l'Église latine. I. Le rite romain*, Paris, Éditions du Cerf, 1999 (Liturgie, 11).
- ANDRÉS SANZ (M. A.), *Dos capítulos añadidos al De ortu et obitu patrum de Isidoro de Sevilla en los manuscritos* Paris, Bibliothèque Nationale de France nouv. acq. lat. 448 y Torino, Biblioteca Reale Varia 141, dans *Kalon Theama. Estudios de Filología Clásica e Indoeuropeo dedicados a F. Romero Cruz*, cur. V. BÉCARES BOTAS - M. P. FERNÁNDEZ ÁLVAREZ - E. FERNÁNDEZ VALLINA, Universidad de Salamanca, Salamanca, 1999, p. 237-250.
- ANDRIEU (M.), *Les Ordines Romani du haut moyen âge. III. Les textes (suite) (Ordines XIV-XXXIV)*, Louvain, 1951 (Spicilegium sacrum Lovaniense, 24).
- BABUT (E. C.), *Paulin de Nole et le priscillianisme*, dans *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1910, p. 98-130 et p. 252-275.
- BABUT (E. C.), *Priscillien et le priscillianisme*, Paris, 1909 (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques, 169).
- BAEHRENS (W. A.), *Pacatus*, dans *Hermes*, 56, 1921, p. 443-445. .
- BELLAGENTE (E.), *La Chronica de sex aetatibus di Claudio vescovo di Torino*, dans *Aevum*, 73, 1999, p. 237-246.
- BELLANGER (L.), *Étude sur le poème d'Orientius*, Paris - Toulouse, 1902.
- BERNAL (J.), *La "laus cerei" de la liturgia hispana. Estudio crítico del texto*, dans *Angelicum*, 41, 1964, p. 317-347.
- BERNAL (J.), *Los sistemas de lecturas y oraciones en la vigilia pascual hispana*, dans *Miscelánea en memoria de Dom Mario Férotin 1914-1964 = Hispania sacra*, 17-18, Madrid - Barcelona, 1964, p. 283-347.
- BERNAL (J.), *Primeros vestigios del lucernario en España*, dans *Liturgica*, 3, Montserrat, 1966, p. 21-49.

- BIGNAMI-ODIER (J.), *Encore la main de Florus de Lyon dans un manuscrit de la Reine Christine à la Bibliothèque du Vatican ?*, dans *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 63, 1951, p. 191-194 et 1 pl.
- BISCHOFF (B.), *Ein Brief Julians von Toledo über Rhythmen, metrische Dichtung und Prosa* (*Hermes*, 1959), réimpr. dans *MSt*, t. I, Stuttgart, 1966, p. 288-298.
- BISCHOFF (B.), *Die Überlieferung der technischen Literatur*, 1971, réimpr. dans ID., *MSt*, t. III, Stuttgart, 1981, pp. 277-97
- BISCHOFF (B.), *Die südostdeutschen Schreibschulen und Bibliotheken in der Karolingerzeit, Teil II. Die vorwiegend österreichischen Diözesen*, Wiesbaden, 1980
- BISCHOFF (B.), *Anecdota novissima. Texte des vierten bis sechzehnten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1984
- BONANNI (S.), *Il contra poetas vanos carmen nel Par. lat. 7558*, dans *Rivista di Cultura Classica e Medioevale*, 39, 1997, p. 71-78.
- BROU (L.)- VIVES (J.), *Antifonario visigótico mozárabe de la Catedral de León*, Barcelona - Madrid, 1953-1959 (*Monumenta Hispaniae Sacra*, 5/1 et 5/2).
- BROWN (P.), *Religion and Society in the Age of saint Augustine*, London, 1972.
- BRUGNOLI (G.), *Foca : Vita di Virgilio. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Pisa, 1984 (*Testi e studi di cultura classica*, 1).
- BUREAU (B.), *Lettre et sens mystique dans l'Historia Apostolica d'Arator. exégèse et épopée*, Paris, 1997 (*Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité*, 153).
- BÜREN (V. von), *Sedulius Scottus et le manuscrit Bibliotheca Apostolica Vaticana Vat. lat. 4493*, première partie de V. VON BÜREN - J. MEYERS, *Quelques poèmes inédits de Sedulius Scottus dans le codex Vaticanus latinus 4493 ?*, dans *ALMA*, 57, 1999, p. 53-110.
- BURRUS (V.), *The Making of a Heretic. Gender, Authority, and the Priscillianist Controversy*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 1995 (*The Transformation of the Classical Heritage*, 24).
- BYRNE (M.-J.), *Prolegomena to an Edition of the Works of Decimus Magnus Ausonius*, New York, 1916.
- CAMERON (A.), *Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970.
- CAMPOS (J.), *La epístola antipriscilianista de S. León Magno*, dans *Helmántica*, 13, 1962, p. 269-308.
- CANTALAMESSA (R.), *La Pâque dans l'Église ancienne. Version française par F. MORARD*, Bern - Frankfurt am Main - Las Vegas, 1980 (version italienne : Torino, 1978).
- CAPELLE (B.), *La procession du lumen Christi au samedi saint*, dans *RB*, 44, 1932, p. 105-119.
- CHADWICK (H.), art. *Priscillien*, dans *DS*, t. 12/2, 1986, col. 2353-2369.
- CHADWICK (H.), *Priscillian of Avila. The Occult and the Charismatic in the Early Church*, Oxford, 1976.
- CHAPMAN (J.), *Notes on the Early History of the Vulgate Gospels*, Oxford, 1908, p. 217-222.
- CHARLET (J.-L.), *Théologie, politique et rhétorique : la célébration poétique de Pâques à la cour de Valentinien et d'Honorius, d'après Ausone (Versus Paschales) et Claudien (De Salvatore)*, dans *La poesia tardoantica : tra retorica, teologia e politica...*, Messina, Centro di studi umanistici, 1984, p. 259-287.
- CHARLIER (C.), *Paraphrase des Psaumes 3 et 7 de l'époque carolingienne*, dans *Esprit et vie*, 1950, p. 243-249.
- CHARLIER (C.), *Une oeuvre inconnue de Florus de Lyon : la collection 'De Fide' de Montpellier*, dans *Traditio*, 8, 1952, p. 81-109.
- CHASTAGNOL (A.), *La Préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris, 1960 (Université de Paris. Faculté des Lettres et Sciences humaines).
- CHASTAGNOL (A.), *Le sénateur Volusien et la conversion d'une famille de l'aristocratie romaine au Bas-Empire*, dans *RÉA*, 58, 1956, p. 241-253.

- CHASTAGNOL (A.), *Les fastes de la préfecture de Rome au Bas-Empire*, Paris, 1962 (Études prosopographiques, 2).
- CHATELAIN (É.), *Notice sur les manuscrits des poésies de s. Paulin de Nole suivie d'observations sur le texte*, Paris, 1880 (BÉFAR, 14).
- COLLURA (P.), *Studi paleografici. La precarolina e la carolina a Bobbio*, Milano, 1943, réimpr. Firenze, 1965 (Fontes Ambrosiani, 22).
- CORPET (E.-F.), *Oeuvres complètes d'Ausone*, t. 1, Paris, Panckoucke, 1842.
- COSTANZA (S.), *Rapporti letterari tra Paolino e Prudenzio*, dans *Atti del Convegno. XXXI Cinquantenario della morte di s. Paolino di Nola (431-1981). Nola, 20-21 marzo 1982*, Roma, [1982], p. 25-65.
- COURCELLE (P.), *Les lettres grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore*, Paris, 1943.
- COURCELLE (P.), *Un nouveau poème de Paulin de Pella* (dans *Vigiliae christianae*, 1947, réimpr. dans *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, 1964, app. IV *Une prière de jeunesse de Paulin de Pella*, p. 293-302).
- CRACCO RUGGINI (L.), *Simmaco e la poesia*, dans *La poesia tardoantica : tra retorica, teologia e poetica...*, Messina, Centro di studi umanistici, 1984, p. 477-521.
- CUTINO (M.), *La "Laus cerei" agostiniana ed il cosiddetto "De anima" ("AL" 489 Riese<sup>2</sup>)*, dans *Orpheus*, n. s. 18/2, 1997, p. 396-419.
- CUTINO (M.), *Sui rapporti fra il cosiddetto Poema utlimum (CSEL 30 Hartel) e il Carmen ad senatorem (CSEL 23 Peiper)*, dans *Emerita*, t. 67, 1999, p. 49-64.
- DATTRINO (L.), art. *Pacato*, dans *Dizionario patristico e d'Antichità Cristiane*, t. II, Casale Monferrato, 1983, col. 2557.
- DE BRUYNE (D.), dans *Bull. d'ancienne littérature chrétienne latine*, 1, 1921-1928, Maredsous, 1929, n° 27 à 29.
- DELEHAYE (H.), *Saint Martin et Sulpice Sévère*, dans *AB*, 38, 1920, p. 5-136.
- DELISLE (L.), *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Impériale (puis Nationale)*, t. I-III, Paris, 1868, 1874, 1881.
- DELLA CORTE (F.), *Storia (e preistoria) del testo ausoniano*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1991 (Supplemento al "Bollettino dei Classici", 10).
- DELMAIRE (R.), *Les responsables des finances impériales au Bas-Empire romain (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.). Études prosopographiques*, Bruxelles, 1989 (Collection Latomus, 203).
- DENZINGER (H.), *Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*, consulté dans l'éd. de Freiburg Br., 1921<sup>13</sup>.
- DES PLACES (E.), *La religion grecque*, Paris, 1969.
- DESHUSSES (J.), *Le sacramentaire grégorien. Ses principales formes d'après les plus anciens manuscrits*, t. I, Fribourg (Suisse), 1979 (Spicilegium Friburgense, 16) et t. III, Fribourg (Suisse), 1982 (Spicilegium Friburgense, 28) .
- DESMULLIEZ (J.), *Paulin de Nole. Études chronologiques (393-397)*, dans *Rech. Aug.*, 20, 1985, p. 35-64.
- DESTIANGES (Y.), article *GAIGNY (Jean de)*, dans *DBF*, t. 15, Paris, 1982, col. 63-64.
- DI GIOVINE (C.), *Technopaegnon. Introduzione, testo critico e commento*, Bologna, 1996 (Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino, 46).
- DOIGNON (J.), *"Quisque suos patimur manes" (Virgile, Énéide, 6, 743) dans le christianisme latin à la fin du IV<sup>e</sup> siècle (Zénon de Vérone, Ausone, Ambroise)*, dans *L'épopée gréco-latine et ses prolongements européens, Calliope II*, cur. R. CHEVALLIER, Paris, 1981 (Univ. de Tours, Institut d'Études latines et Centre de recherches A. Piganiol. Coll. Caesarodunum, 16bis), p. 107-116.
- DOLBEAU (F.), *Un poème philosophique de l'Antiquité tardive : De pulchritudine mundi. Remarques sur le Liber XXI sententiarum (CPL 373)*, dans *RÉAug*, 42, 1996, p. 21-43.



- DÖPP (S.), *Baebianus und Apra. Zu Paulinus Nolanus (?) c. 33*, dans *Panchaia. FS f. Klaus Thraede*, cur. M. WACHT, Münster, 1995 (Jahrbuch f. Antike und Christentum. Ergänzungsband, 22), p. 66-74.
- DUCHESNE (L.), *Le Liber pontificalis. Texte, introduction et commentaire*, t. I, Paris, 1955<sup>2</sup>.
- DÜMMLER (E.), *Die handschriftliche Ueberlieferung der lateinischen Dichtungen aus der Zeit der Karolinger II.*, dans *NA*, 4, 1879, p. 299-301 (Florus).
- DUVAL (Y.-M.), *Bellérophon et les ascètes chrétiens. "Melancholia" ou "otium" ?*, dans *Caesarodunum*, 2, 1968, p. 183-190.
- DUVAL (Y.-M.), *Le panégyrique de Théodose par Paulin de Nole. Sa date, son sens, son influence*, dans "Anchora vitae". *Atti del II Convegno Paoliniano nel XVI Centenario del Ritiro di Paolino a Nola (Nola - Cimitile, 18-20 maggio 1995)*, cur. G. LUONGO, Napoli, 1998, p. 137-158.
- DUVAL (Y.-M.), *Les premiers rapports de Paulin de Nole avec Jérôme : moine et philosophe ? Poète ou exégète ?*, dans *Mél. S. Costanza, = Studi tardoantichi*, 7, 1989, p. 177-216.
- FABRE (P.), *Essai sur la chronologie de l'oeuvre de saint Paulin de Nole*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 1948.
- FABRE (P.), *Saint Paulin de Nole et l'amitié chrétienne*, Paris, 1949 (BÉFAR, 167).
- FARMHOUSE ALBERTO (P.), *The text of the Hexameron and the Libellus of Eugenius of Toledo in the time of Charlemagne (Leipzig 48 and Silos fragm. visig. 18)*, dans *Euphrosyne*, n. s. 26, 1998, p. 177-189.
- FÉROTIN (M.), *Le Liber ordinum en usage dans l'Église wisigothique et mozarabe d'Espagne du cinquième au onzième siècle...*, Paris, 1904 (Monumenta Ecclesiae liturgica, 5), réimpr. anast. avec un "supplément de bibliographie générale de la liturgie hispanique" par A. WARD - C. JOHNSON, Roma, 1996 (Bibliotheca "Ephemerides liturgicae", Subsidia, 83. Instrumenta liturgica Quarreriensia, 6).
- FERRARI (M.), "In Papia convenient ad Dungalum", dans *IMU*, 15, 1972, p. 1-52.
- FLURY (P.), *Das sechste Gedicht des Paulinus von Nola*, dans *Vigiliae christianae*, 27, 1973, p. 129-145.
- FONTAINE (J.), *Études sur la poésie latine tardive d'Ausone à Prudence. Recueil de travaux de Jacques Fontaine*, Paris, 1980
- FONTAINE (J.), *Le poète latin chrétien nouveau psalmiste* (1980), réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive...*, p. 131-144.
- FONTAINE (J.), *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien. Esquisse d'une histoire de la poésie latine chrétienne du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1981 (Études Augustiniennes).
- FONTAINE (J.), *Poésie et liturgie : sur la symbolique christique des luminaires, de Prudence à Isidore de Séville (Mélanges G. Lazzati, 1979)*, réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive...*, p. 184-212.
- FONTAINE (J.), *Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne au siècle de Théodose (Bull. de litt. eccl. de Toulouse, 1974)*, réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive...*, p. 267-308.
- FONTAINE (J.), *Un débat sur les Hymnes en 633 au IV<sup>e</sup> concile de Tolède*, dans *Chemins de la reconnaissance. En hommage à Alain Michel*, Salamanca, 1999 = *Helmántica*, 50, 1999, p. 383-402.
- FONTAINE (J.), *Valeurs antiques et valeurs chrétiennes dans la spiritualité des grands propriétaires terriens à la fin du IV<sup>e</sup> siècle occidental (Mélanges J. Daniélou, 1972)*, réimpr. dans *Études sur la poésie latine tardive...*, p. 241-265.
- FRANZEN (A.), art. *Priscillianismus*, dans *LThK*, 8, 1963, col. 769-771.
- FREDE (H. J.), *Kirchenschriftsteller. Verzeichnis und Sigel...*, Freiburg, 1995<sup>4</sup>.
- FUCHS (G.) - WEIKMANN (H. M.), *Das Exsultet. Geschichte, Theologie und Gestaltung der österlichen Lichtdanksagung*, Regensburg, 1992.
- GANZ (D.), *Corbie and Neustrian Monastic Culture 661-849*, dans *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850. Colloque historique international*, éd. H. Atsma, Sigmaringen, 1989, t. 2, p. 345-345 (Beihefte der Francia 16/2).
- GANZ (D.), *Corbie in the Carolingian Renaissance*, Sigmaringen, 1990 (Beihefte der Francia 20).

- GÄRTNER (Th.), *Zum mittelalterlichen Nachleben der spätantiken Genesisversifikation 'Alethia' des Claudius Marius Victorius*, dans *Sacris erudiri*, 39, 2000, p. 99-104.
- GENEVOIS (A.-M.), *Autour de Jean Diacre et de son Expositio in Heptateuchum*, dans *Du copiste au collectionneur. Mélanges d'histoire des textes et des bibliothèques en l'honneur d'André Vernet*, cur. D. NEBBIAI - J.-F. GENEST, Turnhout, 1998, p. 35-48 (*Bibliologia*, 18).
- GLASSNER (Ch.) - HAIDINGER (A.), *Die Anfänge der Melker Bibliothek. Neue Erkenntnisse zu Handschriften und Fragmenten aus der Zeit vor 1200...*, Melk, 1996
- GORMAN (M.), *The Visigothic Commentary on Genesis in Autun 27 (S. 29)*, dans *Rech. Aug.*, 30, 1997, p. 167-269.
- GRANADO (C.), *Pacien de Barcelone. Écrits*, Paris, 1995 (SC, 410).
- GREEN (R. P. H.), *The Poetry of Paulinus of Nola. A Study of his Latinity*, Bruxelles, 1971 (Collection Latomus, 120).
- GREEN (R. P. H.), *The Works of Ausonius. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford, 1991.
- GUTTILLA (G.), *Il Panegyricus Theodosii di s. Paolino di Nola*, dans *Koinonika*, 14, 1990, p. 139-154.
- HAIDINGER (A.) v. GLASSNER (Ch.)
- HANSLIK (R.), art. *Pacatus*, dans *Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft...*, t. 36, 1942, col. 2058-2060.
- HARNACK (A. von), *Neue Fragmente des Werks des Porphyrius gegen die Christen. Die Pseudo-Polycarpiana und die Schrift des Rhetors Pacatus gegen Porphyrius*, dans *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1921, p. 266-284 (réimpr. dans *Kleine Schriften zur alten Kirche. Berliner Akademieschriften 1908-1930*, t. II, Leipzig, 1980 [Opuscula 9, 2], p. 475-493).
- HARNACK (A. von), *Nachträge zur Abhandlung "Neue Fragmente des Werks des Porphyrius gegen die Christen"*, dans *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1921, p. 834-835.
- HARTEL (W. von), *Sancti Pontii Meropii Paulini Nolani Carmina*, Wien, 1894 (CSEL 30), seconde édition revue et augmentée par M. KAMPTNER, Wien, 1999.
- HERRMANN (L.), *Claudius Antonius et la crise religieuse de 394 ap. J. C.*, dans *παγκαρπεια. Mélanges Henri Grégoire*, t. II = *Univ. Libre de Bruxelles. Annuaire de l'Inst. de phil. et d'hist. or. et sl.*, 10, 1950, p. 329-342.
- HERZOG (R.), *Die Bibelepik der lateinischen Spätantike. Formgeschichte einer erbaulichen Gattung*, Bd. 1, München, 1975 (Theorie und Geschichte der Literatur und der schönen Künste. Texte und Abhandlungen, 37).
- HOLTZ (L.), *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle) et édition critique*, Paris, 1981 (Documents, Études et Répertoires, publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes).
- HOLTZ (L.), *La minuscule marginale et interlinéaire de Florus de Lyon*, dans *Gli autografi medievali. Problemi paleografici e filologici. Atti del convegno di studio della Fondazione Ezio Franceschini, Erice 25 settembre - 2 ottobre 1990*, cur. P. CHIESA - L. PINELLI, Spoleto, 1994 [Quaderni di cultura mediolatina, 5], p. 149-166 et VIII pl.).
- HORN (H.-J.), *Discordia concors ? Zu einem Briefwechsel des Augustinus mit Maximus von Madaura*, dans *Chartulae. FS. für Wolfgang Speyer...*, Münster, 1998 (Jahrbuch für Antike und Christentum. Ergänzungsband, 28), p. 194-198.
- HOVINGH (P. F.), *À propos de l'édition de l'Alethia de Claudius Marius Victorius, parue dans le Corpus Christianorum*, dans *Sacris erudiri*, 11, 1960, p. 193-211 et 6 pl.
- HUGLO (M.), *L'auteur de l'Exultet pascal*, dans *Vigiliae christianae*, 7, 1953, p. 79-88
- JAMMES (A.), *Un bibliophile à découvrir, Jean de Gagny*, dans *Bulletin du bibliophile*, 1996, p. 35-81.

- JANSON (T.), *Latin Prose Prefaces. Studies in Literary Conventions*, Stockholm, 1964 (Acta Universitatis Stockholmiensis. Studia Latina Stockholmiensia, 13).
- JEUDY (C.), *La tradition manuscrite des Partitiones de Priscien et la version longue du commentaire de Rémi d'Auxerre*, dans *RHT*, 1, 1971, p. 123-143.
- JONES (A. H. M.) - MARTINDALE (J. R.) & MORRIS (J.), *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. I, Cambridge, 1971.
- KAJANTO (I.), *The latin Cognomina*, Helsinki, 1965 (Commentationes humanarum litterarum, 36.2).
- KARTSCHOKE (D.), *Bibeldichtung. Studien zur Geschichte der epischen Bibelparaphrase von Juvenus bis Otfrid von Weissenburg*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1975.
- KELLY (J. N. D.), *The Athanasian Creed*, London, 1964.
- KIRSCH (W.), *Die lateinische Versepiik des 4. Jahrhunderts*, Akademie Verlag, Berlin, 1989 (Schriften zur Geschichte und Kultur der Antike, 28).
- KOHLWES (K.), *Christliche Dichtung und stilistische Form bei Paulinus von Nola*, Bonn, 1979 (Habelts Dissertationsdrucke. Reihe Klassische Philologie, 29).
- KÜNSTLE (K.), *Antipriscilliana. Dogmengeschichtliche Untersuchungen und Texte aus dem Streite gegen Priscillians Irrlehre*, Freiburg im Breisgau, 1905.
- LA VILLE DE MIRMONT (H. de), *Le manuscrit de l'Île-Barbe (Codex Leidensis Vossianus Latinus 111) et les travaux de la critique sur le texte d'Ausone. L'oeuvre de Vinet et l'oeuvre de Scaliger*, 3 fasc., Bordeaux-Paris, 1917-1919, avec en annexe le facsimilé complet du manuscrit : *Codex, ex perantiqui Insulae Barbarae coenobii bibliotheca anno post Christum natum circiter MDLVI erutus, qui, nostra aetate Lugduni Batavorum in bibliotheca Universitatis servatus, nuncupatur : Codex Vossianus latinus 111*.
- LABRIOLLE (P. de), *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1934.
- LAMBERT (B.), *Bibliotheca Hieronymiana manuscripta*, t. I B, Steenbrugge, 1969 (Instrumenta patristica, 4).
- LANGLOIS (P.), *Le texte d'Ausone en face de la théorie des "variantes d'auteur"*, dans *Latomus*, 56, 1997, p. 142-153.
- LAPIDGE (M.), *Three Latin Poems from Aethelwold's school at Winchester*, dans *Anglo-Saxon England*, 1, 1972, p. 85-137.
- LASSANDRO (D.) - DIVICCARO (R.), *Rassegna generale di studi sui XII Panegyrici latini*, dans *Bollettino di studi latini*, 28, 1998, p. 132-204.
- LATTKE (M.), *Hymnus Materialien zu einer Geschichte der antiken Hymnologie*, Freiburg (Suisse) - Göttingen, 1991 (Novum Testamentum et orbis antiquus, 19).
- LAW (V.), *A French metamorphosis of an english grammatical genre : declinationes into terminationes*, dans *France and the British Isles in the Middle Ages and Renaissance. Essays by Members of Girton College, Cambridge, in memory of Ruth Morgan*, Woodbridge, 1991, p. 17-42.
- LAW (V.), *Memory and the Structure of Grammars in Antiquity and the Middle Ages*, dans *Manuscripts and Tradition of Grammatical Texts from Antiquity to the Renaissance. Proceedings of a Conference held at Erice, 16-23 october 1997, as the 11<sup>th</sup> Course of International School for the Study of Written Records*, cur. M. DE NONNO - P. DE PAOLIS - L. HOLTZ, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, 2000, t. I, p. 9-57.
- LECLERCQ (H.), article *Pâques*, dans *DACL*, t. 13/2, 1938, col. 1564-1565.
- LEJAY (P.), *Marius Victor. L'éditeur Morel et le ms. latin 7558 de Paris*, dans *Revue de philologie*, 14, 1890, p. 71-78.
- LEVY (H. L.), *Claudians' In Rufinum. An exegetical Commentary*, Princeton, 1971 (Philological Monographs of the American Philological Association, 30).

- LIENHARD (J. T.), *Paulinus of Nola and Early Western Monasticism*, Köln - Bonn, 1977 (Theophaneia, 28).
- LIENHARD (J. T.), *Textual Notes on Paulinus of Nola, Carm. 6, 256-330*, dans *Vigiliae christianae*, 31, 1977, p. 53-54.
- LIPPOLD (A.), *Herrscherideal und Traditionsverbundenheit im Panegyricus des Pacatus*, dans *Historia*, 17, 1968, p. 228-250.
- LOVINO (A.), *Su alcune affinità tra il Panegirico per Teodosio di Pacato Drepanio e il De obitu Theodosii di Sant'Ambrogio*, dans *Vetera Christianorum*, 26, 1989, p. 371-376.
- LUISELLI (B.), *La 'Laus cerei' agostiniana*, dans *Studi di poesia latina in onore di A. Traglia*, t. 2, Roma, 1979 (Storia e letteratura, 147), p. 951-958.
- MACGREGOR (A. J.), *Fire and Light in the Western Triduum. Their Use at Tenebrae and at the Pascal Vigil*, Collegeville (Minnesota), 1992 (Alcuin Club Collection, 71).
- MAESTRE YENES (M. A. H.), *Ars Iuliani Toletani episcopi. Una gramática latina de la España visigoda*, Toledo, 1973 (Vestigios del pasado, 5).
- MAGISTRETTI (M.), *Beroldus sive Ecclesiae Ambrosianae Mediolanensis Kalendarium et ordines saec. XII, ex codice Ambrosiano*, Mediolani, 1894.
- MAGISTRETTI (M.), *Manuale Ambrosianum ex codice saec. XI...*, t. II, Mediolani, 1904 (Monumenta veteris liturgiae ambrosianae, 3).
- MARANINI (A.), *Filologia fantastica. Manilio e i suoi "Astronomica"*, Bologna, 1994.
- MARROU (H.-I.), *La technique de l'édition à l'époque patristique*, dans *Vigiliae christianae*, 3, 1949, p. 208-224.
- MASTANDREA (P.) - TESSAROLO (L.), *Poesis. CD-ROM dei testi della poesia latina*, Bologna, Zanichelli, 1995.
- MATTHEWS (J. F.), *Gallic Supporters of Theodosius*, dans *Latomus*, 30, 1971, p. 1073-1099.
- MCCORMICK (M.), *A New Ninth-Century Witness to the Carolingian Mass against the Pagans (Paris, B. N., lat. 2812)*, dans *RB*, 97, 1987, p. 68-86.
- MILLARES CARLO (A. C.), *Tratado de paleografía española*, coll. J. M. RUIZ ASENCIO, Madrid, 1983<sup>3</sup>.
- MOHLBERG (L. C.), *Liber sacramentorum Romanae Aecclesiae ordinis anni circuli (Cod. Vat. Reg. lat. 316 / Paris Bibl. Nat. 7193, 41/56) (Sacramentarium Gelasianum)*, en collab. avec L. EIZENHÖFER - P. SIFFRIN, Roma, 1960 (Rerum ecclesiasticarum documenta. Series maior. Fontes, IV).
- MOHLBERG (L. C.), *Missale Gothicum (Vat. Reg. lat. 317)*, Roma, 1961 (Rerum ecclesiasticarum documenta. Series maior. Fontes, V).
- MONDIN (L.), *Decimo Magno Ausonio. Epistole. Introduzione, testo critico e commento*, Venezia, 1995.
- MORIN (G.), *La lettre de saint Jérôme sur le cierge pascal. Réponse à quelques difficultés de M. l'abbé L. Duchesne*, dans *RB*, 9, 1892, p. 392-397.
- MORIN (G.), *Pour l'authenticité de la lettre de S. Jérôme à Présidius*, dans *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, 3, 1913, p. 52-60.
- MORIN (G.), *Pro Instantio. Contre l'attribution à Priscillien des opuscules du manuscrit de Würzburg*, dans *RB*, 30, 1913, p. 153-173.
- MORIN (G.), *Un écrit méconnu de saint Jérôme. La "Lettre à Présidius" sur le cierge pascal*, dans *RB*, 8, 1891, p. 20-27.
- MORIN (G.), *Un traité priscillianiste inédit sur la Trinité*, dans *RB*, 26, 1909, p. 255-280, réimpr. dans ID., *Études, textes, découvertes. Contribution à la littérature et à l'histoire des douze premiers siècles*, t. 1, Maredsous-Paris, 1913 (Anecdota maredsolana. Seconde série), p. 151-205.
- MOUSSY (C.), *Paulin de Pella. Poème d'action de grâces et prière. Introduction, texte critique, traduction, notes et index*, Paris, 1974 (SC, 209).

- NAUTIN (P.), *Études de chronologie hieronymienne (393-397) III. Les premières relations entre Jérôme et Paulin de Nole*, dans *RÉAug*, 19, 1973, p. 213-239.
- NAUTIN (P.), *Études de chronologie hieronymienne (393-397) (suite et fin)*, dans *RÉAug*, 20, 1974, p. 251-284.
- NAZZARO (A. V.), *La parafrasi salmica di Paolino di Nola*, dans *XXXI cinquantenario della morte di S. Paolino di Nola (431-1981), Nola, 20-21 marzo 1982, Atti del Convegno*, Roma, s. d., p. 93-115.
- NIXON (C. E. V.) - RODGERS (B. S.), *In Praise of Later Roman Emperors. The Panegyrici Latini. Introduction, Translation and Historical Commentary with the Latin Text of R. A. B. Mynors*, Berkeley - Los Angeles - Oxford, University of California Press, 1994 (Transformation of the Classical Heritage, 21).
- NIXON (C. E. V.), *Pacatus. Panegyric to the Emperor Theodosius. Translated with an Introduction*, Liverpool, 1987 (Translated Texts for Historians. Latin Series, 2).
- Nouvelle histoire de la littérature latine*, cur. R. HERZOG - P. L. SCHMIDT, t. 5 *Restauration et renouveau. la littérature latine de 284 à 374 après J. C.*, cur. R. HERZOG, version française sous la dir. de G. NAUROY, Turnhout, 1993.
- ORBE (A.), *Doctrina trinitaria del anónimo priscillianista 'De Trinitate fidei catholicae' (Exegesis de Io. 1, 1-4a : ed. Morin p. 179, 10 - p. 182, 27)*, dans *Gregorianum*, 49/3, 1968, p. 510-562.
- PASTORINO (A.), *Il De obitu sancti Paulini di Uranio*, dans *L'agiografia latina nei secoli IV-VII, = Augustinianum*, 24, 1984, p. 115-141.
- PATETTA (F.), *Due poesie inedite di Floro, diacono di Lione*, dans *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, 27, 1892, p. 123-129.
- PEIPER (R.), *Die handschriftliche Ueberlieferung des Ausonius*, dans *Jahrbücher für classische Philologie*, 11. Supplementband, Leipzig, 1880, p. 191-353.
- PETITMENGIN (P.), *Cinq manuscrits de saint Cyprien et leur ancêtre*, dans *RHT*, 2, 1972, p. 197-230 et pl. XIII-XVI.
- PETITMENGIN (P.), *Notes sur des manuscrits patristiques latins II. Un "Cyprien" de Cluny et la lettre apocryphe du pape Corneille (Clavis, n° 63)*, dans *RÉAug*, 20, 1974, p. 15-35.
- PICHON (R.), *Les derniers écrivains profanes. Les panégyristes — Ausone — le Querolus — Rutilius Namatianus*, Paris, 1906.
- PINELL (J. M.), *La Benedicció del ciri pasqual i els seus textos*, dans *Liturgica*, 2, Montserrat, 1958, p. 1-119.
- PINELL (J. M.), *Vestigis del lucernari a Occident*, dans *Liturgica*, 1 (Cardinali I. A. Schuster in memoriam), Montserrat, 1956, p. 91-149 (Scripta et documenta, 7).
- POLARA (G.), *Il Technopaegnon di Ausonio : "ludus laboranti"*, dans *GIF*, 49, 1997, p. 277-284.
- PRETE (S.), *Paolino di Nola : la parafrasi biblica della Laus Iohannis (carm. 6)*, 1974, réimpr. dans ID., *Motivi ascetici e letterari in Paolino di Nola*, Napoli, 1987, p. 21-34.
- PRETE (Ses.), *Notes on a lost manuscript of Ausonius*, dans *Miscellanea critica. Teil II. Aus Anlass des 150jährigen Bestehens der Verlagsgesellschaft und des Graphischen Betriebes B. G. Teubner, Leipzig*, cur. J. HIRMSCHER - B. DOER - R. MÜLLER - U. PETERS, Leipzig, 1965, p. 287-294.
- PRETE (Ses.), *The textual Tradition of the Correspondence between Ausonius and Paulinus*, dans *Collectanea Vaticana in honorem Anselmi M. Card. Albareda*, t. II, Città del Vaticano, 1962 (Studi e testi, 220), p. 309-330.
- PRINZ (F.), *Der Testfall : das Kirchenverständnis Bischof Martins von Tours und die Verfolgung der Priscillianer*, dans *Hagiographica*, 3, 1996, p. 1-13.
- QUICHERAT (J.), *Fragments inédits de littérature latine*, dans *BEC*, 2, 1840-1841, p. 115-147.
- RAHNER (H.), *Das christliche Mysterium und die heidnischen Mysterien*, dans *Eranos*, 1944, p. 347-449.
- RAÍOS (D. K.), *Recherches sur le Carmen de ponderibus et mensuris*, Jannina (Grèce), 1983.

- REBENICH (S.), *Hieronymus und sein Kreis. Prosopographische und sozialgeschichtliche Untersuchungen*, Stuttgart, 1992 (Historia. Einzelschriften, 72).
- REEVE (M. D.), art. *Ausonius*, dans *Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, cur. L. D. REYNOLDS, Oxford, 1983, p. 26-28.
- REEVE (M. D.), compte-rendu de l'éd. d'Ausone de Ses. PRETE (Teubner, 1978), dans *Gnomon*, 52, 1980, p. 444-451.
- REEVE (M. D.), *The Tilianus of Ausonius*, dans *Rhein. Mus.*, 121, 1978, p. 350-366.
- RINALDI (G.), *Biblia gentium...*, Roma, 1989.
- RUGGIERO (A.), *Paolino di Nola. I Carmi. Introduzione, traduzione, note e indici*, Roma, 1990 (Collana di testi patristici, 85)
- RUGGIERO (M.), *Cipriano - Paolino di Nola - Uranio. Poesia e teologia della morte. Introduzione, traduzione e note*, Roma, 1997 (Collana di testi patristici, 42)
- SABBAH (G.), *La méthode d'Ammien Marcellin. Recherches sur la construction du discours historique dans les Res gestae*, Paris, Les Belles Lettres, 1978 (Collection d'Études anciennes)
- SALZANO (A.), *Laudes Domini. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Napoli, 2000 (Università degli Studi di Salerno. Quaderni del Dipartimento di scienze dell'Antichità, 23).
- SCHMIDT (P. L.), [art. consacré à Ausone] § 554 A. *Histoire du texte et de sa transmission*, dans *Nouvelle Histoire de la littérature latine*, éd. R. Herzog - P. L. Schmidt t. 5, éd. fr. sous la dir. de G. NAUROY, Turnhout, 1993, p. 308-316.
- SIVAN (H.), *The Last Gallic Prose Panegyric : Paulinus of Nola on Theodosius I*, dans *Studies in Latin Literature and Roman History VII*, cur. C. DEROUX, Bruxelles, 1994 (Collection Latomus, 227), p. 577-594.
- SKEB (M.) (OSB), *Christo vivere. Studien zum literarischen Christus-bild des Paulinus von Nola*, Borengäster, Bonn, 1997 (Hereditas. Studien zur alten Kirchengeschichte, 11).
- SKEB (M.), *Paulinus von Nola. Epistulae. Briefe*, t. I, Freiburg - Basel etc., Herder, 1998 (Fontes Christiani, 25/1).
- SMOLAK (K.), *Zur Textkritik des sog. Sancti Paulini epigramma*, dans *Wiener Studien*, 102, 1989, p. 205-212.
- SORDI (M.), *I rapporti fra Ambrogio e il panegirista Pacato*, dans *Istituto Lombardo. Accademia di scienze e lettere. Rendiconti. Classe di Lettere e Scienze Morali e Storiche*, 122, 1988, Milano, 1989, p. 93-100.
- SOTOMAYOR (M.), *Sobre el canon VIII del Concilio de Zaragoza del 380*, dans *I Concilio Caesaraugustano MDC aniversario*, Zaragoza, 1980, p. 255-271.
- SPRINGER (C. P. E.), *The Manuscripts of Sedulius. A provisional Handlist*, Philadelphia, 1995 (Transactions of the American Philosophical Society, 85.5).
- STELLA (F.), *La poesia carolingia a tema biblico*, Spoleto, 1993 (Biblioteca di Medioevo latino, 9).
- STELLA (F.), *Variazioni stemmatiche e note testuali alle Laudes Dei di Draconzio, con edizione del florilegio Paris, B.N., lat. 8093, f. 15v (sec. VIII-IX)*, dans *Filologia mediolatina*, 3, 1996, p. 1-34.
- STOK (F.), *Un' antologia poetica fra corte visigotica e cultura carolingia*, dans *Critica del testo*, 2/1, 1999, p. 57-73.
- STROHEKER (K. F.), *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien* (1948), réimpr. Darmstadt, 1970.
- TAFEL (S.), *Die vordere, bisher verloren geglaubte Hälfte des Vossianischen Ausonius-Codex*, dans *Rhein. Mus.*, N. F. 69, 1914, p. 630-641.
- TAFEL † (S.), *The Lyons Scriptorium*, dans *Palaeographia latina*, ed. W. M. LINDSAY, Oxford, 1923, part 2, p. 66-73.
- TEUFFEL (W. S.), *Histoire de la littérature romaine*. Traduit sur la troisième édition allemande par J. BONNARD et P. PIERSON, t. III, Paris, 1883.

- THUROT (Ch.), *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge*, Paris, 1869, réimpr. Frankfurt am Main, 1964.
- TRAUBE (L.), *Zur Überlieferung der Elegien des Maximianus* (*Rhein. Mus.* 48, 1893, p. 284-89), réimpr. dans *Kleine Schriften*, herausgegeben von S. BRANDT = *Vorlesungen und Abhandlungen*, t. III, München, 1920 et 1965<sup>2</sup>, p. 38-42.
- TROUT (D. E.), *Paulinus of Nola. Life, Letters, and Poems*, University of California Press, Berkeley - Los Angeles - London, 1999 (*The Transformation of the Classical Heritage*, 27).
- TROUT (D. E.), *The dates of the ordination of Paulinus of Bordeaux and of his departure for Nola*, dans *RÉAug.* 37, 1991, p. 237-260.
- TURCAN-VERKERK (A.-M.), *L'Ausone de Iacopo Sannazaro : un ancien témoin passé inaperçu*, dans *IMU*, 43, 2002, sous presse.
- TURCAN-VERKERK (A.-M.), *Mannon de Saint-Oyen dans l'histoire de la transmission des textes*, dans *RHT*, t. 29, 1999, p. 169-243.
- TURCAN-VERKERK (A.-M.), *Un fantôme et un revenant : Drepanius Florus et Latinius Pacatus Drepanius*, dans *Chemins de la re-connaissance*. En hommage à Alain Michel, cur. J. PIGEAUD - PH. HEUZÉ = *Helmántica*, 50, 1999, p. 711-742. .
- VALETTE-CAGNAC (E.), *La lecture à Rome. Rites et pratiques*, Paris, Belin, 1997 (l'Antiquité au présent).
- VAN DER WEIJDEN (P.), *Laudes Domini. Tekst, vertaling en commentaar...*, Amsterdam, 1967.
- VECCE (C.), *Iacopo Sannazaro in Francia. Scoperte di codici all'inizio del XVI secolo*, Padova, 1988 (Medioevo e umanesimo, 69).
- VERBRAKEN (P. P.), *Une "laus cerei" africaine*, dans *RB*, 70, 1960, p. 301-312.
- VEZIN (J.), *Le commentaire sur la Genèse de Claude de Turin, un cas singulier de transmission des textes wisigothiques dans la Gaule carolingienne*, dans *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique...*, cur. J. FONTAINE - Ch. PELLISTRANDI, Madrid, 1992 (Collection de la Casa de Velázquez, 35), p. 223-229.
- VEZIN (J.), *Observations sur l'origine des manuscrits légués par Dungal à Bobbio*, dans *Paläographie 1981. Colloquium des Comité International de Paléographie, München 15.-18. Sept. 1981. Referate*, cur. G. SILAGI, München, 1982 (*Münchener Beiträge*, 32), p. 125-144.
- VILELLA MASANA (J.), *Priscilianismo galaico y política antipriscilianista durante el siglo V*, dans *Antiquité tardive*, 5, 1997, p. 177-185.
- VIVES (J.), *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, con la colaboración T. MARÍN MARTÍNEZ - G. MARTÍNEZ DÍEZ, Barcelona - Madrid, 1963.
- VIVES (J.), *Oracional visigótico. Edición crítica*, Barcelona, 1946 (*Monumenta Hispaniae sacra. Serie litúrgica*, vol. I).
- VOLLMANN (B.), art. *Priscillianus*, dans *Paulys Realencyclopädie...*, Supplementbd. 14, München, 1974, col. 523-526.
- VOLLMANN (B.), *Studien zum Priszillianismus. Die Forschung, die Quellen, der fünfzehnte Brief Papst Leos des Grossen*, St. Ottilien, 1965 (*Kirchengeschichtliche Quellen und Studien*, 7).
- WEBER (D.), *Augustinus poeta ? Zu Anth. 489 und Aug., Civ. 15, 22*, dans *Wiener Studien*, 114, 2001, p. 543-557.
- WEYMAN (C.), *In den Pseudo-Ambrosianischen Versen über die Dreizahl*, 1923-1924, réimpr. dans *Beiträge zur Geschichte der christlich-lateinischen Poesie*, München, 1926, p. 43-46.
- WILMART (A.), *Les "tractatus" sur le Cantique attribués à Grégoire d'Elvire*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1906, p. 233-299.
- WOLLASCH (J.), *Cluny - "Licht der Welt". Aufstieg und Niedergang der klösterlichen Gemeinschaft*, Zürich - Düsseldorf, 1996.

ZECHIEL-ECKES (K.), *Florus von Lyon als Kirchenpolitiker und Publizist. Studien zur Persönlichkeit eines karolingischen "Intellektuellen" am Beispiel der Auseinandersetzung mit Amalarius (835-838) und des Prädestinationsstreits (851-855)*, Stuttgart, 1999 (Quellen und Forschungen zum Recht im Mittelalter, 8).

ZWECK (H.), *Osterlobpreis und Taufe. Studien zu Struktur und Theologie des Exultet und anderer Osterpraeconien unter besonderer Berücksichtigung der Taufmotive*, Frankfurt am Main, 1986 (Regensburger Studien zur Theologie, 32).



**Index codicum****(texte et notes)**

- Autun BM 27 :
- Besançon AD du Doubs 7 H 9 :
- Bruxelles BR 10615-10729 (n° 10703-10705) :
- Cambridge UL Kk. V. 34 :
- Fragmentum Aleandri :
- Laon BM 113 :
- Leiden UB BPL 122 :
- Leiden UB Voss. lat. F. 111 :
- Leiden UB Voss. lat. Q. 33 :
- London BL Harley 2613 :
- London BL Royal 15 B XIX :
- Lyon BM 601 :
- Lyon BM 603 :
- Lyon BM 608 :
- Lyon BM 5804 :
- Milano Bibl. Ambr. C 74 sup. :
- Milano Bibl. Ambr. G 58 sup :
- Montpellier BISM 160 :
- Montpellier BISM 308 :
- Montpellier BISM 406 :
- Orléans BM 159 :
- Oxford Bodl. Libr. Laud. misc. 451 :
- Padova Bibl. Univ. 201 :
- Paris BNF lat. 1622 :
- Paris BNF lat. 1647A :
- Paris BNF lat. 2122 :
- Paris BNF lat. 2772+7540 :
- Paris BNF lat. 2772 :
- Paris BNF lat. 2832 :
- Paris BNF lat. 2859 :
- Paris BNF lat. 4841 :
- Paris BNF lat. 4883A :
- Paris BNF lat. 7540 :
- Paris BNF lat. 7558 :
- Paris BNF lat. 8093 (P) + Leiden UB Voss. lat.  
F. 111 (V) :
- Paris BNF lat. 8093-I :
- Paris BNF lat. 8093-II :
- Paris BNF lat. 8319 :
- Paris BNF lat. 8500 :
- Paris BNF lat. 10318 :
- Paris BNF lat. 12309 :
- Paris BNF lat. 17159 :
- Paris BNF nal 448 :
- Saint-Claude BM 2 :
- Torino Biblioteca Reale Varia 141 :
- Vaticano Reg. lat. 215 :
- Vaticano Reg. lat. 331 :
- Vaticano Reg. lat. 598 :
- Vaticano Reg. lat. 2078 :
- Wien ÖNB 3261 :

## Index nominum

(texte et notes)

- ACCURSIO (Mariangelo) :  
 Agen :  
 AGOBARD :  
 ALAIN DE LILLE :  
 ALCUIN :  
 ALDHELM :  
 ALEANDRO (Girolamo) :  
 ALETHIUS MINERVIUS :  
 AMBROISE DE MILAN : — *Epist.* 68 :  
 AMBROISE DE MILAN ? — *Carmen de ternarii numeri excellentia* (CPL 166):  
 ANICII (famille des) :  
*Anthol. lat.* 1 :  
*Anthol. lat.* 94 et 95 :  
*Anthol. lat.* 95 :  
*Anthol. lat.* 483 (*Sisebuti regis Gothorum epistula missa ad Isidorum de libro rotarum*)  
 v. SISEBUT  
*Anthol. lat.* 489 :  
*Anthol. lat.* 552 :  
*Anthol. lat. Carm. epigr.* 766, 1 (CIL XII, 2124)  
 :  
*Anthol. lat. Carm. epigr.* 2047\* :  
 Anthologie hispanique :  
 APOLLINAIRE DE LAODICÉE :  
 Aquilée :  
 Aquitaine :  
 ARATOR, *Historia Apostolica*, II :  
 ARATOS :  
 ASTERIUS LE SOPHISTE — *Hom. in Ps.* V, 6 :  
 AUGUSTIN : — *Ad Orosium contra Priscillianistas et Origenistas* : — *Contra mendacium ad Consentium* : — *De verbis Domini et Apostoli* : — *De Civ. Dei* XV, 22 : — *Epist.* 119 : — *Epist.* 120 : — *Epist.* 205 : — *Epist.* 12\* :  
 AUGUSTIN ? — *De anima* :  
 AUGUSTIN PS. — *Sermon Denis I* :  
 AUSONE : — *Bissula* (PRETE XV, 1) : — *Cento nuptialis* : — *Cupido cruciatus* : — *De XII caesaribus* (*Tetrasticha*) : — *De herediolo* : — *Ecl.* PRETE XIII, *praef.* (GREEN *Praef.* 4) : , XIII, VI : , XIII, VIII : , XIII, XV : , XIII, XVIII : — *Eph.* PRETE II, III (v. *Oratio*), II, VII : — *Epicedion* : — *Epigr.* PRETE XXVI, XXVI : — *Epistulae* : , *Epist.* PRETE XXV, I : , III : , V : , IX : , XII : , XVIII : , XIX : , XXI : , XXII : , XXIV : , XXV : — *Fasti* (PRETE XXIII) : , I : — *Griphus* : — *Liber protrepticus ad nepotem* : — *Ludus septem sapientum* — *Mosella* : — *Oratio* (*Eph.* PRETE II, III = Paulin de Nole *Carm.* 5) : — *Prete XIII, praef. des Ecl.* : — *Parentalia* : — *Prof.* Prete IV, VI : , IV, XXIII : — *Technopaegnon* (PRETE XVI) : , I et IV-V : , II : , IV : , IV-V : , V : — *Versus paschales* :  
 Autun :  
 AVIEN — *Aratea* 1 :
- AVIT :
- BARNARD DE VIENNE :  
 BAYLE (dictionnaire de) :  
*Bebiani diverso modo et metro dicti* v. PAULIN DE NOLE ? — *Carm.* 33  
 BÈDE LE VÉNÉRABLE : — *De arte metrica* :  
 BELLÉROPHON :  
 Bénédictins de Saint-Maur :  
 Bobbio :  
 Bordeaux :
- Campanie :  
 Capoue :  
 CHIFFLET (Pierre-François) :  
 CLAUDE DE TURIN :  
 CLAUDIEN : — *De consulatu Stilichonis liber secundus* (*Carm.* 22) : — *De raptu Proserpinae* 2 : — *De salvatore* (*Carm. min.* 32) : — *In Eutropium*, lib. I : — *In Fl. Mallii Theodori consulatum* : — *In Rufinum* (*Carm.* 3) : — *Panegyricus de quarto consulatu Honorii Augusti* :  
 CLAUDIEN ? — *Carmen claudii De luna* (*Anthol. lat.* 1/2, *Carm.* 723) :  
 CLAUDIEN PS. — *Laus Christi* (CLAUDIEN, *Carm. spur.* 20) :  
 CLAUDIEN MAMERT (fausse att.) — *Contra poetas vanos ad collegam* :  
 CLAUDIUS IULIUS PACATUS v. PACATUS (parent de Latinus Pacatus Drepanius)  
 CLAUDIUS MARIUS VICTORIUS : — *Alethia* 1 : — “*ad Salmonem*” :  
 CLÉMENT D’ALEXANDRIE :  
 Cluny :  
*Cod. Theod.* VIII, 2, 4 : , VIII, 42, 13 :  
 COMASIUS :  
 Concile de Braga de 561 :  
 Concile de Rome de 380 :  
 Concile de Saragosse de 380 :  
 Concile de Tolède de 400 :  
 Concile de Tolède de 633 :  
*Coniugationes verborum* (inc. *Amo verbum activum...*) :  
 CONSENTIUS : — AUGUSTIN, *Epist.* 119 :  
 CONSTANCE CHLORE :  
 CONSTANTIN :  
 Constantinople :  
 Corbie :  
 CORIPPE — *Paneg. in laudem Iustini* 2 : , 3 :  
*Cunabula grammaticae artis Donati* :  
 CYBÈLE :  
 CYPRIANUS GALLUS — *Liber geneleos* 1 : — *Numeri* 1 :
- De cereo paschali* v. FLORUS DE LYON — *Carm.* 29; LATINIUS PACATUS DREPANUS — *De cereo paschali* :  
*De cereo* v. *Anthol. lat.* 94  
*De pulchritudine mundi* (cf. CPL 373) :  
*De Trinitate fidei catholicae* :  
 DELPHIDIUS DE BORDEAUX :

- DÉMÉTER :  
*Deus mundi conditor...* :  
 DICTINIUS :  
 DICUIL :  
 DIONYSOS :  
*Dn* 3 :  
 DONAT :  
 DRACONTIUS — *Laudes Dei* : , 2 :  
 DREPANIUS FLORUS :  
 DREPANIUS v. LATINIUS PACATUS  
 DREPANIUS
- Éauze :  
 Éleusis :  
 ENDELECHIUS :  
 ENNODE DE PAVIE : — *Laus cerei (Opusc. IX)*  
 :  
*Epist. Pauli* :  
 ERACLIUS :  
 Espagne :  
 EUCHROTIA :  
 EUGÈNE DE TOLÈDE : — *Carm.* 8 : — *Carm.*  
 97 :  
 EUMÈNE :  
 EUNOMIA :  
*Exultet* :
- FABRICIUS (Georg) :  
*Fides Athanasii* :  
*Fides Damasi* :  
*Fides sancti Ambrosii* :  
 FILASTRE DE BRESCIA :  
 Fleury :  
 FLORUS DE LYON : — *Carmina* : — *Carmina*  
 transmis par *Paris BNF lat. 7558* : —  
*Carmina* transmis par *Paris BNF lat. 2832* :  
 — *Carmina* transmis par d'autres manuscrits  
 : — *Carm.* 4 : — *Carm.* 4 et 9 : — *Carm.*  
 6, 7 et 8 : — *Carm.* 6, 7, 8, 9, 23, 24 : —  
*Carm.* 10 : — *Carm.* 12 : . — *Carm.* 22 : —  
*Carm.* 23 : — *Carm.* 25 : — *Carm.* 27 : —  
*Carm.* 29 : et *passim* v. LATINIUS  
 PACATUS DREPANIUS — *Carm. Suppl. I* et  
 II : — *Carm. Suppl. II* : — *Collection De*  
*fide* :  
*Fragmentum Aleandri* :  
 Freising :
- GAGNY (Jean de) :  
 Gaule :  
 GENNADE :  
 Glastonbury :  
 GRAVIUS (Henri de Graeve) :  
 GREGORIUS PROCULUS :  
 GRYNAEUS (Ioannes Iacobus) :
- Heroo ad quem supra* v. PAULIN DE NOLE —  
*Carm.* 22  
 HERWAGEN (J.) :  
 HESPERIUS :  
 HILAIRE PS. — *Expositio in VII epistulas*  
*catholicas (CPL 508)* :
- HILAIRE — *De mart. Macc.* 1 :  
 HILDRADE (abbé de Novalesa) :  
 HYDACE :
- Ile-Barbe (abbaye Saint-Martin) :  
 INSTANTIUS :  
 ISIDORE DE SÉVILLE : — *De ortu et obitu*  
*patrum* :  
 Italie :  
 ITHACE :
- JEAN DIACRE :  
 JÉRÔME : — *Contre Porphyre* : — *Epist.* 18 (à  
 Praesidius) : — *Epist.* 53 (à Paulin) : —  
 Epist. 58 (à Paulin) : — *Epist.* 128 :  
 Jérusalem (liturgie de) :  
 JOVIUS :  
 JULIEN DE TOLÈDE :  
 JUVÉNAL :  
 JUVENCUS — *Evangeliorum libri* 4 :
- LA BIGNE (Marguerin de) :  
 LACTANCE  
 LATINIUS PACATUS DREPANIUS (Drepanius) :  
 v. PACATUS 1, 2 et 3 — *De cereo*  
*paschali* :  
*Laudes domini cum miraculo quod accedit in*  
*aeduico* :  
*Laus cerei* africaine v. AUGUSTIN PS. —  
*Sermon Denis 1*  
*Laus cerei* dite "de l'Escorial" :  
*Laus sancti Iohannis* v. PAULIN DE NOLE ? —  
*Carm.* 6  
 LEIDRADE :  
 LÉON LE GRAND : — *Epist.* 15 (*Ad Turribium*  
*Asturicensem episcopum de*  
*Priscillianistarum erroribus, CPL n° 1656)* :  
*Liber ordinum* :  
*Liber XXI sententiarum (CPL 373)* :  
 LICENTIUS :  
 LUCAIN — *Bell. civ.* 4 :  
 LUCRÈCE, 3 : , 6 : , 5 :  
 Lyon :
- MABILLON (J.) :  
 MAILLÉ DE BREZÉ (S. de, archevêque de  
 Tours) :  
 MAMERTIN :  
 MANILIUS — *Astronomica* 1 : , 3 : , 4 :  
 MANNON DE SAINT-OYEN :  
 MARCIANUS :  
 MARIUS VICTORINUS :  
 MARTIN DE TOURS :  
 MAXIME :  
 MAXIME DE MADAURE — AUGUSTIN, *Epist.*  
 16 :  
 MAXIMIEN — *El.* 5 :  
 MÉLANIE L'ANCIENNE :  
 MINUCIUS FELIX :  
*Missale gothicum* :  
 MODOIN :  
 MOREL (Guillaume) :

Naples :  
 NAZARIUS : — *Panegyrique de Constantin* :  
 Nole :  
 Novalesa :

ODON DE CLUNY :  
 ORIENTIUS — *Commonitorium* I : , II :  
 ORIENTIUS ? — *Orationes* :  
 Orléans :  
 OROSE : — *Commonitorium* :  
 OVIDE — *Ex Ponto* 3, 1 : — *Her.* 8 — *Met.* 1

PACATUS (descendant supposé ou jeune parent du panégyriste de Théodose, qui serait à identifier avec Pacatus 2) : v. CLAUDIUS IULIUS PACATUS

PACATUS 1 (auteur d'un *Contre Porphyre* dans le premier quart du V<sup>e</sup> s.) : v. LATINIUS PACATUS DREPANIUS

PACATUS 2 (correspondant d'Uranus en 431) : — Vie de Paulin en vers (non conservée) : v. LATINIUS PACATUS DREPANIUS

PACATUS 3 (auteur du *Panegyrique de Théodose* en 389) : — *Panegyrique de Théodose* : , *Pan.* II : , III : , IV : , V : , VI : , VII : , VIII : , X : , XI : , XII : , XIV : , XVII : , XVIII : , XX : , XXI : , XXII : , XXIII : , XXIX : , XXVI : , XXVII : , XXX : , XXXIV : , XXXIX : , XLII : , XLIV : , XLV : v. LATINIUS PACATUS DREPANIUS

*Panegyriques (collection des XII panegyriques)* :

*Paraphrase des Psaumes de Paris BNF lat.* 8093-II :

PATERA :

PAULIN DE NOLE : — *Carm.* 7 : — *Carm.* 8 : — *Carm.* 9 : — *Carm.* 7, 8 et 9 : — *Carm.* 10 : — *Carm.* 11 : — *Carm.* 14 : — *Carm.* 22 : — *Carm.* 23 : — *Carm.* 27 : — *De s. Felice natalitia carmina* : — *Carminum appendix 3 (= Carmen ad Deum post conversionem)* : — *Epistulae* : — *Epist.* 3 : — *Epist.* 16 : — *Epist.* 32 : — *Panegyrique de Théodose* (non conservé) :

PAULIN DE NOLE ? — *Carm. App.* I : — *Carm.* 4 (*Oratio* de Paulin de Pella ?) : — *Carm.* 5 (*Oratio = Ausone Eph.* 3) : — *Carm.* 6 (*Laus sancti Iohannis*) : — *Carm.* 33 :

PAULIN DE NOLE PS. — *Carm.* 32 :

PAULIN DE PELLA : — *Oratio* (*Carm.* 4 de Paulin de Nole) :

PAULIN DE PÉRIGUEUX :  
 PAULIN DE PÉRIGUEUX, *Vita Martini* 2 :  
 PAULUS :  
 PERSÉPHONE :  
 PÉTRONE — *Fragm.* 63 : — *Sat.* CXXIII (*Bellum civile*) :  
 PHOCAS — *Vita Vergilii* :  
 PLINE LE JEUNE — *Panegyrique de Trajan* :  
 POLYCARPE Ps. (*Pseudo-polycarpiana*) :

PORPHYRE —  
 PRAESIDIUS (diacre de Plaisance, destinataire de l'*Epist.* 18 de Jérôme) :  
 PRISCILLIEN (et priscillianisme) : — *Traité de Würzburg* : — *Tract.* III :  
*Prologue monarchien à l'Évangile de Marc* :  
*Prologues monarchiens aux Évangiles* :  
 PROSPER D'AQUITAINE ? — *Carmen de providentia divina* :  
 PRUDENCE : ..... — *Cathemerinon* II : , V : — *Psychomachia* :  
 Ps. 138 :

QUINTILIEN :

Rivière Froide (bataille de la) :  
 Rome :  
 ROSWEYD (Héribert) :  
 RUFIIUS ANTONIUS AGRYPNIUS  
 VOLUSIANUS :  
 RUTILIUS NAMATIUS — *De reditu* 1 :  
*S. Paulini epigramma* : v. CLAUDIUS MARIUS VICTORIUS  
*Sacramentaire gallican* :  
*Sacramentaire gélasien* :  
 Saint-Claude du Jura :  
 Saint-Julien de Tours :  
 Saint-Oyen :  
 SANNAZARO (Iacopo) :  
 SEDULIUS :  
 SÉNÈQUE — *Agamemnon* :  
 SIDOINE APOLLINAIRE : — *Carm.* 15 : — *Carm.* 22 : — *Epist.* 8, 11 :  
 SILIUS ITALICUS — *Punica* 16 :  
 SIRICE :  
 SISEBUT :  
 STACE — *Silvae* 3, 4 : , 4, 4 : — *Theb.* 3 : , 4 : , 8 : , 10 : , 12 :  
 SULPICE SÉVÈRE : — *Chron.* II :  
*Symbole de Nicée* (325) :  
*Symbole de Nicée-Constantinople* (381) :  
 SYMMAQUE : — *Epist.* I, 25 : — *Epist.* I, 31 :  
 SYMPHOSIUS : — *Aenigmata* 1 :

Tanaquil :  
*Terminationes nominum* (inc. *Fuga. aestas. parens...*) :  
 TERTULLIEN :  
 TETRADIUS :  
 THALASSIUS :  
 THÉODOSE :  
 THÉODULF :  
 THERASIA :  
 Thesmophories :  
 Tolède :  
 Tours :  
 Trapani :

ULPIEN :  
 URANIUS — *De obitu s. Paulini* :

VENANCE FORTUNAT — *Carm.* 10, 6 : —  
*Spuriorum appendix* 8 : — *Vita Martini* 4 :  
 Vérone :  
*Versus s[ancti] agustini de anima* v.  
 AUGUSTIN ? — *De anima*  
 VICTOR DE CAPOUE :  
 Vienne en Dauphiné :  
 VINET (Elie) :

VIRGILE : — *Aen.* 1 : , 4, : , 8 : , 10 : — *Ecl.* 5  
 : — *Georg.* 1 :  
 VOLUSIEN :  
 VULFINUS D'ORLÉANS :  
 Winchester :  
 ZOSIME :

## Table des planches

- Pl. I — Paris BNF lat. 7558 f. 121 (cliché BNF)  
 Pl. II — Paris BNF lat. 7558 f. 121v (cliché BNF)  
 Pl. III — Paris BNF lat. 7558 f. 122 (cliché BNF)

## Table des matières

INTRODUCTION — DE FLORUS DE LYON À L. PACATUS DREPANIVS .....	p. 4
PREMIÈRE PARTIE — L'ORIGINE ET LA COMPOSITION DU SEUL TÉMOIN CONNU DU <i>DE CEREO PASCHALI</i> (PARIS BNF LAT. 7558) .....	p. 8
I — TEXTES TRAHISSANT L'ORIGINE DU LATIN 7558 .....	p. 10
<b>Les poèmes de Florus de Lyon</b> .....	p. 10
<b>Claudius Marius Victorius</b> .....	p. 13
<b>Les <i>Cunabula artis grammaticae</i></b> .....	p. 15
<b>Ausone et Paulin</b> .....	p. 22
II — DREPANIVS ET LA PLACE DU LATIN 7558 DANS L'HISTOIRE DE LA TRANSMISSION D'AUSONE ET PAULIN DE NOLE .....	p. 26
<b>Les relations entre II et l'ensemble P+V</b> .....	p. 28
<i>Le Carm. 4 "de Paulin"</i> .....	p. 28
<i>Le Carm. 6 "de Paulin"</i> .....	p. 29
<i>Le Carm. 5 "de Paulin" (Ausone Eph. 3)</i> .....	p. 30
<b>Drepanivus, un disciple d'Ausone</b> .....	p. 35
<i>Ausonius Drepanio filio</i> .....	p. 36
<i>La valeur n'attend point le nombre des années</i> .....	p. 38
<i>Les deux destinataires du <i>Technopaegnon</i> d'Ausone</i> .....	p. 40
<b>Drepanivus et la collection "V" d'Ausone</b> .....	p. 43
<i>Les hypothèses antérieures : Hesperivus et Paulin de Pella</i> .....	p. 43
<i>La collection des XII panégyriques</i> .....	p. 46
<i>Drepanivus correcteur-éditeur d'Ausone ?</i> .....	p. 48
SECONDE PARTIE — PACATUS DREPANIVS, CHRÉTIEN ET POÈTE .....	p. 52
I — LE <i>DE CEREO PASCHALI</i> DANS SON CONTEXTE LITTÉRAIRE .....	p. 53
<b>Le texte et ses parallèles</b> .....	p. 53
<b>Éléments de datation</b> .....	p. 61
II — UNE VIGILE PASCALE ENTRE 389 ET 396 .....	p. 64
<b>Simple lucernaire ou vigile pascale ?</b> .....	p. 64
<b>Tentative d'identification du rit évoqué</b> .....	p. 68
<b>Une <i>laus cerei</i> ?</b> .....	p. 73
<b>Pacatus Drepanivus était-il un laïc ?</b> .....	p. 81
III — PACATUS DREPANIVS ET LE PRISCILLIANISME .....	p. 83

<b>Les flottements théologiques de Drepanius</b> .....	p. 86
<i>Indistinction du Père et du Fils et panchristisme</i> .....	p. 86
<i>Un Fils créé, non pas engendré ?</i> .....	p. 89
<i>Le problème de l'incarnation</i> .....	p. 91
<i>Non pas trois personnes, mais un seul Dieu et les trois formes de son nom</i> .....	p. 92
<b>Des affinités avec le priscillianisme</b> .....	p. 94
IV — TROIS PACATI OU UN LATINIUS PACATUS DREPANIUS ? .....	p. 97
<b>Pacatus Drepanius et le Pacatus de 431</b> .....	p. 100
<b>L'évolution d'un converti : une hypothèse</b> .....	p. 104
CONCLUSION — UNE VIE .....	p. 110
EPILOGUE — D'AUTRES POÈMES DE DREPANIUS ? .....	p. 114
<b>Poèmes de Florus</b> .....	p. 114
<b>Le Carm. 6 de Paulin de Nole et autres textes</b> .....	p. 116
Références des travaux cités dans les notes .....	p. 125
Index codicum .....	p. 136
Index nominum .....	p. 137